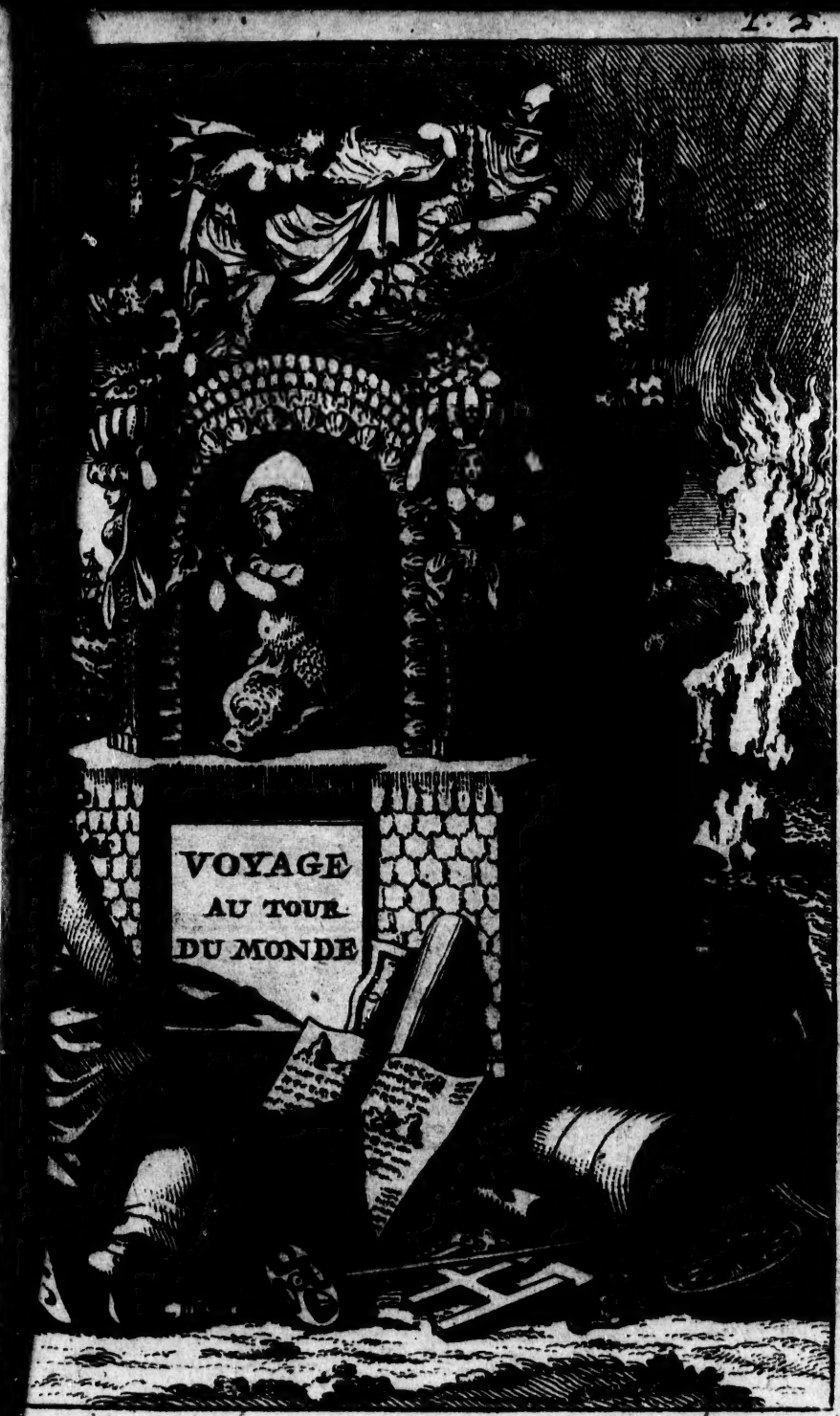

VOYAGE
AU TOUR
DU MONDE

SUITE
DU
VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.

Avec un Traité des Vents qui régnent dans toute la Zone Torride.

Enrichi de Cartes & Figures.

Par GUILLAUME DAMPIER.

TOME II.

A ROUEN,
Chez JEAN-BAPTISTE MACHUEL, ruë Ecuyere, à l'Image S. Jean.

M. DCC. XV.
Avec Aprobation & Privilege du Roy.

TABLE
DES
CHAPITRES
Contenus dans ce II. Tome.

CHAP XII. *Etat politique de Mindanao.* pag. 1

CH. XIII. *Avantures de l'Auteur durant son sejour à Mindanao.* 26

CHAP. XIV. *Il poursuit son voyage du côté de Manila, vient à l'Isle de Luçon, touche à l'Isle de Bat, & de Mindore; & aprés avoir laissé Luçon, il va à Pulo-Condore sur la côte de Cambodie, à Pulo Uby, entre dans la Baye de Siam, & revient à Pulo Condore.* 63

CHAP. XV. *Il va à l'Isle de Saint Jean sur la côte de la Chine, aux Isles Piscadores voisines de Formosa & de Luçon, appellées Orange, Monmouth, Grafton, Bachi, & Isles de la Chévre.* 95

CHAP. XVI. *Il côtoye le Côté Oriental de Luçon, de Mindanao, & des autres Isles Philippines, & aprés avoir touché l'Isle de Celebes, & de Callasusung dans l'Isle de Bouton, il arrive à la nouvelle Hollande.* 140

CHAP. XVII. *Partant de là, il touche à l'Isle Triste.*

35793

& à une autre, & continuant ſa route le long de la côte Occidentale de Sumatra, il arrive à l'Iſle de Nicobar, où il met pied à terre, & ſon vaiſſeau s'en va. 177

CHAP. XVIII. *Il s'embarque là ſur un vaiſſeau ſans pont, pour ſe rendre à Paſſange ſonca; & delà à Achin. Aprés pluſieurs voyages il arrive enfin à Bencouli, tout cela dans l'Iſle de Sumatra.* 200

CHAP. XIX. *Il s'embarque pour l'Angleterre, & arrive au Cap de Bonne Eſperance.* 236

CHAP. XX. *Il part de là pour l'Iſle de Sainte Helene, & arrive aux Dunes.* 254

Chapitres contenus dans le Traité des Vents.

Diſcours des Vents, Tempêtes, Saiſons, Marées, & Courans de la Zone Torride.

CHAP. I. *Du Vent de Mer Aliſé, General ou Veritable, croiſant la Ligue, &c.* 275

CHAP. II *Des Venus Aliſés des Côtes.* 288

CHAP. III. *Des Vents variables & des Monſons.* 293

CHAP. IV. *Des Briſes de Mer & de Terre ordinaires.* 304

CHAP. V. *Des Briſes particulieres, & des effets des Vents de Summaſenta; Briſes de Carthagene, Copogaios, Teneros, & Hermatans.* 322

CHAP. VI. *Des Tempêtes, des Vents ou Tourbillons de Nord, Sud, Ouragans, Tyfons, Monſons, & Elephantas.* 339

CHAP. VII. *Des Saiſons de l'Année, du Tems, des pluyes, & des Tornados.* 356

CHAP. VIII. *Des Marées & Courans.* 370

CHAP. IX. *Deſcription du pays de Natal dans l'Afrique, ſon produit & ſes Negres.* 390

VOYA-

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE XII.

Des habitans de Mindanao, & de l'état civil de cette Iſle. Des Mindanayans, Hilanounes, Sologues, & Alfoures. Des Mindanayans preprement ainſi nommez. Leurs mœurs & leurs coûtumes. Mœurs & coûtumes de leurs femmes. Facetieuſe coûtume à Mindanao. Leurs maiſons, leurs alimens, & leurs lavemens. La langue qu'on y parle, & ce qui s'y paſſe avec les Eſpagnols. La peur qu'ils ont des Hollandois, & l'attachement qu'ils témoignent pour les Anglois. Leurs Arts & métiers. Sorte de ſouflets d'une fabrique ſinguliere. Leurs vaiſſeaux, comment ils les bâtiſſent, leurs marchandiſes & leur commerce. Tabac de Mindanao & de Manila. De la lepre qui y regne, & autres maladies. Leurs

mariages. Sultan de Mindanao, ſa pauvreté, ſon pouvoir, ſa famille, &c. Des Pros ou bateaux. Raja-Laut le General, & frere du Sultan, & ſa famille. Leur maniere de combatre, leur Religion. De la devotion de Raja-Laut. De la Cloche ou Tambour de leurs Moſquées. De leur circonciſion, & des ſolemnitez qui s'y pratiquent. Des autres ceremonies & ſuperſtitions religieuſes. Horreur de ces peuples pour la chair de Cochon.

CEtte Iſle n'eſt point aſſujettie à un Prince, & le langage qu'on y parle n'eſt pas une ſeule & même langue ; mais ils s'y reſſemblent fort, ſoit pour le teint, ſoit pour la force, ou pour la taille. Ils ſont tous ou la plûpart de la même Religion qui eſt le Mahometiſme, & leurs mœurs & coûtumes ne ſont que la même choſe. Les Mindanayans proprement ainſi nommez, ſont le plus grand nombre; & comme ils negocient par mer avec les autres nations, ils ſont auſſi les plus civiliſez. Je n'ai que peu de choſe à dire des autres qui me ſont moins connus, & dont je ne ſai que ce que j'en ai ouï dire. Il y a outre les Mindanayans, les Hilanounes, comme on les apelle, ou les Montagnards, les Sologues, & les Alfoures.

Les Hilanounes ou Montagnards demeurent dans le cœur du païs. Ils ont peu de commerce par mer; mais ils ne laiſſent pas néanmoins d'avoir des Pros ou barques de 12. ou 14. rames chacune. Ils ont les mines d'or, & par ce moyen ils achetent des marchandiſes étrangeres des habitans de Mindanao. Ils ont auſſi quantité de cire d'abeilles qu'ils troquent pour d'autres marchandiſes.

Les

Les Sologues habitent le Nord-Oüeſt de l'Iſle. Ils ſont les moins conſiderables de tous, & commercent à Manila & avec quelques-unes des Iſles voiſines, avec leurs barques ou Pros; mais ils n'ont aucun negoce avec ceux de Mindanao.

Les Alfoures ſont les mêmes que les Mindanayans, & ils étoient autrefois ſous l'obeiſſance du Sultan de Mindanao; mais ils furent diviſez entre les enfans du Sultan, & ce n'eſt que depuis peu qu'ils ont un Sultan de leur nation; Mais comme il s'eſt allié par mariage avec le Sultan de Mindanao, ce Prince pretend encore qu'ils ſoient ſes ſujets, & leur fit la guerre peu de tems après nôtre départ, à ce qu'on m'a dit depuis.

Les Mindanayans proprement ainſi nommez ſont de taille mediocre, ont les membres petits, le corps droit, & la tête menuë; le viſage ovale, le front plat, les yeux noirs & peu fendus, le nez court, la bouche aſſez grande, les levres petites & rouges, les dents noires, & fort ſaines, les cheveux noirs & liſſes, le teint tané, mais tirant plus vers le jaune clair que certains autres Indiens, & principalement les femmes. Leur coûtume eſt de porter l'ongle du pouce fort long, & ſur tout au pouce gauche. Ils ne le coupent jamais, mais ils le raclent ſouvent. Ils ont naturellement beaucoup d'eſprit, ils ſont ingenieux, agiles, & actifs quand ils veulent; mais en general fort faineans & fort larrons, ne voulans travailler que quand ils y ſont forcez par la faim. La pareſſe eſt naturelle à la plûpart des Indiens; pareſſe qui procede moins, ce ſemble, de leur pente naturelle, que de la ſeverité de leur Prin-

ce qui les tient dans une grande crainte ; Car comme il les gouverne d'une maniere fort abſoluë, & qu'il leur prend tout ce qu'ils gagnent, cela les décourage tellement, & rallentit ſi fort leur induſtrie, qu'ils ne ſongent jamais qu'aux choſes qu'ils peuvent porter de la main à la bouche. Ils ſont en general orgueilleux, & marchent avec beaucoup de fierté ; aſſez civils envers les étrangers, faiſant aiſément connoiſſance avec eux, & les recevant avec beaucoup de franchiſe ; mais implacables à l'égard de leurs ennemis, vindicatifs au ſouverain degré, quand ils ont été offenſez, & gens à ſe défaire ſouvent par le poiſon de ceux qui les ont inſultez.

Ils portent peu d'habits. Ils ont ſur la tête un petit Turban garni par les deux bouts de frange ou de dentelle. Ce Turban entoure la tête & eſt noüé de maniere que les bords de la frange ou de la dentelle pendent. Ils portent une ſouquenille & un haut de chauſſe, mais point de bas ni de ſouliers.

Les femmes ſont mieux faites que les hommes. Leurs cheveux ſont noirs & longs, nouez & pendans derriere. Elles ont le viſage plus long que les hommes, & leurs traits ſont en general reguliers ; ſi ce n'eſt leur nés qui eſt fort court, & ſi plat entre les yeux, qu'il y a de petites filles dont la partie la plus élevée du nez qui doit être entre les yeux eſt à peine connoiſſable. Leur front n'a point non plus d'élevation ſenſible. Mais de loin elles paroiſſent fort gentilles, mais de près ces imperfections frapent d'abord extrémement. Leurs membres ſont fort petits, & leur habit conſiſte en une ſouquenille & une jupe : La jupe eſt tout d'une piece, couſue par les deux bouts

bouts, & trop large de 2. pieds pour le corps; ainsi elles peuvent la porter par les deux bouts & la tourner du haut en bas. Comme le côté du corps est de beaucoup trop large, elles l'assemblent & le plissent jusques à ce qu'il soit proportionné à la grosseur du corps, trousſant le bout plissé entre le corps & le bord de la jupe; ce qui la fait serrer. La souquenille ou robe est ouverte, & descend un peu au dessous des reins. Les manches sont beaucoup plus longues que les bras, & si étroites par le bout, qu'à peine peuvent-elles y passer les mains. Cette robe étant mise, la manche se plie sur le poignet; dequoi elles se font un grand honneur.

Les personnes distinguées sont habillées de drap; mais les gens du commun portent du drap fait de Plantain qu'on appelle Saggen, qui est le nom qu'on donne au Plantain. Ils n'ont ni bas ni souliers, & les femmes ont le pied fort petit.

Les femmes aiment beaucoup les Etrangers, mais sur tout les Blancs; aussi est-il certain qu'elles seroient fort familieres, si la coûtume du païs ne les privoit de la liberté à laquelle il semble qu'elles ayent du penchant, & qu'elles souhaitent. Cependant on permet aux plus distinguées aussi bien qu'aux dernieres du vulgaire, de parler aux Etrangers & de les regaler, pourvû que le tout se fasse en presence de leurs maris.

Il y a à Mindanao une maniere de mendier que je n'ai jamais remarquée ailleurs durant tous mes voyages, & que je croi qu'il faut imputer au peu de commerce qui s'y fait. Quand il arrive des Etrangers à Mindanao, les Insulaires viennent à bord, les invitent

d'aller chez eux, & demandent qui a un Camarade (mot qu'ils ont, je croi, tiré des Espagnols) ou une Pagally, & qui n'en a point. Le Camarade eſt un ami familier, & la Pagally une amie intime. Les Etrangers ſont en quelque maniere obligez d'accepter cette honnêteté qu'il faut acheter par un petit preſent, & cultiver par la même voie. Toutes les fois que l'Etranger va à terre, il eſt bien reçu chez ſon Camarade ou chez ſa Pagally, où il mange, boit, & couche pour ſon argent, il eſt traité toutes les fois qu'il va à terre de Tabac & de noix de Betel, qui eſt tout ce qu'il peut eſperer d'y avoir gratis. Les femmes des plus riches ont la liberté de converſer publiquement avec leur Pagally, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer par leurs domeſtiques du Tabac & des noix de Betel.

La ville Capitale de l'Iſle s'apelle Mindanao auſſi bien que l'Iſle même. Elle eſt au midi de l'Iſle à 7, degrez 20. minutes de latitude Septentrionale, ſituée ſur les bords d'une petite riviere à environ 2. milles de la mer. Leur maniere de bâtir a quelque choſe d'étrange; Cependant on ne bâtit pas autrement dans cette partie des Indes Orientales. Les maiſons ſont bâties ſur des pilotis élevez de terre d'environ 14. 18. ou 20. pieds. Ces pilotis ſont plus ou moins gros, ſuivant qu'on veut que l'édifice ſoit magnifique. Les maiſons n'ont qu'un étage qui eſt diviſé en pluſieurs chambres, où l'on monte de la ruë par un degré. Le toit eſt large & couvert de feuilles de Palmeto ou Palmier. Ainſi il y a ſous la maiſon un paſſage qui reſſemble à une place publique, & qui tout clair qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être fort ſale. Les pauvres qui tiennent des Canards

Canards ou des poules font une cloiſon autour de ces pilotis avec une porte pour entrer & ſortir, & c'eſt à quoi ſeulement ſert le deſſous de leur maiſon. Quelques-uns s'en font des lieux pour leurs maiſons ; mais la plûpart bâtiſſent près de la riviere, qui reçoit toutes les ordures ; & quand elle vient à déborder elle nettoye & emporte tout ce qu'il y a de ſale.

La maiſon du Sultan eſt la plus grande de toutes. Elle eſt aſſiſe ſur environ 180. gros piliers ou troncs d'arbres, beaucoup plus haute que les maiſons ordinaires, avec un grand & large degré par où l'on monte. Il y a dans la premiere chambre une vingtaine de Canons de fer, tous propres, & placez ſur leurs affuts. Le General & les autres Grands ont auſſi des Canons chez eux. A environ 20. pas de la maiſon du Sultan il y a une maiſonnette baſſe, faite exprès pour recevoir les Ambaſſadeurs, ou les Marchands étrangers. Elle eſt auſſi bâtie ſur des pilotis ; mais le plancher n'eſt pas à plus de 3. ou 4. pieds de terre, couvert de nattes fort propres ; parce que c'eſt-là que le Sultan tient conſeil ; Car on ne ſe ſert point de chaiſes, & l'on s'aſſied les jambes en croix comme les Tailleurs.

La nourriture ordinaire des habitans, eſt du Ris ou du Sago, & un ou deux petits poiſſons. Les perſonnes diſtinguées mangent du bufle, ou des oiſeaux mal accommodez, & avec cela quantité de Ris. Ils ne ſe ſervent point de cuiliers pour manger leur Ris ; mais chacun en prend ſa poignée au plat, & mettant la main dans l'eau, afin que le Ris ne s'y attache pas, ils en font un tourteau auſſi

dur qu'ils peuvent, & le fourrent enſuite dans la bouche. Ils font ces tourteaux auſſi gros que la bouche peut les contenir. Ils font à l'envi à qui en prendra le plus gros morceau, & cela eſt ſi glorieux parmi eux, que peu s'en faut quelquefois qu'ils ne s'étoufent pour ce ridicule honneur. Ils ſe lavent toûjours aprés le repas, ou quand ils ont touché quelque choſe de ſoüillé : Auſſi uſent-ils beaucoup d'eau dans leurs maiſons. Ils verſent cette eau, & celles dont ils ſe ſervent pour laver leur vaiſſelle, & generalement toute l'ordure qu'ils font, tout près de la cheminée ; Car leurs chambres ne ſont point plancheyées ; mais ſeulement pavées de Bambo fendu en forme de late, de ſorte que l'eau tombe incontinent dans les chambres où ils demeurent, y engendre des vers, & fait une puanteur horrible. Outre cette ordure, les malades font toutes les fonctions de la nature dans leurs chambres, où il y a un petit trou fait exprès pour faire écouler le tout, pour ceux qui ſe portent bien ils vont piſſer & décharger le ventre à la riviere. Auſſi y verrez-vous depuis le matin juſqu'au ſoir quantité de monde de l'un & de l'autre ſexe, les uns faiſans les fonctions naturelles, les autres lavans leurs corps ou leurs habits. Ceux qui y vont laver leurs habits, ſe dépouillent & demeurent nuds juſques à ce qu'ils ayent fait : Après quoi ils reprennent leurs habits & ſe retirent. Les hommes & les femmes prennent beaucoup de plaiſir à nager & à ſe laver, étant élevez à cela dès leur enfance. Je ſuis perſuadé qu'il eſt fort ſain dans ces païs chauds, de ſe laver le ſoir & le matin, au moins trois ou quatre jours de la ſemaine. J'en uſois ainſi au tems que je demeurois

rois à Ben Couli, & j'ai trouvé que cela eſt ſain & rafraichiſſant. Un très bon remede pour ceux qui ont le flux de ventre, c'eſt de ſe laver dans la riviere ſoir & matin. Je dis ici ce que j'ai experimenté ; car cette incommodité m'ayant fort afoibli à Achin, je ne fis autre choſe que de me laver ſoir & matin ſans manquer, & je fus bien-tôt gueri.

Les habitans de l'Iſle de Mindanao parlent deux langues indifferemment, c'eſt à dire, leur langue naturelle, & la langue de Malaya: Mais ailleurs on ne parle que la langue du païs, parce qu'on a peu de commerce avec les Etrangers. Ils ont des écoles, où l'on apprend à lire & à écrire aux enfans, qu'on y éleve à la Religion Mahometane. Auſſi ont-ils pluſieurs mots Arabes, & principalement dans leurs prieres. Ils ont auſſi pluſieurs termes de civilité qui ſont Turcs. Et lors ſur tout qu'ils ſe rencontrent le matin, ou qu'ils prennent congé les uns des autres, ils s'expriment en langue Turque.

Pluſieurs perſonnes âgées de l'un & de l'autre ſexe parlent Eſpagnol, parce que les Eſpagnols ont eu autrefois des établiſſemens parmi eux, & avoient bâti pluſieurs Forts dans cette Iſle. Ce fut alors qu'ils envoyerent deux Moines à la ville de Mindanao pour convertir le Sultan & ſes ſujets. Ces peuples alors commencerent à apprendre l'Eſpagnol, & les Eſpagnols à empieter ſur eux, & à tâcher de les réduire ſous leur dépendance. Ils les auroient vraiſemblablement tous mis ſous le joug il y a long-tems, s'ils n'euſſent pas été obligez de quitter cette Iſle pour aller défendre Manila contre les Chinois qui menaçoient d'y faire une invaſion. Les Eſ-

pagnols ne furent pas plûtôt partis, que le vieux Sultan de Mindanao, pere de celui qui regne à presens, rasa & démolit leur Fort, fit emporter leurs Canons, & renvoya les Moines, n'ayant plus voulu depuis permettre aux Espagnols de s'établir dans ces Isles.

Ils apprehendent beaucoup à l'heure qu'il est les Hollandois, parce qu'ils savent qu'ils ont mis sous le joug plusieurs Isles voisines. De-là vient qu'ils ont long-tems prié les Anglois de s'établir parmi eux, & leur ont offert un lieu commode pour y bâtir un Fort, à ce que nous dit le General même, disant pour raison, qu'ils ne trouvoient pas les Anglois si entreprenans & si injustes que les Hollandois, ou les Espagnols. Les Hollandois ne sont pas moins allarmez de la bonne volonté que ces Insulaires témoignent aux Anglois, sentant bien quel préjudice ce leur seroit, que les Anglois s'établissent dans cette Isle.

Il y a peu d'Artisans à Mindanao. Les principaux sont les Orfevres, les Forgerons, & les Charpentiers. Il n'y a que 2. ou 3. Orfevres. Ils travaillent en or & en argent, & font tout ce qu'on veut ; Mais ils n'ont point de boutique pourvûë de marchandise prête à vendre. Il y a divers Forgerons qui travaillent fort bien, vû les outils qu'ils ont pour cela. Leurs soufflets sont bien differens des nôtres. Ils sont faits d'un Cylindre de bois, ou tronc d'arbre d'environ trois pieds de long, percé comme une pompe, placé debout à terre, & sur lequel même on fait le feu. Près du bout d'en bas il y a un petit trou à côté du trone tout proche du feu. Dans ce trou est un tuyau qui porte

le

le vent au feu par le moyen d'un gros bouquet de plumes attaché à un bout de bâton : Ces plumes bouchant le dedans du Cylindre, chaſſent l'air du Cylindre, & le pouſſent dans le tuyau. Ces deux troncs ou Cylindres ſont ſi près l'un de l'autre, qu'un homme debout entre les deux peut les faire jouer en même tems, l'un d'une main, l'autre de l'autre alternativement. Ils n'ont ni étau ni enclume, mais ils forgent ſur une groſſe pierre dure, ou ſur un morceau de vieux canon : Cependant ils ne laiſſent pas d'achever leur ouvrage, & de faire admirablement bien des meubles ordinaires, & des ferremens pour les vaiſſeaux. Ils ne ſe ſervent que de charbon de bois. Il n'y a preſque perſonne qui ne ſoit Charpentier, car ils travaillent tous de la hache droite & courbe. Leur hache eſt petite, & faite de maniere qu'ils peuvent la démancher, & en la tournant en faire une hache courbe. Ils n'ont point de ſcies ; & quand ils font des planches ils fendent l'arbre en deux, & font de chaque moitié une planche qu'ils poliſſent avec la hache droite, & courbe. Cela donne beaucoup de peine, & emporte beaucoup de tems ; mais ils travaillent à bon marché, & la bonté de la planche ainſi coupée, & qui a encore tout ſon grain, dédommage de la dépenſe & de la peine.

Ils bâtiſſent de bons vaiſſeaux ou barques de grand ſervice pour la Mer, les uns pour le commerce, les autres pour le plaiſir, & quelques uns pour la guerre. C'eſt à *Malina* principalement qu'ils envoyent leurs vaiſſeaux Marchands. Ils y tranſportent de la Cire de Mouches à miel, qui eſt, je croi, outre l'or, la ſeule marchandiſe qui s'y vende. Les

habitans de la ville de Mindanao ont une grande quantité de cette cire, qu'ils achetent pour la plûpart des Montagnards, qui leur fournissent aussi l'or qu'ils envoyent à Manila; & c'est d'eux aussi qu'ils achetent la toile de Coton, les Mousselines, & la soye de la Chine. Ils envoyent quelquefois leurs barques à Borneo & autres Isles; mais je ne sai ni ce qu'ils y portent, ni ce qu'ils en transportent. Les Hollandois y viennent de Ternate & de Tidore avec leurs barques, & achetent du Ris, de la cire d'abeilles, & du Tabac; Car il y en croît une grande quantité, & plus qu'en aucune Isle ou contrée des Indes Orientales que je connoisse, à la reserve de Manila seulement. C'est une excellente espece de Tabac; mais les habitans ne savent pas faire valoir ce commerce, & en profiter, comme font les Espagnols à Manila. Je croi que les Espagnols porterent la premiere graine de Tabac de Manila à Mindanao; & selon toutes les apparences ils envoyerent de l'Amerique à Manila. La difference qu'il y a entre le Tabac de Mindanao & celui de Manila, est, que le premier est plus brun, & a la feuille plus large & plus épaisse que l'autre, parce qu'il est cultivé & planté dans un terroir plus gras. Le Tabac de Manila est d'un jaune vif & clair, d'une grandeur mediocre, doux & agreable à fumer. Les Espagnols de Manila sont fort curieux au sujet de ce Tabac, & ont une maniere particuliere de le plier proprement en feuille. Ils prennent deux petits bâtons plats d'environ un pied de long chacun, & mettant les tiges des feuilles de Tabac par rang entre les deux bâtons, au nombre de 40. ou 50.

ils

ils les lient bien enſemble, en ſorte que les feuilles pendent en bas. Un de ces paquets ſe vend une reale au Fort ſaint George : Mais à Mindanao on peut avoir 10. ou 12. livres de Tabac pour le même prix, & même auſſi bon ou plûtôt meilleur que celui de Manila : Mais on n'a pas à Mindanao le même debit, que les Eſpagnols ont à Manila.

Les Mindanayans ſont fort incommodez d'une eſpece de lepre, toute ſemblable à celle que nous remarquames à Guam. Cette maladie fait une eſpece de tigne ſeche qui ſuit toutes les parties de leur corps, & leur cauſe une grande demangeaiſon, qui les fait grater ſouvent & s'écorcher eux-mêmes, en ſorte qu'il s'enleve de petits morceaux blanchatres à la ſuperficie de la peau, de la figure à peu près des écailles d'un petit poiſſon qu'on a écaillé avec un couteau. Cela leur rend la peau extraordinairement raboteuſe, & il y en a à qui vous verrez de grandes taches blanchatres ſur diverſes parties de leur corps. Je croi que ceux-là avoient eu ce mal, & en étoient gueris ; car leur peau étoit unie, & je ne remarquai pas qu'ils ſe grataſſent : Cependant j'appris de leur propre bouche, que ces taches venoient de cette maladie. S'ils ſe gueriſſent par le moyen des remedes, ou ſi ce mal s'en va de lui même, c'eſt ce que je ne ſaurois dire : Tout ce que je puis dire eſt, que je ne m'apperçus pas qu'ils en fiſſent grand cas. Cela ne les a jamais privez d'aucune compagnie ; & jamais aucun des nôtres ne prit ce mal ; dequoi nous avions grand peur ; auſſi avions nous ſoin de nous tenir éloignez de ceux qui en étoient attaquez. Ils ſont quelquefois incommodez de la petite verole ; mais

mais leurs maladies ordinaires sont des fievres, des flux de ventre, accompagnez de grandes douleurs & de tranchées. Le païs produit une grande quantité de drogues & d'herbes Medicinales, dont la vertu est inconnuë à quelques uns d'eux qui pretendent être Medecins.

Les Mindanayans ont plusieurs femmes; mais je ne saurois dire les ceremonies qu'ils pratiquent en se mariant. Le nouveau marié fait ordinairement un grand regale pour recevoir ses amis; & la plus grande partie de la nuit se passe en réjouïssances.

Le Sultan a une puissance absoluë sur tous ses sujets. Il est pauvre; Car comme je l'ai déja dit, il y a peu de commerce dans cette Isle, & par consequent les Insulaires ne sauroient être riches. Si le Sultan apprend que quelqu'un ait de l'argent, quand ce ne seroit que 20. Risdales; ce qui est une grosse somme parmi eux, il les lui envoyera emprunter sous pretexte d'une necessité pressante, & il n'oseroit les refuser. Quelquefois il envoyera vendre une chose à ceux qu'il sait qui ont de l'argent, & il faut qu'ils l'achetent, & lui en donnent la valeur: Si dans la suite il a besoin de la chose venduë, on la lui rendra s'il l'envoye demander. C'est un petit homme entre 50. ou 60. ans. On dit qu'il est bon, mais qu'il se laisse gouverner par ceux qui sont autour de lui. Il a une Sultane, & 20. femmes ou davantage avec lesquelles il passe la plûpart de son tems. Il a une fille de la Sultane Reine & plusieurs fils & filles de ses autres femmes. Celles ci vont dans les ruës, & ne cessoient de nous demander tantôt une chose, tantôt l'autre; mais

mais on dit que la jeune Princeſſe demeure en chambre ſans jamais ſortir, & ſans jamais voir d'homme que ſon frere & Raja-Laut ſon oncle, encore faut-il qu'elle ait alors près de 14. ans.

Quand le Sultan va voir ſes amis, il eſt porté ſur un petit lit par quatre hommes, & accompagné de 8. à 10. autres armez qui ſont ſa garde; mais il ne va jamais loin de cette maniere, car le païs eſt fort chargé de bois; & il n'y a pour tous chemins que de petits ſentiers; ce qui rend la contrée moins commode. Quand il ſe divertit à la riviere, il eſt accompagné de quelques-unes de ſes femmes. Les Pros ou barques bâties pour celà peuvent contenir 50. ou 60. perſonnes, ou davantage. Le corps de la barque eſt proprement bâtie. La poupe & la proue ſont rondes, & ſur le corps de la barque, il y a une petite maiſon legere faite de bois de Bambo; Les côtez ſont compoſez de Bambos fendus, & d'environ 4. pieds de haut. Il y a de petites fenêtres du même bois, qui s'ouvrent & qui ſe ferment quand on veut. Le toit eſt preſque plat, & proprement couvert de feuilles de Palmeto. Cette maiſon eſt diviſée en deux ou trois petites chambres, dont l'une eſt particulierement pour le Sultan. Le pavé & les côtez tout autour ſont couverts bien proprement de nattes, & il y a un tapis & des oreillers ſur leſquels il ſe couche, & dort. La ſeconde chambre eſt pour ſes femmes, & aſſez ſemblable à la premiere. La troiſiéme eſt pour les domeſtiques, & tendue de Tabac & de noix de Betel; car ils mâchent ou fument continuellement. Le devant & le derriere du vaiſſeau ſont pour les matelots, qui y ont leurs bancs

bancs & leurs rames. Outre cela ils ont des pieces de bois hors d'œuvre, comme celles de Guam dont j'ai deja fait la description, à la reserve seulement que les barques & pieces de Mindanao sont plus larges. Elles sont aussi plus rondes, & presque de la figure d'une demi Lune; & les Bambos ou pieces de bois avancées sont courbes. De plus le bateau n'est pas plat à Mindanao d'un côté, comme il est à Guam; mais il a un ventre & des pieces de bois hors d'œuvre de chaque côté. Et au lieu qu'à Guam il y a un petit bateau dans l'eau, attaché aux pieces de bois hors d'œuvre, les poutres ou Bambos sont attachez en travers aux pieces avancées de chaque côté, & ne touchent pas à l'eau comme les bateaux, mais en sont à 1. ou à 3. à 4. pieds, & servent aux matelots pour s'y asseoir, pour ramer, & pour gouverner la barque, le dedans du vaisseau à la reserve du devant & du derriere servant d'apartement aux passagers. Sur les pieces avancées, regnent en travers deux rangs de poutres sur lesquelles ceux qui sont au gouvernail s'asseient de chaque côté du vaisseau. Le rang de ces poutres, qui est en bas, n'est pas à plus d'un pied de l'eau: Aussi le moindre mouvement que le vaisseau fasse, ces poutres vont dans l'eau, & ceux qui sont dessus se mouillent jusques au milieu du corps, pour les pieds il est rare qu'ils en échapent. Ainsi comme nos vaisseaux rament en dedans, ceux-ci au contraire rament en dehors.

Le Sultan a un [illegible] nommé Raja Laut, qui est un brave homme. Il [illegible] la seconde personne du Royaume. Tous les [illegible]gers qui viennent y commercer sont obligez de s'adres-

s'adreſſer à lui pour toutes les affaires qui ſont de ſa competence. C'eſt lui qui permet aux Etrangers d'apporter ou d'emporter toute ſorte de Marchandiſes, & les Originaires même ne peuvent commercer que par ſa permiſſion. Il n'y a pas juſqu'aux pêcheurs qui ne ſoient obligez d'avoir ſon conſentement, perſonne ne pouvant entrer dans la riviere, ou en ſortir, qu'avec ſa permiſſion. Il eſt de 2. ou 3. ans plus jeune que le Sultan, & petit comme lui. Il a 8. femmes, & des enfans de quelques-unes. Il a un fils unique d'environ 12. ou 14. ans; qui fut circoncis dans le tems que nous y étions. Son fils aîné mourut quelque tems avant nôtre arrivée, & il en étoit encore fort affligé. S'il avoit vécu plus long-tems, il auroit épouſé la jeune Princeſſe. Je ne ſai ſi le puiné qui lui reſte doit ſe marier avec elle, car je n'en ai jamais entendu parler. Raja Laut eſt un homme d'un grand eſprit. Il parle & écrit Eſpagnol, & a appris cette langue dès ſa jeuneſſe. Le commerce qu'il a ſouvent avec les Etrangers lui a acquis une grande connoiſſance des coûtumes des autres nations, & la lecture des livres Eſpagnols lui a appris quelque choſe de l'état de l'Europe. Il eſt General des Mindanayans, & paſſe pour un Soldat d'experience, & pour un homme de cœur, & les femmes dans leurs danſes chantent pluſieurs chanſons à ſa loüange.

Le Sultan de [illegible]danao fait quelquefois la guerre aux M[illegible]nards ou Alfoures ſes voiſins. Leurs arm[illegible]es épées, des piques, & quelques Creſſets. Le Creſſet eſt une p[illegible]machine faite comme une Bayonete, qu'ils portent en tems de guerre & de paix,

paix, quand ils travaillent ou qu'ils se divertissent, & cela depuis les plus grands jusques aux plus petits. Ils n'en viennent jamais aux mains, en sorte qu'ils se battent en bataille rangée; mais ils font de petits ouvrages ou forts de Charpenterie, où ils placent de petits Canons, & demeurent 2. ou 3. mois en présence les uns des autres, escarmouchant tous les jours par petits corps, & surprenans quelquefois une Redoute, & autre chose qu'il y a apparence qu'ils emporteront. S'il n'y a pas moyen de se sauver par la fuite, ils vendent leurs vies le plus cher qu'ils peuvent; car il est rare qu'ils se donnent quartier, le vainqueur taillant ordinairement les vaincus en pieces.

La Religion de ces peuples est le Mahometisme, & le vendredi leur jour de Sabath; mais je n'ai jamais remarqué qu'ils fassent de difference entre ce jour-là & un autre. Le Sultan va seulement deux fois ce jour-là à sa Mosquée. Raja-Laut ne va jamais à la Mosquée, mais il y a des tems où il prie 8. ou 10. fois le jour. En quelque endroit qu'il soit, il est fort exact pour ses heures Canonicales; & s'il est sur l'eau, il vient à terre pour prier. Il n'y a point d'affaire, point de compagnie capable de le détourner de ce devoir. S'il est chez lui ou dehors, chez quelqu'un, ou à la campagne, il quitte la compagnie, & s'éloigne d'environ 100. verges, où il se met à genoux & fait sa devotion. Il commence par baiser la terre, ensuite il prie à haute voix; il baise [illegible] fois la terre pendant ses prieres, & fait la même chose quand il a achevé. Ses domestiques, ses femmes, & ses enfans, parlent, chantent, ou jouent, com-

comme il leur plaît, durant tout ce tems-là ; mais pour lui, il eſt fort ſerieux. Le vulgaire a peu de dévotion. Je n'en ai jamais vû aucun prier, ni aller à la Moſquée.

Il y a dans la Moſquée du Sultan un gros Tambour qui n'eſt garni que par un bout, qu'on nomme Gong, & qui ſert de cloche. On bat ce Tambour à midi, à 3. à 6. & à 9. heures ; & il y a un homme exprès pour cela. Il a une baguete de la groſſeur du bras, avec un gros bouton au bout plus gros que le poing. Ce bouton eſt fait de coton bien lié avec de la ficelle. Il donne environ 20. coups de baguete le plus vite qu'il peut ; après quoi il commence à batre doucement, & ne donne d'abord que 5. ou 6. coups : Enſuite il bat plus vite, & bat enfin le plus vite qu'il peut, & recommence encore à batre plus lentement. Ainſi il hauſſe & baiſſe trois fois, & ſe retire juſqu'à 3. heures après. Il fait ce manége le jour & la nuit.

On circoncit les Mâles à l'âge de 10. à 12. ans, & au deſſus, & l'on en circoncit pluſieurs en même tems. Cette ceremonie ſe fait avec beaucoup de ſolemnité. Quand nous arrivames à cette Iſle, il y avoit quelques années qu'on n'avoit circoncis perſonne ; mais le fils de Raja-Laut fut alors circoncis. On atend à faire adminiſtrer la circonciſion aux enfans, que le Sultan, ou le General, ou quelqu'autre Grand ait un fils en âge d'être circoncis, car avec lui on en circoncit pluſieurs. On fait avertir tout le monde 8. ou 10. jours à l'avance, de ſe trouver en armes, & il ſe fait de grands apprêts pour ce jour ſolemnel. Le matin avant que les enfans

fans ſoient circoncis, on envoye des preſens au pere qui fait la fête, lequel comme j'ai déja dit eſt, ou le Sultan, ou quelque perſonne importante; environ les 10. ou 11. heures, le Prêtre Mahometan fait ſon office. Il prend avec deux bâtons la peau du prepuce, & la coupe droitement avec des ciſeaux. Après cela, la plûpart des hommes tant de la ville que de la campagne étant en armes devant la maiſon, commencent à faire comme s'ils étoient aux mains avec un ennemi, & ont les armes dont j'ai fait la deſcription. Il n'y en a qu'un à la fois qui agiſſe, le reſte l'environne faiſant un cercle d'environ deux ou 300. verges de circonference. Celui qui doit faire l'exercice entre dans le cercle avec un ou deux grands cris, & une mine effroyable; enſuite il fait deux ou trois grandes enjambées, & puis commence l'exercice. Il a ſa grande épée à une main, & ſa lance à l'autre. Dans cette poſture, il traverſe le cercle, & ſaute depuis un bout juſqu'à l'autre, & avec un air & des yeux menaçans, il défie ſon chimerique ennemi; car il n'y a que l'air qui lui faſſe tête. Alors il frappe du pied, branle la tête, & grince les dents, & fait des grimaces horribles. Après cela il jette ſa lance, & tire legerement ſa bayonete avec laquelle il bat l'air comme un fou furibond, & cela avec des cris frequens. Etant enfin preſque épuiſé par le mouvement qu'il s'eſt donné, il court au milieu du cercle, où il ſemble avoir ſon ennemi à ſa merci, & coupe la terre de deux ou trois grands coups comme s'il coupoit la tête à ſon ennemi. Cependant il eſt tout en eau; & quand il eſt ſorti du cercle d'une maniere triomphante,

un

un autre y entre d'abord avec les mêmes cris & les mêmes geſtes. Ils continuent de cette maniere à combattre leur chimerique ennemi tout le reſte de la journée. Sur la fin du jour les plus riches font l'exercice, & après tous le General : Après quoi le Sultan finit la ceremonie. Lui, le General, & quelques autres perſonnes conſidérables ſont armez ; mais tout le reſte eſt ſans armes. Après cela le Sultan retourne chez lui accompagné de grand nombre de gens, qui ne le quittent que quand il leur donne congé. Mais pendant que nous étions-là, il ſe devoit faire un autre jeu ; car le fils du General ayant alors été circoncis, le Sultan voulut lui rendre la nuit une ſeconde viſite. Le General de ſon côté ſe mit en devoir de le recevoir de ſon mieux, & pria le Capitaine Swan & ſes gens de lui rendre ſervice en cela. Le Capitaine Swan nous ordonna donc de prendre nos fuſils, & d'attendre chez le General juſqu'à nouvel ordre. Nous fumes donc 40. qui attendimes juſqu'à 8. heures du ſoir, que le General & le Capitaine Swan avec environ 1000. hommes ſortirent pour aller au devant du Sultan avec quantité de flambeaux qui rendoient la nuit auſſi claire que le jour. Voici l'ordre de la marche. Il y avoit premierement un Char de triomphe, & ſur ce char, deux femmes qui danſoient, magnifiquement parées, avec de petites couronnes ſur leurs têtes, pleines de pailletes brillantes, & de pendans de la même matiere, qui leur deſcendoient ſur l'eſtomac & ſur les épaules. Ce ſont des femmes qui ont été exprès élevées à la danſe. Leurs pieds, & leurs jambes agiſ-

ſent

ſent peu, ſi ce n'eſt à faire quelques tours en rond qu'elles font fort doucement ; mais leurs mains, leurs bras, leurs têtes, & leur corps ſont dans un mouvement continuel, & ſur tout leurs bras qu'elles tordent d'une maniere ſi ſurprenante, qu'on diroit qu'ils ſont ſans os. Outre les deux Danſeuſes, il y avoit ſur le Char de triomphe, deux vieilles femmes, qui ſe tenoient près des Danſeuſes, avec chacune un flambeau à la main, dont la lumiere faiſoit paroître les pailletes extrémement brillantes. Six hommes forts & vigoureux portoient ce char de triomphe, ſuivi de 6. ou 7. flambeaux éclairant le General & le Capitaine Swan qui marchoient côté à côté. Nous qui accompagnions le Capitaine Swan ſuivions immédiatement après, marchans en ordre ſix à ſix de front, chacun ſon fuſil ſur l'épaule, & des flambeaux à chaque côté. Après nous venoient 12. hommes du General avec de vieux Mouſquets à l'Eſpagnole, & marchoient quatre à quatre. Ces 12. étoient ſuivis de 40. Piquiers, & ceux-ci d'autant d'hommes marchans par ordre, & armez de grandes épées. Enſuite venoient des gens en grand nombre marchans en deſordre & ſans autres armes que des Bayonnettes au côté. Quand nous fumes prés de la maiſon du Sultan, le Sultan & ſes gens vinrent au devant de nous, & nous fimes un mouvement pour les laiſſer paſſer. Trois chars de triomphe précedoient le Sultan. Sur le premier étoient quatre de ſes fils de l'âge d'environ 10. ou 11. ans. Ils avoient fait proviſion de quantité de petites pierres, qu'ils jettoient par badinerie à la tête des gens. Après venoient quatre jeunes

jeunes filles, nieces du Sultan, & filles de ſa ſœur. Elles étoient ſuivies de trois enfans du Sultan qui n'avoient pas plus de ſix ans. Après eux venoit le Sultan même ſur un petit lit, qui n'étoit pas fait comme les palanquins des Indiens ; mais ouvert, fort petit & fort commun. Il étoit ſuivi d'une foule de peuple qui marchoit ſans aucun ordre. Mais le Sultan ne fut pas plûtôt paſſé, que le General, le Capitaine Swan, & nôtre monde le ſuivirent, & marcherent tous enſemble vers la maiſon du General. Nous y arrivames entre 10. & 11. & la plûpart de la troupe fut incontinent congediée ; mais le Sultan, ſes enfans, ſes nieces, & quelques autres perſonnes de qualité entrerent chez le General. Ils furent reçus au haut du degré par les femmes du General, qui les conduiſirent dans les appartemens avec beaucoup de reſpect. Le Capitaine Swan & nous qui étions avec lui ſuivimes. Peu de tems après le General fit entrer ſes Danſeuſes dans la chambre pour divertir la compagnie. J'ai oublié de dire qu'ils n'ont d'autre Muſique que celle des voix, autant que j'ai pû l'apprendre, à la reſerve ſeulement d'un rang de Cloches ſans batans. Elles ſont au nombre de 16. leur poids augmentant par degrez depuis 3. livres juſques à 10. On mit ces Cloches de rang ſur une table chez le General, & durant 7. ou 8. jours conſecutifs avant la circonciſion on les touchoit avec un petit bâton pendant la plus grande partie du jour. Elles faiſoient un grand bruit, & la ſonnerie ne ceſſa que ce matin-là. Ainſi les Danſeuſes chantoient elles-mêmes, & danſoient au ſon de leur Muſique. Après cela, les

fem-

femmes du General, les fils du Sultan, & les nieces danserent. Deux des nieces du Sultan avoient 18. ou 19. ans, & les autres deux avoient 3. ou 4. ans de plus. Ces jeunes Dames étoient magnifiquement parées d'habits de soye abatus, avec de petites couronnes sur la tête. Elles étoient plus belles qu'aucunes femmes que j'aye vû là, leurs traits étoient fort reguliers & bien formez; leurs nez quoi que petits, étoient plus hauts que ceux des autres femmes, & fort bien proportionnez. Après que ces Dames se furent bien diverties à danser, & eurent bien diverti la compagnie, le General nous ordonna de jetter quelques fusées que lui & le Capitaine Swan avoient fait faire pour la solemnité de cette nuit. Après cela le Sultan & sa suite se retira accompagné de peu de gens: Nous nous retirames aussi, & ainsi finit la solemnité de ce jour: Mais les enfans incommodez de leur incision marcherent durant 15. jours en écartant les jambes.

Les Mindanayans comme nous avons déja dit ne sont ni fort curieux, ni fort exacts à observer certains jours, ou tems particuliers de dévotion, si ce n'est le Ramdam, comme ils parlent, qui est comme qui diroit leur Carnaval. Le Ramdam étoit alors au mois d'Août autant que j'en puis juger; car ce fut bien tôt après nôtre arrivée en ces païs-là. Ils jeunent alors toute la journée, & environ les 7. heures du soir, ils passent près d'une heure en priere. Sur la fin de leur priere ils invoquent leur Prophête à haute voix durant environ un quart d'heure, les vieux & les jeunes heurlans d'une maniere si surprenante, qu'on diroit que leur dessein est

de

de l'éveiller en ſurſaut, & de lui reprocher le peu de ſoin qu'il a d'eux. Cette priere étant finie ils paſſent quelque tems à ſe régaler avant que d'aller repoſer. Ils font le même manege tous les jours durant un mois pour le moins ; Car quelquefois le Ramdam dure deux ou trois jours de plus. Il commence avec la nouvelle Lune, & dure juſques à ce qu'on voit la nouvelle Lune, qui ne paroit quelquefois que trois ou quatre jours après le renouveau lors que le tems eſt ſombre & couvert, comme il arriva du tems que j'étois à Achin, où le Ramdam continua juſques à ce que la nouvelle Lune eut paru. Le jour après qu'on a vû la nouvelle Lune, on fait environ le Midi une décharge de tout le Canon : Après quoi finit le Ramdam.

Ils font conſiſter le principal de leur Religion à ſe laver ſouvent, à ne pas ſe ſoüiller, ou à ſe laver quand ils ſont ſoüillez. Ils ont auſſi grand ſoin de ne pas ſe ſoüiller en mangeant ou touchant quelque choſe de pollu : C'eſt pourquoi ils regardent la chair de pourceau comme quelque choſe de fort abominable, & tellement abominable, qu'une perſonne qui en a goûté, ou ſeulement a touché un pourceau, n'a pas la permiſſion d'entrer chez eux de pluſieurs jours, n'y ayant rien qui les effraye davantage qu'un pourceau. Cependant il y a une ſi grande quantité de Sangliers dans l'Iſle, qu'ils ſortent de nuit par troupes des bois, & viennent juſqu'à la ville, & même juſques aux maiſons foüiller par-ci par-là les ordures qu'ils rencontrent. Auſſi les Inſulaires nous prioient-ils de nous mettre à l'afût pour les détruire, ce que nous faiſions ſouvent. Quand

nous en avions tué, nous les portions incontinent à bord, mais après cela leurs maisons nous étoient interdites.

A propos de Cochons, je ne saurois mieux finir ce Chapitre que par une assez plaisante avanture qui regarde le General. Il voulut avoir une paire de souliers à l'Angloise, quoi qu'il ne portât des souliers que fort rarement. Un de nos gens lui en fit une paire qu'il trouva fort à son gré. Quelques jours après quelqu'un lui ayant dit que les pointes du fil dont les souliers étoient consuls étoient de poil de Cochon, cela le mit en si grosse colere, qu'il renvoya les souliers au faiseur, avec d'autre cuir pour lui en faire une autre paire avec du fil garni d'autre poil, ce qui fut fait incontinent, & trouvé fort bon.

CHAPITRE XIII.

Ils côtoyent l'Isle de Mindanao depuis la Baye qui est à l'Est jusques à l'autre bout du côté du Sud-Est. Grains & tems orageux. Côte au Sud-Est, ses Pâturages, & ses bêtes fauves. Ils suivent la côte du Sud jusqu'à la riviere de la ville de Mindanao, où ils moüillent. Le frere & le fils du Sultan viennent à bord, & les invitent à s'établir parmi eux. De la possibilité & de l'avantage apparent d'un tel établissement, attendu l'or & les épiceries des Isles voisines. Quelle est la meilleure route pour aller à Mindanao par la Mer du Sud & par la terre Australe. Découverte que le Capitaine David y fit par hazard, & l'apparence qu'il y a d'en faire une plus importante.

tante. Facilité qu'ils avoient à s'y établir. Les Mindanayans meſurent leur vaiſſeau. Préſent fait au Sultan par le Capitaine Swan. Comment le Sultan le refuſt, comment Raja-Laut frere du Sultan traita ce Capitaine. Contenu de deux Lettres Angloiſes que le Sultan de Mindanao lui fit voir. Des Marchandiſes de l'Iſle, & de la maniere dont on y punit les criminels. Circonſpection avec laquelle le General leur conſeille de ſe comporter. Ils mettent par ſon conſeil leurs vaiſſeaux à ſec dans la riviere. Careſſes des Mindanayans. Groſſes pluyes & inondation. Les Arithmeticiens des Mindanayans ſont Chinois. Comment les Mindanayennes danſent. Avanture de Jean Thacker. Leur barque mangée des vers, & leur vaiſſeau en danger de l'être. Des vers qui ſont là & ailleurs. Du Capitaine Swan. Fourbe du General Raja-Laut. Chaſſe des vaches ſauvages. Certains Anglois combien prodigues. Le Capitaine Swan traite d'une Iſle à épicerie avec un jeune Indien. Partie de chaſſe avec le General. Un de ſes Domeſtiques, comment puni. Ses femmes & concubines. Boiſſon forte faite de Ris. Le General en uſe mal & fait des exactions. Anxieté du Capitaine Swan, & ſa conduite indiſcrete. Son équipage ſe mutine. D'une couleuvre qui s'entortilla autour du cou d'un des nôtres. La plûpart de nos gens s'en vont avec le vaiſſeau, & laiſſent le Capitaine Swan & les ſiens : pluſieurs autres empoiſonnez.

APrès avoir parlé dans les deux Chapitres précedens de l'état naturel, civil, & Eccleſiaſtique de l'Iſle de Mindanao, je continuerai à raporter ce qui s'y paſſa durant le ſejour que nous y fimes.

Nous moüillames dans la Baye de cette Iſle qui eſt au Nord-Eſt, comme il a déja été dit.

Nous ne fumes dans cette Baye qu'une nuit & une partie du jour ſuivant : Cependant nous parlames à quelques Inſulaires, qui nous firent entendre par ſignes que la ville de Mindanao étoit à l'Occident de l'Iſle. Nous tâchames de perſuader à un d'eux de venir avec nous ; & de nous ſervir de pilote ; mais il n'en voulut rien faire. Nous partimes donc l'après-midi, & fimes encore route au Sud-Eſt par un vent de Sud-Oüeſt. Etant au bout du Sud Eſt de l'Iſle de Mindanao, nous vimes deux petites Iſles qui n'étoient qu'à environ trois lieües. Nous aurions pû paſſer entre elles & la principale Iſle, comme on nous le dit depuis ; mais ne les connoiſſant pas, & ne ſachant ce qui pourroit nous y arriver, nous aimames mieux faire route à l'Eſt de ces Iſles. Nous fumes pluſieurs jours ſans avancer à cauſe des vents d'Oüeſt qui étoient très-violens. Les Iſles de Meangis furent les premieres que nous vimes. Elles ſont au Sud-Eſt & à environ 16. lieuës de Mindanao. J'aurai occaſion d'en parler dans la ſuite.

Le 4. de Juillet nous entrâmes dans une profonde Baye au Nord-Oüeſt des deux Iſles dont on a ci devant parlé. Mais la nuit précedente nous eumes un Grain ſi violent, que ne pouvant plus être maîtres de nôtre barque, elle fut emportée ; ce qui nous fit beaucoup craindre qu'elle ne ſe renverſât, comme nous avions penſé être renverſez nous-mêmes. Nous moüillames au Sud-Oüeſt de la Baye à 15. braſſes d'eau, & loin de la côte d'environ la longueur d'un cable. Nous fumes forcez de nous mettre à couvert de la violence du tems, qui étoit ſi tempêtueux, & ſi plu-

pluvieux, les Grains ſi frequens, & les vents d'Oüeſt ſi violens, que nous fumes ravis de trouver cet endroit pour moüiller, qui eſt le ſeul où l'on ſoit à couvert des vents d'Oüeſt.

Cette Baye n'a pas plus de deux milles de large à l'embouchure; mais un peu plus avant elle en a trois; & 7. de long tirant au Nord-Nord-Oüeſt. Aprés 4. ou 5. lieuës de navigation dans cette Baye, l'eau eſt de bonne profondeur; mais quand on y eſt entré, le fond eſt mauvais & pierreux des deux côtez durant plus de deux lieuës, ſi ce n'eſt à l'endroit où nous étions. A environ 3. lieuës de l'entrée du côté de l'Eſt, il y a de belles Bayes ſablonneuſes, où l'on peut moüiller fort ſurement à 4. 5. & 6. braſſes d'eau. Du côté de l'Eſt le païs eſt aſſez montueux & plein de bois, & néanmoins fort arroſé de petits ruiſſeaux. Il y a même une riviere aſſez large pour y faire entrer des Canots. A l'Occident de la Baye le païs eſt médiocrement élevé. Il y a de grands pâcages tout le long de la mer qui s'étendent depuis l'entrée de la Baye fort avant vers l'Occident.

Ces pâturages produiſent de l'herbe longue, & il y a quantité de bêtes fauves. Durant la chaleur du jour elles ſe mettent à couvert dans les bois voiſins; mais les matins & les ſoirs elles vont par troupes au gagnage dans les plaines, & par troupes auſſi nombreuſes que dans nos parcs d'Angleterre. Je n'ai jamais vû ailleurs une telle quantité de bêtes fauves, quoique j'en aye trouvé en divers endroits de l'Amerique, tant le long des mers du Nord, que le long des Mers du Sud.

Les bêtes y vivent aſſez paiſiblement. Per-

ſonne ne les inquiete, parce qu'il n'y a point d'habitans ſur ce côté de la Baye. Nous viſitions tous les matins ce pâcage, & tuions autant de bêtes que nous voulions, tantôt 16. tantôt 18. par jour; & pendant tout le ſejour que nous fimes-là nous ne mangeames que de la venaiſon.

Nous vimes un grand nombre de plantations à côté des montagnes à l'Orient de la Baye, & nous allames à une dans l'eſperance d'apprendre des habitans de quel côté étoit la ville, afin de ne pas la paſſer durant la nuit; Mais ils s'enfuirent de nous.

Nous fumes-là 12. jours avant que la violence des vents diminuât; mais enfin le 12. ayant ramené la bonace nous remimes à la voile, & fimes route à l'Oüeſt. A 11 heures, le vent de mer devint Oüeſt, & par conſequent directement contraire: Mais comme le tems étoit beau, nous continuames nôtre route en louvoyant & profitant la nuit des vents de terre, & le jour des vents de mer.

Aprés avoir doublé le Sud-Eſt de l'Iſle, nous côtoyames le Sud, & vimes quantité de Canots qui pêchoient, & de tems en tems quelque petit village. Les habitans n'avoient point peur de nous comme les autres; mais ils vinrent à bord; cependant nous ne pumes ni les entendre, ni en être entendus que par ſignes: Et quand nous parlames de Mindanao, ils nous montroient du doigt le côté où elle étoit.

Le 28. de Juillet nous arrivames devant la riviere de Mindanao. Son embouchure eſt à 5. degrez 22. minutes Nord, & à 23. degrez 12. minutes de longitude du Lezard en Angleterre. Nous mouillames tous vis

à vis

à vis de la riviere, à 15. braſſes d'eau ſur un ſable clair & dur, à environ 2. milles de la côte, & à 3. ou 4. de la petite Iſle qui étoit à nôtre Sud. Nous tirames 7. ou 9. coups de Canon, auſquels on répondit de la côte par 3. Ce qui nous obligea de tirer encore un coup. Nous ne fûmes pas plûtôt à l'ancre, que Raja Laut & un des fils du Sultan vinrent au Canot à 10. rames, nous demanderent en Eſpagnol qui nous étions, & d'où nous venions. Monſr. Smith qui avoit été priſonnier à Leon en Mexique, répondit en même langue, que nous étions Anglois, & qu'il y avoit long-tems que nous étions hors d'Angleterre. Ils nous répondirent que nous étions les bien venus, nous firent pluſieurs queſtions ſur l'Angleterre, & ſur tout concernant nos Marchands des Indes Orientales, nous demandant s'ils nous envoyoient pour établir un Comptoir chez eux. Monſr. Smith leur dit, que nous ne venions-là que pour acheter des proviſions. Ils parurent un peu mécontens d'apprendre que nous ne venions pas pour nous établir parmi eux; car il y avoit long-tems qu'ils avoient eu avis que nous étions arrivez à l'Orient de l'Iſle, & avoient cru qu'on nous avoit envoyés d'Angleterre pour nous établir & commercer parmi eux, ce qu'ils ſembloient ſouhaiter avec une paſſion extrême. Il n'y avoit pas long-tems que le Capitaine Goodlud avoit été-là pour negocier cette affaire avec eux, & il leur dit en ſe retirant, à ce qu'ils nous rapporterent, qu'ils devoient s'attendre qu'il viendroit bien-tôt un Ambaſſadeur d'Angleterre, pour achever de conclurre l'affaire.

Je croi au reſte, tout bien conſidéré, que nous n'aurions pû mieux faire que d'aquieſcer au deſir qu'ils ſembloient avoir de nous faire établir en ce païs-là, & prendre des quartiers parmi eux. En effet il eſt certain que comme ce parti nous auroit été plus avantageux que celui que nous primes de courir comme des vagabonds, il y a apparence auſſi que la nation en general en auroit profité; attendu que les Anglois ſe ſeroient établis par ce moyen, & auroient pû négocier, non ſeulement dans ces Iſles, mais auſſi dans pluſieurs autres à épiceries qui ſont dans le voiſinage.

Les Iſles de Meangis dont j'ai fait mention au commencement de ce Chapitre, ſont à vingt lieuës de Mindanao. Ce ſont trois petites Iſles qui abondent en or & en Girofle, s'il en faut croire mon Auteur le Prince Jeoly, natif d'une de ces Iſles, & qui étoit alors eſclave à la ville de Mindanao. Nous aurions pû l'âcheter de ſon maître pour peu de choſe, comme fit depuis Monſieur Moody, qui y vint trafiquer, & chargea un vaiſſeau d'écorce de Girofle; & ſi nous l'avions ramené dans ſes Etats, nous y aurions pû avoir la liberté du commerce. Mais je parlerai plus amplement dans la ſuite du Prince Jeoly. Ces Iſles ne ſont apparemment encore connuës aux Hollandois, qui comme j'ai déja dit, n'oublient rien pour ſe rendre maîtres des Iſles à épiceries.

Il ſe preſenta une autre occaſion de nous établir là dans une autre Iſle à épiceries fort habitée: Car les habitans craignans les Hollandois, & apprenans que les Anglois avoient deſ-

dessein de s'établir à Mindanao, le Sultan de cette Isle envoya son neveu à Mindanao pendant que nous y étions pour nous inviter d'y aller former un établissement. Le Capitaine Swan confera diverses fois avec lui sur cette affaire, & je croi qu'il avoit du penchant à accepter le parti; mais il ne se conclut rien faute de bonne intelligence entre le Capitaine Swan & ses gens, comme on le dira ci-après.

Outre l'avantage qui pouvoit nous revenir du commerce proposé avec les Isles de Meangis, & autres Isles à épiceries, celui des Isles Philippines mêmes avec un peu de soin & d'industrie auroit été fort avantageux, & l'un & l'autre de ces commerces pouvoient se faire de Mindanao en commençant par s'y établir : Car cette Isle est fort commodément située pour commercer dans les Isles à épiceries & dans les autres Philippines. En effet comme son terroir est fort semblable au terroir des autres, aussi est-elle par maniere de dire le centre du commerce d'or & d'épiceries, qui se fait en ce païs-là, les Isles Septentrionnales de Mindanao étant fort abondantes en or, & les Meridionales de Meangis en épiceries.

Comme la situation de l'Isle de Mindanao est très-avantageuse pour le commerce, aussi le chemin pour y aller n'est ni long ni ennuyeux, si l'on considere son éloignement. La route que je voudrois tenir en partant d'Angleterre vers la fin d'Août, seroit de faire le tour de la terre Del Fuego, & m'avançant par ce moyen du côté de la nouvelle Hollande, je voudrois ranger le long de cette côte,

& aller auſſi loin que je jugerois à propos juſques à ce que je fuſſe près de Mindanao ; après quoi je ferois voiles droit à cette Iſle. J'éviterois par ce moyen l'aproche des établiſſemens Hollandois, & après que j'aurois une fois paſſé la terre Del Fuego je ferois aſſûré de trouver toûjours un vent d'Eſt frais & conſtant. Au lieu que paſſant à la hauteur du Cap de Bonne Eſperance, après qu'on a gagné l'Ocean de l'Inde Orientale, & qu'on eſt parvenu aux Iſles, il faut traverſer le détroit de Malacca, ou bien d'autres détroits qui ſont à l'Orient de Java, où l'on eſt aſſûré de trouver les vents contraires de quelque côté de la ligne qu'on aille ; ce qui eſt d'ordinaire un voyage de 7. à 8. mois : Mais j'eſpererois bien de faire l'autre en ſix ou ſept mois tout au plus. Il faudroit pour revenir faire la même manœuvre que font les Eſpagnols en allant de Manila à Acapulco, avec cette ſeule difference qu'au lieu qu'ils font route vers le pole ſeptentrional durant les vents variables, je voudrois la faire au Sud, juſques à ce que j'euſſe trouvé un vent propre à me faire paſſer la terre Del-Fuego. Il y a aſſez de lieux où l'on peut toucher, & ſe rafraichir en allant & venant. On peut toucher en allant aux deux côtez des Etats de Pata, ou ſi l'on veut aux Iſles de Gallapagos, où il y aſſez de rafraichiſſemens : Et au retour, on peut vraiſemblablement toucher en quelque lieu de la nouvelle Hollande, & faire par ce moyen des découvertes avantageuſes dans ces païs-là ſans ſe détourner de ſa route. Pour dire franchement ce que j'en penſe, je croi que ſi cette vaſte étendue de terre Auſtrale, qui borne

ne la mer du Sud n'a pas encore été découverte, c'eſt parce qu'on a negligé une route ſi facile. Ceux qui traverſent cette mer, ſemblent avoir quelque deſſein ſur la côte du Perou ou de Mexique, & paſſent par conſequent bien bien loin des terres Auſtrales. Pour confirmer cette verité j'ajoûterai ici ce que le Capitaine David me dit dernierement, qu'après nous avoir quittez au havre de Ria-Lexa, comme il a été dit dans le Chapitre huitiéme, il arriva après pluſieurs traverſes aux Iſles de Gallapagos, & que de là faiſant voiles au Sud pour prendre le vent, & gagner la terre Del-Fuego, à 27. degrez de latitude Méridionale, à environ 500. lieuës de Copayapo ſur la côte de Chili, il vit tout près de lui une petite Iſle ſablonneuſe, & qu'à l'Occident de cette Iſle, ils découvrirent une longue étenduë de païs raiſonnablement élevé tirant au Nord-Oüeſt où on le perdoit de vûë. C'étoit apparemment la côte de la terre Auſtrale inconnue.

Mais il eſt tems de revenir à Mindanao. Quoi qu'on ne nous eût point envoyé d'Angleterre pour nous y établir cependant ſi l'on conſidere bien toutes les circonſtances, il ſe trouvera que nous étions auſſi bien en état de le faire, ou peut-être mieux, que ſi nous euſſions été envoyez exprès pour cela. A peine y avoit-il de métier neceſſaire que quelqu'un des nôtres n'entendit. Nous avions des Scieurs, des Charpentiers, des Mnuiſiers, des faiſeurs de Briques, des Maçons des Cordonniers, des Tailleurs, &c. Nous n'avions beſoin que d'un Forgeron pour les gros ouvrages, & nous aurions pû le trou-

ver à Mindanao. Nous avions fort bonne proviſion de fer, de plomb, & de toute ſorte d'outils, comme ſcies, haches, marteaux, &c. de la pōudre, des bales, & de fort bonnes petites armes à ſuffiſance. Si nous avions voulu bâtir un Fort, nous avions à bord huit ou dix Canons dont nous pouvions nous paſſer, & des gens ſuffiſamment pour conduire le vaiſſeau, & pour adminiſtrer outre cela toutes les affaires du commerce. De plus nous avions beaucoup d'avantage ſur les gens ſans experience, qu'on envoye d'Angleterre en ces païs-là; qui s'y prennent d'ordinaire avec trop de circonſpection, de froideur, & de formalité, pour faire quelque choſe de conſiderable; ce que l'experience apprend mieux que toutes les régles; ſans compter qu'un ſi grand & ſi ſubit changement d'air expoſe beaucoup leur vie. Il n'en étoit pas de même de nous, qui étions déja tous faits aux climats chauds, endurcis par pluſieurs fatigues, & gens en géneral hardis & entreprenans, difficiles à déconcerter. En un mot nos gens étoient preſque las de courir, & commençoient à ſoupirer après le repos; & partant ils auroient été ravis de s'établir par tout où l'on eût voulu. Nous avions auſſi un bon vaiſſeau, & aſſez de gens dont nous pouvions nous paſſer pour cultiver nôtre nouvel établiſſement, & pour en porter les nouvelles en Angleterre aux proprietaires avec leurs effets. Car le Capitaine Swan avoit déja 5000. livres en or, que lui & ſes Marchands avoient reçû des marchandiſes vendues pour la plûpart au Capitaine Harris & à ſon équipage. S'il en avoit employé une

partie

partie en épiceries, comme il auroit vraisemblablement pû faire, les Marchands auroient été contens de reste. Venons après cette disgression à la premiere reception qu'on nous fit à Mindanao.

Raja Laut & son neveu demeurerent dans leur Canot, & ne voulurent point venir à bord, à cause, nous dirent-ils, qu'ils n'en avoient point d'ordre du Sultan. Après environ demi heure de conversation, ils prirent congé, invitant le Capitaine Swan de venir à terre, & lui promettant de lui aider à avoir des provisions qu'ils disoient alors rares, ajoûtant qu'en trois ou quatre mois on commenceroit à cueillir le Ris, & qu'alors ils pourroient en avoir autant qu'ils souhaiteroient. Ils lui conseillerent cependant de mettre son vaisseau à couvert en quelque lieu commode, de peur des vents d'Oüest, qui seroient, disoient-ils, de la derniere violence vers la fin du mois & tout le suivant, ce qui se trouva vrai comme ils l'avoient dit.

Nous ne sumes qui étoient ces deux hommes, qu'après qu'ils furent partis; car si nous l'avions sû nous aurions tiré le Canon à leur départ. Après qu'ils furent partis un certain Officier du Sultan vint à bord, & mesura nôtre vaisseau. C'est une coûtume qu'ils ont tirée des Chinois, qui mesurent toûjours la longueur, la largeur, & la profondeur de tous les vaisseaux qui viennent y charger, & savent par-là ce que chaque vaisseau peut contenir. Mais je n'ai jamais pû savoir pourquoi cette coûtume est usitée chez les Chinois & les Mindanayans; à moins que ceux-ci n'ayent dessein de se perfectionner par ce moyen dans les affaires de

de la marine, pour s'en ſervir quand ils auront quelque commerce avec les Etrangers.

Le Capitaine Swan conſiderant que la ſaiſon nous obligeroit à faire quelque ſejour dans cette Iſle, jugea qu'il étoit de ſon interêt de ménager le Sultan le mieux qu'il pourroit, voyant bien qu'il pouvoit dans la ſuite avancer ou traverſer ſes deſſeins. Il ſe prépara donc d'abord à lui faire un preſent, qui fut compoſé de trois verges de drap d'écarlate, trois verges de paſſement d'or large, d'un Cimeterre à la Turque, & d'une paire de piſtolets. Et il envoya à Raja-Laut, trois verges de drap d'écarlate, & autant de paſſement d'argent. Ces preſens furent portez ſur le ſoir par Monſieur Henri More. Il fut d'abord conduit chez Raja-Laut, où il demeura juſques à ce qu'on en eût donné avis au Sultan, qui fit incontinent préparer toutes choſes pour le recevoir.

Sur les neuf heures du ſoir il vint un homme de la part du Sultan pour emporter le preſent. En ſuite Monſieur More fut conduit le long du chemin par des gens armez à la lueur des flambeaux juſques à la maiſon du Sultan. Le Sultan, avec huit ou dix perſonnes de ſon Conſeil, étoit aſſis ſur des Tapis en attendant que More arrivât. Le preſent fut mis devant eux, & fut fort bien reçû du Sultan, qui fit aſſeoir Monſieur More auprès d'eux, & lui fit quantité de queſtions. La converſation ſe fit en Eſpagnol par le moyen d'un Interprete. Cette conférence dura environ une heure, après quoi More fut congedié, & ramené chez Raja-Laut, où l'on donna à ſouper à lui & à l'équipage de la chaloupe, après quoi il s'en retourna à bord.

Le

Le lendemain le Sultan envoya querir le Capitaine Swan. Il fit incontinent mettre le pavillon à sa Chaloupe & fut d'abord à terre avec deux Trompettes qui sonnerent tout le long du chemin. Quand il fut à terre, il fut reçû à son débarquement par deux principaux Officiers suivis de gardes & d'une foule de peuple, qui étoit venu pour voir ce Capitaine. Le Sultan l'attendit dans sa chambre d'audience, où il fut régalé de Tabac & de Bétel, qui fut toute la chere qu'on lui fit.

Le Sultan fit apporter deux Lettres Angloises, afin que le Capitaine Swan les lût, exprès pour lui faire savoir que des Marchands des Indes Orientales avoient dessein de s'établir en ces païs-là, & qu'ils y avoient déja envoyé un vaisseau. Une de ces Lettres avoit été écrite d'Angleterre au Sultan par les Marchands des Indes Orientales, qui demandoient principalement, autant qu'il peut m'en souvenir pour avoir depuis vû cette lettre entre les mains du Secretaire, qui se faisoit fort grand honneur de nous la montrer, certains privileges pour bâtir un Fort. Cette Lettre étoit parfaitement bien peinte; & entre chaque ligne on en avoit tiré une d'or. L'autre lettre fut laissée par le Capitaine Goodlud, & étoit adressée à tous les Anglois que le hazard meneroit en ces lieux. Elle ne parloit que de commerce, du prix dont on étoit convenu pour les marchandises de l'Isle, & du prix de celles de l'Europe qui seroient venduës aux Insulaires, à quoi étoit ajoûté un état de leurs poids & mesures, & de ce en quoi elles differoient des nôtres.

Le prix arrêté pour l'or de Mindanao étoit,

pour

pour l'once d'Angleterre 14. écus d'Eſpagne, monnoye qui a cours dans toutes les Indes, & 18. écus l'once de Mindanao. Je ne me ſouviens pas du prix de la cire & de l'écorce de Giroſle; je ne me ſouviens pas bien non plus du prix des marchandiſes de l'Europe; mais je croi que le prix du fer n'alloit pas à plus de quatre écus le quintal. Le Capitaine Goodlud finiſſoit ſa Lettre par ces mots : Défiez-vous de tous ces gens là, car ils ſont tous des voleurs : Mais chut ne diſons rien. Nous apprimes dans la ſuite, qu'un des gens du Général ayant volé quelques marchandiſes au Capitaine Goodlud, avoit fui dans les montagnes, & n'avoit pû être pris durant le ſejour que ce Capitaine fit en cette Iſle : Mais le drôle étant revenu à la ville quelque tems après que nous y fumes arrivez ; Raja Laut l'amena lié au Capitaine Swan, & lui dit ce qu'il avoit fait, le priant de le punir comme il le jugeroit à propos : Mais le Capitaine Swan s'en excuſa, & dit que cet homme ne lui appartenant pas, il ne vouloit rien avoir à demêler avec lui. Raja-Laut néanmoins ne voulut point lui pardonner, mais le punit ſuivant la coûtume du païs; ce que je n'avois pas vû encore.

Le matin au lever du ſoleil le coupable fut dépouillé tout nud, & attaché à un poteau en ſorte qu'il ne pouvoit remuer ni pieds ni mains, que quand on le remuoit lui-même. Il étoit placé de maniere qu'il regardoit directement le ſoleil. Midi étant paſſé on lui tourna le viſage du côté de l'Occident, afin qu'il eût toûjours le ſoleil au viſage. Il fut tout le jour en cette ſituation, expoſé aux ardeurs du ſoleil, qui y eſt extraordinairement chaud

chaud, & fut cruellement tourmenté des mouches. Après cela le Géneral vouloit qu'on le tuât, & cela auroit été fait, ſi le Capitaine Swan y avoit conſenti. Je n'ai jamais vû faire mourir perſonne; mais je croi qu'ils font mourir d'une maniere aſſez barbare. Le Géneral même nous dit qu'il avoit fait mourir deux hommes dans une ville où quelques-uns des nôtres l'avoient accompagné; mais je n'ai point ſu comment cela ſe fit. On punit ordinairement en dépouillant tout nud comme on vient de dire, & expoſant le criminel au ſoleil. Quelquefois on l'étend tout de ſon long ſur le ſable qui eſt fort chaud, où il demeure toute la journée expoſé aux ardeurs du ſoleil, & à la fureur des mouches qui le piquent cruellement depuis le commencement juſqu'à la fin.

L'offre que le Géneral fit au Capitaine Swan de punir le voleur, obligea depuis le Capitaine à offrir la même choſe au Géneral à l'égard de quelques-uns des ſiens, qui offenſerent les Mindanayans: Mais le Géneral renvoya la choſe au Capitaine, pour punir le coupable comme il jugeroit à propos. Auſſi pour la moindre faute le Capitaine Swan puniſſoit ſes gens, & cela aux yeux des Mindanayans, & quelquefois même, je croi, par un pur eſprit de vengeance, comme il fit de Monſr. Teat ſon premier Contre-maître, qui étoit venu Capitaine de barque à Mindanao. Il eſt certain qu'alors ſes gens étoient ſi ſoumis que s'il avoit ſû faire un bon uſage de ſon autorité, il auroit pû mettre ordre à tout, les faire conſentir à quelque établiſſement que ce fût, & les auroit portez à l'aſſiſter dans tout ce qu'il auroit voulu entreprendre.

Après

Après deux heures de converſation, le Sultan ayant congedié le Capitaine Swan avec beaucoup d'honnêteté, celui-ci alla de là chez Raja-Laut. Comme ce Géneral avoit alors quelque démêlé avec le Sultan, il ne fut point à la reception que le Sultan fit au Capitaine Swan; mais il l'attendit au retour, & le regala lui & ſa ſuite avec du Ris & des oiſeaux bouillis. Il dit encore alors au Capitaine Swan, le dit même avec force, que le meilleur ſeroit de faire entrer au plûtôt ſon vaiſſeau dans la riviere, à cauſe des tempêtes qui étoient ordinaires à la ſaiſon, l'aſſeurant qu'il ne manqueroit pas d'être ſecouru en toutes choſes. Il lui dit encore, que comme il nous falloit de neceſſité faire là quelque ſejour, que nos gens ſeroient obligez de venir ſouvent à terre, il le prioit d'avertir ſon équipage de prendre garde à ne pas choquer les naturels du pays, qu'il diſoit être extrémement vindicatifs. Que leurs coûtumes étant differentes des nôtres, il craignoit que les gens du Capitaine Swan ne chagrinaſſent à quelque heure les Inſulaires, quoi que ſans deſſein & par pure ignorance. Qu'il lui donnoit cet avis en ami pour prévenir cet inconvénient: Qu'au reſte ſa maiſon ſeroit toûjours ouverte pour le recevoir lui & les ſiens, perſuadé que lui, qui ſavoit les coûtumes, ne manqueroit jamais en rien. Après pluſieurs ſemblables diſcours il congedia le Capitaine & ſa ſuite, qui prirent congé & retournerent à bord.

Le Capitaine Swan après avoir tout vû ne doutant point que les Anglois n'euſſent deſſein d'établir là un Comptoir, & croyant que les honnêtetez de ces Inſulaires étoient

ſince-

ſinceres, fit incontinent entrer le vaiſſeau dans la riviere. La riviere, ſur laquelle la ville de Mindanao eſt ſituée eſt petite, & n'a pas plus de dix ou onze pieds d'eau à la barre en pleine marée. Il fallut donc décharger le vaiſſeau pour le rendre plus leger, & le flux venant, nous l'entrames dans la riviere avec beaucoup de peine, aſſiſtez de 50. ou 60. pêcheurs qui demeuroient à l'entrée de la riviere, Raja-Laut étant à bord en perſonne pour les commander. Nous traînames à environ un quart de mille au delà de l'embouchure de la riviere, & amarrames la poupe & la prouë dans une foſſe où il étoit toûjours à flot. Après cela les Mindanayans vinrent ſouvent à bord pour inviter nos gens à aller chez eux, & pour nous offrir. * Pagally. Il ſe paſſa beaucoup de tems avant qu'aucun des nôtres acceptât une pareille honnêteté; mais ce retardement ne ſervit qu'à nous rendre plus faciles à recevoir leurs demonſtrations d'amitié; Car en très-peu de tems, la plûpart de nos gens eurent un ou deux Camarades, & autant de Pagallys, principalement ceux qui étoient bien habillez & bien fournis d'argent, comme étoient pluſieurs de ceux qui avoient accompagné le Capitaine Harris dans la traverſée de l'Iſthme de Darien, tout le reſte étant aſſez pauvre. Non ſeulement ceux-là, mais même les plus pauvres & les plus mediocres ne pouvoient guere aller dans les ruës ſans être entraînez par maniere de dire dans les maiſons où ils étoient régalez, quoi que le régal fût bien mediocre, & qu'un peu de Tabac, de noix de Betel, ou d'eau parfumée en fiſſent toute la

* *On a dit ci-devant ce que ce mot ſignifie.*

la dépense, cependant la sincerité aparente, la simplicité, & la maniere avec laquelle cela se faisoit, relevoit la mediocrité du present, & se faisoit agréer. Quand nous étions chez eux, ils louoient continuellement les Anglois, & disoient qu'eux & les Mindanayans n'étoient que la même chose. Ils exprimoient cela en mettant deux doigts proches l'un de l'autre, & disant que les Anglois & les Mindanayans étoient Samo Samo, c'est-à-dire, la même chose. Ils éloignoient ensuite leurs deux doigts de demi pied l'un de l'autre, & disoient que les Hollandois & les Mindanayans étoient Burgeto, qui signifie qu'ils étoient à la même distance en matiere d'amitié. Ils representoient les Espagnols encore plus éloignez que les Hollandois, craignans ceux-ci, mais ayant senti & soufert de la part des autres, qui avoient pensé les mettre sous le joug.

Le Capitaine Swan ne visitoit d'abord presque personne à la reserve de Raja Laut. Il y dînoit ordinairement tous les jours, & tous ceux de ses gens qui venoient à terre, & qui n'avoient pas d'argent pour aller manger ailleurs, se rendoient vers le midi chez le Géneral, où ils avoient à suffisance du Ris bouilli & bien accommodé, quelques restes de volaille ou de busle fort salement aprêtez. Le Capitaine Swan étoit un peu mieux servi, & ses deux Trompétes sonnoient pendant qu'il étoit à table. Aprés dîné Raja-Laut vouloit s'asseoir & discourir avec lui, la plus grande partie de l'aprés-midi. C'étoit alors le tems du Ramdam; ainsi le Géneral s'excusoit de ne pouvoir donner au Capitaine le plaisir de la danse, & autres divertissemens, dont il se proposoit de le regaler, aprés que cette so-

lem-

lemnité ſeroit paſſée. D'ailleurs c'étoit le fort de la ſaiſon humide ; tems par conſequent mal propre aux divertiſſemens.

La tempête étoit alors extraordinaire, & la pluye exceſſive. La riviere étoit ſi fort enflée, & tellement débordée, que nous eumes beaucoup de peine à tenir nôtre vaiſſeau en ſeureté. Il venoit de moment en moment de gros arbres flotans qui venoient quelquefois s'arrêter ſur nôtre vaiſſeau en danger de rompre nos cables, de nous jetter ſur des bancs, ou de nous jetter en Mer ; deux accidens également dangereux, vû principalement que nous étions ſans leſt.

La ville de Mindanao a environ un mille de long, & n'eſt guere large. Elle va en ſerpentant ſur la droite en montant le long du bord de la riviere, quoi qu'il y ait auſſi pluſieurs maiſons de l'autre côté. Mais il ſembloit alors que la ville étoit bâtie au milieu d'un lac, & l'on ne pouvoit aller qu'en Canot d'une maiſon à l'autre. Ce tems de tempête & de pluye commença vers la fin de Juillet, & dura la plus grande partie d'Août.

Après que le tems ſe fut un peu radouci, le Capitaine Swan loua une maiſon pour y mettre nos voiles & nos Marchandiſes pendant que nous carenerions nôtre vaiſſeau. Nous avions bonne quantité de fer, & de plomb que nous portames dans cette maiſon. Le Capinaine Swan vendit huit ou dix tonnes de ces Marchandiſes au Sultan & au Géneral ſuivant le prix fixé par le Capitaine Goodlud, & en fut payé en Ris. Comme les Mindanayans ne ſont pas bons Arithmeticiens, les Chinois qui demeurent parmi eux font leurs comptes. Aprés cela le Capitaine Swan

acheta

acheta du bois de charpente du Géneral, & employa une partie de nos gens à en faire des planches pour doubler le fond de nôtre vaisseau. Il avoit à bord deux scies qu'il avoit apportées d'Angleterre, & quatre ou cinq hommes qui savoient s'en servir; car ils avoient été scieurs dans la Jamaïque.

Le tems du Ramdam étant passé, & le beau tems un peu revenu, le Géneral pour faire plaisir au Capitaine Swan, lui donnoit tous les soirs le divertissement de la Danse. Les Danseuses sont élevées à cela, & en font leur profession, comme je l'ai déja dit. Mais d'ailleurs toutes les femmes en géneral s'apliquent fort à la danse. Elles dansent 40. ou 50. à la fois; se tiennent toutes par la main, forment un grand rond, & chantent sans sortir de cadance: Mais elles ne bougent jamais de leurs places, ni ne font aucun mouvement que le chœur n'ait chanté. Alors elles jettent tout à la fois une jambe en dehors, & crient pour ne pas dire heurlent à pleine voix. Quelque fois aussi elles se contentent de claquer des mains après que le chœur a chanté. Le Capitaine Swan pour répondre aux faveurs du Géneral, envoya querir ses violons, & fit venir quelques-uns de nos gens qui savoient danser à l'Angloise, ce qui plût extrémement au General. La plus grande partie des nuits se passoit à ces sortes de divertissemens.

Entre ceux de nos gens qui dansoient d'ordinaire devant le Géneral, il y avoit un nommé Jean Tacker, élevé au matelotage, & qui ne savoit ni lire ni écrire; mais avoit autrefois appris à danser dans les maisons à Musique de * Wapping. Cet homme accompagna le

* *Quartier de Londres.*

le Capitaine Harris dans les Mers du Sud. Il y gagna une bonne ſomme d'argent ; & comme il l'avoit aſſez bien ménagé, il en avoit encore de reſte, outre ce qu'il avoit employé à s'acheter un fort bon habit. Le Géneral jugeant de cet homme par ſa parure & par ſa danſe, crut qu'il étoit d'extraction noble ; & pour s'en éclaircir, il demanda à un de nos gens ſi ſa conjecture étoit juſte. L'homme à qui le Géneral s'étoit adreſſé répondit, qu'il avoit bien jugé, & que la plûpart de nôtre équipage étoit de noble extraction, & principalement ceux qui étoient bien mis : Qu'ils ne voyageoient que pour voir le monde, & qu'ils avoient aſſez de bien pour fournir à la dépenſe en quelque endroit qu'ils allaſſent ; mais que pour ceux qui étoient mal vétus ce n'étoit que de ſimples matelots. Le Géneral eut depuis de grands égards pour tous ceux qui étoient bien habillez, & ſur tout pour Jean Tacker : Mais enfin le Capitaine Swan vint à ſavoir la choſe, & gâta tout. Il détrompa le Géneral, & donna des coups de bâton au prétendu Gentilhomme. Il fut tellement irrité contre lui qu'il ne pût jamais depuis l'éſtimer, quoi que le pauvre malheureux ne ſût rien de la choſe.

Environ la mi-Novembre nous commençames à travailler au fond de nôtre vaiſſeau, que nous trouvames fort mangé de vers, car c'eſt un lieu horrible pour les vers. Nous ne nous en apperçumes qu'aprés avoir été un mois dans la riviere ; & alors nous trouvames nos Canots percez comme des rayons de miel. Nôtre barque qui n'avoit qu'un ſimple fond étoit mangée d'outre en outre, en ſorte qu'elle ne pouvoit nager. Mais comme le vaiſ-

ſeau

ſeau étoit doublé les vers ne percerent pas le crin qui eſt entre la doublure & la principale planche. Nous ne nous défiames qu'alors de la mauvaiſe foi du Géneral. Quand il vint à bord, qu'il nous trouva à détacher les planches qui doubloient, & qu'il vit par deſſous un fond ferme & ſolide, il branla la tête, & parut mécontent diſant que c'étoit le premier vaiſſeau qu'il eût jamais vû à fond double. On nous dit qu'en deux mois de tems un navire Hollandois avoit été mangé des vers au même endroit où nous étions, & que le Géneral avoit eu tout ſon Canon. Il y a apparence qu'il eſperoit auſſi avoir le nôtre; & c'eſt, je croi, pour cela principalement qu'il s'empreſſoit ſi fort à nous aider à faire entrer nôtre vaiſſeau dans la riviere; Car pour en ſortir il fallut ſe paſſer de ſecours. Nous n'avions eu des vers que là; Car quand nous carenames aux Iſles Maries, les vers ne nous toucherent point, non plus qu'à Guam où nous nettoyames nôtre vaiſſeau, & à Mindanao où nous vinmes enſuite; car nous le nettoyames auſſi au bout Oriental de l'Iſle. Les Mindanayans ſavent ſi bien dequoi ſont capables ces pernicieux inſectes, que toutes les fois qu'ils reviennent de la Mer, ils halent incontinent leurs vaiſſeaux ſur le ſec, en brûlent le fond, & le laiſſent-là juſques à ce qu'ils ſoient prêts à retourner en Mer. Ils mettent auſſi ſur le ſec les Canots ou Pros, & ne les laiſſent jamais long-tems dans l'eau. On dit que ces vers qui percent un vaiſſeau dans l'eau ſalée meurent dans l'eau douce; & que les vers d'eau douce meurent dans l'eau ſalée; mais que les uns & les autres multiplient prodigieuſement dans l'eau, qui n'a qu'un petit goût de ſel. L'eau de l'endroit où nous étions étoit quel-

quelquefois tant soit peu salée, quoi qu'ordinairement douce. Mais quelle sorte de vers c'étoit, c'est ce que je ne puis pas dire. Il y a des gens qui croient qu'ils s'engendrent dans les planches; mais je suis persuadé que la mer les produit. J'en ai vû des millions nageans dans l'eau, sur tout dans la Baye de Panama; car le Capitaine David, le Capitaine Swan, moi, & la plûpart de nôtre équipage, remarquames diverses fois ces vers; & c'est pour cela que nous calfeutrions si souvent nôtre vaisseau, pendant le sejour que nous y fimes. Il est vrai que je n'en avois jamais vû de si gros qu'à Mindanao. J'en ai vû aussi en Virginie, & dans la Baye de Campêche. Ceux de ce dernier lieu sont prodigieusement rongeants. Ils sont toûjours dans les Bayes, dans les bras de mer, aux embouchures des rivieres, & autres lieux proches de terre. Je n'ai jamais appris qu'on en ait trouvé bien avant en mer: Cependant ils vont bien loin quand ils sont une fois logez dans la planche d'un vaisseau.

Après avoir ainsi detaché toutes les planches mangées des vers & remis d'autres en leur place, le fond de nôtre vaisseau fut doublé & goudronné vers le commencement de Décembre 1686. Le 10. nous passames la Barre, & nous rapportames à bord le fer & le plomb que nous ne pûmes pas vendre, & commençames à faire de l'eau, & nos provisions de Ris pour le voyage. Le Capitaine Swan étoit encore à terre, & ne savoit pas encore ni quand, ni où il feroit voiles. Mais je suis bien assuré qu'il n'avoit pas dessein comme son équipage de croiser à la hauteur de Manila; Car le lui ayant un jour de-

mandé, il me répondit que ce qu'il avoit fait de pareil, il l'avoit fait par force ; mais qu'étant alors libre, il ne s'engageroit de sa vie dans aucun dessein de cette nature : Car, disoit-il, il n'y a point de Prince au monde, qui puisse effacer la tache de ces sortes d'actions. S'il avoit d'autres vûës, c'est ce que j'ignore, car il étoit ordinairement fort bourru. Cependant il ne proposa jamais rien, & se contenta de faire embarquer des provisions pour mettre à la voile. Je croi fortement que s'il avoit fait le moindre mouvement pour gagner quelque Comptoir Anglois, la plûpart de son équipage y auroit consenti, quoi qu'il s'en fût trouvé selon les apparences qui s'y fussent opposez. Son autorité néanmoins l'auroit bien-tôt emporté sur les contredisans ; car c'étoit quelque chose de surprenant de voir combien il étoit craint, & ce qui le faisoit craindre, étoit, qu'il punissoit les plus revêches & les plus entreprenans. Après que le vaisseau fut une fois en rade, nos gens ne furent pas tout-à-fait si soumis qu'ils l'avoient été pendant le sejour que nous avions fait dans la riviere, quoi qu'ils eussent devant les yeux un nouvel exemple de severité en la personne du Capitaine Teat qui fut puni dans le tems que le vaisseau étoit en rade.

J'étois alors avec le General à la chasse du bœuf qu'il nous promettoit depuis long-tems. Mais je sentis bien qu'il ne falloit pas compter sur sa parole, car nous chassames une semaine entiere avec lui, & ne vimes que quatre vaches, qui se trouverent si sauvages que nous n'en eumes aucune. J'étois accompagné de cinq ou six autres de nos gens, tous

tous jeunes & si entêtez du lieu, qu'ils convinrent tous avec le General de dire au Capitaine Swan, qu'il y avoit beaucoup de bœufs, mais qu'ils étoient sauvages. Pour moi je lui dis la verité, & lui conseillai de ne croire pas trop legerement aux promesses du General. Il fit semblant d'être en grosse colere, & pestoit en l'absence du General, mais en sa présence il ne disoit mot, étant homme de peu de courage.

Nous ne revinmes de la chasse que le 20. de Decembre. Le General avoit dessein d'aller chasser en un autre lieu; mais il remit la partie jusqu'après Noël, parce que quelques-uns de nos gens vouloient aller avec lui, & que le Capitaine Swan avoit prié l'équipage de se tenir à bord pour solemniser tous ensemble ce jour-là : Car il faut dire ici que près du tiers de nos gens étoient toûjours à terre avec leurs Camarades & Pagallys, & certaines servantes qu'ils avoient prises à gages de leurs maîtres pour leur servir de Concubine. Il faut savoir aussi que quelques-uns de nos gens avoient loué ou acheté des maisons qui y sont à fort bon marché, & qu'on peut avoir pour cinq ou six écus d'Allemagne. Comme plusieurs avoient tant d'argent, qu'ils ne savoient à quoi l'employer, ils étoient bien-aises de se délivrer de la peine de le compter. Aussi le dépenserent-ils follement, & leur profusion étoit cause qu'on leur en imposoit, & qu'on faisoit payer plus cher aux autres ce qu'ils achetoient, sans compter qu'il étoit à craindre qu'on ne fît la même chose aux Anglois qui viendroient dans la suite. Les Mindanayans savoient bien tirer l'or de la bourse de nos pigeonneaux, (car il est à re-

marquer que nous n'avions point d'argent,) & quand nos gens en avoient besoin, ils changeoient de tems en tems une once d'or, & ne recevoient que dix ou onze écus d'Allemagne pour une once de Mindanao, qu'on n'auroit pas rendu à moins de 18. Risdales. Cependant, cela & le prix excessif que les Mindanayans mettoient à leurs Marchandises n'étoient pas les seuls endroits qui vuidoient la bourse de nos gens : Leurs Pagallys & leurs Camarades leur arrachoient souvent quelque plume de l'aile, & les nôtres étoient si genereux, ou pour mieux dire si étourdis, que de mettre demi once d'or à faire faire une barque, ou un brasselet, à leurs Pagallys, dans l'esperance de coucher une nuit avec elles.

Etant tous à bord le jour de Noël, j'esperois que le Capitaine Swan feroit quelque proposition, ou nous communiqueroit son dessein ; mais il ne fit que dîner, & retourna à terre sans nous dire un mot de ce qu'il avoit envie de faire. Je croi néanmoins qu'il songeoit dès lors à passer à une des Isles à épiceries pour en charger son vaisseau : Et ce qui me le fait croire est, que le jeune homme dont j'ai ci-devant parlé, & que son oncle qui étoit Sultan d'une Isle à épiceries près de Ternate, avoit envoyé pour inviter les Anglois de venir dans leur Isle, vint à bord en ce tems-là, & eut une conversation particuliere avec le Capitaine Swan, après laquelle ils furent tous deux à terre. Le jeune homme n'étoit pas bien aise que les Mindanayans sussent le sujet de sa négociation. J'ai entendu dire au Capitaine Swan, qu'il offrit de charger son vaisseau d'épiceries, à condition qu'il bâtiroit un petit Fort pour assurer l'Isle

&

& la défendre contre les Hollandois : Mais j'ai appris depuis, qu'ils en ſont à l'heure qu'il eſt en poſſeſſion.

Le lendemain d'après Noël, le General alla encore aux champs ſous prétexte de chaſſe, accompagné de cinq ou ſix Anglois, du nombre deſquels j'étois. Nous allames tous par eau dans ſon Pros, ou Canot, juſques au lieu où ſe devoit faire la chaſſe, avec ſes femmes & ſes domeſtiques. Le General faiſoit toûjours ſuivre ſes femmes, ſes enfans, ſes domeſtiques, ſon argent, & ſes Marchandiſes. Tout s'embarqua le matin, & tout arriva de jour. J'ai déja dit comment ſont faits leurs Pros ou Canots, & comment les chambres y ſont ménagées. Nous fumes reçus dans la chambre du General. Le voyage n'étoit pas ſi long que nous n'arrivaſſions au port avant la nuit.

Un des domeſtiques du General avoit alors fait quelque faute, & voici comme il en fut puni. Il fut attaché ſur le ventre tout de ſon long ſur un Bambou du Canot, & ſi près de l'eau, qu'au moindre mouvement du vaiſſeau il étoit ſouvent couvert d'eau, & à peine quelquefois étoit-il hors de l'eau qu'il y retournoit ſans avoir le tems de reſpirer.

Après avoir fait environ deux lieuës, nous entrames dans une large & profonde riviere. Nous fimes encore une lieuë, & trouvames par tout l'eau ſalée. Nous arrivames enfin à un aſſez grand village, où les maiſons ſont bâties à la mode du païs. Ce fut-là que nous débarquames. On nous prépara d'abord une maiſon. Le General & ſes femmes prirent un côté de la maiſon, & nous nous logeames dans l'autre. Le ſoir toutes les femmes du village danſerent devant le General.

Durant le ſéjour que nous fimes-là, le General & ſes gens ſortoient tous les jours de grand matin ; & ne revenoient qu'à quatre ou cinq heures après midi. Le General nous faiſoit ſouvent des complimens en nous parlant de la grande confiance qu'il avoit en nous, ajoûtant qu'il laiſſoit ſous nôtre protection ſes femmes & ſes biens, & qu'il croyoit tout cela auſſi ſûr entre les mains de nous ſix (car nous avions tous nos armes) que s'il en confioit la garde à 100. de ſes gens. Cependant nonobſtant cette grande confiance, il laiſſoit toûjours un de ſes principaux domeſtiques, de peur que nous n'en uſaſſions trop familierement avec ſes femmes.

Elles ne ſortoient jamais de leur chambre, quand le General étoit au logis ; mais il n'étoit pas plûtôt ſorti, qu'elles venoient dans la nôtre, & demeuroient tous les jours avec nous, nous faiſant mille queſtions ſur nos femmes d'Angleterre, & ſur nos coûtumes. Vous pouvez vous imaginer, que quelques-uns de nous s'avoüoient déja aſſez de leur langue pour les entendre, & pour répondre à leurs demandes. Je me ſouviens qu'un jour elles demanderent combien le Roi d'Angleterre avoit de femmes. Nous répondimes qu'il n'en avoit qu'une, & que nos loix ne permettoient pas d'en avoir davantage. Elles dirent que c'étoit une coûtume fort étrange qu'un homme fût borné à une femme. Il y en eut qui dirent que c'étoit une fort mauvaiſe loi : D'autres au contraire dirent qu'elle étoit bonne. Ainſi la diſpute fut grande entr'elles. Mais il y en eut une qui dit poſitivement que nôtre loi étoit meilleure que la leur, & fit taire toutes les autres par la rai-

son qu'elle en donna. C'étoit celle que nous apellions la Reine de la guerre, parce qu'elle accompagnoit toûjours le General toutes les fois qu'il alloit en campagne contre ses ennemis, & lors même qu'il falloit en venir aux mains; ce que les autres ne faisoient pas.

Par le moyen de cette familiarité avec les femmes, & par les frequentes conversations que nous avions avec elles, nous apprimes leurs coûtumes & leurs privileges. Le General couche avec ses femmes par tour; mais celle qui accouche la premiere d'un garçon; a double part à ses faveurs: Car quand son tour vient, elle a deux nuits au lieu que les autres n'en ont qu'une. Il semble que les autres ayent un respect particulier durant tout le jour précedent pour celle qui doit passer la nuit avec le General, & pour marque de distinction elle porte au cou un mouchoir de soye rayé: Et c'est à quoi nous connoissions la Reine de la journée.

Nous demeurames-là cinq ou six jours sans voir durant tout ce tems-là la moindre ombre de bœuf, qui étoit pourtant la seule chose qui nous y avoit amenez. On ne nous permettoit pas de sortir avec le General pour voir les vaches sauvages; mais à cela près rien ne nous manquoit. Cependant cela ne nous plaisoit point, & nous priames souvent le General de nous donner la liberté d'aller voir les bêtes. Il nous dit enfin qu'il s'étoit pourvû d'une cruche de boisson de Ris, qu'il vouloit s'en divertir avec nous, & qu'ensuite nous irions avec lui.

Cette liqueur est faite de Ris boüilli qu'on met dans une cruche, & qu'on y laisse tremper long-tems. Je ne sai comment on la fait;

mais elle eſt extrêmement forte & très-agréable. Le ſoir quand le General vouloit ſe réjoüir, il faiſoit porter une cruche de cette liqueur dans nôtre chambre. Il beuvoit le premier, ſes gens beuvoient enſuite tour à tour juſques à ce qu'ils fuſſent tous ſous comme des cochons, après quoi l'on nous laiſſoit boire. Quand ils en avoient pris ſuffiſamment nous beuvions à nôtre tour, & eux ne beuvoient plus, car ils ne vouloient pas boire après nous. Le Géneral danſoit quelque tems autour de nôtre chambre; mais comme il avoit ſa charge, il s'en alloit bien-tôt dormir.

Le lendemain nous allames avec le General dans les pâcages, où il avoit 100. hommes qui travailloient à faire un grand parc pour y enfermer les bêtes; car c'eſt ainſi qu'ils chaſſent, parce qu'ils n'ont point de Chiens. Mais je ne vis que huit ou dix vaches auſſi ſauvages que des Daims. Cependant il y eut de nos gens qui apportérent le jour ſuivant trois genices qu'ils tuerent dans les pâcages. Nous retournames à bord avec cela, & ce fut tout ce que nous attrapames.

Le Capitaine Swan fut fort mal ſatisfait du procedé du General. Il avoit promis de nous fournir autant de bœufs que nous en aurions beſoin; mais quand il falut tenir ſa parole, jou il ne put le faire, ou il ne le voulut pas. D'ailleurs il nous manqua de parole au ſujet du Ris que nous devions avoir pour le fer que nous lui avions vendu. Il nous remettoit de jour en jour, & il n'y avoit pas moyen de le faire venir à compte. Ce ne fut pas-là les ſeuls endroits où nous connumes ſa mauvaiſe foi, car peu de tems avant la circonciſion de ſon fils, de laquelle j'ai fait men-

mention dans le Chapitre précedent, il fit semblant d'avoir grand besoin d'argent pour fournir aux dépenses de cette journée, & pria le Capitaine Swan de lui prêter 20. onces d'or, car il savoit que le Capitaine Swan avoit entre les mains une bonne quantité de ce métal, qu'il croyoit à lui en propre, au lieu qu'il appartenoit à ses Marchands. Cela n'empêcha pas néanmoins que le Capitaine Swan ne prêtât au General ce qu'il demandoit. Mais quand il fut question de compter, il dit au Capitaine, que la coûtume étoit de faire des presens dans ces jours de solemnité; & qu'il avoit reçu son or comme un present. Il demanda aussi d'être payé des repas que Swan & ses gens avoient faits chez lui. Cela surprit le Capitaine Swan, qui ne savoit cependant quel remede y apporter. Ces contretems & les autres chagrins interieurs dont le Capitaine Swan avoit l'esprit plein, le rendoient de fort mauvaise humeur, & l'inquiétoient beaucoup; Car son équipage le pressoit tous les jours de partir, attendu que c'étoit alors le fort du Monson Oriental, le seul vent qui pût nous porter plus avant dans les Indes.

En ce tems-là, quelques-uns des nôtres las & fatiguez de courir par-ci par-là, s'enfuirent dans le païs, & s'y cacherent, favorisez & soutenus par Raja-Laut à ce que tout le monde croyoit. D'autres aussi craignant de ne pas aller à un port Anglois acheterent un Canot, & résolurent de s'y embarquer pour Borneo: Car peu de tems auparavant, un vaisseau de Mindanao en étoit venu, & avoit apporté une Lettre adressée au principal Comptoir Anglois à Mindanao. Le General

voulut que le Capitaine Swan ouvrît cette Lettre ; mais il n'en voulut rien faire, parce qu'il crut qu'elle pouvoit venir de certains Marchands de l'Inde Orientale, des affaires desquels il ne vouloit pas se mêler. Je rencontrai depuis à Achin le Capitaine Bowry, auquel ayant compté l'avanture, il me dit qu'il avoit envoyé cette Lettre, croyant que les Anglois étoient établis à Mindanao. Nous crumes aussi par la même raison, qu'ils avoient un Comptoir à Borneo : Ainsi nous fumes trompez de part & d'autre. Quant au Canot sur lequel quelques uns des nôtres se proposoient d'aller à Borneo, le Capitaine Swan le leur enleva, & fit de grandes menaces aux chefs de la cabale. Ils ne furent pourtant pas tellement découragez, qu'ils n'en achetassent secretement un autre ; mais leur dessein ayant éclaté, le Capitaine Swan le fit échouer.

Tout l'équipage generalement étoit alors mécontent, & plein de projets fort differens ; & tout cela parce qu'il n'avoit rien à faire. La principale division étoit entre ceux qui avoient de l'argent, & ceux qui n'en avoient point. Ils vivoient d'une maniere bien differente ; car ceux qui avoient de l'argent étoient à terre, & ne se soucioient guere de quitter Mindanao, au lieu que les autres demeuroient à bord, & pressoient le Capitaine Swan de remettre en mer. Ces derniers commençoient à être aussi mutins que mécontens, & ils envoyerent à terre les Marchands de fer acheter du * Rack & du miel pour faire de la Ponche dont ils s'enivroient & ensuite se querelloient. Ce desordre m'empêchoit d'aller à bord, car j'ai toûjours eu beaucoup

* *Liqueur forte composée avec des Cannes de Sucre.*

coup d'horreur pour l'yvrognerie, à laquelle nos gens qui étoient alors à bord s'abandonnoient entierement.

Cependant on auroit pu étoufer ces desordres, si le Capitaine Swan avoit voulu pour cela se servir de son autorité : Mais comme lui & ses Marchands étoient toûjours à terre, il n'y avoit point de commandement : Ainsi chacun faisoit ce qu'il vouloit, & s'excitoient les uns les autres à mal faire. Monsieur Harthop l'un des Marchands du Capitaine Swan le pressoit beaucoup de se determiner, & de dire sa pensée à l'équipage ; à quoi il consentit enfin. Il fit donc avertir ses gens, de se trouver tous à bord le 13. de Janvier 1687.

Nous attendions avec impatience ce que le Capitaine Swan avoit à nous proposer, aussi étions-nous bien aises d'aller à bord. Mais malheureusement pour lui deux jours avant cette assemblée le Capitaine envoya son Canonnier à bord querir quelque chose qui étoit dans sa chambre. Le Canonnier remuant plusieurs choses pour trouver ce qu'il avoit ordre de porter à terre, tira entr'autres le journal du Capitaine depuis l'Amerique jusqu'à l'Isle de Guam, & le mit à côté de lui. Un nommé Jean Reed de Bristol, duquel j'ai fait mention dans mon Chapitre quatriéme, prit ce journal. C'étoit un jeune homme assez ingenieux, & qui avoit beaucoup de politesse, & d'honnêteté. Il passoit aussi pour entendre assez bien la marine, & avoit aussi fait un journal. Un motif de curiosité lui fit prendre le journal du Capitaine Swan pour voir s'il s'accordoit avec le sien ; desir fort ordinaire aux gens de marine

quand ils en trouvent l'occaſion, & principalement aux jeunes qui n'ont pas beaucoup d'experience. A l'ouverture du livre il tomba ſur un endroit où le Capitaine Swan douboit avec aigreur la plûpart de ſes gens, & ſur tout un autre Jean Reed natif de la Jamaïque. C'étoit juſtement ce qu'il ne cherchoit pas : Mais le rencontrant ſi à propos, la curioſité le fit aller plus loin, & lui donna envie d'en ſavoir davantage, ſi bien que tandis que le Canonnier étoit occupé, il emporta le livre pour le viſiter à loiſir. Le Canonnier ayant expedié ſon affaire, ferma la porte de la chambre ſans ſonger au livre, & s'en retourna à terre. Jean Reed de Briſtol le montra à Jean Reed Jamaïcain, & à ceux qui étoient à bord, qui étoient dès lors pour la plûpart dans la ſituation qu'il falloit pour faire un coup determiné, & qui ne demandoient qu'un prétexte plauſible pour mettre la main à l'œuvre. Croyant donc que ce qui étoit dans le journal ſufiſoit pour pouvoir ſe mettre en devoir d'executer leurs deſſeins, le Capitaine Teat, qui comme j'ai déja dit avoit été mal traité par le Capitaine Swan, profita de l'occaſion qui ſe preſentoit de ſe venger, & groſſit les choſes autant qu'il pût, & étoit d'avis qu'on ôtât le commandement au Capitaine Swan, eſperant qu'on pourroit le lui donner. Pour les matelots il ne fut pas difficile de leur perſuader tout ce qu'on voulut parce qu'ils étoient tout tout à fait las d'un ſi long & ſi ennuyeux voyage ; que la plûpart deſeſperoient de retourner jamais chez eux, & ne ſe ſoucioient guere par conſequent ni de ce qu'ils feroient, ni du lieu où il iroient. Ce n'étoit uniquement

que

que l'inaction qui les rendoit ſi inquiets ; auſſi conſentirent-ils d'abord aux propoſitions que Teat leur fit. Tous ceux qui étoient à bord s'obligerent incontinent par ſerment de caſſer le Capitaine Swan, & de cacher leur deſſein à ceux qui étoient à terre, juſques à ce que le vaiſſeau fut à la voile, ce qu'on auroit fait ſur le champ, ſi le Chirurgien en chef ou le Chirurgien en ſecond avoit été à bord. Le lendemain au matin ils envoyerent à terre le nommé Cocx-Worthy pour faire venir en diligence l'un des deux, ſous pretexte qu'un de leurs hommes étant tombé à fond de cale s'étoit caſſé une jambe. Le Chirurgien répondit qu'il avoit fait ſon compte d'aller à bord le jour ſuivant avec le Capitaine, & qu'il n'y iroit pas plûtôt ; mais il y envoya Herman Coppinger Sous-Chirurgien.

Cet homme étant couché quelque-tems auparavant chez ſa Pagally, un ſerpent s'entortilla autour de ſon cou, mais il s'en alla de lui-même ſans lui faire aucun mal. Il eſt ordinaire en ce pas-là que les ſerpens entrent dans les maiſons, & dans les vaiſſeaux auſſi ; Car pluſieurs vinrent dans le nôtre tant qu'il fut dans la riviere. Mais pour reprendre le fil de nôtre relation : Herman Coppinger ſe prepara pour aller à bord ; & le lendemain, que le Capitaine Swan & tout ſon équipage devoient ſe trouver à bord, j'y allai auſſi, perſonne ne ſe défiant de ce qui ſe tramoit par ceux qui étoient ſur le vaiſſeau, juſques à ce que nous y fumes. Nous vimes bien alors que l'homme à la jambe rompue n'étoit qu'un artifice pour faire venir le Chirurgien. En effet après avoir obtenu ce qu'ils deſiroient, ils envoyerent le Canot à terre pour

prier

prier tous ceux qu'ils rencontroient de venir à bord, mais de ne leur en point dire la raison ; de peur que le Capitaine Swan ne vint à le savoir.

Le 13. au matin, ils leverent l'ancre, & tirerent un coup de Canon. Le Capitaine Swan envoya sur le champ à bord Monsieur Nelly, qui étoit alors son premier Contremaître, pour voir ce que c'étoit. Ils lui dirent tous les sujets qu'ils avoient de se plaindre, & lui montrerent le journal. Il leur persuada d'attendre la réponse du Capitaine Swan & des Marchands jusques au lendemain. S'étant donc remis à l'ancre, & Monsieur Harthop arrivé à bord le lendemain, il leur conseilla d'accommoder la chose, ou d'attendre au moins qu'ils eussent meilleure provision de Ris : Mais ils n'y voulurent point consentir, & leverent encore l'ancre pendant qu'il étoit à bord. Cependant à la persuasion de Mr. Harthop, ils promirent d'attendre jusqu'à deux heures après midi le Capinaine Swan, & ceux de ses gens qui voudroient venir à bord ; mais qu'ils ne laisseroient aller personne à terre que le nommé Guillaume, qui avoit une jambe de bois, & un autre homme qui étoit scieur.

Si le Capitaine Swan étoit venu à bord il auroit pû renverser tous leurs desseins : Mais non seulement il n'y vint point, comme auroit fait un Capitaine qui auroit eu de la prudence & du courage, il n'y envoya même qu'après que le tems fut expiré. Ainsi nous laissames le Capitaine Swan à terre avec environ 36. hommes, & 6. ou 8. qui s'en étoient fuïs ; sans compter environ 16. que nous y avions enterrez, la plûpart étant morts

morts de poiſon. Les Mindanayans ſont fort experts à empoiſonner, ce qu'ils font pour la moindre choſe. Les nôtres de leur côté ne manquoient pas de leur donner ſujet de mécontentement, ſoit en general par leurs friponneries, ſoit en particulier par la trop grande familiarité qu'ils avoient avec leurs femmes en leur preſence. Quelques-uns de leurs poiſons ſont lents; car il y avoit alors de nos gens empoiſonnez qui ne moururent que quelques mois après.

CHAPITRE XIV.

Leur départ de la riviere de Mindanao. Du tems perdu ou gagné à faire le tour du Monde par Mer. Avis aux gens de marine ſur ce qu'ils doivent donner à la difference de la déclinaiſon du ſoleil. Côte Meridionale de Mindanao. Chambongo ville & havre, avec les Iſles de ſon voiſinage. Tortues vertes, ruines d'un Port Eſpagnol. La pointe la plus Occidentale de Mindanao. Deux pros ou barques des Sologues venant de Manila. Iſle à l'Occident de Sebo. Cannes. Iſle des Chauve-ſouris de fort grande étenduë. Grand nombre de Tortues & de vaches marines. Fond bas dangereux. Iſle de Panay de la dépendance des Eſpagnols, & autres Iſles Philippines. Iſle de Mindora. Deux barques priſes. Nouvelle relation de l'Iſle de Luçon, de la ville & du havre de Manila. Ils vont à Pulo Condore. Fonds bas de Praël. Arbre à goudron, Mango, & arbre à raiſin. Noix muſcades ſauvages. Animaux. Tortuë va d'un lieu à l'autre. Commodité de la ſituation de Pulo Condore: ſon eau, & ſes habitans Cochinchi-

chinchinois. Langue des Malayans. Coûtume en ces païs-là & en Guinée de proſtituer les femmes. Idolatries en ces contrées, à Tonquin, & parmi les gens de Marine de la Chine. Proceſſion au Fort ſaint George. Ils radoubent leur vaiſſeau. Mort de deux perſonnes qui avoient été empoiſonnées à Mindanao. Ils prennent de l'eau, & un pilote pour la Baye de Siam. Pulo Uby & pointe de Cambodie. Deux vaiſſeaux Cambodiens. Iſles de la Baye de Siam. Propreté des vaiſſeaux & des matelots du Royaume de Champa. Tempêtes. Gros vaiſſeaux Chinois venant de Palimbam dans l'Iſle de Sumatra. Leur retour à Pulo Condore. Bataille ſanglante avec un vaiſſeau Malayan. Les Chirurgiens & les Auteurs ſoubaitent de ſe retirer.

LE 14. de Janvier à trois heures aprés midi nous fimes voiles de la riviere de Mindanao, reſolus d'aller croiſer devant Manila. Ce fut durant le ſejour que nous fimes à Mindanao que nous commençames à nous appercevoir du changement du tems dans le cours de nôtre voyage. Car ayant été ſi loin à l'Occident ſuivant toûjours le cours du ſoleil, il falloit par conſequent que nous euſſions inſenſiblement gagné quelque choſe dans la longueur des jours particuliers, & que nous euſſions perdu dans le compte ou nombre ſommaire des jours ou des heures. Suivant la difference des longitudes de l'Angleterre & de Mindanao, cette Iſle ſelon la ſuputation ordinaire étant à environ 210. degrez du Lezard, la difference du tems à nôtre arrivée à Mindanao devoit être d'environ 14. heures, dont nous devions groſſir nôtre compte, puis que nous avions gagné cela en ſuivant le cours du ſoleil. Il eſt vrai que le jour naturel doit

être

être toûjours le même dans chaque lieu particulier : Mais ſuivant le cours du ſoleil, ou allant contre le cours du ſoleil, cela fait neceſſairement de la difference dans le compte du jour civil entre un lieu & un autre. Auſſi trouvames-nous à Mindanao & aux autres lieux des Indes Orientales, que les naturels du païs auſſi bien que les Européens comptoient un jour plus que nous ; Car les Européens allant au Levant par le Cap de Bonne Eſperance, contre le cours du ſoleil, & par une route oppoſée à la nôtre, nous avons par tout remarqué qu'ils comptoient un jour plus que nous. De-là vient que les Mahometans de Mindanao appellent vendredi le jour que leurs Sultans vont à leurs Moſquées, & qui n'eſt que jeudi parmi nous, quoi qu'il ſoit auſſi vendredi pour ceux qui viennent de l'Europe du côté de l'Orient. Cependant nous trouvames aux Iſles Ladrones que les Eſpagnols de Guam comptoient comme nous. Je croi que la raiſon eſt qu'ils établirent cette Colonie en venant d'Eſpagne du côté de l'Occident ; les Eſpagnols allant premierement à l'Amerique, & de-là aux Iſles Ladrones & Philippines. Mais comme on compte à Manila & aux autres Colonies Eſpagnoles des Iſles Philippines, c'eſt ce que je ne ſai pas, n'étant pas certain, s'ils ſuivent le Calendrier qu'ils y ont apporté, ou s'ils l'ont reformé, ſuivant la ſuputation des Originaires du païs, des Portugais, des Hollandois, & des Anglois qui viennent de l'Europe par une route contraire.

Une des grandes raiſons pourquoi les gens de marine doivent obſerver la difference du tems, le plus exactement qu'ils peuvent,

eſt pour être plus exacts dans leurs latitudes. Car comme nos tables de la declinaiſon du ſoleil ſont ſupputées pour les Meridiens des lieux où elles ont été faites, durant les mois de Mars & de Septembre, elles different d'environ 12. minutes des parties du monde ſituées ſous les Meridiens oppoſez; & pendant les autres tems de l'année, elles different auſſi à proportion de la declinaiſon du ſoleil: De ſorte que ſi l'on alloit auſſi loin que nous fimes, la difference ſeroit encore plus grande, & cauſeroit de groſſes erreurs. Les gens de Mer même qui ont de l'habileté, ne s'apperçoivent preſque pas de cela en voyageant, quoi que ce ſoit une remarque ſi neceſſaire; & cela pour ne pas faire aſſez d'attention à la raiſon ſur laquelle eſt fondée cette neceſſité, comme il arriva à ceux de nôtre troupe, qui après avoir paſſé 110. degrez, commencerent à diminuer la difference de la declinaiſon, au lieu qu'ils auroient dû l'augmenter, comme nous fimes durant toute la route.

Le vent étoit Nord-Nord-Eſt, le tems beau & clair, & le vent frais. Nous fimes route à l'Oüeſt, & cotoyames le Midi de l'Iſle de Mindanao, à quatre ou cinq lieuës de la terre. De-là, la côte s'étend à l'Oüeſt quart de Sud. Elle eſt aſſez élevée près de la Mer, pleine de bois, & on y voit de hautes montagnes.

Nous nous trouvames le lendemain vis à vis de Chambongo, ville de cette Iſle, & à 30. lieuës de la riviere de Mindanao. On dit que le havre y eſt bon, & qu'il y a un grand établiſſement avec quantité de bœufs & de bufles. On dit auſſi que les Eſpagnols

s'y

s'y fortifierent autrefois. A la hauteur de cette place, & à deux ou trois lieuës de la terre, il y a deux fonds bas. De-là en avant, le païs eſt plus bas & plus uni, quoi qu'il y ait pourtant quelques montagnes dans la contrée.

A environ ſix lieuës en deçà de l'Occident de Mindanao, nous paſſames à pluſieurs petites Iſles baſſes, à environ deux ou trois lieuës au Sud de ces Iſles, il y en a une longue qui s'étend au Nord-Eſt & au Sud-Eſt environ 12. lieuës. Elle eſt baſſe près de la Mer du côté du Nord, & au milieu, il y a une file de montagnes qui regne depuis un bout juſqu'à l'autre. Entre cette grande Iſle & les petites, il y a un bon & large Canal. L'eau eſt auſſi de bonne profondeur entre les petites Iſles, & le flux violent : Mais je ne ſai à quel point du Compas la marée monte & deſcend, ni combien elle hauſſe & baiſſe.

Le 17. nous mouillames à l'Eſt de ces petites Iſles, à 8. braſſes d'eau, ſur un ſable clair. Il y a là quantité de Tortues vertes, dont la chair eſt auſſi bonne que j'en aye mangé aux Indes Occidentales ; mais il n'y a pas moyen d'en approcher, tant elles ſont ſauvages. Un peu à l'Oüeſt de ces Iſles nous vimes dans l'Iſle de Mindanao quantité de Cacaotiers. Cela nous obligea d'envoyer nôtre Canot à terre croyant trouver des habitans, mais nous n'y en trouvames point, ni aucun ſigne qu'il y en eût aucun. Il eſt vrai que nous vimes de grandes traces de Sangliers, & d'autres grandes bêtes, & près de la Mer les ruines d'un vieux Fort. Les murailles étoient de bonne hauteur, bâties de pierre & de chaux, & ce ſemble à l'Eſpagnole. Depuis cet endroit

endroit-là le païs tire à l'Oüeſt Nord-Oüeſt, & eſt près de la mer d'une mediocre hauteur. La contrée s'étend de ce côté là 4. ou 5. lieuës, & regne 5. ou 6. lieuës plus avant vers le Nord-Nord-Oüeſt formant pluſieurs hautes pointes.

Nous appareillames encore le 14. & traverſames les petites Iſles; mais nous trouvames des marées ſi inconſtantes, que nous fumes contraints de moüiller encore. Le 22. nous doublames la pointe la plus Occidentale de Mindanao, & fimes route au Nord tout le long de la côte par un vent frais de Nord-Nord-Eſt. Un peu plus avant nous trouvames que le païs s'avançoit au Nord-Nord-Eſt. Cette partie de l'Iſle eſt haute près de la mer, pleine de Caps élevez, & de quantité de bois. Il y a quelques petites Bayes ſablonneuſes où l'on trouve des ruiſſeaux d'eau douce.

Nous trouvames deux Pros qui appartenoient aux Sologues, qui ſont partie des habitans de Mindanao dont on a déja parlé. Ces Pros venoient de Manila, & étoient chargez de ſoiries & de Mouſſelines. Nous ſuivimes cette partie Occidentale de l'Iſle; & fimes route au Nord juſques à ce que nous fumes vis à vis de quelques autres des Iſles Philippines qui étoient à nôtre Nord. Enſuite nous tournames le Cap du côté de ces Iſles, nous tenant toûjours au Nord-Oüeſt par un vent de Nord-Nord-Eſt.

Le 3. de Fevrier nous mouillames dans une bonne Baye à l'Oüeſt de l'Iſle à 2. degrez 55. minutes de latitude, à 13. braſſes d'eau, ſur un fond bon & marêcageux. Cette Iſle n'a point de nom, au moins n'avions-nous

point

point de livres où elle fût nommée ; mais elle eſt à l'Occident de l'Iſle de Sebo. Elle a environ 8. ou 10. lieuës de long, & eſt montueuſe & pleine de bois. Ce fut-là que le Capitaine Reed, le même que le Capitaine Swan avoit ſi fort invectivé dans ſon journal, & qui étoit devenu Capitaine en ſa place, & le Capitaine Teat ſon Lieutenant, ce fut-là, dis-je, que Reed & Henri More Quartier-Maître, donnerent ordre aux Charpentiers de raccommoder nôtre fond de cale pour rendre nôtre vaiſſeau meilleur voilier. Cela étant fait nous le mimes ſur le côté, netoyames le fond, & le graiſſames de ſuif. Enſuite nous primes de l'eau, car il y en a là de fort bonne.

La contrée de cette Baye étoit aſſez baſſe, le terroir noir & gras, & il y avoit diverſes ſortes d'arbres gros & grands. En certains endroits nous trouvames quantité de Canes comme celles qu'on porte en Angleterre. Les nœuds ne ſont pas à plus de deux pieds & demi, ou deux pieds ou dix pouces tout au plus les uns des autres, & la plûpart ne ſont pas à plus de deux pieds de diſtance. Elles s'écartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent juſqu'au ſommet. Elles ont 15. ou 20. braſſes de long, & ſont fort groſſes depuis la racine juſqu'à 5. ou 6. pieds vers le bout. Elles ſont d'un vert pale, couvertes d'une peau épaiſſe, barbuë, & de couleur brune : Mais cette peau ſe dépoüille en la paſſant ſeulement par la main fermée. Nous en coupames pluſieurs qui ſe trouverent extrêmement fortes & peſantes.

Nous ne vimes ni maiſons, ni aucunes marques d'habitans ; mais pendant que nous étions-

étions-là, il vint dans la Baye un Canot avec ſix hommes. Je ne ſai dequoi il étoit chargé, ni où il alloit; mais je ſai bien que les hommes étoient Indiens, & que nous ne pûmes les entendre.

Au milieu de cette Baye, environ un mille de la côte, il y a une petite Iſle pleine de bois, qui n'a pas plus d'un mille de circuit. Nous mouillames à environ un mille de cette Iſle. Là habitoient une incroyable quantité de Chauve-ſouris, auſſi groſſes que des Canards, pour ne pas dire plus, avec des aîles d'une fort grande longueur. J'ai vû une de ces chauve-ſouris à Mindanao, & je juge que chaque aîle n'avoit pas moins de 7. ou 8. pieds depuis un bout juſqu'à l'autre; car il n'y avoit perſonne de nous, qui eût pû à beaucoup près toucher les deux extrémitez, quelques étendus qu'euſſent été ſes bras. Leurs aîles étoient de la même ſubſtance que celle des autres Chauve-ſouris, brunes ou couleur de ſouris. Il y a ſur la peau, des côtes ou une eſpece de varangues qui regnent tout le long, & font 3. ou 4. plis. Aux jointures de ces côtes & aux extrémitez des aîles, il y a des grifes pointues & faites en crochets, par le moyen deſquelles elles peuvent ſe prendre à tout. Auſſi-tôt que le ſoleil étoit couché, ces animaux commençoient à prendre leur vol par groſſes troupes comme des eſſains d'abeilles, & paſſoient de leur petite Iſle à l'Iſle principale. Où elles alloient enſuite, c'eſt ce que je ne ſai point. Nous les voyions s'élever juſques à ce que la nuit les dérobât à nôtre vûë, & le matin auſſitôt qu'il commençoit à faire clair, nous les revoyions juſqu'à ſoleil levant, revenir comme un

un nuage à la petite Isle. Elles ne manquerent jamais tant que nous fumes-là de faire ce petit manége. C'étoit pour nous une heure de plaisir que nous passions, à les regarder le soir & le matin, sans compter qu'elles nous fournissoient de la matiere pour la conversation; mais nous n'eumes pas la curiosité de les aller voir à terre, nous & nos Canots, étant toute la journée occupez aux affaires de nos vaisseaux. Nous trouvames aussi à cette Isle quantité de Tortuës & de vaches marines, mais point de poissons.

Nous demeurames-là jusqu'au 10. de Fevrier 1687. que nos affaires étant faites, nous remimes à la voile par un vent de Nord. En sortant nous touchames sur un rocher, où nous fumes deux heures. Il ne faisoit point de vent, & la mer montoit, autrement nous aurions fait naufrage. Il y eut un gros morceau de nôtre gouvernail emporté, qui fut tout le mal que nous y eumes; mais nous fumes plus près de perir, que nous ne l'avions été durant tout le reste du voyage. Ce rocher est fort dangereux, parce que la Mer n'y fait point de brisans, si ce n'est durant le mauvais tems, quand il arrive qu'il est découvert. Il est à environ deux milles à l'Occident, en deçà de la petite Isle à Chauvesouris. Nous remarquames-là que le flux de la Mer va au Sud, & le reflux au Nord.

Après avoir passé cet écueil, nous côtoyames les autres Isles Philippines, faisant toûjours route à l'Oüest. Il y en a qui nous parurent fort montueuses & arides. Passant de nuit à la hauteur de Panay, nous vimes plusieurs feux. Panay est une grande Isle habitée par les Espagnols, & ce semble bien habi-

habitée à en juger par les feux qui nous parurent par-ci par-là. Les Espagnols ont de coûtume de faire ces signaux pour donner l'allarme & avertir qu'il y a à craindre du côté de la Mer, car il y a apparence qu'ils avoient découvert nôtre vaisseau le jour precedent. C'est une côte qui n'est pas frequentée, & il est rare d'y voir un vaisseau. Nous ne touchames point à Panay, ni à aucun autre lieu, quoi que nous vissions plusieurs petites Isles du côté de l'Oüest, & quelques fonds bas; mais rien de tout cela n'étoit marqué dans nos Cartes.

Le 18. de Février nous mouillames au Nord Oüest de l'Isle de Mindora, à 10. brasses d'eau, & environ 3. quarts de mille de la côte. Mindora est une grande Isle. Le milieu est à 13. degrez de latitude. Elle a environ 40. lieuës de long, s'étendant au Nord-Oüest & au Sud-Est. Elle est haute, & montueuse, & il y a peu de bois. Le lieu où nous mouillames n'est ni fort haut ni fort bas. Il y a un petit ruisseau. Le païs voisin de la Mer est plein de bois, & les arbres sont hauts & grands, mais à une lieuë plus avant fort menus & fort petits. Nous y vimes de grandes traces de sangliers & de bœufs; nous vimes aussi quelques-unes de ces bêtes que nous chassames; mais elles étoient si sauvages, que nous ne pûmes en tuer aucune.

Pendant que nous étions-là il y arriva un Canot avec quatre hommes qui venoient de Manila. Il n'y eut pas moyen de les approcher pendant quelques tems; mais enfin apprenant que nous parlions Espagnol, ils vinrent à nous, & nous dirent qu'ils alloient chez un Moine qui demeuroit à un village d'Indiens

situé

ſitué au Sud-Eſt de l'Iſle. Ils nous dirent auſſi que le havre de Manila n'eſt que rarement ou jamais ſans 20. ou 30. vaiſſeaux, la plûpart Chinois, quelques-uns Portugais, & quelques autres Eſpagnols, mais en petit nombre. Ils dirent qu'après qu'ils auroient fait leur affaire avec le Moine ils retourneroient à Manila, où ils eſperoient être de retour dans quatre jours. Nous leur dimes que nous y allions commercer avec les Eſpagnols, & qu'ils nous feroient plaiſir s'ils vouloient porter une lettre à un Marchand Eſpagnol de ce lieu-là; ce qu'ils promirent de faire. Mais ce n'étoit qu'un prétexte pour tirer d'eux toutes les inſtructions dont nous avions beſoin pour être informez de leurs vaiſſeaux, de leurs forces, & choſes ſemblables; car le commerce que nous cherchions étoit de piller. Si nous avions effectivement eu deſſein de négocier à Manila nous avions la plus belle occaſion qu'on pouvoit ſouhaiter. Ces gens nous auroient menez au Moine chez lequel ils alloient, & nous l'aurions engagé par un petit preſent à nous rendre en cela toute ſorte de bons offices: Car les Gouverneurs Eſpagnols ne permettent point qu'on trafique avec les Avanturiers, & il auroit falu que nous l'euſſions fait ſecretement.

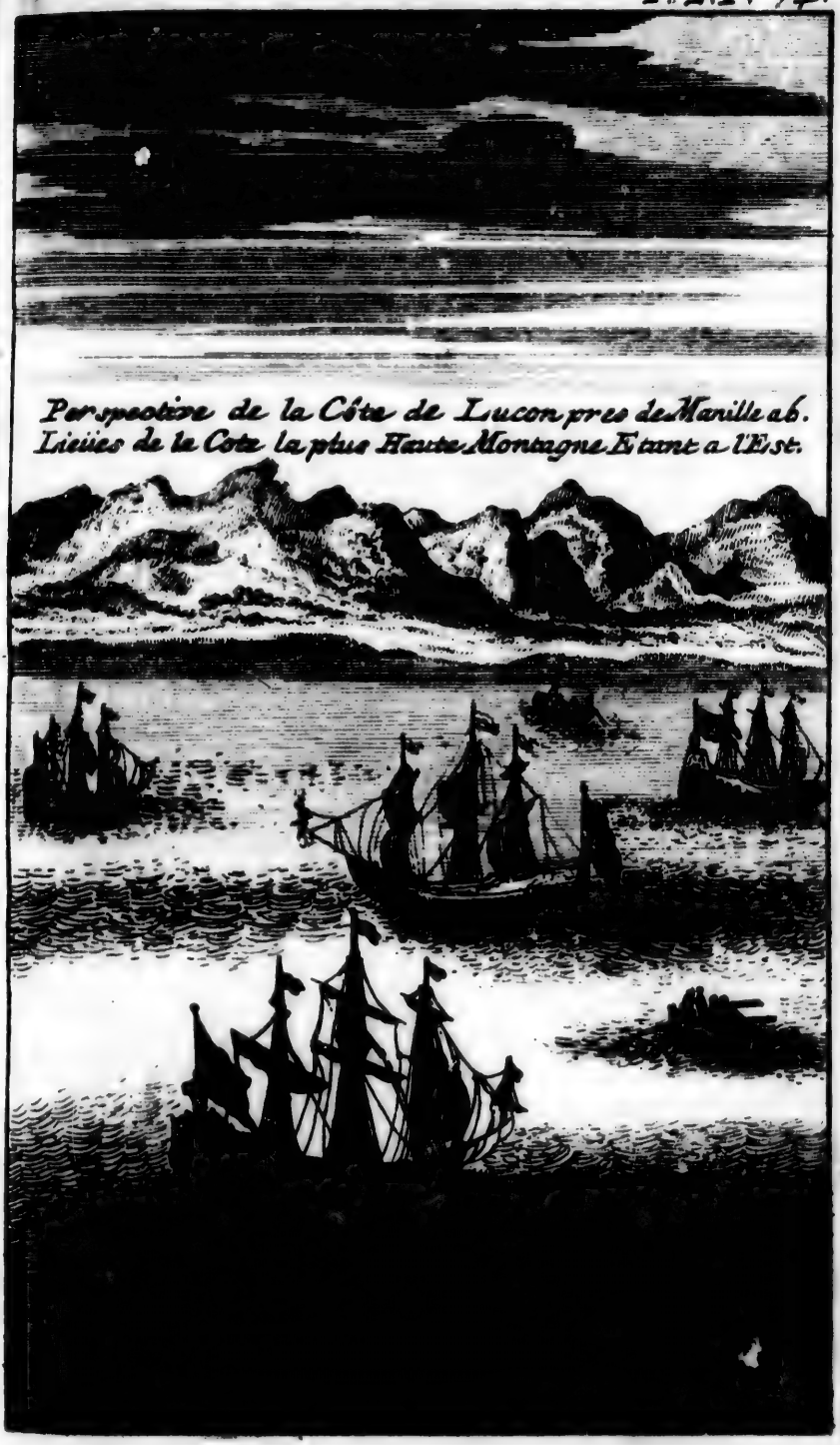
Le 21. nous remimes à la voile par un petit vent d'Eſt-Nord-Eſt. Le 23. nous nous trouvames au Sud-Eſt de l'Iſle de Luçon, lieu que nous avions ſi long tems ſouhaité. Nous vimes d'abord un vaiſſeau qui venoit du Nord: Nous le ſuivimes, & en deux heures nous l'eumes pris. C'étoit une barque Eſpagnole qui venoit d'un lieu nommé Pengaſanam, petite ville au Nord de Luçon à

ce qu'on nous dit, & peut-être la même que Pongaſſinay, ſituée dans la Baye au Nord-Oüeſt de l'Iſle. Cette barque alloit à Manila, & n'avoit aucunes Marchandiſes, c'eſt pourquoi nous la laiſſames aller.

Le 23. nous primes un autre vaiſſeau Eſpagnol venant du même lieu que la barque. Il étoit chargé de Ris & de toile de Coton, & deſtiné auſſi pour Manila. Ces Marchandiſes étoient pour le navire d'Acapulco. Le Ris étoit pour la ſubſiſtance de l'équipage en allant & revenant, & la toile de Coton pour faire faire des voiles. Le maître de cette priſe étoit Boſſeman du vaiſſeau d'Acapulco, que nous manquames à Guam, & qui étoit alors à Manila. Ce fut lui qui nous apprit quelle étoit la force de ce vaiſſeau, combien il avoit peur de nous, & l'accident qui lui arriva, & dont on a fait mention dans le Chapitre X. Nous primes ces deux vaiſſeaux à ſept ou huit lieuës de Manila.

J'ai déja parlé de Luçon; mais cela n'empêchera pas que je n'en faſſe ici une plus ample deſcription. C'eſt une Iſle de grande étenduë, dont la longueur s'étend entre ſix ou ſept degrez de latitude. Elle a près du milieu environ 60. lieuës de large; mais elle eſt étroite par les bouts. Le côté Septentrional eſt à environ 19. degrez de latitude Septentrionale, & le côté Meridional à environ 12. degrez 30. minutes. Cette grande Iſle eſt entourée de quantité de petites, & ſur tout du côté du Septentrion. Le côté Meridional regarde le reſte des Iſles Philippines. Entre celles qui ſont les plus proches de Luçon, Mindora dont j'ai déja parlé, eſt la principale, & donne ſon nom à la mer ou Détroit qui ſepare de

Lu-



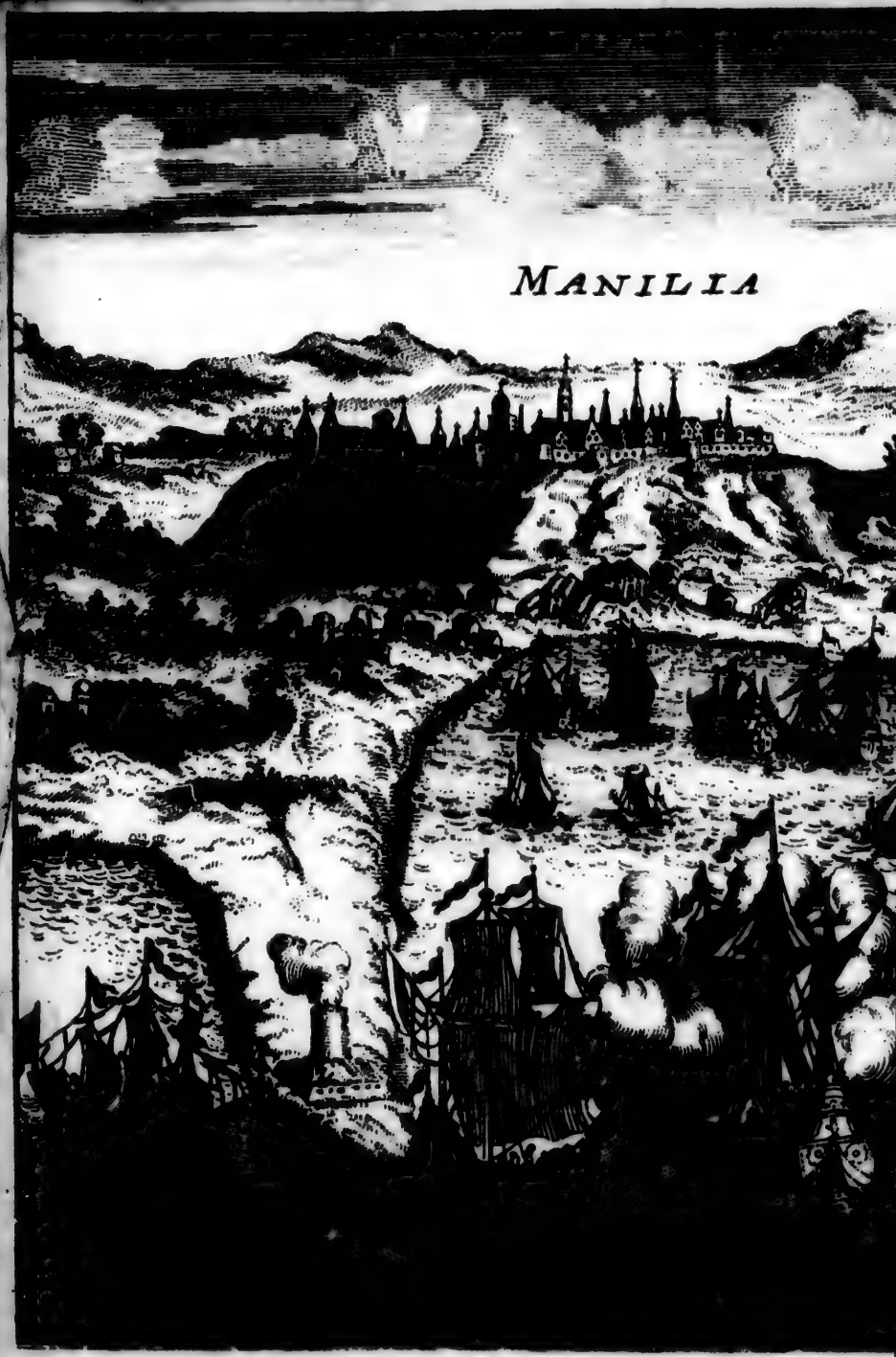
Perspective de la Côte de Lucon pres de Manille ab. Lieües de la Cote la plus Haute Montagne Etant a l'Est.

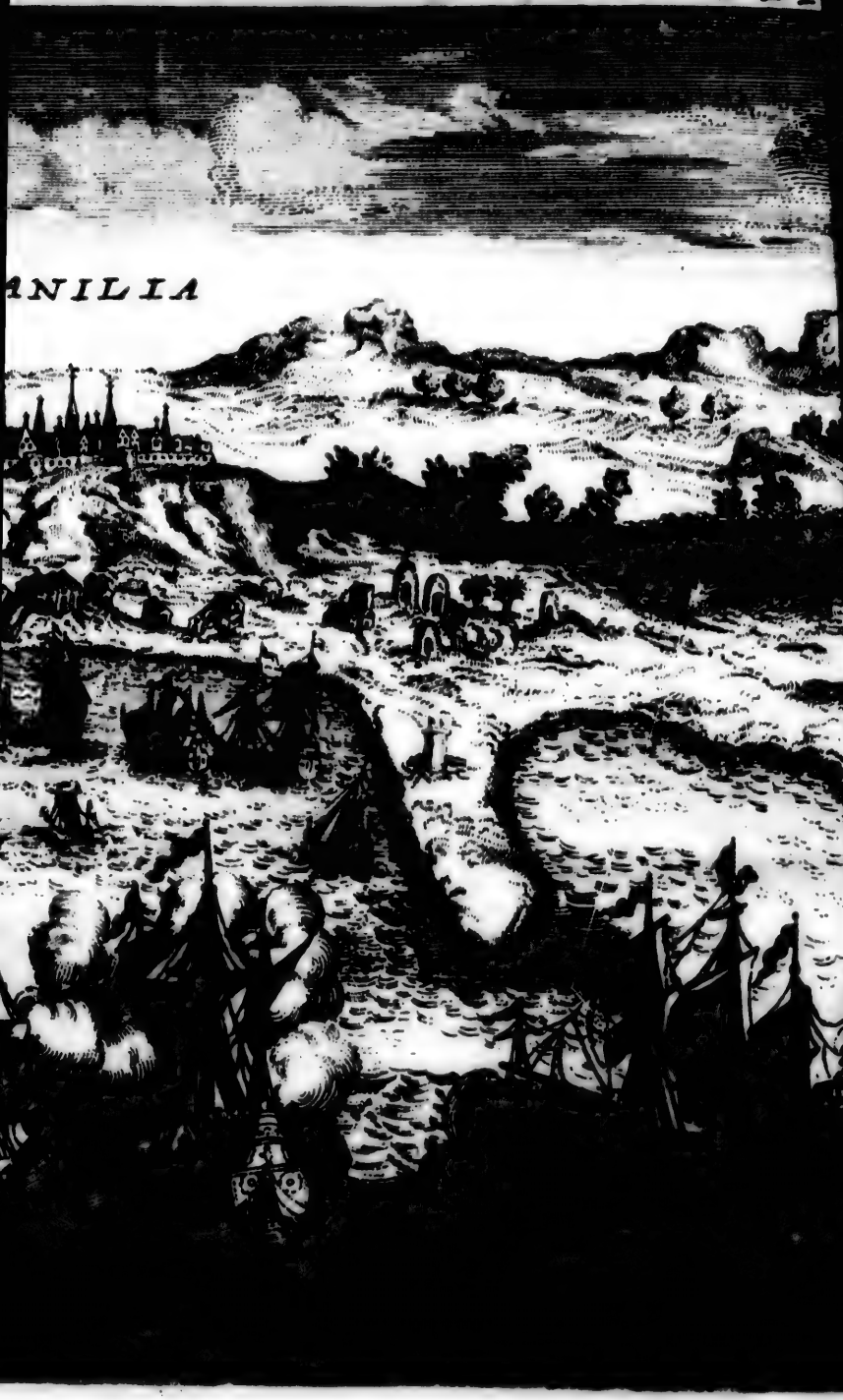
Luçon elle & les autres Iſles ; car on apelle cette mer le Détroit de Mindora.

L'Iſle de Luçon eſt compoſée de pluſieurs grands & pleins pâturages, & de groſſes montagnes. La partie Septentrionale paroît plus unie & plus égale, je veux dire, moins montueuſe que le côté Meridional : Mais le païs eſt d'une bonne hauteur depuis un bout juſqu'à l'autre. Elle ne paroît ni ſi fleurie ni ſi verte que quelques autres Iſles de ces quartiers, & principalement celles de ſaint Jean, de Mindanao, des Chauve-ſouris, &c. Cependant il y a beaucoup de bois en certains endroits. Il y a des montagnes où il ſe trouve de l'or, & les pâturages ſont bien fournis de bétail, ſur tout de Bufles, dont il y a une ſi grande quantité aux Indes Orientales, qu'il eſt très-probable qu'il y en avoit pluſieurs avant que les Eſpagnols y vinſſent. Il y a auſſi comme j'ai dit, quantité d'autre bétail, comme Taureaux, Chevaux, Brebis, Chevres, Cochons, &c. que les Eſpagnols y ont apporté.

Cette Iſle eſt aſſez bien peuplée d'Indiens, la plûpart ſont ſous la domination des Eſpagnols qui en ſont preſentement les maîtres. Les Indiens naturels demeurent enſemble dans les villes, où ils ont des Eccleſiaſtiques qui les inſtruiſent dans la Religion des Eſpagnols.

Manila la Capitale, ou peut-être la ſeule ville, eſt ſituée au pied d'une file de montagnes, & fait face à un grand havre près d'un Cap qui eſt au Sud-Oüeſt de l'Iſle à environ 14. degrez de latitude Septentrionale. Elle eſt enceinte d'une haute & forte muraille défendue par pluſieurs Forts & Redoutes. Les maiſons ſont grandes, bâties à profit, & cou-

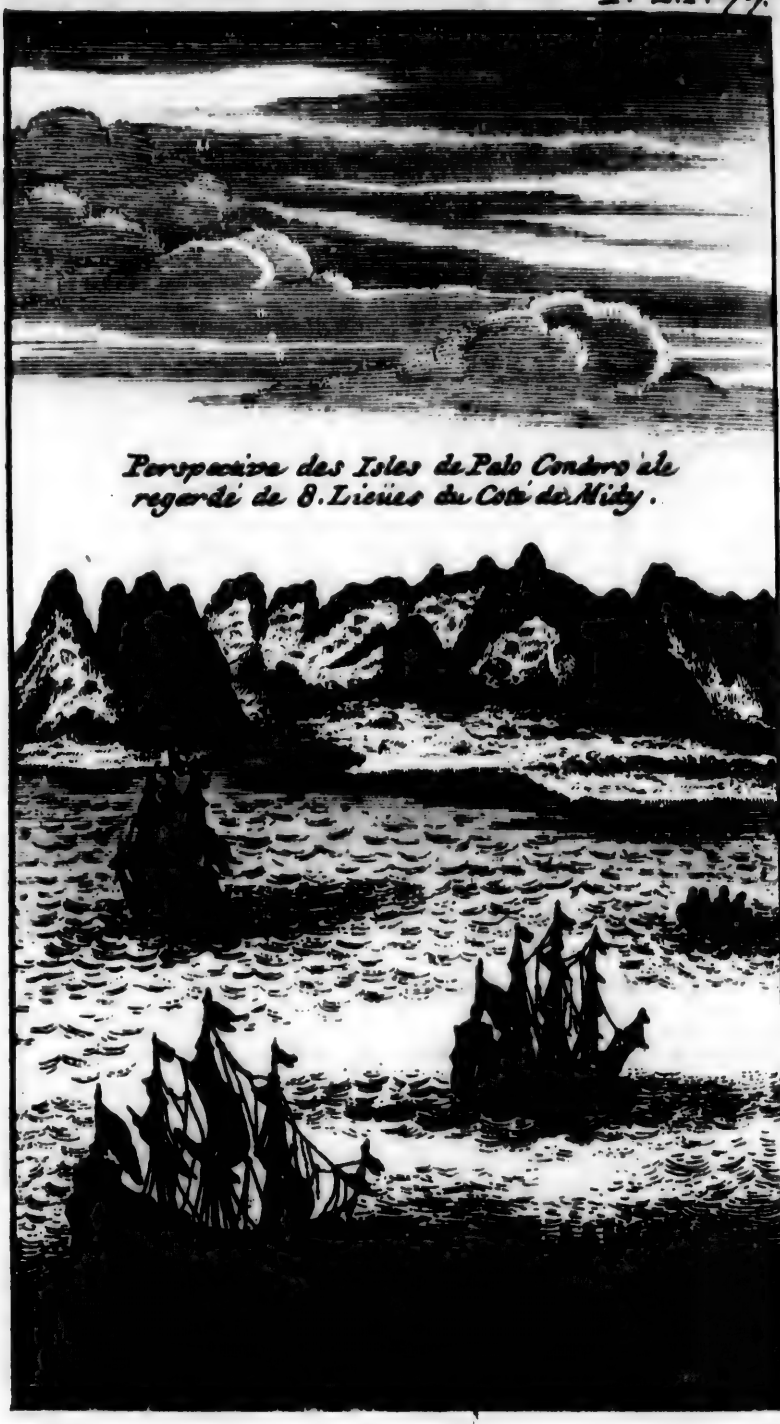

MANILIA


ANILIA

vettes de Tuiles, les ruës larges & regulieres; avec une place d'armes au milieu de la ville à la mode des Eſpagnols. Il y a un grand nombre de beaux édifices, ſans parler des Egliſes & autres maiſons Religieuſes, qui n'y ſont pas en petite quantité.

Le havre eſt ſi ſpacieux, qu'il peut contenir des centaines de vaiſſeaux. Auſſi y en a-t-il toûjours pluſieurs ſoit Eſpagnols, ſoit Etrangers. J'ai déja parlé des deux navires qui vont de Manila à Acapulco & d'Acapulco à Manila. Outre ces deux, les Eſpagnols en ont d'autres petits. Ils permettent aux Portugais de négocier à Manila; mais les Chinois ſont les principaux négocians, & c'eſt eux qui font le plus grand commerce. Car ils ont ordinairement 20. 30. ou 40. gros vaiſſeaux dans le havre tout à la fois, & un grand nombre de Marchands qui demeurent actuellement dans la ville, ſans compter les Boutiquiers, & les Artiſans qui n'y ſont pas en petite quantité. Les petits vaiſſeaux montent juſqu'auprès de la ville; mais ceux d'Acapulco & autres gros bâtimens en demeurent à près d'une lieuë, à un endroit où il y a un bon Fort, & des Magazins pour les Marchandiſes.

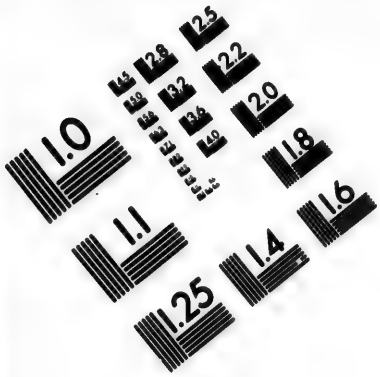
J'ai eu la plus grande partie de cette relation de Monſieur Coppinger nôtre Chirurgien, qui y fit 2. ou 3. ans après un voyage de Porta-Nova, ville de la côte de Coromandel, & à ce que je croi ſur un vaiſſeau Portugais. Il y trouva 10. ou 12. hommes de l'équipage du Capitaine Swan, du nombre deſquels étoient quelques-uns de ceux que nous avions laiſſez à Mindanao. Après que nous en fûmes partis, ils acheterent un Pros à la ſolicitation d'un



Perspective des Isles de Palo Condore ale regardé de 8. Lieües du Coté de Misy.

d'un Irlandois, connu ſous le nom de Jean Fitz Gerald, homme qui parloit parfaitement bien Eſpagnol ; & vinrent à Manila avec leur Pros. Il n'y avoit que 18. mois qu'ils y étoient, quand Monſieur Coppinger y arriva, & Fitz Gerald s'étoit dés lors marié avec une Metive Eſpagnole qui lui avoit apporté du bien. Il profeſſoit en ce tems-là la Medecine & la Chirurgie, & étoit fort eſtimé pour ſa prétenduë ſcience en ces Arts. Comme il avoit toûjours eu mal aux jambes, pendant qu'il fut avec nous, il n'étoit jamais ſans quelques emplatres & onguens ; & ce fut avec cela qu'il s'établit ſur le ſimple fond naturel de ſcience & d'experience qu'il avoit pour le mal des jambes. Mais comme il ſupleoit au ſavoir qui lui manquoit par un grand fond de hardieſſe, qu'il étoit Catholique Romain, & qu'il entendoit l'Eſpagnol, il avoit beaucoup d'avantage ſur tous ſes Camarades, & étoit le ſeul qui fût à ſon aiſe. Nous n'étions pas encore à vûë de cette ville ; Mais on me montra les montagnes qui la commandent, & j'en tirai le plan en mer, que j'ai fait graver avec quelques autres que je fis. Voyez la table.

La ſaiſon étant alors trop avancée pour entreprendre quelque choſe, il fut réſolu d'aller de-là à Pulo Condore, qui fait une petite partie des Iſles de la côte de Cambodie, d'y amener nôtre priſe, & de carener nôtre vaiſſeau ſi nous trouvions un endroit commode pour cela ; dans le deſſein de revenir à Manila vers la fin de Mai, pour y attendre le navire d'Acapulco qui arrive environ ce tems-là. Suivant les Cartes que nous avions, & ſur leſquelles nous nous réglions, ne connoiſſant



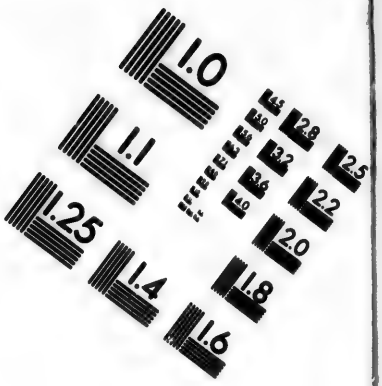
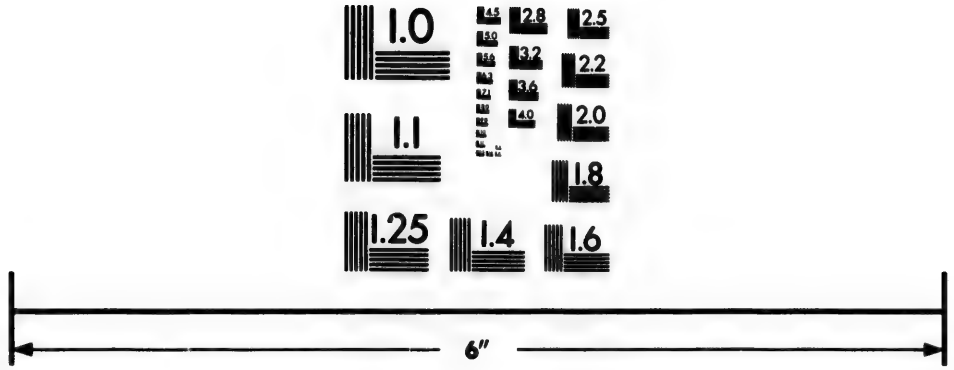
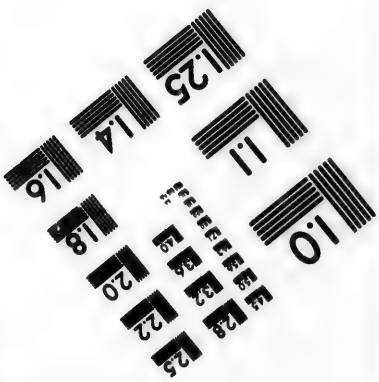


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

point ces païs là, il nous sembloit alors que cette place étoit hors de la route, que nous pourrions y être à couvert pendant quelque tems & attendre le retour du vaisseau que nous avions en vûë. Car nous évitions autant qu'il se pouvoit d'aprocher d'aucun lieu de commerce, de peur d'être trop exposez, & peut-être attaquez par des forces superieures.

Après avoir donc mis nos prisonniers à terre, nous partimes de Luçon le 26. de Février par un vent frais d'Est-Nord-Est, & beau tems. Nous étions à 14. degrez de latitude Septentrionale, quand nous commençames à faire voiles pour Pulo Condore, & nous fimes route au Sud quart d'Oüest. Nous vinmes chemin faisant assez près des fonds bas de Pracel, & autres qui sont fort dangereux. Nous en avions grand' peur; mais nous les évitames, & nous ne les vimes seulement pas. Nous découvrimes seulement tout au bout du Midi des fonds bas de Pracel, & à un mille de nous, trois petites Isles sablonneuses ou monceaux de sable qui paroissoient justement au dessus de l'eau.

Nous n'arrivames que le 13. de Mars à la vûë de Pulo Condore, ou Isle de Condore; car je croi que Pulo signifie Isle. Le 14. nous moüillames vers le Midi au Septentrion de l'Isle, vis-à-vis d'une Baye sablonneuse, à un mille de la côte, & à 10. brasses d'eau sur un sable dur & clair. Pulo-Condore est la principale des Isles, & la seule qui soit habitée. Elles sont à 8. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & à environ 20. lieuës Sud quart d'Est de l'embouchure de la riviere de Cambodie. Elles sont si proches les unes des autres, qu'elles ne paroissent de loin qu'une seule Isle.

Deux

Deux de ces Iſles ſont d'une raiſonnable largeur, & de bonne hauteur. On les peut voir de 14. ou 15. lieuës en mer ; mais les autres ne ſont que de petits morceaux de terre. La plus grande des deux, qui eſt celle qui eſt habitée, a environ 4. ou 5. lieuës de long, ſituée à l'Eſt & à l'Oüeſt. L'endroit le plus large n'a pas plus de 3. milles, & la plûpart des endroits n'ont pas un mille de largeur. L'autre grande Iſle a environ 3. milles de long, & demi mille de large. Elle s'étend au Nord & au Sud. Elle eſt ſituée ſi avantageuſement à l'Occident de la plus grande Iſle, qu'il ſe forme entre les deux un havre très commode. On entre dans ce havre du côté du Nord ; où il y a près d'un mille d'une Iſle à l'autre. Au Midi du havre les deux Iſles ſe ſerrent, en ſorte qu'il ne reſte qu'un petit paſſage pour les barques & Canots. Il n'y a pas d'autres Iſles du côté du Septentrion ; mais du côté du Midi il y en a 5. ou 6. à côté de la grande Iſle. Voyez la table.

Le terroir de ces Iſles eſt pour la plûpart noiratres, & aſſez profond. Les montagnes ſeulement y ſont pierreuſes. La partie Orientale de la plus grande des Iſles eſt ſablonneuſe, & a néanmoins de diverſes ſortes d'arbres. A la verité ils n'y viennent pas auſſi gros que j'en ai vû en certains endroits ; mais ils ſont en general larges, hauts, & bons à tous uſages.

Il y a dans cette Iſle une eſpece d'arbre plus gros que tous les autres, & que je n'ai jamais vû que là. Le corps de cet arbre a environ 3. ou 4. pieds de diametre. On en tire un certain ſuc dont on compoſe de bon goudron en le faiſant un peu boüillir, & ſi on le laiſſe

boüillir beaucoup, il devient dur comme de la poix, car nous nous en sommes servis à l'un & à l'autre usage, & l'avons trouvé fort bon. La maniere de tirer ce suc est de faire horisontalement un grand trou qui aille jusqu'au milieu du corps de l'arbre, & à environ un pied de terre, & de couper ensuite de biais l'arbre au dessus ; & en descendant jusques à ce qu'on rencontre la cavité qu'on a faite en bas au milieu de l'arbre & en travers. Dans ce tronc horisontal qui forme la figure d'un demi cercle, on fait un trou comme un bassin qui contient une pinte ou deux. De la partie superieure de l'arbre qu'on a coupé, le suc tombe dans cette cavité qu'il faut vuider tous les jours. Il coule de cette maniere durant quelques mois ; ensuite il s'arrête, & l'arbre se rétablit.

Les fruitiers que la nature a donnez à ces Isles sont les Mangos, certains arbres qui produisent une espece de grape, & d'autres arbres qui produisent une espece de Muscades sauvages ou bâtardes. Ils croissent dans les bois, & en très-grande abondance.

Le Mango croît sur un arbre de la grosseur du Pommier. Les Mangotiers du Fort Saint George ne sont pas si gros. Le fruit n'en est pas plus gros qu'une petite pêche ; mais long & plus petit tirant vers le bout. Il est jaunatre quand il est mûr, fort plein de jus, d'une odeur agréable, & d'un goût excellent. Pendant qu'il est tendre, on le coupe en deux morceaux, & on le confit avec du sel & du vinaigre où l'on met quelques gousses d'ail. C'est une excellente sauce, dont on fait beaucoup de cas. On l'appelle Mango Achar,

Achar, car Achar signifie, à mon avis, sauce. On fait aux Indes Orientales, & sur tout à Siam & à Pegu de diverses sortes d'Achar, comme celui qu'on fait des tendres sommitez des Bambos, &c. mais l'Achar de Bambo & de Mango sont les plus usitez. Ces Mangos étoient murs quand nous fumes là, comme aussi les autres fruits. Les premiers ont alors une odeur si délicate, que nous les sentions dans le fort des bois, pourvû que nous fussions au dessous du vent quoi que nous en fussions fort éloignez, & que nous ne pussions les voir. C'étoit en general de cette maniere que nous les trouvions. Les Mangos sont communs en plusieurs endroits des Indes Orientales; Mais je n'ai jamais su qu'il en crût de sauvages que là. Ces sauvages, quoi que moins gros que ceux que j'ai vûs à Achin, à Madere, & au Fort Saint George, sont néanmoins à tous égards aussi agréables que les meilleurs qui viennent dans les jardins.

L'arbre à grape a le corps droit, d'un pied ou plus de diametre, avec peu de branches. Le fruit vient par pelotons, & tout autour du corps de l'arbre, comme le Jack, le Durian, & le Cacao. Il y en a de rouge & de blanc. Ces grapes ressemblent fort aux grapes que nos vignes produisent, soit pour la figure ou pour la couleur; aussi ont-elles un goût de vin fort agréable. Je n'ai jamais vû de ce fruit que dans les plus grandes de ces Isles. Les autres n'ont ni arbres à goudron, ni Mangotiers, ni arbres à grapes, ni Muscadiers sauvages.

L'Arbre qui porte la noix Muscade sauvage est de la grosseur du noisetier, à cela près qu'il n'a pas tant de circonference. Les branches

en ſont groſſes, & le fruit vient entre les branches comme les noiſetes & autres fruits. Cette noix muſcade eſt beaucoup plus petite que la véritable, & auſſi plus longue. Elle eſt enfermée dans une gouſſe déliée, & dans une eſpece de fleur qui entoure la noix dans la gouſſe. La Muſcade ſauvage reſſemble ſi fort à la véritable pour la figure, que nous les primes d'abord l'une pour l'autre; mais elle n'en a ni l'odeur ni le goût.

Les animaux de ces Iſles ſont des Cochons, des Lezards, & des Guanos, & quelques-uns de ceux dont j'ai fait mention dans l'onziéme Chapitre, qui reſſemblent fort aux Guanos, ſi ce n'eſt qu'ils ne ſont pas ſi gros.

Il y a de pluſieurs ſortes d'oiſeaux, comme Perroquets, Perruches, Ramiers, & Pigeons. Il y a auſſi une eſpece de coqs & de poules ſauvages. Ils reſſemblent fort à nôtre volaille domeſtique, à la petiteſſe près, car ils ne ſont pas plus gros qu'une Corneille. Les Coqs chantent comme les nôtres, à cela près que leur chant eſt beaucoup plus petit & plus aigre. C'eſt par ce chant que nous les trouvions dans les bois où nous les tuions. Leur chair eſt fort blanche & fort délicate.

Il y a quantité de Coquillage, & abondance de Tortuës vertes.

Puiſque l'occaſion ſe preſente de parler encore de la Tortuë, je croi qu'il ne ſera pas mal à propos d'ajoûter ici quelques raiſons pour confirmer le ſentiment où je ſuis que ces animaux paſſent d'un lieu à l'autre. J'ai dit dans le Chapitre cinquiéme que les Tortuës abandonnent les lieux où elles trouvent ordinairement leur vie, pour aller pondre dans des lieux bien éloignez, & principalement à l'Iſle

l'Isle de l'Ascension. Depuis que ce Chapitre est imprimé, j'ai parlé à des gens qui croyent que le tems de pondre étant passé, elles ne quittent jamais les lieux où elles ont pondu, mais se tiennent dans la Mer aux environs de l'Isle ; à quoi je ne trouve aucune probabilité, car elles n'y ont aucune nourriture, comme je pourrois le montrer bientôt, & particulierement en disant, que la Mer des environs de l'Isle de l'Ascension est si profonde, qu'il n'y a qu'un seul endroit où l'on puisse moüiller, & qu'il n'y a pas à cet endroit le moindre signe d'herbe. En effet le plomb de nôtre sonde n'amene jamais d'herbe ni bonne ni mauvaise de ces Mers profondes, mais seulement du sable, & choses pareilles. Mais quand on conviendroit que les Tortuës y ont dequoi vivre ; j'aurois encore raison de croire qu'elles n'y demeurent pas ; car le tems de pondre étant passé on n'y en voit aucune : Or par tout où elles sont, vous les voyez sortir la tête hors de l'eau pour respirer une fois en 7. ou 8. minutes, ou tout au plus en 10. ou 12. Si l'on considere seulement qu'il y a certaines saisons de l'année où le poisson passe d'une Mer à l'autre, on ne trouvera pas étrange que la Tortuë change d'habition, puis que les oiseaux ont aussi leur saison pour se transporter d'un lieu à l'autre.

Ces Isles sont assez bien arrosées par de petits ruisseaux d'eau douce, qui coulent abondamment dans la Mer durant 10. mois de l'année. Ils commencent à tarir vers la fin de Mars, & au mois d'Avril il n'y a de l'eau que dans les fosses profondes ; mais il y a des lieux où l'on peut creuser des puits.

Au mois de Mai que la pluye vient, la terre eſt encore pleine d'eau, & les ruiſſeaux reprennent leur cours dans la mer.

Ces Iſles ſont très-commodément ſituées pour aller & pour venir ſur la route du Japon, de la Chine, de Manila, de Tonquin, de la Cochinchine, & en general de tous les lieux de la côte la plus Orientale du Continent de l'Inde, ſoit qu'on paſſe par le Détroit de Malacca, ou par celui de la Sonde entre Sumatra & Java. Il faut paſſer à l'un ou à l'autre de ces Détroits, en venant de l'Europe ou des Indes Orientales, à moins que de vouloir faire le tour de la plûpart des Iſles de l'Inde Orientale, comme nous fimes. En cas de beſoin on peut s'y rafraichir, & ſe pourvoir fort commodément de tout ce dont on a beſoin; & outre le neceſſaire ordinaire on y trouve des Mâts, des vergues, de la poix, & du Goudron. Ce ſeroit encore un lieu bien commode pour negocier dans le païs voiſin de la Cochinchine. On pouroit y bâtir un Fort pour mettre un Comptoir à couvert d'inſulte, & aſſurer particulierement le havre qui peut-être bien facilement fortifié. Cette place étant donc ſi importante à tous égards, & d'ailleurs ſi peu connuë, j'en ai mis ici le plan tel que je le tirai durant le ſejour que j'y fis.

Les habitans de cette Iſle ſont Cochinchinois d'origine à ce qu'on nous dit, car il y avoit un homme qui parloit bon Malayan; langue que nous commencions à échorcher, & que quelques-uns de nous parloient aſſez bien du tems que nous étions à Mindanao. Le Malayan eſt le langage ordinaire dont on ſe ſert dans le commerce, quoi que ce ne ſoit pas

pas la langue naturelle du païs, la Lingua Franca étant celle de la plûpart des Isles de l'Inde Orientale. Je croi que c'eſt auſſi la langue vulgaire de Mallacca, de Sumatra, de Java, & de Borneo : Mais à Celebes, aux Isles Philippines, & aux Isles à Epiceries on n'a, ce ſemble, emprunté cette langue que pour le negoce.

Les Inſulaires de Pulo Condore ſont petits, aſſez bien formez dans leur petite taille, & plus bazanez que les Mindanayans. Ils ont le viſage long, les cheveux noirs & liſſés, les yeux petits & noirs, le nez d'une groſſeur mediocre, & aſſez élevé, les levres minces, les dents blanches, & la bouche petite. Ils ſont fort polis, mais extraordinairement pauvres. Leur principal emploi eſt de tirer le jus des arbres dont j'ai fait la deſcription, & dont on fait le Goudron. Ils le gardent dans des baquets de bois, & quand ils en ont leur charge ils le tranſportent à la Cochinchine qui eſt leur païs maternel. D'autres s'occupent à prendre des Tortuës. Ils en font bouillir le gras pour en tirer l'huile qu'ils tranſportent en leur païs. Ils ont de grands filets à larges mailles pour prendre la Tortuë. Les Jamaïcains qui ſont le même metier en ont auſſi de tout ſemblables, & je n'en ai jamais vû de même que dans la Jamaïque & à Pulo Condore.

Les Inſulaires de Condore ſont ſi liberaux de leurs femmes, qu'ils les menoient à bord, & nous les offroient, & pluſieurs des nôtres en tenoient à louage pour peu de choſe. Cette coûtume eſt en uſage chez pluſieurs nations des Indes Orientales, comme à Pegu, à Siam, à la Cochinchine, & à Cambodie,

die, à ce qu'on m'a dit. Je sai aussi qu'elle est en usage à Tonquin ; Car j'y ai fait un voyage depuis ; & la plûpart de nos gens eurent des femmes à bord durant tout le tems que nous y demeurames. Nos Marchands, Facteurs, & Matelots qui demeurent en Afrique sur les côtes de Guinée ont aussi des Negresses. On regarde cette coûtume comme un effet de la Politique. Car les personnes les plus distinguées offrent leurs filles aux principaux Facteurs & Capitaines de vaisseaux : les Mandarins ou Nobles font la même chose à Tonquin. En Guinée les Rois mêmes offrent leurs femmes, engagent les gens par cette alliance à une amitié plus forte & plus solide. S'il arrive quelque demêlé en fait de commerce ou d'autre chose, capable de porter les Originaires à s'en venger par une perfidie, à quoi ces nations payennes sont fort sujettes, ces Dalilas ne manquent pas d'en avertir leurs Amans, & de faire échouer par ce moïen les desseins de leurs Compatriotes.

Ces peuples sont Idolatres ; mais je ne sai point quel est leur culte. Il y a par-ci par-là dans la grande Isle quelques maisons & plantations, & du côté du Midi un petit village où il y a un petit Temple d'Idoles où l'on voit l'image d'un Elephant, qui a environ cinq pieds de haut, & grosse à proportion, placée à un des bouts du Temple. Il y a aussi de l'autre côté un Cheval de moindre grosseur. Ces deux Idoles ont toutes deux la tête tournée du côté du Midi. Ce Temple est bas & médiocre, bâti de bois & couvert de chaume comme les maisons, qui sont fort médiocres.

Les

Les Images du Cheval & de l'Elephant ſont les Idoles les plus frequentes que j'aye remarquées dans les Temples de Tonquin pendant que j'y ai voyagé. Il y a auſſi d'autres Images de bêtes, d'oiſeaux, & de poiſſons. Je ne me ſouviens pas d'y en avoir vû aucune de forme humaine, ni aucune autre repreſentation monſtrueuſe de la nature de celles que j'ai vûës chez les Chinois. Les Matelots ou Marchands Chinois qui ſont en très-grand nombre ſur ces Mers, ont ſur leurs vaiſſeaux en quelque endroit qu'ils aillent, des Idoles tout à fait hideuſes, avec des autels, & des lampes allumées. Ils emportent ces Idoles quand ils vont à terre; & outre celles qu'ils ont en commun, chacun en a une chez ſoi. J'ai vû certains jours de ſolemnité, où leurs Bonzes ou Prêtres portoient leurs pleines mains de papiers peints, qu'ils brûloient avec beaucoup de ceremonie, & avoient grand ſoin qu'il ne s'en ſauvât pas un ſeul morceau. Le même jour ils tuerent une Chevre qu'ils avoient engraiſſée un mois auparavant. Ils la ſacrifierent à leur Idole, l'aprêterent enſuite & s'en regalerent. Je leur ai vû faire cela à Tonquin, où je fus en même tems invité à leur regale: à Bencouli dans l'Iſle de Sumatra ils envoyerent une épaule de la Chevre ſacrifiée aux Anglois qui en mangerent, & me ſolliciterent d'en manger; mais je n'en voulus rien faire.

Du tems que j'étois à Madere ou Fort ſaint George, je remarquai que les Idoles des Fauxbourgs celebrerent une grande ceremonie durant pluſieurs nuits conſecutives. Les hommes & les femmes tous bien vêtus firent en groſſe troupe une proceſſion ſolem-

lemnelle avec des Torches allumées, portant avec eux leurs idoles. Je n'ai point sû ce que cela signifioit. Je remarquai qu'il y en avoit qui portoient de l'huile pour rafraichir leurs lampes, & leur faire jetter plus de lumiere. Ils commencerent leur tour vers les onze heures de nuit, & après s'être promenez gravement dans les rues jusques à deux ou trois heures du matin, les principaux de la procession porterent leurs Idoles dans leur Temple avec beaucoup de ceremonie, & je vis sur tout qu'il y eut des femmes qui entrerent dans le Temple. Leurs Idoles étoient differentes de celles de Tonquin, de Cambobie, &c. & étoient de forme humaine.

J'ai déja dit que nous arrivames à ces Isles le 14. de Mars 1687. Le lendemain nous cherchames un lieu propre à carener, & le 16. nous entrames dans le havre, où nous nous preparames à mettre nôtre vaisseau en carêne. Les uns furent occupez à couper des arbres pour en scier des planches, d'autres à défuner le vaisseau, & d'autres enfin à bâtir une maison pour y mettre nos marchandises, & y faire travailler nos Voiliers. Les païsans vinrent nous voir, & nous apporterent des fruits de l'Isle des Cochons, & quelquefois des Tortus, que nous prenions en troc pour du Ris, dont nous avions un vaisseau chargé que nous avions pris à Manila. Nous achetames aussi une bonne quantité de leur liqueur à poix que nous fimes bouillir, & dont nous nous servimes pour goudronner le bas de nôtre vaisseau. Nous la mêlames avec de la Chaux que nous fimes là, & en composames un corps qui s'attacha fort bien.

Nous

Nous demeurames dans ce havre depuis le 16. de Mars juſqu'au 16. d'Avril, & fimes durant ce tems-là un nouvel aſſortiment de voiles de la toile qui ſe trouvoit dans le vaiſſeau que nous avions pris. Nous coupames un grand hunier par précaution pour nous en ſervir en cas de beſoin, & ſciames des planches pour doubler le fond de nôtre vaiſſeau, car nous ne l'avions pas tout doublé à Mindanao. Nous déclouames donc les vieilles planches que nous y avions laiſſées, & en mimes de neuves.

Durant le ſejour que nous fimes-là, il mourut deux de nos gens qui avoient été empoiſonnez à Mindanao. Ils nous le dirent dès qu'ils ſe ſentirent empoiſonnez & avoient toûjours langui depuis. Nôtre Chirurgien les ouvrit ſelon leur deſir après qu'ils furent expirez, & leur trouva le foye noir, leger, & ſec comme une piece de Liege.

Nos affaires étant faites nous laiſſames le vaiſſeau Eſpagnol que nous avions pris à Manila, & la plus grande partie du Ris ſans en retenir qu'autant que nous en avions beſoin; & le 17. nous fimes voiles pour le lieu où nous avions d'abord moüillé du côté du Nord de l'Iſle. Nous n'y allions que pour faire de l'eau; car il y avoit un gros ruiſſeau la premiere fois que nous y fumes, & nous nous imaginions qu'il y ſeroit encore; Mais il ſe trouva qu'il étoit à ſec à la reſerve de quelques foſſes où il y avoit 2. ou 3. muids d'eau. Nous coupames donc d'abord des Bambous dont nous fimes des goutieres par le moyen deſquelles nous conduiſimes l'eau juſqu'à la mer, en la prenant dans des vaiſſeaux, & la jettant dans ces goutieres ou baquets. Nous en conduiſimes

mes ainſi près de demi mille. Tandis que nous faiſions aiguade, le Capitaine Reed engagea un vieillard, habitant de cette Iſle, & le même que j'ai dit qui parloit Malayan, à nous ſervir de pilote juſqu'à la Baye de Siam; Car il nous avoit ſouvent dit qu'il connoiſſoit bien le païs, & qu'il ſavoit en ce païs-là des Iſles où demeuroient des pêcheurs qui nous fourniroient du poiſſon ſalé pour manger en mer. Car nous n'avions que du Ris. Le Monſon Oriental n'étoit pas encore paſſé; auſſi fut-il réſolu que nous ferions encore là quelque ſéjour, & qu'enſuite nous profiterions du commencement du Monſon Occidental pour retourner à Manila.

Le 21. d'Avril nous partimes de Pulo-Condore pour la Baye de Siam, faiſant route à l'Oueſt quart de Sud. Le tems étoit beau, & le vent Eſt-Nord-Eſt & raiſonnablement fort.

Le vingt-troiſiéme nous arrivames à Pulo Uby, ou Iſle d'Ubi. Cette Iſle eſt à environ 40. lieuës à l'Oüeſt de Pulo-Condore. Elle eſt ſituée préciſément à l'entrée de la Baye de Siam à une pointe de terre du côté du Sud Oüeſt qui forme la Baye, je veux dire la pointe de Cambodie. Cette Iſle a environ ſept ou huit lieuës de circuit & le païs en eſt plus élevé que de toutes les autres Iſles de Pulo-Condore. Vis à vis de la partie Meridionale de cette Iſle il y en a une autre petite éloignée de la grande de la longueur d'un Cable. L'Iſle d'Ubi eſt pleine de bois, & a de bonnes eaux au Septentrion où l'on peut moüiller: Mais le meilleur ancrage eſt du côté de l'Orient, vis à vis d'une petite Baye; après quoi vous avez la grande Iſle à vôtre Midi.

Nous trouvames à l'Iſle d'Ubi deux petites bar-

barques chargées de Ris. Elles étoient de Cambodie, d'où elles étoient parties 2. ou 3. jours auparavant, & avoient touché là pour y prendre de l'eau. Ces païs ne se nourrissent en general que de Ris, & on le transporte par mer d'un lieu à l'autre, comme on fait le bled en ces païs-ci. Car il y a des païs qui en produisent plus qu'il n'en faut aux habitans; ainsi l'on envoye ce qu'on a de trop dans les lieux où il y en a peu.

Le 24. nous arrivames à la Baye de Siam. C'est une large & longue Baye, de laquelle aussi bien que du Royaume de ce nom je n'ai maintenant que peu de chose à dire, parce que j'ai dessein de parler plus amplement de toute cette côte, je veux dire de Tonquin, de la Cochinchine, de Siam, de Champa, de Cambodie, & de Malacca, qui composent la plus grande partie du Continent Oriental de l'Asie, situé au Midi de la Chine: Mais si je le faisois dans le cours de ce voyage, ce voulume deviendroit trop gros; ainsi j'aime mieux donner séparément la relation de ce que j'en sai ou que j'en ai appris, ensemble des païs voisins de Sumatra, de Java, &c. où j'ai fait quelque séjour.

Nous descendimes dans la Baye de Siam jusques à ce que nous arrivassions aux Isles dont nôtre pilote de Pulo-Condore nous avoit parlé, situées au milieu de la Baye. Quelque bon que fût nôtre pilote il ne laissa pas de nous faire échoüer; cependant nous n'en eumes aucun dommage. Le Capitaine Reed fit descente dans ces Isles, & n'y trouva qu'une petite ville de pêcheurs, mais point de poisson à vendre: Ainsi nous nous en retournames aussi peu chargez que nous étions venus.

Le

Le tems étoit encore beau, & le vent fort petit ; mais comme nous avions ſouvent calme, nous ne revinmes à l'Iſle d'Uby que le 13. de Mai. Nous trouvames à l'Orient de cette Iſle deux vaiſſeaux à l'ancre. Ils étoient chargez de Ris, & d'une certaine compoſition dont les Japonnois ſe ſervent pour vernir leurs Cabinets. Un de ces vaiſſeaux venoit de Champa, & étoit deſtiné pour la ville de Malaga qui appartient aux Hollandois qui l'ont priſe aux Portugais. Cela montre que les Hollandois negocient à Champa. Ce vaiſſeau étoit fort propre, le bas fort net & fort proprement blanchi de ſuif. Il y avoit environ quarante hommes armez de ſabres, de piques, & de quelques canons qui tournoient ſur une fourchete. Ils étoient idolatres natifs de Cambodie ; gens extrémement vifs, ſociables, hardis, plus propres & plus entendus aux affaires de la marine, que tous ceux que j'ai connus dans tous mes voyages. L'autre vaiſſeau venoit de la riviere de Cambodie, & alloit au détroit de Malaga. Ils avoient tous deux relâché, parce que les vents d'Oüeſt commençoient à ſouffler ; & comme ils leur étoient contraires cela les avoit un peu retardez.

Nous mouillames auſſi du côté de l'Orient dans le deſſein d'y prendre de l'eau. Pendant que nous fumes-là, nous eumes de gros vents de Sud-Oüeſt, & des courans violens qui venoient preciſément à l'oppoſite du vent. Plus le vent étoit furieux, plus le courant qui lui étoit oppoſé devenoit violent. Cette tempête dura juſqu'au 20. qu'elle commença à diminuer.

Le 21. de Mai nous fimes voiles de là pour

pour Pulo-Condore. Nous rencontrames chemin faisant un gros vaisseau qui venoit de Palimbam, place, située dans l'Isle de Sumatra. Il étoit chargé de poivre qu'il y avoit acheté, & qu'il portoit à Siam : Mais le vent étant fort, il n'osa pas entrer dans la Baye, & vint avec nous à Pulo-Condore, où nous mouillames ensemble le 24. de Mai. Ce vaisseau étoit bâti à la Chinoise, & plein de petites chambres ou separations comme nos bateaux de pêcheurs. J'en ferai la description dans le Chapitre suivant. Le Capitaine Reed envoya un Canot à bord pour savoir d'où venoit le vaisseau ; & comme il le prenoit pour un Malayan, il donna ordre à ses gens de n'aller point à bord, parce que les Malayans passent pour des gens determinez, & que leurs vaisseaux sont d'ordinaire pleins de monde qui ont tous des Bayonnetes ou petits poignards au côté. Les autres ne songeans pas aux ordres de leur Capitaine, allerent tous à bord à la reserve d'un seul qui demeura dans le Canot. Les Malayans au nombre d'environ 20. voyant les nôtres armez, & croyant qu'ils venoient pour prendre leur vaisseau, tirerent leurs poignards à un certain signal, & poignarderent cinq ou six de nos gens avant qu'ils fussent dequoi il s'agissoit. Le reste sauta hors du bord, les uns dans le Canot, & les autres dans la mer, & s'en retournerent par ce moyen. Entre ceux qui sauterent dans la mer il y eut entr'autres un nommé Daniel Walis qui n'avoit jamais su nager ni avant ni après l'avanture, & qui nagea fort bien dans cette occasion, & même assez long-tems avant qu'on pût le tirer de l'eau. Le Canot étant de retour, le Capitaine

Reed

Reed en équipa deux autres, & les envoya pour se venger des Malayans : Mais ceux-ci les voyans venir firent un trou au fond de leur vaisseau, & se sauverent à terre dans leur chaloupe. Le Capitaine Reed les suivit, mais ils fuirent dans les bois & se cacherent. Nous demeurames-là dix ou onze jours, parce que le vent fut violent durant tout ce tems-là. Durant le sejour que nous y fimes, nôtre Chirurgien fut à terre dans le dessein d'y demeurer : Mais le Capitaine Reed envoya des gens qui le ramenerent. J'avois la même pensée, & j'aurois été aussi à terre, mais je voulois attendre un lieu plus commode. La derniere fois que nous allames à bord à Mindanao, ni lui ni moi ne savions rien du complot qu'on avoit fait de laisser le Capitaine Swan, & de s'enfuir avec le vaisseau : Et comme nous étions las d'être avec ces furieux, nous voulions nous dérober d'eux, & choisir quelque endroit où nous pussions passer à un Comptoir Anglois. Il ne nous arriva pas d'autre chose de consequence pendant le sejour que nous fimes-là.

CHA-

CHAPITRE XV.

Ils partent de l'Iſle de Condore dans le deſſein d'aller à Manila, mais les vents les chaſſent de cette Iſle & de l'Iſle de Prata, & les portent ſur la côte de la Chine. Iſle de ſaint Jean ſur la côte de la province de Canton ou Quangtung; Son terroir, & ce qu'elle produit. Cochons de la Chine, &c. Ses habitans. Les Tartares contraignent les Chinois à ſe couper les cheveux, leurs habits, & les petits pieds de leurs femmes. Porcelaine, racines, Thé de la Chine, &c. Village de l'Iſle de ſaint Jean, culture du Ris. Hiſtoire d'une Pagode, ou Temple d'Idole des Chinois, & d'une Image. Des gros vaiſſeaux des Chinois, & de leurs agrets. Ils quittent l'Iſle de ſaint Jean & la côte de la Chine. Tempête d'une extrême violence. D'une lumiere ou Meteore qui paroît dans les Tempêtes. Iſles Piſcadores proche de Formoſa. Garniſon de Tartares, & ville des Chinois ſur une de ces Iſles. Ils mouillent dans le havre près de la Garniſon des Tartares, & traitent avec le Gouverneur. D'Amoy dans la province de Fokien, & de Macao ville Chinoiſe & Portugaiſe près de Quangtung dans la Chine. Des habits & de la ſuite d'un Officier Tartare. Preſent des Chinois, leur excellent bœuf. Sam Shu ſorte d'Arack des Chinois, & Hog Shu eſpece de Mum. Des cruches où on la met. De l'Iſle de Formoſa, & des cinq Iſles auſquelles on donne le nom d'Orange, de Monmouth, de Grafton, de Bachi, & d'Iſles de la Chevre. Des Iſles de Bachi en general. Digreſſion au ſujet des differentes profondeurs de la Mer près des terres hautes ou baſſes. Terroir, fruits, & animaux de ces Iſles. Des habitans & de leurs habits

habits. Bagues d'un metal jaune qui ressemble à l'or. Maisons bâties sur des précipices remarquables. Leurs bateaux & leurs emplois. Leurs alimens, peaux, entrailles de Chevres, &c. Locustes seches. Bachi ou liqueur faite de cannes de sucre. Leur langue. Leur Origine, leurs lances, & leurs cottes de Busles. Ils n'ont ni Idoles, ni Gouvernement civil. Ils enterrent un homme vivant le prenant pour un voleur. Leurs femmes, leurs enfans, & leur œconomie. Leurs mœurs, la maniere avec laquelle ils reçoivent les Etrangers, & leur commerce. Leur premier entretien & troc avec ce peuple. Leurs courses entre ces Isles, leur sejour, & les provisions qu'ils font pour le départ. Ils sont emportez par une violente tempête, & reviennent. Bonté des naturels du païs à l'égard de six de leurs hommes qu'ils y laisserent. Découragez par ces tempêtes, ils abandonnent le dessein d'aller croiser à la hauteur de Manila pour le vaisseau d'Acapulco, & prennent la résolution de faire le tour du Cap Comorin, & de passer dans la Mer rouge.

APrès avoir fait aiguade, coupé nôtre bois, & mis nôtre vaisseau en état de naviger pendant que les gros vents avoient duré, nous profitames du premier bon vent qui se presenta pour faire voiles du côté de Manila. Le 4. de Juin 1687. nous partimes donc de Pulo-Condore, avec un beau tems & un vent frais de Sud Oüest. Le vaisseau à poivre chargé pour Siam demeura-là en attendant un vent d'Est; mais un des hommes de son équipage, qui étoit une espece de Metis Portugais vint à bord de nôtre vaisseau, & y fut reçu en consideration de plusieurs langues du païs qu'il savoit. Le vent ne demeura Sud-Oüest

Oüeſt que 24. heures, ou un peu plus, & puis devint Nord, & Nord-Eſt, l'air s'étant extrémement éclairci. Enſuite il tourna à l'Eſt, & demeura entre Eſt & Sud-Eſt pendant huit ou dix jours. Nous ne laiſſions pas néanmoins d'aller à vent contraire; eſperant tous les jours que le vent changeroit, parce que ces vents-là n'étoient point les vents de ſaiſon.

Nous avions peur alors que les courans ne nous trompaſſent, & ne nous portaſſent ſur les fonds bas de Pracel dont nous n'étions pas éloignez, & qui étoient au Nord-Oüeſt; mais nous gagnames l'Eſt ſans en voir rien, non pas même le moindre ſigne; cependant nous nous ſoutinmes le mieux que nous pûmes au Nord de la route que nous nous étions propoſée: Mais les vents étant toûjours Eſt, nous deſeſperames de gagner Manila, & commençames à former de nouveaux deſſeins, dont le reſultat fut de viſiter l'Iſle de Prata, qui eſt à environ 20. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & dont nous n'étions pas alors fort éloignez.

C'eſt une petite Iſle baſſe, toute environnée de rochers à ce qu'on dit. Elle eſt ſur la route entre Manila & Quangtung, ville capitale d'une Province de la Chine, & place de grand commerce, ſitué de maniere que les Chinois craignent plus les rochers dont elle eſt entourée, que les Eſpagnols ne craignoient autrefois les Bermudes: Car pluſieurs de leurs gros vaiſſeaux venant de Manila s'y ſont perdus, & avec eux quantité de treſors, comme nous l'apprimes de tous les Eſpagnols auſquels nous parlames en ces païs-là. Ils nous dirent auſſi, que la plûpart des équipages s'étoient noyez dans ces

naufrages, & que les Chinois n'y étoient jamais allez pour tâcher de retirer les richeſſes qu'ils y avoient perduës, de peur de s'y perdre eux-mêmes. Mais le peril du lieu ne nous rebuta point, car nous réſolumes d'en courre les riſques, ſi les vents nous le permettoient; & nous fimes route de ce côté-là, durant cinq ou ſix jours : Mais enfin nous fumes forcez d'abandonner ce deſſein faute de vent; car les vents de Sud-Eſt continuant nous emporterent ſur les côtes de la Chine.

Nous ne vimes terre que le 25. d'Avril; & faiſant route du côté de la terre, nous moüillâmes le même jour au Nord-Eſt de l'Iſle de Saint Jean.

Cette Iſle eſt à 22. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, ſituée ſur la côte Méridionale de la Province de Quangtung ou Canton dans la Chine. Elle eſt d'une hauteur paſſable, aſſez unie, & le terroir aſſez fertile. Elle eſt compoſée en partie de bois, & en partie de pâturages pour le bétail. Il y a quelques terres labourables qui produiſent du Ris. Les bords de l'Iſle ſont pleins de bois, & ſur tout du côté de la grande mer. Ce milieu eſt des pâturages bons & herbeux, mêlez de quelque bois. Les terres cultivées ſont baſſes & humides, & produiſent d'abondantes récoltes de Ris, le ſeul grain que j'y aye vû. Les animaux domeſtiques, qu'il y a dans cette Iſle ſont des Cochons, des Chevres, des Bufles, & quelques Taureaux. Les Cochons ſont tous noirs, ont la tête petite, le cou court & épais, le ventre gros, & touchant ordinairement à terre, & les jambes courtes. Ils mangent peu, & ſont néanmoins fort gras pour la plûpart; apparemment

ment parce qu'ils dorment beaucoup. Les Oiſeaux domeſtiques ſont des Canards, des Coqs & des Poules. Je n'y ai vû que de petits Oiſeaux ſauvages.

Les Inſulaires ſont Chinois ſujets de la couronne de la Chine, & par conſequent des Tartares à l'heure qu'il eſt. Les Chinois en general ſont grans, droits, & peu chargez de graiſſe. Ils ont le viſage long, & le front haut, mais les yeux petits. Leur nez eſt aſſez large, & élevé dans le milieu. Leur bouche n'eſt ni grande ni petite; & leurs levres ſont aſſez déliées. Ils ſont d'un teint couleur de cendre, & ont les cheveux noirs. Ils ont peu de barbe, mais celle qu'ils ont eſt longue; car ils s'arrachent le poil, & n'en laiſſent venir au menton que quelques-uns fort longs, éparpillez par-ci par-là, dont ils ſe font grand honneur. Ils les peignent ſouvent, & les nouent quelquefois. Ils ont auſſi à chaque côté de la levre ſuperieure de longs poils qui reſſemblent à des mouſtaches. Les anciens Chinois eſtimoient fort leurs cheveux, qu'ils laiſſoient venir fort longs, & les jettoient ſoigneuſement derriere avec la main: Enſuite ils les entortilloient autour d'un poinçon, & les jettoient derriere la tête; ce qui ſe pratiquoit par l'un & par l'autre ſexe. Mais après que les Tartares eurent conquis la Chine, ils ôterent aux Chinois de vive force cette coûtume dont ils étoient ſi entêtez. Auſſi cette injure leur fut-elle plus ſenſible que leur ſervitude, & fut cauſe qu'ils ſe rebellerent; mais ayant encore été vaincus, ils furent forcez d'obeïr, & ils ſuivent encore aujourd'hui la mode des Tartares leurs vainqueurs; ſe tafent la tête, & ne laiſſent

qu'un toupet que les uns nouent, & que les autres laiſſent pendre auſſi long & auſſi court qu'il leur plaît. Dans les autres païs ils obſervent encore leur ancienne coûtume; mais à la Chine ſi l'on en trouvoit quelqu'un qui portât les cheveux longs, il en perdroit la tête. Pluſieurs Chinois abandonnerent leur patrie à ce qu'eux-mêmes m'ont dit, pour ne pas perdre la liberté de porter leurs cheveux.

Les Chinois n'ont ni Chapeaux, ni Bonnets, ni Turbans; mais quand ils ſortent, ils ont à la main un petit paraſol qu'ils tiennent ſur la tête pour ſe garantir du ſoleil ou de la pluye. S'ils ne vont pas loin, ils ſe contentent de prendre un grand Evantail de papier ou de ſoie fait comme ceux de nos Dames; auſſi en fait on venir pluſieurs de la Chine. Chacun a ſon Evantail dont il ſe couvre la tête, s'il n'a pas de paraſol, ne fut-il queſtion que de traverſer la rue.

L'habit ordinaire des hommes eſt une caſaque & un haut de chauſſe. Ils portent rarement des bas; Mais ils ont des ſouliers, ou pour mieux dire des pantouſles. Les ſouliers d'homme ſont faits diverſement. Les femmes ont les pieds fort petits; & par conſequent leurs ſouliers le ſont auſſi. On leur lie les pieds dès leur enfance auſſi fort qu'elles le peuvent ſouffrir; & dès qu'elles peuvent marcher juſques à ce qu'elles ſoient en âge de ne plus croître, on les leur bande tous les ſoirs. On en uſe ainſi pour les empêcher de groſſir parce qu'ils regardent la petiteſſe du pied comme une grande beauté. Mais cette ridicule coûtume les prive en quelque maniere de l'uſage des pieds, &

au

au lieu de marcher elles vont en chancelant autour de leurs maiſons, & retombent incontinent, réduites qu'elles ſont par maniere de dire à demeurer aſſiſes tout le tems de leur vie. Elles ſortent rarement, & l'on croiroit volontiers comme quelques-uns ont fait, que l'entêtement des Chinois pour une coûtume ſi déraiſonnable a été une ruſe des maris pour empêcher leurs femmes de courir, & de ſe réjoüir enſemble, & pour les retenir au logis. Elles ſont toûjours clouées à leur ouvrage, & habiles à l'aiguille, dont elles font pluſieurs curieuſes broderies, & même leurs ſouliers. Mais ſi quelque Etranger veut en emporter à cauſe de la nouveauté, c'eſt une grande faveur qu'on lui fait quand on lui en donne une paire, ſupoſé même qu'il en donne deux fois plus qu'ils ne valent. Les pauvres femmes vont dans les ruës & au marché avec beaucoup de peine ſans bas ou ſans ſouliers. Celles-ci n'ont pas beſoin d'avoir de petits pieds, étant comme elles le ſont obligées de gagner leur vie.

Les Chinois de l'un & de l'autre ſexe ſont fort ingenieux, comme il paroît par les curioſitez qu'on apporte de la Chine, & ſur tout par la Porcelaine. Les Eſpagnols de Manila que nous primes ſur la côte de Luçon me dirent, que cette Marchandiſe ſe fait des coquilles de Limaçon de mer qui reſſemblent par le dedans à la mere de la Perle. Mais le Portugais dont on vient de parler, qui a demeuré à la Chine, & qui parle fort bien & le Chinois, & les langues voiſines, m'a dit qu'on faiſoit la Porcelaine d'une terre fine qu'on tire dans la Province de Quangtung. Je m'en ſuis ſouvent

informé, & n'ai jamais pû avoir ſatisfaction ; mais j'oubliai de m'en informer du tems que j'étois ſur la côte de Quangtung. Les Chinois ſont auſſi de fort beau vernis, & de bonnes Marchandiſes de ſoye, & ſont curieux en peinture & en ſculpture.

La Chine produit quantité de petites denrées, & ſur tout abondance de racine de Quinquina ; mais cette Marchandiſe ſe trouve auſſi en d'autres païs, car il en croît beaucoup à la Jamaïque, particulierement à Sixſteen Mile Walck, & dans la Baye de Honduras. On y fait beaucoup de ſucre, & on en apporte une grande quantité de Thé, qui eſt fort en uſage en ces païs-là, & la boiſſon ordinaire de Tonquin & de la Cochinchine. Les femmes ſont aſſiſes dans les ruës, vendent aux paſſans du Thé tout chaud & prêt à boire. On l'appelle Chau, & les plus pauvres en boivent. Mais à Tonquin & dans la Cochinchine le Thé n'eſt ce ſemble ni auſſi bon, ni d'une aigreur auſſi agréable, ni d'auſſi belle couleur, ni n'a autant de vertu qu'à la Chine : Car j'en ai bû en tous ces païs. Peut-être cela dépend-il de la maniere de le faire ; car je n'en ai jamais fait moi-même. Il eſt ſi rougeatre, qu'on diroit qu'on en a fait de la décoction, ou qu'il a été gardé long-tems : Cependant on m'a dit qu'il y avoit au Japon une grande quantité de très-pur & très-excellent Thé.

Les Chinois ſont de grands joüeurs, ils joüeront ſans ſe laſſer les jours & les nuits juſques à ce qu'ils ayent perdu tout ce qu'ils ont, après quoi leur coûtume eſt de ſe pendre. Les Facteurs Chinois le faiſoient ſouvent

à

à Manila, à ce que j'ai appris par les Eſpagnols qui y ont demeuré. Les Eſpagnols mêmes ſont fort adonnez au jeu, & y ſont fort habiles; mais les Chinois ſont trop ruſez pour eux, & ſont en general des gens fort fins.

On feroit un livre entier de tout ce qu'il y a de particulier à dire de cette nation & de leur païs, & je ne les connois pas aſſez pour en parler beaucoup. Je me renfermerai donc principalement aux choſes que j'ai remarquées à l'Iſle de Saint Jean, où nous fimes quelque ſejour, & où je fus tous les jours à terre pour acheter des proviſions, comme cochons, volailles & bufles. Il y a dans cette Iſle une petite ville ſituée ſur un terrein humide & marécageux. Les maiſons ſont diviſées par pluſieurs lacs ſales, & bâties à terre comme les nôtres, mais non ſur des pilotis comme à Mindanao. Il y a dans ces Lacs ou viviers quantité de Canards. Les maiſons ſont petites, baſſes, & couvertes de Chaume, mal meublées, & fort ſales: Et j'ai entendu dire à une perſonne qui étoit-là, que la plûpart des maiſons de la ville de Canton même ſont fort peu de choſe, & bâties ſans regularité.

Il ſemble que les habitans de cette petite ville ou village ſoient laboureurs pour la plûpart. Ils étoient alors fort empreſſez à ſemer leur Ris, qui eſt leur principale Marchandiſe. Le terroir qu'ils prennent pour ſemer le Ris eſt bas & humide, & quand la terre eſt labourée elle reſſemble à une maſſe de bouë. Ils labourent avec une petite Charuë tirée par un bufle, un homme tenant la charruë & faiſant aller la bête. Quand le Ris eſt mûr & cueilli, ils le foulent avec des bufles

fles dans une grande place ronde sur un pavé dur, & fait exprès pour cela. Ils attachent trois ou quatre bufles à la queuë les uns des autres, & les font marcher en rond comme un cheval de moulin en sorte que ces bêtes foulent tout.

Je fus une fois à terre avec 7. ou 8. de nos Anglois, & comme nous fumes obligez d'y faire quelque séjour, nous tuames un jeune Cochon que nous fimes rôtir. Pendant que nous étions occupez à accommoder la bête, un des Insulaires vint s'asseoir auprès de nous, & quand nôtre dîné fut prêt nous en coupames un bon morceau, & le lui donnames; ce qu'il prit bien volontiers. Il faisoit des signes par lesquels nous comprenions qu'il en demandoit davantage, & nous montroit les bois: Cependant ni nous ne l'entendimes, ni ne songeames à lui jusques à ce que la grosse faim fut passée, quoi qu'il continuât ses signes. Il s'éloigna un peu de nous, & nous fit signe d'aller à lui, ce que je fis enfin & 2. ou 3. autres avec moi. Il marcha le premier, & nous mena par un petit chemin sombre & plein de brossailles, dans un petit bois, où il y avoit un vieux Temple à Idole, qui avoit environ 10. pieds en quarré. Les murailles étoient de brique & avoient environ 9. pieds de haut, & deux d'épais. Il étoit pavé de larges briques, & au milieu du pavé, il y avoit une vieille cloche de fer appuyée sur ses bords. Elle avoit environ deux pieds de haut. Elle étoit tout-à-fait à terre, & les bords sur lesquels elle étoit assise avoient près de 16. pieds de diametre. Depuis ses bords elle diminuoit un peu tirant vers la tête comme font à peu près nos cloches. A la

tête

tête de cette cloche il y avoit 3. barres de fer de la grosseur du bras, & d'environ 10. pouces de long depuis le sommet de la cloche, où les bouts aboutissoient comme à leur centre, & sembloient ne faire avec la cloche qu'une même masse comme si le tout avoit été fondu ensemble. Ces barres étoient paralleles à terre, & les bouts les plus éloignez qui faisoient une figure triangulaire, & s'éloignoient les uns des autres par égales distances comme le balancier de nos tournebroches, ressembloient parfaitement à la partie de certains animanx monstrueux qui ont des griffes pointues. Il semble que c'étoit le Dieu des Chinois; car aussi-tôt que nôtre zelé guide fut devant la cloche, il se jetta le visage en terre, & nous fit signe paroissant souhaiter ardemment que nous fissions la meme chose. Il y avoit dans ce Temple un autel de pierre de taille blanche. La table de l'autel avoit environ 3. pieds de long, seize pouces de large, & trois d'épais. Elle étoit à environ deux pieds de terre, & soutenue par 3. petits piliers de la même matiere que la table. Sur cette table, il y avoit plusieurs petits vaisseaux de terre, dont l'un étoit plein de petits bâtons qui avoient été brûlez par un bout. Nôtre guide nous fit beaucoup de signes d'apporter & de laisser là de nôtre viande, paroissant même le demander avec importunité, mais nous n'en voulumes rien faire. Nous le laissames dans ce Temple & sortimes. Voilà toutes les Idoles & tous les Temples que j'ai vûs-là.

Durant le sejour que nous y fimes, nous vimes plusieurs gros & petits bâtimens Chinois à la voile dans un lac qui separe les Isles de la terre ferme; & l'un d'eux vint mê-

me mouiller près de nous. J'allai à bord avec quelques-uns de nos gens pour voir le vaisſeau. Il avoit la proue tout-à-fait quarrée auſſi bien que la poupe, à cela près que la prouë n'étoit pas ſi large que la poupe. Il y avoit ſur le tillac de petites chaumieres ou toits couverts de feuilles de Palmeto, & hautes d'environ 3. pieds, où les Matelots ſe logeoient. Il y avoit une grande cabane avec un autel & une lampe ardente. J'y regardai en paſſant & ne vis point d'Idole. Le fond de calle étoit diviſé en pluſieurs petites ſeparations, toutes ſi propres & ſi bien jointes, que s'il y entre de l'eau dans quelqu'une, elle ne peut aller plus loin; & par ce moyen ne fait du dommage qu'aux Marchandiſes, qui ſont au fond de la chambre. Il y a dans chaque chambre un ou deux Marchands, ou plus. Chacun y ſerre ſes Marchandiſes, & s'y loge apparemment s'il eſt à bord. Ces vaiſſeaux n'ont que deux Mâts, ſavoir un grand Mât & un Mât d'avant. La vergue & le voile du Mâts d'avant ſont quarrées, mais la voile du grand Mât eſt étroite par le haut comme celle des barques. Quand le tems eſt beau on met une voile de perroquet, mais quand le tems devient mauvais on deſcend ſur le tillac & la voile & la vergue, ſans y monter pour la ferler. Le grand Mât des gros vaiſſeaux me parut auſſi gros que le Mât de nos vaiſſeaux de guerre du troiſiéme rang; cependant il n'eſt pas de deux pieces comme nos Mâts, mais d'un ſeul arbre. Dans tous mes voyages je n'ai jamais vû de ſi gros Mâts d'une ſeule piece, ſi longs, & diminuant ſi proprement en hauſſant.

Quel-

Quelques-uns de nos gens passerent à une Isle d'assez grande étendue située sur le continent de la Chine, où nous aurions pû faire des provisions, dont nous avions toûjours besoin, & qui étoit la principale affaire à laquelle nous devions songer; mais nous apprehendions d'y faire un plus long sejour, car il nous paroissoit des signes d'une tempête prochaine. C'étoit le tems de l'année où l'on attendoit les orages sur cette côte, où il n'y avoit aucune rade sûre. C'étoit alors la saison des vents de Sud-Oüest; mais il y avoit 2. ou 3. jours que le vent changeoit à tout moment, & parcouroit tous les points du compas. Nous avions aussi quelquefois un fort grand calme. Cela nous obligea de mettre en mer afin d'être au moins au large : Car ces sortes de Bonaces sont d'ordinaire les avant-coureurs de la tempête.

Nous appareillâmes donc & remîmes en mer. Nous eumes toute la nuit suivante fort peu de vent; mais le lendemain qui étoit le 4. de Juillet, environ les 4. heures après midi le vent se renforça & devint Nord-Est: Le Ciel parut extrémement sombre, & il se leva tout à coup des nuages noirs qui avoient été toute la matinée sur nôtre Horison. Cela nous obligea d'ôter nos perroquets. Le vent grossissant toûjours nous accourcîmes sur les neuf heures nôtre grande voile & nôtre voile d'avant. A 10. heures nous ferlames nôtre voile d'avant, & ne portames pour nous soutenir que la grande voile & la Misene. A 11. heures nous ferlames nôtre grande voile, & amarrames nôtre Misene tout le long de la vergue. La pluye alors commença, & à minuit le vent devint extré-

mement grand, & la pluye tomboient comme si on l'avoit jettée au travers d'un crible. Il fit des éclairs & des tonnerres prodigieux, & la Mer nous paroissoit toute en feu, car chaque vague nous paroissoit comme un éclair. La violence du vent rendit incontinent la Mer prodigieusement haute. Les vagues étoient coupées, & commençoient à se briser sous nôtre quille. Un coup de Mer emporta la galerie de nôtre prouë, & une de nos ancres. Quoi qu'elle fût bien attachée, elle ne laissa pas d'être enlevée, & comme elle batoit contre le vaisseau, elle y pensa faire un trou. Nous revirames de bord pour reprendre nôtre ancre, & n'osames ensuite reprendre le vent de peur de couler à fond, car il est également dangereux durant des tempêtes de cette violence, de quitter le vent ou de le reprendre. L'orage continua de la même fureur jusqu'à quatre heures du matin, que nous coupames les attaches de deux Canots que nous tirions aprés nous.

A quatre heures passées le tonnerre & la pluye diminuerent, & nous vimes alors le Corpus sant au haut de nôtre grand Mât, tout au haut de l'endroit où s'amarre le pavillon. Cela fut une grande joye pour nos gens; Car quand le Corpus sant paroît en haut, on regarde ordinairement cela comme un signe que le fort de la tempête est passé: Mais quand on le voit sur le tillac cela passe d'ordinaire pour un signe de mauvais augure.

Le Corpus sant est une certaine petite lumiere brillante: Quand elle paroît comme fit celle dont nous parlons tout au haut du grand Mât, elle ressemble à une étoile; mais quand elle paroît sur le tillac elle ressemble à un gros

ver

ver luisant. Les Espagnols ont un autre mot pour designer cette lumiere ou Corpus sant. Je croi neanmoins que ce nom est Espagnol ou Portugais, & que ce n'est qu'une corruption de Corpus sanctum. J'ai entendu dire, que quand ils voyent ce Corpus Sanctum ils se mettent incontinent en prieres, & loüent Dieu de cet heureux spectacle. J'ai entendu raisonner des matelots ignorans de la maniere qu'ils avoient vû que ce Corpus Sanctum se glisse, ou se promene comme ils parlent d'un côté & d'autre; & faire je ne sai combien de contes des funestes évenemens qui s'en étoient ensuivis. Pour moi je n'ai jamais vû qu'il ait quitté le lieu où il s'est une fois mis, si ce n'est quand il est sur le tillac, où chaque coup de Mer l'emporte. Je n'en ai jamais vû non plus que quand nous avons eu grosse pluye & gros vent. Ainsi je croi que c'est quelque matiere ou substance. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Nous nous abandonnames ainsi au vent & à la mer depuis deux heures du matin jusques à sept. Le vent étant alors beaucoup diminué, nous remimes nôtre Misene, reprimes le vent, & fimes route avec nôtre Misene jusqu'à onze heures que nous eumes un fort grand calme qui dura environ deux heures. Le Ciel étoit fort noir & fort hideux, & sur tout du côté du Sud-Oüest: Et comme nous n'avions point de vent, nôtre vaisseau rouloit comme une coquille d'œuf. Environ une heure après midi, le vent se leva au Sud-Oüest qui étoit le côté d'où nous l'attendions. Nous ferlames nôtre Misene, & mimes nôtre navire au vent. Mais nous ne l'eumes pas plûtôt fait que l'orage revint, &

la

la pluye recommença. Elle ne fut pas si violente que la nuit précedente ; mais le vent ne fut pas moins impetueux qu'il l'avoit été, & il dura juſqu'à dix à onze heures du ſoir. Durant tout ce tems-là nous nous abandonnames au vent, & nous fimes bien du chemin quoi que nous ne portaſſions point de voiles. Le vent diminua peu à peu, & avant que le jour fût venu nous n'eumes qu'un fort petit vent, & le tems demeura clair & ſerain.

Je n'avois de ma vie eſſuyé une pareille tempête, & tout l'équipage en dit autant. La Lune étoit prête à changer, & cet orage arrive 2. ou 3. jours avant la nouvelle Lune. Le tems redevenu beau, nous remimes nos vergues le ſixiéme au matin, & commençames à ſecher & nous & nos habits, car tout étoit en eau. Cette tempête nous avoit ſi fort déconcertez, qu'au lieu d'aller acheter des proviſions au lieu d'où nous étions partis avant la tempête, ou de nous mettre autrement en devoir de chercher l'Iſle de Prata, nous ſongeames à nous retirer en quelque endroit où nous fuſſions à couvert avant la pleine Lune, de peur d'être encore alors expoſez à une pareille tempête : Car s'il y a dans le mois quelque mauvais tems, c'eſt ordinairement environ deux ou trois jours avant le plein ou le changement de la Lune.

Ces conſiderations nous firent penſer où nous irions, & ayant commencé par conſulter nos Cartes, il fut arrêté que nous gagnerions certaines Iſles nommées Piſcadores, ſituées à 23. degrez de latitude Septentrionale. Comme nous n'avions perſonne à bord qui connût ces côtes, il falloit ſe regler par nos Car-

Cartes qui marquoient seulement où étoient tels lieux & telles Isles, sans nous rien dire ni des havres, ni des rades, ni des bayes qu'il y avoit, ni de ce que produisent ces lieux, ni de leur force, ni de leur commerce. Nous étions contraints de chercher tout cela par nous-mêmes.

Les Piscadores sont plusieurs grandes Isles desertes & situées près de l'Isle Formosa entre cette Isle & la Chine à 23. degrez ou environ de latitude Septentrionale, & presque à la même élevation que le Tropique du Cancer. Les Isles Piscadores sont d'une raisonnable hauteur, & ont beaucoup de l'air de nos Dunes de Dorsetshire & de Wiltshire en Angleterre. Elles produisent de grosse herbe courte, & quelques arbres. Elles sont passablement arrosées, & nourrissent quantité de Chevres, & quelque gros bétail. Il y a beaucoup de hauteurs, & sur ces hauteurs de vieilles fortifications; mais elles ne servent de rien à l'heure qu'il est de quelque usage qu'elles ayent été autrefois.

Entre les deux Isles les plus Orientales il y a un bon havre qui n'est jamais sans vaisseaux. A l'Occident de la plus Orientale de ces Isles, il y a une grande ville & un Fort qui commande le havre. Les maisons en sont basses, mais bien bâties, & la place fait une belle perspective. Il y a une garnison de 3. ou 4. cens Tartares, qui après trois ans de sejour sont envoyez dans une autre place.

A l'Occident du havre de cette Isle, tout proche de la mer, il y a une petite ville de Chinois, & la plûpart des autres Isles ont des habitans Chinois, les unes plus, & les autres moins.

Ayant

Ayant donc été resolu, comme je viens de dire, de gagner une de ces Isles, nous fimes voiles par un petit vent d'Oüest-Sud-Oüest. Le 20. de Juillet nous arrivames à vûë, & fimes route entre ces Isles sans trouver où mouiller que nous ne fussions dans le havre dont on a ci-devant parlé. Nous y entrames imprudemment, ne sachant guere où nous allions, & fumes surpris de voir tant de vaisseaux allans & venans, & quelques uns à l'ancre : Mais nous le fumes encore bien davantage de voir une ville aussi grande que la place voisine la plus Orientale où les Tartares avoient garnison. Nous n'avions cru ni souhaité voir personne, & nôtre dessein étoit de nous tenir cachez; Mais enfin nous trouvant si avancez, nous entrames hardiment dans le havre, & envoyames incontinent nôtre Canot à la place.

Les nôtres furent reçus en mettant pied à terre par un Officier; & nôtre Quartier-Maître, qui étoit la personne la plus considerable, fut mené au Gouverneur, qui lui demanda de quelle nation nous étions, & quelles affaires nous avions. Il répondit que nous étions Anglois, & que nous allions à Amoi, ou Anhay, ville située sur une riviere navigable dans une Province de la Chine nommée Fokien, place de fort grand commerce, & où il y a quantité de vaisseaux, comme aussi sur toutes ces côtes en general, à ce que j'ai appris de diverses personnes qui y ont été. Il dit encore qu'ayant été endommagez par une tempête, nous étions venus-là nous radouber, avant que de hazarder plus loin; & que nôtre dessein étoit d'y demeurer jusques après le plein de la Lune, de peur d'une autre

autre tempête. Le Gouverneur lui dit que nous aurions pu radouber nôtre vaisseau à Amoy plus commodément que là ; qu'il avoit eu avis que deux vaisseaux Anglois y étoient déjà arrivez, & qu'il seroit toûjours prêt à nous assister en tout ce qu'il pourroit ; mais que pour le commerce il n'y faloit pas songer-là, & qu'il falloit aller aux villes qui avoient la liberté de recevoir les Marchands étrangers, qui étoient Amoy & Macao. Celle-ci est encore une ville de grand commerce, située sur une Isle qui est à l'embouchure de la riviere de Canton. C'est une place forte, gardée par une forte Colonie de Portugais : mais dépendante néanmoins du Gouverneur Chinois, les gens duquel occupent la moitié de la place, & imposent aux Portugais les taxes que bon leur semble, car ils n'osent pas desobliger les Chinois de peur de perdre leur commerce. Le Gouverneur néanmoins dit fort honnêtement à nôtre Quartier-Maître, que nous aurions tout ce dont nous avions besoin pourvû qu'il se trouvât dans la place ; mais qu'il ne falloit point venir à terre, & qu'il envoyeroit des gens à bord pour savoir ce qui nous manquoit ; avec ordre de nous le faire tenir. Que cependant nous pouvions aller aux autres Isles & acheter des rafraichissemens des Chinois. Après ce discours, le Gouverneur donna congé à nôtre homme, lui fit present d'une petite cruche de farine, de trois à quatre gros tourteaux de fort beau pain, d'environ une douzaine de pommes de pin, & de Melons d'eau, le tout fort bon dans son espece, avec ordre de le donner de sa part au Capitaine.

Le

Le lendemain un Officier de considération vint à bord avec une nombreuse suite. Il portoit un bonnet de soye noire d'une mode particuliere, avec des plumets noirs & blancs qui entouroient presque tout le derriere de sa tête, & étoient placez debout. Le dehors de ses habits étoit de soye noire. Son juste-au-corps étoit noir & ouvert, lui descendant jusques aux genoux : Ses Haut-de-chausses étoient de la même étofe. Il avoit sous son juste-au-corps d'autres habillemens de soye d'une autre couleur. Il avoit des Botes noires & molletes. Tous ceux de sa suite étoient fort propres & en habits de soye noire, ayant tous de petites botes noires, & des bonnets de la même couleur. Ces bonnets ressembloient à la Couronne d'un chapeau fait de feüilles de Palmeto, & avoient de l'air de nos chapeaux de paille, mais sans bords, & ne descendans que jusques aux oreilles. Ils n'avoient point de plumets, mais seulement au haut un bouton long, & entre le bouton & le bonnet descendoit tout autour aussi bas que le bonnet un gros poil comme le crin d'un cheval, teint, à ce que je croi, en rouge clair.

Cet Officier vint à bord avec un present de la part du Gouverneur, composé d'une jeune Genice fort grasse, & d'un goût si excellent, que je n'ai jamais mangé de meilleur bœuf dans les païs étrangers. Elle étoit petite, mais fort doduë. Il y avoit de plus deux gros Cochons, quatre Chevres, deux corbeilles de fine farine, vingt gros tourteaux plats d'un beau pain de fort bon goût, deux grandes cruches d'Arack, fait de Ris, à ce que je pense, & que les Chinois appellent Sam Shu, & enfin cinquante cinq cruches de Hog Shu,

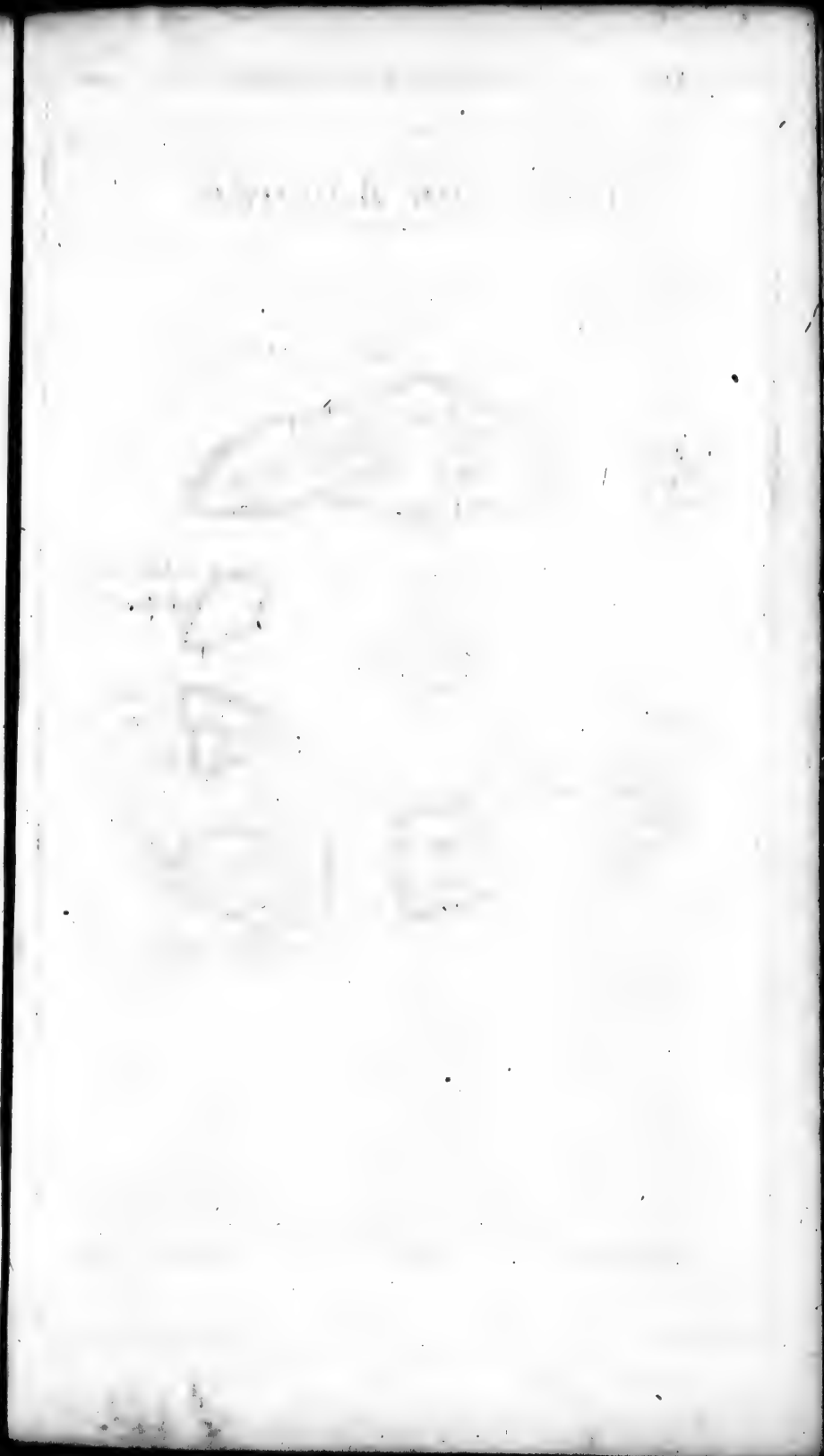
Shu, comme ils l'appellent, & nos Européens après eux. C'eſt une liqueur forte, faite de froment, à ce qu'on m'a dit. Elle reſſemble au Mume, & le goût en eſt fort approchant. Elle eſt agréable & corroborative. Nos Matelots l'aiment beaucoup, & la boivent par délices. A peine va-t-il un vaiſſeau à la Chine que l'équipage ne s'en retourne gras en beuvant de cette liqueur, dont chacun en apporte au logis une bonne proviſion de cruches. On la met dans de petites cruches blanches & renforcées qui tiennent près d'une pinte. La double cruche tient environ deux pintes. Ces cruches ſont petites par le bas, & vont en groſſiſſant juſques au ventre qu'elles ont aſſez gros; De-là en haut elles vont en diminuant juſqu'à la gueule qui eſt fort petite & fort épaiſſe. On la bouche d'une petite piece coupée en rond, & de la juſte grandeur qu'il faut pour couvrir l'entrée de la cruche. Sur ce bouchon on met un morceau de papier, & ſur le papier une groſſe maſſe d'argile preſqu'auſſi groſſe que la cruche même. A cette argile on fait un trou par où l'on fait paſſer le cou de la cruche, qui eſt rond & d'environ quatre pouces de long; & cela pour conſerver la liqueur. Si elle prend du vent, elle s'aigrit incontinent: Auſſi quand nous en achetons des vaiſſeaux qui reviennent de la Chine à Madere ou Fort ſaint George où elle ſe vend; ou bien des Chinois mêmes de qui j'en ai acheté à Achin & à Bencouli dans l'Iſle de Sumatra; ſi l'argile eſt fenduë ou la liqueur trouble ou pleine de lie, on la leur fait reprendre. Une bouteille d'une pinte coûte ſix ſous. Outre ce preſent du Gouverneur, un Capitaine

ne de vaiſſeau envoya deux cruches d'Arack, quantité de pommes de pin, & de Melons d'eau.

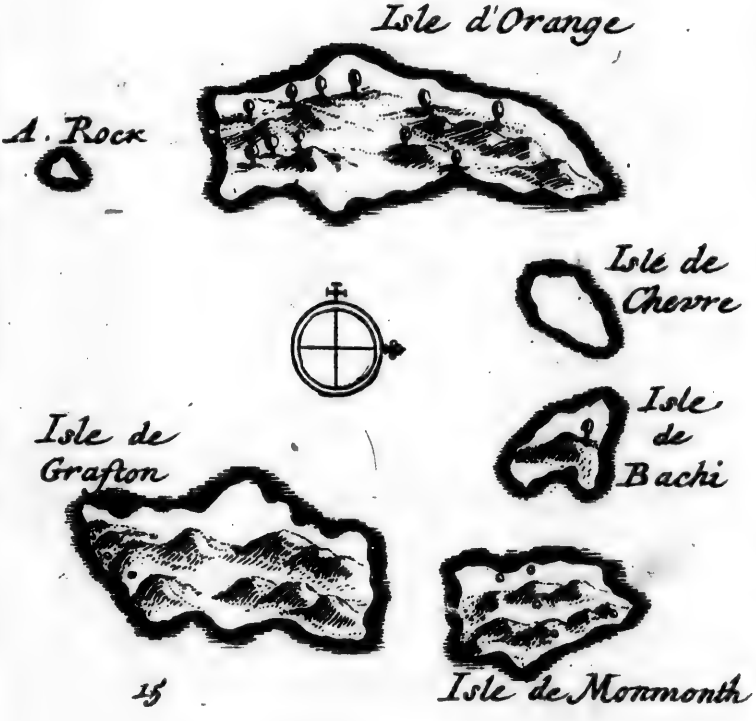
Le Capitaine Reed envoya au Gouverneur une épée d'argent à l'Eſpagnole fort proprement faite, une carabine d'Angleterre, & une Chaine d'or; & quand l'Officier alla à terre, il fut ſalué de trois volées de Canon. L'après-midi, le Gouverneur renvoya le même Officier complimenter le Capitaine Reed, & l'aſſeurer qu'il reconnoîtroit ſes faveurs avant nôtre départ: Mais il fit depuis ſi mauvais tems, qu'aucun bateau ne put venir à bord.

Nous demeurames là juſqu'au 22. que nous remimes à la voile par un vent de Sud-Oüeſt & aſſez beau tems. Nous faiſions route vers les Iſles auſquelles nous nous étions déterminez d'aller, & qui ſont ſituées entre Formoſa & Luçon. Elles ne ſont point nommées dans nos cartes, & ne ſont déſignées que par la figure 5. pour marquer qu'elles ſont 5. en nombre. Nous avions cru que ces Iſles n'étoient pas habitées, puiſque nos Hydrographes ne leur donnoient point de nom, & nous eſperions par conſequent que nous y ſerions en ſeureté, & à bonne portée de l'Iſle de Luçon que nous nous propoſions encore de viſiter.

En allant à ces Iſles nous côtoyames le Sud-Oüeſt de Formoſa que nous laiſſames à basbord. C'eſt une grande Iſle qui eſt du côté du Midi à 21. degrez 20. minutes, & du côté du Nord à 25. degrez 10. minutes de latitude Septentrionale: On compte ſa longitude depuis 142. degrez 5. minutes juſqu'à 143. degrez 16. minutes Eſt du Pic de Teneriſ-



ISLES DE BASHEE



15

neriffe. Auſſi eſt elle étroite, & traverſée par le Tropique du Cancer. Elle eſt haute & pleine de bois, & a été autrefois habitée par les Chinois. Les Marchands Anglois y alloient alors ſouvent parce qu'il y a un fort bon havre où les vaiſſeaux ſont en ſeureté. Mais depuis que les Tartares ont conquis la Chine, ils ont ruiné le havre à ce qu'on m'a dit, pour empêcher que les Chinois qui s'étoient ſoulevez ne s'y fortifiaſſent; & ont voulu que les Marchands allaſſent & commerçaſſent par la terre ferme.

Le 6. d'Août nous arrivames aux 5. Iſles où nous avions deſſein d'aller, & moüillames à l'Orient de la plus Septentrionale, à 15. braſſes d'eau, & à la longueur d'un cable de la côte. Nous y trouvames contre nôtre attente un grand nombre d'habitans. Il y a trois grandes villes à une lieuë de la mer, & une quatriéme plus grande qu'aucune des trois autres, derriere une petite montagne, & peu éloignées auſſi de la mer, comme nous les vimes enſuite. Les Iſles, ſuivant mon obſervation, ſont à 20. degrez 20. minutes de latitude Septentrionale; car je pris là la hauteur, & je trouve que leur longitude eſt ſuivant nos cartes de 141. degrez 50. minutes. Comme ces Iſles n'avoient point de noms particuliers dans nos cartes, quelques-uns des nôtres ſe ſervirent du privilege des gens de marine, & leur donnerent des noms à leur mode. Il y a 3. de ces Iſles qui ſont aſſez grandes; mais la plus Occidentale eſt celle qui l'eſt le plus. Les Hollandois qui étoient parmi nous nommerent celle-ci l'Iſle du Prince d'Orange à l'honneur de nôtre preſent Roi. Elle a environ 7. à 8. lieuës de

long,

long, & deux de large. Elle eſt entre le Nord & le Sud. Les 2. autres grandes ſont à environ 4. ou 5. lieues à l'Orient de celle-ci. La plus Septentrionale eſt celle où nous mouillames. D'abord que nous eumes mis pied à terre, je la nommai l'Iſle de Grafton, parce que ma femme étoit de la maiſon de la Ducheſſe de ce nom, & je la laiſſai à l'hôtel d'Arlington quand je partis pour mon voyage. Cette Iſle a environ quatre lieuës de long, & une & demie de large, s'étendant du Nord au Sud. Nos matelots appellerent l'autre l'Iſle de Montmouth. Elle eſt à environ une lieuë de l'Iſle de Gratſon du côté du Midi. Elle eſt d'environ trois lieuës de long, & d'une de large, ſituée comme l'autre. Entre l'Iſle de Montmouth & la partie Méridionale de l'Iſle d'Orange, il y a deux petites Iſles rondes, ſituées à l'Eſt. Nos gens nommerent unanimment la plus Orientale l'Iſle de Bachi, du nom d'une liqueur qu'on y boit tous les jours abondamment. Ce nom lui fut donné aprés que nous y eumes mouillé. L'autre qui eſt la plus petite de toutes, fut nommée l'Iſle des Chevres, parce qu'il y en a quantité. Au Nord de toutes ces Iſles il y a 2. hauts rochers.

L'Iſle d'Orange qui eſt la plus grande de toutes, n'eſt pas habitée. Elle eſt haute, plate, & unie au milieu; mais près de la mer ce ne ſont que rochers eſcarpez. Auſſi ne pûmes nous point aller à terre, comme nous fimes dans toutes les autres.

J'ai toûjours remarqué que dans les endroits où la côte eſt défenduë par des rochers eſcarpez, la mer y eſt très-profonde, & qu'il eſt rare d'y pouvoir ancrer:

Et

Et au contraire dans les lieux où la terre panche du côté de la mer, quelque élevée qu'elle ſoit plus avant dans le pays, le fond y eſt bon, & par conſequent l'ancrage. A proportion que la côte panche ou eſt eſcarpée prés de la Mer, à proportion trouvons-nous auſſi communément, que le fond pour ancrer eſt plus ou moins profond ou eſcarpé: Auſſi mouillons-nous plus prés ou plus loin de la terre, comme nous jugeons à propos; car il n'y a point que je ſache de côte au monde, ou dont j'aye entendu parler, qui ſoit d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts & des bas. Ce ſont ces hauts & ces bas, ces montagnes & ces vallées qui font les inégalitez des côtes & des bras de Mer, des petites Bayes & des havres, &c. où l'on peut ancrer ſeurement, parce que telle qu'eſt la ſurface de la terre tel eſt ordinairement le fond qui eſt couvert d'eau. Ainſi l'on trouve pluſieurs bons havres ſur les côtes où la terre borne la Mer par des rochers eſcarpez; & cela parce qu'il y a des pentes ſpacieuſes entre ces rochers. Mais dans les lieux où la pente d'une montagne ou d'un rocher n'eſt pas à quelque diſtance en terre d'une montagne à l'autre, & que comme ſur la côte de Chili & du Perou le penchant va du côté de la Mer, ou eſt dedans; que la côte eſt perpendiculaire ou fort eſcarpée depuis les montagnes voiſines, comme elle eſt en ces païs-là depuis les montagnes d'Andes qui regnent le long de la côte, la Mer y eſt profonde; & pour des havres ou bras de Mer il n'y en a que peu ou point. Toute cette côte eſt trop eſcarpée pour y ancrer, & je ne connois point de côte où il y ait ſi peu de rades commodes

modes aux vaisseaux. Les côtes de Galice, de Portugal, de Nortvegue, de Terre Neuve, &c. sont comme la côte du Perou, & des hautes Isles de l'Archipel; mais moins dépourvûes de bons havres. Là où il y a de petits espaces de terres, il y a de bonnes Bayes aux extrémitez de ces espaces, dans les lieux où ils s'avancent dans la mer, comme sur la côte de Carracos, &c. Les Isles de Jean Fernando, de sainte Helene, &c. sont des terres hautes dont la côte est profonde. Generalement parlant tel qu'est le fond qui paroît au dessus de l'eau, tel est celui que l'eau couvre, & pour moüiller sûrement il faut ou que le fond soit au niveau, ou que sa pente soit bien peu sensible; car s'il est escarpé l'ancre glisse & le vaisseau est emporté. De-là vient que nous ne nous mettons jamais en devoir de moüiller dans les lieux où nous voyons les terres hautes, & des montagnes escarpées qui bornent la mer. Aussi étant à vûë des Isles des Etats proches de la terre Del Fuego, avant que d'entrer dans les mers du Sud, nous ne songeames seulement pas à moüiller après que nous eumes vû la côte, parce qu'il nous parut près de la mer des rochers escarpez. Cependant il peut y avoir de petits havres où des barques ou autres petits bâtimens peuvent moüiller; mais nous ne nous mimes pas en peine de les chercher.

Comme les côtes hautes & escarpées ont ceci d'incommode, qu'on n'y moüille que rarement, elles ont aussi ceci de commode qu'on les découvre de loin, & qu'on en peut approcher sans danger. Aussi est-ce pour cela que nous les appellons côtes hardies, ou pour parler plus naturellement, côtes exhaussées.

Mais

Mais pour les terres basses, on ne les voit que de fort près, & il y a plusieurs lieux dont on n'ose approcher, de peur d'échoüer avant que de les appercevoir. D'ailleurs il y a en plusieurs des bancs qui se forment par le concours des grosses rivieres qui des terres basses se jettant dans la mer.

Ce que je viens de dire, qu'on moüille d'ordinaire sûrement près des terres basses, peut se confirmer par plusieurs exemples. Au Midi de la Baye de Campêche, les terres sont basses pour la plûpart; aussi peut-on ancrer tout le long de la côte; & il y a des endroits à l'Orient de la ville de Campêche, où vous avez autant de brasses d'eau que vous êtes éloignez de la terre, c'est-à-dire, depuis neuf ou dix lieuës de distance, jusques à ce que vous en soyez à quatre lieuës, & de-là jusqu'à la côte, la profondeur va toûjours en diminuant. La Baye de Honduras est encore un païs-bas, & continuë de même tout le long de-là aux côtes de Porto-bello & de Carthagêne, jusques à ce qu'on soit à la hauteur de sainte Marthe. De-là le païs est encore bas jusques vers la côte de Carraccos qui est haute. Les terres des environs de Surinam sur la même côte sont basses, & l'ancrage y est bon. Il en est de même de-là à la côte de Guinée. Telle est aussi la Baye de Panama, & les livres de Pilotage ordonnent aux Pilotes d'avoir toûjours la sonde à la main, & de ne pas approcher d'une telle profondeur soit de nuit soit de jour. Sur les mêmes mers depuis les hautes terres de Guatimala en Mexique jusques à Californie, la plus grande partie de la côte est basse, aussi y peut-on moüiller surement. En Asie la côte de la Chine, les Bayes de Siam & de Bengale,

gale, toute la côte de Coromandel, & la côte des environs de Malaga, & près de-là l'Isle de Sumatra du même côté, la plûpart de ces côtes sont basses & bonnes pour ancrer. Mais à côté de l'Occident de Sumatra, les côtes sont escarpées & hardies. Telles sont aussi la plûpart des Isles situées à l'Orient de Sumatra, comme les Isles de Borneo, de Celebes, de Gilolo, & quantité d'autres Isles de moindre considération, qui sont dispersées par-ci par-là sur ces mers, & qui ont de bonnes rades, avec plusieurs fonds bas: Mais les Isles de l'Ocean de l'Inde Orientale, sur tout l'Oüest de ces Isles, sont des terres hautes & escarpées, principalement les parties Occidentales non seulement de Sumatra, mais aussi de Java, de Timor, &c. On n'auroit jamais fait si l'on vouloit produire tous les exemples qu'on pourroit trouver. On dira seulement en general, qu'il est rare que les côtes hautes soient sans eaux profondes, & au contraire les terres basses & les mers peu creuses se trouvent presque toûjours ensemble.

Après cette digression, retournons aux autres Isles. Celles de Montmouth & de Grafton sont extrêmement montueuses, & il y a plusieurs de ces précipices escarpez dont je ferai une description particuliere. Les deux petites Isles sont plates & unies. Il y a seulement dans l'Isle de Bachi une montagne escarpée & maigre, mais l'Isle des Chévres est tout à fait plate & unie.

Le terroir de ces Isles est rouge pour la plûpart; mais il y a des vallées où il est noir. Les montagnes sont extrêmement pierreuses; & les vallées bien arrosées de ruisseaux d'eau douce

douce qui se jettent dans la mer en differens endroits. Le terroir est assez fertile, & principalement dans les vallées. Il y vient une assez grande quantité d'arbres qui ne sont pas extrêmement gros, quoi que l'herbe y soit grosse. Il y a de petite herbe aux côtes des montagnes, & des montagnes même où il se trouve des mines. Il y eut des insulaires qui nous dirent, que le métal jaune qu'ils nous montrerent, & dont je parlerai plus au long, venoit de ces montagnes.

Les fruits de ces Isles sont quelques Plantains, des Bananes, des pommes de pin, des citroüilles, des cannes à sucre, &c. Il pourroit y en avoir davantage, si les habitans le vouloient, car le terroir paroît assez fertile. Il y a force Patates & Yames, qui sont l'aliment ordinaire des gens du païs qui s'en servent au lieu de pain; car pour le peu de Plantain qu'ils ont ils le mangent au lieu de fruit. Il y a aussi du coton qui croît sur de petites plantes.

Il y a quantité de Chevres & de cochons, mais peu de volaille soit sauvage soit domestique. J'ai toûjours remarqué dans tous les voyages que j'ai faits aux Indes Orientales & Occidentales, que dans les lieux où il y a quantité de grain, c'est-à-dire, de Ris en un endroit, & de Mahis dans un autre, il y a aussi quantité de volaille: Mais en ces païs-là il y a peu d'oiseaux, & les habitans ne s'y nourrissent que de fruits & de racines. Le peu d'oiseaux domestiques qu'il y a sont des Perruches & quelques autres petits oiseaux. La volaille domestique sont des coqs & des poules.

Les Isles de Montmouth & de Grafton sont

fort habitées : Mais il n'y a qu'une ville dans l'Isle de Bachi. Les Originaires de ces Isles sont petits & ramassez : Ils ont en general le visage rond, le front bas, & les sourcils gros, les yeux couleur de noisete & petits ; & cependant plus gros que ceux des Chinois ; les levres & la bouche ni grandes ni petites ; les dents blanches ; les cheveux noirs, épais & lisses qu'ils portent fort courts, ne passant justement que les oreilles, & pas plus longs d'un côté que de l'autre.

Ils ne portent ni chapeau, ni bonnet, ni Turban, ni rien pour se garantir du Soleil. Les hommes pour la plûpart n'ont qu'un simple petit linge pour couvrir leur nudité. Il y en a qui portent une espece de juste-au-corps fait de feüilles de Plantains qui sont aussi rudes qu'une peau d'ours. Je n'ai jamais rien vû de si raboteux. Les femmes portent une espece de jupon de coton qui leur descend un peu plus bas que les genoux. Ce jupon est d'une grosse toile qu'ils font eux-mêmes de leur coton. Les hommes & les femmes portent aux oreilles de grandes bagues faites du métal jaune, dont on a ci-devant parlé : Si c'est de l'or ou non, c'est ce que je ne puis pas dire positivement. Je l'ai crû or : Il étoit pesant, & de la couleur de nôtre or pâle. Je voudrois bien en avoir apporté pour contenter ma curiosité ; mais je n'eus pas dequoi en acheter. Le Capitaine Reed eût deux de ces bagues pour du fer qui est fort recherché. Il en auroit acheté davantage, car il le trouvoit à bon marché, mais la pâleur du métal faisoit que lui & ses gens se défioient que ce ne fût pas du vrai or. Pour moi j'aurois couru les risques d'en acheter une petite partie ;

tie ; mais comme je n'avois rien à la grande quantité de fer que nous avions à bord, & que les Marchands d'Angleterre l'avoient confié au Capitaine Swan, je n'osai pas le troquer.

Quand les bagues étoient polies, elles paroissoient très-claires ; mais le tems les changeoit & les rendoit d'un jaune pâle. Pour les décrasser on fait une petite pâte molle de terre rouge dont on barbouille la bague qu'on jette ensuite dans le feu, où elle demeure jusques à ce qu'elle soit rouge. Alors on la tire, on la fait refroidir dans l'eau, on en ôte la pâte ; & elle paroît claire & luisante comme auparavant.

Ces Insulaires n'ont que de petites maisons basses. Les côtez qui sont faits de petits piquets fermez de branches, n'ont pas au de-là de quatre pieds & demi de haut, & les piquets n'ont pas plus de sept à huit pieds de hauteur. A un bout de la maison il y a un foyer, & à l'autre des planches pour se coucher. Ils demeurent ensemble dans de petits villages bâtis aux côtez & aux sommets des montagnes pierreuses, ayant trois à quatre rangs de maisons les unes sur les autres, & sur des précipices si escarpez, qu'on monte aux maisons du premier rang avec une échelle de bois, & de là à tous les étages de la maison qui est au dessus, car on ne peut point monter autrement. La plaine du premier précipice est quelquefois si grande qu'il y a assez de place pour bâtir un rang de maisons tout le long des bords, & pour laisser une ruë fort étroite qui régne tout le long devant les portes entre le rang des maisons & le pied d'un second précipice, dont l'esplanade est en quelque

maniere au niveau du faite des maisons d'en bas, & ainsi du reste. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rang ou ruë, est à peu prés au milieu, dans un defilé serré qu'on a laisse exprès ; & comme chaque côté de la ruë est aussi sur un precipice, on n'a qu'à tirer l'échelle si l'on est attaqué, & alors on ne sauroit monter qu'en grimpant comme on feroit sur une muraille perpendiculaire : & pour n'être pas attaqué d'en hant, on a soin de bâtir sur une montagne qui penche d'un côté vers la mer, ou sur un précipice haut, escarpé, perpendiculaire, & entierement inaccessible. Ces precipices sont naturels, car les rochers paroissent si durs, qu'on n'y peut faire aucuns ouvrages ; & il n'y a point de marques qui fassent juger que l'art y ait jamais été employé. Il y a dans l'Isle de Bachi un rocher de cette nature qui a le dos tourné tout contre la mer, & sur lequel on a bâti. Les Isles de Montmouth & de Grafton ont beaucoup de ces montagnes & de villages ; & les gens du païs soit par crainte des Avanturiers ou ennemis étrangers, ou de peur que quelqu'un d'entr'eux ne s'avise de faire des factions, ne bâtissent que dans ces lieux fortifiez par la nature. Je croi que c'est à cause de cela que l'Isle d'Orange, quoi que la plus grande, & aussi fertile qu'aucune des autres, étant au niveau, par consequent exposée, n'est point habitée. Je n'y ai jamais vû ni précipices ni villages de cette nature.

Ces Insulaires sont aussi assez ingenieux à faire des bâteaux. Leurs petites chaloupes ressemblent beaucoup à celles dont on se sert à Deal, si ce n'est, qu'elles ne sont pas si gros-

grosses, & qu'elles sont faites de planches fort étroites attachées avec des chevilles de bois, & des clous. Ils en ont aussi d'assez grandes pour porter quarante à cinquante hommes. Celles-ci ont 12. à 14. rames d'un côté. Elles ressemblent beaucoup aux petites, & sont à double banc, c'est-à-dire, que deux hommes sont assis sur un même banc, & rament l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ils connoissent l'usage du fer, & savent le mettre en œuvre. Leurs souflets sont comme ceux des Mindanayans.

L'occupation ordinaire des hommes est la pêche; mais je ne les ai jamais vû prendre beaucoup de poisson. Peut-être est ce parce qu'il est plus abondant en certains tems qu'en d'autres. Les femmes ont soin des Plantations.

Je ne les ai jamais vû tuer pour eux, ni Chevres ni Cochons; Cependant ils demandoient le ventre des Chevres qu'ils nous vendoient: Et si nos matelots les jettoient à la Mer, ils les ramassoient & les peaux des Chevres aussi. Ils ne touchoient point aux boyaux des cochons; mais pour les peaux des chevres, si nos gens jettoient ce qui leur en restoit, aprés qu'ils avoient fait des saucisses, les Insulaires les emportoient à terre, faisoient du feu, flamboient le poil, & grilloient ensuite la peau sur les charbons jusques à ce qu'ils la jugeoient bonne à manger; & alors ils la machoient, la mettoient en pieces avec les dents, & l'avalloient enfin. Un ventre de Chevre est pour eux un excellent plat. Voici comme ils l'accommodent. Ils jettent dans leur pot toute l'herbe à demi hachée & toutes les cruditez qui se trouvent dans le ventricule, ils mettent ce pot sur le feu, & le remuent sou-

ſouvent. Cela fume & enfle comme de la boüillie, le vent en fait ſortir le ferment & rend une puanteur de fort mauvais goût. Pendant que cela ſe fait s'ils ont quelque poiſſons, comme ils en avoient ordinairement deux ou trois petits, on les nettoye bien en gens qui n'aiment pas, diroit on, la mal propreté, ſéparant la chair d'avec les arêtes, & la coupent enſuite le plus menu qu'ils peuvent. Après que leur pot a bien boüilli, ils l'ôtent du feu, y jettent un peu de ſel, & mangent ce qui eſt dedans avec le poiſſon crud coupé par petits morceaux. Cette ordure tirée du ventricule de la Chevre ainſi aprêtée, ſemble des herbes boüillies & hachées menu. Ils mangent cela avec les doigts comme les Mores leur Pilaw ou Brouet; car ils ne ſe ſervent point de Cuiliers.

Ils ont un autre ragoût fait d'une eſpece de ſauterelles qui ont le corps d'environ un pouce & demi de long, & de la groſſeur du bout du petit doigt. Leurs ailes ſont larges & minces, & leurs jambes longues & petites. C'étoit alors la ſaiſon de l'année où ces animaux viennent en foule, & par groſſes troupes, manger les feüilles de Patates & autres herbes. Les Inſulaires vont avec des filets, & en prennent une pleine pinte d'un coup de balay. Quand ils en ont aſſez, ils les emportent chez eux, & les font griller ſur le feu dans un pot de terre. Les ailes & les jambes ſe détachent alors, & la tête & le corps deviennent rouges comme des Chevretes boüillies, de brunes qu'elles étoient auparavant. Comme le corps eſt fort plein, c'eſt une viande fort humide. Pour la tête elle craque entre les dents. J'ai mangé une fois de ce ragoût, & l'ai trouvé aſſez bon:

Mais

Mais pour l'autre, mon estomac ne sauroit le soufrir.

Ils ne boivent ordinairement que de l'eau, non plus que tous les autres Indiens. Ils ont outre cela une liqueur qu'ils font de jus de Cannes à sucre. Ils la font boüillir, & y mêlent de petites graines noires. Quand elle a bien boüilli, ils la mettent dans de grandes cruches, & la laissent travailler 2. ou 3. jours. Dès qu'elle ne travaille plus, elle devient claire, & est incontinent bonne à boire. Cette liqueur est excellente, & ressemble fort à nôtre biere d'Angleterre, soit pour la couleur ou pour le goût. Elle est extrêmement forte, & je croi aussi fort saine, car nos gens qui en burent vigoureusement durant plusieurs semaines, & s'en enyvrerent souvent, n'en furent point malades. Les Insulaires en apportoient tous les jours une grande quantité à ceux qui étoient à terre; car une partie de nôtre équipage travailloit dans l'Isle de Bachi, à laquelle on donne ce nom à cause de cette liqueur potable, parce que c'est ainsi que les gens du païs apellent cette boisson. Comme elle ne coûtoit pas beaucoup, nos gens aussi en beuvoient volontiers. Cette liqueur donc & le grand usage qu'on en fait determinerent nos gens de donner à toutes ces Isles le nom d'Isles de Bachi.

Je ne sai quelle langue parlent les habitans, car elle n'a pour le son aucune afinité au Chinois qui se parle beaucoup entre les dents, non plus qu'au Malayan. Ils apelloient Fullawan le métal dont étoient faites les bagues de leurs oreilles; & ce métal est le même que les Mindanayans apellent or. Ainsi il y a apparence, que leur langue a du rapport à celle des

Isles Philippines ; car c'est le nom que tous ces Indiens en general donnent à l'or. Je ne pus point savoir d'où ils tirent leur fer ; Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils vont avec leurs grands bâteaux au Nord de Luçon, & que c'est de cette Isle qu'ils le tirent. Je n'y vis que du fer, & des morceaux de peaux de Bufles, que je jugeai qu'ils achetoient des Etrangers. Leurs habits étoient de ce qu'ils faisoient venir chez eux.

Leurs armes sont des Lances de bois, & ils en ont peu qui ayent du fer au bout. C'est-là tout ce qu'ils ont d'armes. Leur cuirasse est un morceau de peau de Bufle, fait comme la casaque de nos Rouliers, sans manches, & cousu ensemble par les deux bouts avec des trous pour passer la tête & les bras. Cette cuirasse ou juste-au-corps de Bufle leur descend jusqu'aux genoux. Il est juste vers les épaules ; mais par le bas il y a 3. pieds de large, & autant d'épaisseur que de largeur.

Je n'ai remarqué parmi eux aucun service religieux ; aussi n'ont-ils point d'Idoles. Il ne m'a pas paru non plus qu'ils estiment un jour plus que l'autre, ni que les uns ayent plus d'autorité que les autres ; il m'a semblé au contraire qu'ils étoient tous égaux, à cela près seulement que chacun est maître chez soi, & que les enfans honorent & respectent leurs parens.

Il y a néanmoins apparence qu'ils ont quelque loi ou coûtume pour se gouverner ; Car pendant le séjour que nous y fimes je vis enterrer un jeune homme tout vivant, & c'étoit pour vol autant que nous pumes le comprendre. On fit un grand trou, & il y vint une grande affluence de peuple pour dire le dernier

nier adieu au coupable. Il y avoit entr'autres une femme qui faiſoit de grandes lamentations, & qui défit les bagues que le criminel avoit aux oreilles. Nous crumes que c'étoit ſa mere. Le patient ayant dit adieu à cette femme & à quelques autres perſonnes, fut mis dans le trou, & couvert de terre. Il ne fit pas la moindre agitation, & reçût tranquillement ſa peine. On jetta de la terre ſur lui, & on l'étoufa.

Ils n'ont qu'une femme avec laquelle ils vivent fort bien; & les enfans ſont fort obeïſſans au pere & à la mere. Les Garçons vont à la pêche avec leurs peres, & les filles demeurent à la maiſon avec leurs meres. Quand elles ont aſſez de force on les envoye aux plantations foüir des Yames & des Patates, dont elles apportent tous les jours au logis ſur leurs têtes autant qu'il en faut pour toute la famille, car ils n'ont ni Ris ni Mahis.

Leurs plantations ſont dans les vallées aſſez éloignées des maiſons. Chacun a un morceau de terre en propriété, qu'il cultive pour ſon uſage, & dont il tire ſuffiſamment pour ne rien emprunter de ſon voiſin.

Quoiqu'ils paroiſſent ſales à leurs ragoûts de ventres de Chevres, ils ſont d'ailleurs fort propres en leurs perſonnes tant les hommes que les femmes. Ce ſont les gens les plus paiſibles & les plus civils que j'aye jamais rencontrez. Je n'ai jamais remarqué, qu'ils ſe ſoient mis en colere les uns contre les autres. J'ai regardé avec admiration de voir à bord de nôtre vaiſſeau vingt à trente bâteaux tout à la fois, ſans qu'il ſoit arrivé le moindre démêlé; au contraire tout étoit paiſible & honnête, chacun tachoit de ſe ſe-

courir dans le besoin. Nul bruit, nulle apparence de mécontentement ; &, quoiqu'il arrivât quelquefois des traverses, qui auroient pû mettre d'autres gens aux mains, tout cela néanmoins ne fut pas capable de les émouvoir. Ils boivent aussi quelquefois, & s'échauffent en beuvant ; cependant je n'ai jamais remarqué pour cela le moindre emportement en eux. Non seulement ils sont honnêtes entr'eux, mais aussi fort obligeans & fort genereux à l'égard des Etrangers ; & contre l'ordinaire, leurs enfans ne nous faisoient rien de desobligeant. A la verité quand nous allions chez eux, les femmes nous demandoient modestement quelques guenilles ou petits morceaux de toile pour enveloper leurs enfans ; ce qu'elles faisoient en nous les montrant. Il est ordinaire de demander parmi toutes ces nations barbares ; cependant on demandoit ici avec moins d'importunité qu'ailleurs. Pour les hommes ils ne demandent jamais rien. Il ne nous fut rien derobé qu'une fois, qui fut la premiere fois que nous mouillames comme je le dirai, dans la suite ; mais depuis, ils en userent envers nous avec beaucoup d'équité & de sincerité, & nous reçurent chez eux le mieux du monde, avec du Bachi dont ils nous regaloient. S'ils n'en avoient pas chez eux, ils en achetoient une cruche de leurs voisins, & s'asseyoient avec nous. Nous les voyions aller & donner une piece ou deux de leur or pour quelques cruches de Bachi. Parmi des Indiens Barbares comme ceux-ci paroissent l'être, j'admirois de voir acheter & vendre ; chose qui n'est pas ordinaire, non plus que de converser avec des Etrangers avec tant de franchise ;

&

& d'aller à bord de leurs vaisseaux avec si peu de précaution. Cependant le peu de commerce qu'ils font peut les avoir portez à cela. A ces petits régales eux & leur famille, femmes & enfans beuvoient avec de petites calebaces. Quand ils étoient seuls, ils beuvoient les uns aux autres; mais quand nous y étions, ils beuvoient d'abord toûjours à quelqu'un de nous.

Ils n'ont aucune monnoye; mais ils ont de petits morceaux du métal dont j'ai parlé, qu'ils lient bien surement dans des feüilles de Plaintain ou autres. Ils troquent ce métal pour ce qu'ils ont besoin, & en donnent une petite quantité, environ deux à trois grains pour une cruche de Bachi qui contiendra cinq à six Gallons. Ils n'ont point de balances, & le donnent à la vûë.

Revenons maintenant à nos affaires. J'ai ci devant dit que nous moüillames-là le sixiéme d'Août. Pendant que nous ferlions nos voiles, il vint à bord près de cent bâteaux, où il y avoit dans chacun trois à quatre Insulaires; ensorte que nôtre tillac étoit tout plein de monde. Nous eumes d'abord peur de tant de gens; c'est pourquoi nous fimes porter à la poupe vingt à trente petites armes, & mimes trois à quatre hommes en sentinelle avec leurs fusils à la main, & prêts à faire feu sur eux, s'ils se mettoient en devoir de nous insulter. Mais ils furent fort paisibles. Ils se contenterent d'enlever de vieille ferraille qu'ils trouverent sur nôtre tillac, & prirent aussi les bandes de fer de nôtre pompe, & les chevilles des roues de nos affuts avant que nous nous en apperçussions. Un des nôtres apperçut enfin qu'ils étoient fort empressez

preſſez à en arracher une, & ſe ſaiſit du larron qui ſe mit d'abord à crier. Le reſte ſauta incontinent hors du vaiſſeau, les uns dans leurs bateaux, les autres dans la mer, & s'en retournerent tous à terre. Mais nous étant aperçus de leur épouvante, nous fimes de grandes careſſes à celui qui étoit en arrêt, & qui n'avoit fait que trembler depuis. Nous lui donnames enfin un petit morceau de fer, après quoi il ſauta dans l'eau, & alla rejoindre à la nage ſes Camarades qui rodoient autour de nôtre vaiſſeau pour voir quel en ſeroit le denouement. Nous leurs fimes alors ſigne de revenir à bord, ne voulant pas perdre l'occaſion de faire commerce avec eux. Il y en eût qui revinrent, & ils furent toûjours depuis fort honnêtes & fort civils.

Nous envoyames incontinent après un Canot à terre pour être informez de leur maniere de vivre, & des proviſions qu'ils avoient. L'équipage de nôtre Canot fut fort bien regalé de Bachi, vit quantité de Cochons, & en apporta quelques-uns à bord. Après cela ces Inſulaires nous apporterent & des Cochons & des Chevres, & il ne ſe paſſoit point de jour, qu'il ne vînt des bateaux chargez de quinze à vingt Cochons & Chevres que nous avions pour peu de choſe. Nous ne donnions pour une bonne graſſe Chevre qu'un cercle de vieux fer, & pour un Cochon peſant 70. ou 80. livres, deux à trois livres de fer. Ils nous apportoient auſſi des cruches de leur boiſſon, & recevoient en recompenſe de vieux clous & pointes de fer, & des bales de plomb. Outre les denrées dont on vient de parler, ils nous apportoient quantité de Yames & des Patates, que nous avions auſſi

aussi pour de vieille ferraille, & des bales. Nous occupions un homme tout le long du jour à couper sans feu nos barres de fer en petits morceaux, pour en payer le grand nombre de cochons & de Chevres que nous achetions des Insulaires, qui ne vouloient pas les donner pour des cloux comme leur boisson & leurs racines. Nous fimes en sorte qu'ils ne surent jamais combien nous avions de ferraille, & cela afin qu'ils en fissent plus de cas. Tous les matins dès qu'il étoit jour, ils venoient à bord avec leurs denrées que nous achetions suivant le besoin que nous en avions. Nous ne prenions d'ordinaire qu'autant de Chevres & de racines qu'il nous en faloit pour la journée, mais pour les cochons qui se pouvoient garder salez, nous en achetions une grande quantité. Leurs cochons étoient fort bons, mais je n'en ai jamais vû tant de galeux que là.

Nous fimes aiguade à un fort joli ruisseau près de nous, & dans l'Isle de Grafton, où nous mouillames d'abord. Nous fumes-là trois à quatre jours avant que d'aller aux autres Isles. Nous fimes voiles du côté du Sud, côtoyant la partie Orientale de l'Isle de Grafton: Après cela nous passames entre cette Isle & l'Isle de Montmouth, où nous sejournames une marée. La marée y est fort violente, & rend quelquefois la mer courte & coupée. Son cours est entre ces Isles au Sud quart d'Est, & au Nord quart d'Oüest. Le flux va au Nord, & le reflux au Sud. La mer hausse & baisse environ huit pieds.

Partant de-là nous côtoyames durant deux lieuës au Sud, l'Occident de l'Isle de Montmouth, & ne trouvant point où mouiller, nous

nous allames à l'Isle de Bachi, & jettames une ancre au Nord-Est de cette Isle près d'une petite Baye sablonneuse, à sept brasses d'eau, sur un sable clair & dur, & à environ un quart de mille de la côte. Ces deux Isles sont divisées par un assez large Canal, où l'on peut moüiller par tout. La profondeur de l'eau est de 12. 14. & 16. brasses.

Nous ne fumes pas plûtôt à terre, que nous fimes une tente pour y raccommoder nos voiles. Nous passames là le reste de nôtre tems, c'est-à-dire depuis le 13. d'Août, jusqu'au 26. de Septembre. Durant ce tems-là nous raccommodames nos voiles, & nettoyames bien le fond de nôtre vaisseau. Quelques-uns des nôtres alloient tous les jours aux villes, & y étoient fort bien reçus. Les Insulaires venoient aussi à bord avec leurs bâteaux pour y vendre leurs denrées; & si nous ne les prenions pas ce jour-là, le lendemain ils nous rapportoient les mêmes choses.

Les vents étoient encore Sud-Oüest & Sud-Sud Oüest, & le tems presque toûjours beau. Nous esperions que le mois d'Octobre ameneroit les vents de Nord-Est; c'est pourquoi nous nous tenions prêts à faire voiles aussi-tôt que le Monson Oriental seroit affermi, pour aller croiser à la hauteur de Manila: Aussi étoit-ce pour cela que nous faisions toutes les provisions qui nous étoient necessaires. Nous salames 70. ou 80. Cochons gras, & achetames une bonne quantité de Yames & de Patates pour les manger en mer.

Environ le 24. de Septembre, les vents se tournerent à l'Est, & puis au Nord-Est, & le tems fut toûjours beau. Le 25. nous eumes

eumes un vent de Nord un peu frais. Le ciel commença à se couvrir de nuages, & le vent à se fortifier.

A minuit il se leva grosse tempête. Nous étions alors sur une de nos plus grosses ancres de proue, & quoique nous n'eussions ni vergues ni grand Mât, nous ne laissions pas de chasser sur nos ancres. Cela nous obligea de jetter une autre grosse ancre, & de filer beaucoup de cable; ce qui nous retint jusqu'à onze heures du lendemain. Mais le vent étant encore devenu plus violent, nous recommençames à chasser sur nos ancres nonobstant nos deux ancres. Le vent étoit alors Nord quart d'Oüest. Nous derivames jusqu'à trois ou quatre heures après midi, & ce fut un bonheur pour nous, que nous ne rencontrassions ni Isles, ni sables, ni rochers, car s'il y en avoit eu, nous y aurions indubitablement donné. Nous fimes tout ce que nous pumes pour nous retenir, d'autant plus fâchez de nous éloigner que nous avions six de nos gens à terre. Emportez enfin en pleine mer, il fut inutile de vouloir retarder. Nous levames donc une de nos ancres, & coupames le cable de l'autre, parce que nous ne pouvions la retirer sans courre risque de couler bas. Nous voilà donc en Mer. La nuit suivante, l'orage fut d'une extrême violence, & accompagné d'une grosse pluye, en sorte que nous fumes forcez de tenir la mer sans porter aucunes voiles jusques à trois heures du matin. Le vent s'étant ensuite affoibli, nous remimes nôtre Mizéne portant le Cap à l'Oüest. Le 27. le vent diminua considerablement, mais il plut violemment toute la journée & la nuit suivante. Le 28.

le

le vent se tourna au Nord-Est, éclaircit le tems, & souffla vigoureusement; mais il ne dura pas long-tems, car il changea à l'Est, puis au Sud-Est, ensuite au Sud, & enfin il se fixa au Sud-Oüest. Nous eumes alors un assez bon vent, & beau tems.

Ce fut le 29. que le vent tourna au Sud-Oüest, & que nous fimes force de voiles pour retourner à l'Isle, d'où nous étions partis involontairement. Le 30. nous eumes un vent d'Oüest, & vimes les Isles; mais nous ne pûmes y arriver avant la nuit. C'est pourquoi nous fimes route au Sud jusqu'à deux heures du matin, que nous revirames de bord, & fimes route tout le matin, & revinmes mouiller enfin le premier d'Octobre environ midi au même endroit d'où l'orage nous avoit chassez.

Nos six hommes furent conduits à bord par les Insulaires; ausquels nous donnames trois barres entieres de fer en recompense de leur bonté & honnêteté; ce qui fut pour eux un present d'un prix extraordinaire. Msr. Robert Hall étoit un des six qui étoient restez à terre. Je parlerai plus amplement de lui dans la suite. Lui & les autres me dirent, qu'après qu'on eut perdu le vaisseau de vûë, les Insulaires commencerent à les traiter avec plus de bonté qu'auparavant, & leur conseillerent de couper leurs cheveux aussi courts qu'étoient les leurs, offrant de donner à chacun une jeune femme s'ils vouloient le faire, & pour dot une petite hache, & autres instrumens de fer propres à travailler à la terre, leur faisant voir en même tems une piece de terre qu'ils leur donneroient à cultiver. Divers habitans de la ville où ils étoient alors

alors leur firent des careſſes ; mais ils s'attacherent principalement à celui avec lequel ils étoient allez à terre, & furent plus chez lui que par tout ailleurs. Le vaiſſeau ne commença pas plûtôt à reparoître, qu'ils recommencerent à les importuner pour avoir quelques morceaux de fer, qui eſt la choſe qu'ils ſouhaitent principalement, & qu'ils eſtiment même plus que les bagues de leurs oreilles. Il nous auroit été facile d'acheter tous les anneaux de leurs oreilles & tout l'or qu'il avoient pour nos barres de fer, ſi nous avions été aſſurez qu'il eût été bon : Cependant quand on le touchoit, & qu'on le comparoit avec d'autre or, on n'y remarquoit aucune difference, quoi qu'il parût fort pâle en maſſe : Mais nous en étions degoûtez de nouveau de voir qu'ils le poliſſoient ſi ſouvent.

Cette derniere tempête avoit entierement découragé nos gens : Car quoiqu'elle n'eût pas été de la violence de celle que nous eſſuyames ſur la côte de la Chine, & dont la memoire étoit encore toute fraiche, elle fit néanmoins beaucoup d'impreſſion ſur eux, & leur cauſa tant de frayeur, qu'elles leur fit perdre l'envie de croiſer devant Manila, de peur d'en avoir une troiſiéme. Chacun alors auroit ſouhaité être chez ſoi, comme on avoit fait cent fois auparavant : Mais le Capitaine Reed & le Capitaine Teat, qui étoit le maître, leur conſeillerent d'aller au Cap Comorin, & qu'alors ils s'expliqueroient plus amplement ſur le deſſein qu'ils avoient, qui étoit ſans doute d'aller croiſer ſur la mer rouge. Ils furent écoutez & n'eurent pas de peine à perſuader.

Le

Le Monſon Oriental n'étoit pas alors éloigné ; & la meilleure route auroit été de paſſer par le détroit de Malaca : Mais le Capitaine repreſenta qu'il y avoit du danger à cauſe du grand nombre d'Iſles & des fonds bas qu'il y avoit, & que pas un de nous ne connoiſſoit cette mer-là. Il jugea donc que le meilleur étoit de côtoyer la partie Orientale des Iſles Philippines, & de faire route au Sud vers les Iſles à épiceries pour paſſer à la hauteur de l'Iſle de Timor, & de-là dans l'Ocean Oriental de l'Inde.

Cette route paroiſſoit fort ennuyeuſe, & tout auſſi dangereuſe que l'autre ; mais ils avoient moins à craindre de rencontrer par-là des vaiſſeaux Anglois ou Hollandois ; ce qui étoit le principal ſujet de leur apprehenſion. Je fus aſſez content de la choſe, voyant que plus nous irions loin, plus j'aquerrois de lumieres & d'experience ; ce qui étoit mon principal but. Je conſiderois auſſi que cette route me fourniroit plus de lieu pour pouvoir executer le deſſein que j'avois de me tirer de leurs mains auſſi-tôt que l'occaſion s'en preſenteroit.

CHAPITRE XVI.

Ils partent des Iſles de Bachi, & paſſent près de quelques autres Iſles, du Septentrion de celle de Luçon, à l'Iſle de ſaint Jean, & autres des Iſles Philippines, ils s'arrêtent à deux Iſles prochent de Mindanao, où ils radoubent leur vaiſſeau, & font une Pompe à l'Eſpagnole. Le jeune Prince des Iſles à épiceries leur apprend des nouvelles du

Capitaine

Capitaine Swan & de ſes gens qu'ils avoient laiſſez à Mindanao. L'Auteur propoſe vainement à l'équipage de le rapeller. Relation de meurtre de ce Capitaine à Mindanao. Iſles à Giroſle, Ternate, Tidore, &c. Iſle Celebes. Maccaſſer ville des Hollandois. Ils côtoient la partie Orientale de l'Iſle Celebes, & paſſent avec beaucoup de peine entre cette Iſle & les autres Iſles & fonds bas. Tortuës ſauvages. Petoncles d'une prodigieuſe groſſeur. Vigne ſauvage de grande vertu pour le mal des jambes. Grands arbres d'une groſſeur exceſſive. Sables marquez d'une maniere extraordinaire. Cataracte. Deſcription des Cataractes. Relation d'une Cataracte. Grains inconſtans & variables. Tortuë. Iſle de Bouton. Calla Suſung, ſa ville Capitale & ſon havre. Ses habitans. Ils viſitent le Sultan & en ſont viſitez. Deviſe du Sultan ſur le pavillon de ſon Pros : Ses gardes, ſon habit, & ſes enfans. Commerce des Inſulaires. De la difference qu'ils font entre les Anglois & les Hollandois. Indiens maritimes vendent les autres comme eſclaves. Comment reçus à Calla-Suſung. Enfant qui avoit quatre rangs de dents. Perruches. Crotadores, eſpece de perroquets blancs. Ils paſſent entre Omba, Pentare, Timor, &c. Iſles habitées. Fonds bas. Nouvelle Hollande qu'on met trop au Septentrion. Son terroir, & ſes arbres à Dragon. Ses Habitans. Leur portrait, leurs habits, leur nourriture, leurs armes, &c. Comment ils tirent du feu du bois. Leurs habitations, combien les habitans ſont peu propres au travail, &c. Groſſes marées en ces pays-là. Ils forment le deſſein d'aller à l'Iſle de Cocos, & au Cap Comorin.

LE troiſiéme jour d'Octobre nous partîmes des Iſles de Bachi faiſant route au Sud, réſolus de paſſer entre les Iſles à Epiceries. Nous eumes

eumes beau tems, & vent d'Oüeſt. D'abord nous fimes route au Sud-Sud-Oüeſt, & côtoyames certaines petites Iſles qui ſont préciſement au Nord de l'Iſle de Luçon. Nous les laiſſames toutes à nôtre Occident, & fimes route à l'Orient de cette Iſle & des autres Philippines, que nous côtoyames du côté du Midi.

Le Nord-Eſt de l'Iſle de Luçon paroît un bon païs, plat, aſſez élevé, plain & uni durant pluſieurs lieuës. On ne voit dans les plaines que quelques montagnes droites & aſſez hautes; mais jamais pluſieurs qui ſe joignent. Le païs paroît de ce côté-là compoſé de pâcages pour la plûpart: Mais le Sud-Eſt, un peu plus montueux & plus fourni de bois.

Laiſſant donc l'Iſle de Luçon, & avec elle nos riches projets, nous fimes voiles du côté du Midi, & paſſames à l'Orient des autres Iſles Philippines. Elles paroiſſent plus montueuſes & moins garnies de bois, juſques à ce qu'on eſt à vûë de l'Iſle de ſaint Jean, la premiere de ce nom dont j'ai fait mention. L'autre dont j'ai parlé eſt ſur la côte de la Chine; & j'en ai parlé comme d'une Iſle extrêmement fournie de bois. Le vent du Sud que nous eumes nous contraignit de nous éloigner de ces Iſles.

Le 14. d'Octobre nous vinmes près d'une petite Iſle baſſe & pleine de bois, ſituée au Sud-Eſt de Mindanao, & qui en eſt éloignée d'environ vingt lieuës. Je ne la trouve dans aucune Carte marine.

Le 15. le vent étant Nord-Eſt, nous fimes route à l'Oüeſt pour gagner Mindanao, & arrivames pour la ſeconde fois au Sud-Eſt de cette Iſle. Nous entrames & moüillames entre

entre deux petites Isles situées à environ 5. degrez 10. minutes de latitude Septentrionale. J'ai parlé de ces deux Isles en parlant du premier voyage que nous fimes sur cette côte. Au Nord Oüest de la plus Orientale de ces Isles, nous trouvames une jolie petite anse propre à carener, ou à haler à terre. Aussi nous y entrames, nous défunames d'abord nôtre vaisseau, & nous nous preparames à le mettre sur le sec pour en calfeutrer le fonds. Ces Isles sont à environ 3. à 4. lieues de Mindanao. Elles n'ont qu'environ 4. ou 5. milles de circuit, & sont d'une raisonnable hauteur. La terre est noire & profonde, & il y a 22. petits ruisseaux d'eau douce.

Ces Isles sont fort abondantes en beaux & grands arbres ; aussi envoyames-nous nos Charpentiers à terre pour en couper pour nôtre usage. En effet nous y fimes un nouveau Beaupré, & le mimes sur le champ parce que le nôtre ne valoit plus rien. Nous fimes aussi une vergue & un perroquet pour nôtre mât d'avant ; & comme nos pompes étoient usées & ne pouvoient plus servir, ils couperent un arbre pour en faire une nouvelle. On quarra d'abord l'arbre, ensuite on le scia par le milieu, & puis on perça les deux moitiez avec la même justesse & la même exactitude. On fit la cavité de ces deux moitiez assez creuse pour contenir une pompe étant jointes ensemble. Nos Charpentiers eurent besoin de toute leur industrie pour joindre ces deux pieces avec la justesse necessaire pour en faire, s'il faut ainsi dire, l'étui d'une pompe ; ce qui leur donna d'autant plus de peine qu'ils n'étoient pas accoûtumez à des ouvrages de cette nature. Nous apprimes cette manie-

maniere de pompe des Eſpagnols, qui ſont ainſi celles des vaiſſeaux qu'ils ont ſur les mers du Sud, & je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas au monde de meilleures pompes.

Durant le ſejour que nous fimes-là, le jeune Prince dont j'ai parlé dans le Chapitre 13. vint à bord. Apprenant que nous avions deſſein d'aller plus loin du côté du Midi, ils nous pria de le tranſporter dans ſes Etats lui & ſes gens. Il nous montra ſon Iſle ſur nôtre Carte, & nous en dit le nom. Nous le mîmes ſur nôtre Carte. Car il n'y étoit point; mais j'oubliai de le mettre dans mon journal.

Cet homme nous dit qu'il n'y avoit pas plus de ſix jours qu'il avoit vû le Capitaine Swan & pluſieurs de ſes gens que nous avions laiſſez à Mindanao. Il en nommoit même quelques-uns qu'il diſoit ſe bien porter. Il ajoûtoit qu'ils étoient alors à Mindanao; mais qu'ils avoient tous été en campagne avec Raja-Laut; qu'ils avoient combatu ſous ſes Ordres contre les Alfoures ſes ennemis avec leſquels il étoit en guerre: Que la plûpart avoient combatu avec intrépidité, & qu'à cauſe de cela ils étoient fort honorez & eſtimez & du Sultan même, & du General Raja-Laut. Que le Capitaine Swan avoit deſſein d'aller avec ſes gens au Fort ſaint George; & que pour cet effet il avoit promis quarante onces d'or pour un vaiſſeau; mais que le proprietaire & lui n'étoient pas encore convenus & qu'il craignoit que le Sultan ne le laiſſeroit aller qu'aprés la fin de la guerre.

Ce Prince nous dit tout cela en Malayan que pluſieurs des nôtres avoient appris. En s'en allant, il promit de revenir dans trois jours

jours, & le Capitaine Reed promit de l'attendre juſques-là ; car nous avions à peu prés fait nos affaires. Ce Prince paroiſſoit fort aiſe de l'occaſion qui ſe preſentoit de s'en aller avec nous.

Après cela je tâchai de perſuader nos gens d'aller encore avec le vaiſſeau à la riviere de Mindanao, & d'offrir tout de nouveau leurs ſervices au Capitaine Swan. Je pris le tems qu'on étoit occupé à faire de l'eau, & que la moitié de l'équipage étoit à terre. Je trouvai ceux à qui je parlai fort diſpoſez à faire la choſe, & les priai de n'en rien dire que je n'euſſe ſondé le reſte ; ce que je me propoſois de faire le lendemain qu'ils viendroient relever les autres. Mais un de ceux qui paroiſſoit avoir le plus d'empreſſement pour le rapel du Capitaine Swan, revela le projet aux Capitanes Reed & Teat, qui détournerent incontinent l'équipage d'un ſemblable deſſein. Cependant comme ils n'étoient pas ſans apprehenſion ils partirent le plus promptement qu'il leur fut poſſible.

On m'a dit depuis que le Capitaine Swan & ſes gens avoient été long-tems à Mindanao, & que pluſieurs des ſiens, & ſur tout Monſr. Rofy & Monſr. Nelly avoient paſſé à Ternate ſur des barques Hollandoiſes. Ils furent long-tems à Ternate, & ſe rendirent enfin à Batavia, où les Hollandois leur prirent leurs journaux. De Batavia ils paſſerent en Europe. Quelques-uns moururent à Mindanao, du nombre deſquels furent Meſſieurs Harthope & Smith qui étoient les deux Marchands du Capitaine Swan. Mais enfin ce Capitaine allant dans un petit Canot

avec ſon Chirurgien à bord d'un vaiſſeau Hollandois, qui étoit alors à la rade pour chercher les moyens de paſſer en Europe, ils furent renverſez à l'embouchure de la riviere par les Inſulaires qui étoient en embuſcade pour cela : Et comme Swan & ſon Chirurgien ne s'en défioient aucunement, il fut aiſé de les aſſommer dans l'eau. Quelques-uns ont cru que le General l'avoit fait faire pour avoir ſon or, dont il s'empara d'abord. D'autres diſent que ce fut, parce que la maiſon du General avoit été brûlée peu de tems auparavant, & que le Capitaine Swan étoit accuſé de l'avoir fait. D'autres diſent enfin, que les menaces de ce Capitaine furent cauſe de ſa perte : En effet il diſoit que le General l'avoit trompé, & qu'il en auroit ſatisfaction. Il diſoit auſſi, qu'à preſent qu'il connoiſſoit les rivieres, & qu'il ſavoit les moyens de venir en tout tems ; qu'il étoit inſtruit de leur maniere de combattre, & des foibles de leur païs, il s'en iroit, & revenant à la tête d'un parti, il pilleroit & ruineroit & les habitans & le païs. Le General ayant apris ces diſcours diſoit, quoi ! eſt-ce que le Capitaine Swan eſt de fer, & qu'il eſt capable de faire tête à tout un Royaume ? Ou croit-il nous faire peur en parlant ainſi ? Cependant perſonne ne le toucha que lors qu'il fut tué. Il y a beaucoup d'apparence qu'il y ait en tout ceci quelque choſe de vrai ; car le Capitaine étoit paſſionné, & le General avide d'or. Quoi qu'il en ſoit, il fut tué, comme pluſieurs me l'ont aſſeuré, & on s'empara de ſon or, & de tout ce qu'il avoit, comme auſſi de ſon journal depuis l'Angleterre juſques au Cap Corrientes ſur la côte de Mexique. Monſieur Moody qui

qui étoit à Mindanao un peu avant ſon meurtre, & qui y fut encore quelque tems après, prit ce journal, & l'envoya en Angleterre par Monſieur Goddard premier Contre-maître du navire nommé la Défenſe.

Mais revenons à nôtre ſujet. Voyant donc qu'il n'y avoit pas moyen de porter nos gens à rapeller le Capitaine Swan, j'aurois bien ſouhaité la compagnie du Prince : Mais le Capitaine Reed craignit de laiſſer-là plus long-tems ſon inconſtante troupe. Nous mimes à la voile le 2. de Novembre 1687. c'eſt-à-dire, le même jour que le Prince avoit promis de revenir, & fimes route au Sud-Oüeſt par un vent de Nord-Oüeſt.

Nous eumes le même vent juſques à ce que nous fumes à la vûë de l'Iſle de Celebes, que nous fimes route à l'Oüeſt, & enſuite au Sud-Oüeſt. Le 16. nous vinmes à la hauteur du Nord-Eſt de l'Iſle, & nous trouvames les courants donnant à l'Oüeſt avec tant de violence, qu'à peine pumes-nous gagner la partie Orientale de l'Iſle.

L'Iſle de Celebes eſt fort grande. Elle a de longueur du Nord au Sud environ 7. degrez de latitude, & environ 3. de largeur. Elle eſt ſous la ligne. La partie Septentrionale eſt à 1. degré 30. minutes Nord, & la partie Meridionale à 5. degrez 30. minutes Sud, & ſuivant la ſuputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud, mais du côté du Septentrion, il y a une autre pointe longue & ferrée qui regne au Nord-Eſt environ 30. lieuës. A environ 30. lieuës à l'Orient de cette longue pointe, eſt l'Iſle de Gilolo, à l'Occident de laquelle il y a 4. petites Iſles qui abondent en Girofle. Les 2.

principales ſont Ternate & Tidore. Comme l'Iſle de Ceylan paſſe pour la ſeule qui produiſe de la Cinamome, & celle de Banda des noix muſcades, quelques-uns croyent auſſi que Ternate & Tidore ſont les ſeules Iſles du monde où il croiſſe du Giroſle; mais c'eſt une groſſe erreur, comme je l'ai déja montré.

Au midi de l'Iſle de Celebes il y a une mer ou Golphe d'environ 7. à 8. lieuës de large, & 40. à 30. de long, qui regne dans le païs, & va preſque droit au Nord. Ce Golphe a au milieu pluſieurs petites Iſles tout le long. A l'Occident de l'Iſle, & preſque au Sud, eſt la ville de Macaſſer, place forte & de grand commerce appartenant aux Hollandois.

A l'Orient il y a des Lacs de grande étenduë, comme auſſi quantité de petites Iſles, & par-ci par-là des fonds bas. Du côté du Septentrion nous vîmes une haute montagne; mais du côté de l'Orient les terres ſont baſſes tout le long, car nous croiſâmes preſque depuis un bout juſqu'à l'autre. La terre de ce côté-là eſt noire & profonde, & extraordinairement graſſe, riche, & pleine d'arbres. Il y a pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce qui ſe jettent dans la mer. Ce côté de l'Iſle paroît un bois perpetuel dont les arbres ſont extraordinairement gros & grands.

Après avoir côtoyé le Midi par un petit vent contraire de Sud Sud-Oüeſt, ſuivi quelquefois d'un grand calme, & gagné avec beaucoup de peine la partie Orientale, nous fumes long-tems à tourmoyer aux environs de l'Iſle.

Le 22. nous nous trouvames à 1. degré 20. minutes

minutes Sud & étant à trois lieuës de l'Isle faisant route au Sud par un petit vent de terre. Sur les 2. à 3. heures du matin nous entendimes dans l'eau un bruit comme celui que font les bateaux qui sont à la rame. Nous crumes qu'on venoit nous attaquer brusquement, c'est pourquoi nous primes nos armes, & nous nous préparames à la défense. Il ne fut pas plûtôt jour, que nous vimes un gros Pros, bâti comme ceux de Mindanao, sur lequel il y avoit environ 60. hommes, comme aussi six autres Pros plus petits. Ils étoient tous à environ un mille de nous, où ils étoient venus pour nous reconnoître, & s'étoient vraisemblablement promis en partant de nous enlever : Mais après nous avoir reconnus, ils eurent peur & n'oserent hazarder le coup.

Nous arborames enfin le pavillon Hollandois, croyant par-là les attirer, car il nous étoit impossible d'aller à eux, à cause que le vent nous étoit contraire : Mais au lieu de s'approcher, ils ramerent incontinent du côté de l'Isle, & gagnant une large entrée, nous ne les vimes plus ; pendant que nous fumes aux environs de l'Isle nous ne vimes ni bâteaux ni hommes, si ce n'est un bâteau de pêcheur: nous n'apperçumes non plus aucune maison sur toute la côte.

A environ 5. ou 6. lieuës de cet endroit, il y a une grande file de grosses & petites Isles, comme aussi plusieurs fonds bas, qui ne sont point marquez sur nos Cartes, & que nous eumes une peine extrême à traverser. Mais nous passames entre tous ces bancs & l'Isle de Celebes, & moüillames contre une Baye sablonneuse, à 8. brasses d'eau, sur un

fond sablonneux, à environ demi mille de la principale Isle. Nous étions alors à un degré 50. minutes de latitude Meridionale.

Nous demeurames là plusieurs jours, & envoyames tous les jours nos Canots à la pêche de la Tortuë; car il y en a une grande quantité: Mais elles sont fort sauvages, comme elles le sont generalement dans tous les lieux de la Mer de l'Inde Orientale où nous en trouvames. Je n'en sai point la raison, si ce n'est que les Insulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales mêmes elles sont farouches dans les lieux où elles sont beaucoup inquiétées: Cependant elles ne sont pas moins sauvages sur les côtes de la nouvelle Hollande, quoi que les Originaires du pays ne les inquietent guere, comme j'aurai occasion de le remarquer.

Nous allions aux bancs, qui étoient à côté de nous, & quand la Mer étoit basse, nous amassions du coquillage. Il y avoit une espece de Petoncles si monstrueux, qu'un seul eût été suffisant pour regaler 7. à 8. hommes. La chair en étoit fort bonne & fort saine. Nous batimes aussi les bois des environs de l'Isle mais nous n'y trouvames point de gibier. Un de nos gens qui avoit toûjours mal aux jambes, trouva une certaine vigne soutenuë par les arbres voisins sur lesquels elle grimpoit, & autour desquels elle s'attachoit. Les feuilles de cette vigne avoient six à sept pieds de haut; mais les branches n'en avoient qu'onze à douze. La feuille étoit fort verte, d'une largeur & d'une rondeur raisonnable, & d'assez bonne épaisseur. Ces feuilles hachées, & bouillies avec du sain doux de cochon faisoient un onguent excellent.

lent. Nos gens en connoiſſant la vertu, en firent ſi bonne proviſion, qu'il n'y avoit preſque point d'homme qui n'en eût une livre ou deux. Ceux ſur tout qui étoient incommodez de vieux ulceres, trouverent un grand ſoulagement par l'uſage de ce remede. Celui qui trouva ces feuilles en avoit déja vû & connu la vertu dans l'Iſthme de Darien. Un des Indiens de ce pays-là lui en avoit donné la recepte, & il avoit été depuis à terre, & en avoit cherché en divers lieux, mais n'en avoit trouvé que-là. Outre les gros arbres qu'il y avoit là, il y en avoit un entr'autres bien plus gros que tout le reſte. Le Capitaine Reed le fit couper pour en faire un Canot, parce que les dernieres tempêtes nous avoient fait perdre tous nos Canots à la reſerve d'un ſeul. Six hommes robuſtes qui avoient coupé du bois de teinture à la Baye de Campêche & de Honduras, auſſi bien que le Capitaine Reed, & pluſieurs autres de nous, & qui par conſequent étoient experts à cette ſorte d'ouvrage, entreprirent de le couper. Ils travailloient par tour, & trois à trois, & furent un jour & demi avant que de pouvoir l'abatre. Quoi que cet arbre fût venu dans un bois, il avoit neanmoins 18. pieds de tour, & 44. de haut ſans nœud ou branche. A cette hauteur même il n'avoit qu'une ou deux branches, au deſſus deſquelles il avoit encore un tronc de 10. pieds auſſi net que le bas; Après quoi il avoit pluſieurs groſſes branches comme un Chêne, fort vertes & fleuries. Avec tout cela il ſe trouva pourri dans le milieu, & par conſequent inutile à l'uſage auquel on l'avoit deſtiné.

N'ayant plus d'affaires là, nous appareilla-

mes, & partimes le lendemain qui étoit le 29. de Novembre. Pendant le ſéjour que nous y fimes, nous eumes un ou deux grains chaque jour & des vents de terre frais qui venoient du côté de l'Oüeſt. Les vents de mer étoient petits & variables, tantôt Nord-Eſt & Sud-Eſt. Le vent étant Nord-Eſt quand nous levames l'ancre, nous fimes route au Sud-Sud-Oüeſt. Sur le midi nous vimes un banc devant nous, ce qui nous fit faire route au Sud-Sud-Eſt. Le ſoir ſur les 4. heures nous nous trouvames proches d'un autre gros banc. Nous revirames de bord, & reprimes la route de l'Iſle de Celebes de peur de donner durant la nuit contre quelques-uns de ces écueils. Il étoit aſſez aiſé de les éviter de jour, car il y avoit par tout des ſignaux bâtis comme des hutes ſur de grands piliers. Il y a apparence que ces marques avoient été miſes par les habitans de Celebes ou de quelques autres Iſles voiſines. Je n'en ai jamais vû de pareils ailleurs. Nous eumes la nuit un Grain violent qui nous vint du Sud-Oüeſt, & qui dura environ une heure.

Le 30. nous eumes un vent frais de terre, & fimes route au Sud, paſſant entre les deux bancs que nous avions vû le jour précedent. Ces bancs ou fonds bas, ſont à 3. degrez de latitude Meridionale, & à environ 10. lieuës de l'Iſle de Celebes. Après que nous les eumes paſſez, le vent tomba, & nous eumes calme juſqu'après midi: Enſuite vint du Sud-Oüeſt un Grain violent; & ſur le ſoir nous vimes 2. ou trois cataractes d'eau. Ce furent les premieres que j'avois vûës depuis que j'étois aux Indes Orientales; car pour les Occidentales j'y en avois vû ſouvent. La cata-

racte

nete est une partie d'un nuage qui pend environ une verge en bas, & qui vient, ce semble, de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais, & quelquefois elle paroît au milieu comme une espece d'arc, ou pour mieux dire de la figure que fait le bras quand on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vû aucune qui pendît perpendiculairement. Elle est petite par le bout d'en bas, & ne paroit pas plus grosse que le bras; mais elle est plus du côté du nuage d'où elle procede.

Quand la surface de l'eau commence de travailler, vous voyez l'eau écumer à environ 100. pas de circonference, & se mouvoir doucement en rond jusques à ce que le mouvement s'augmente. Ensuite elle s'éleve à environ 100. pas de circuit, & forme une espece de colomne; mais elle diminuë peu à peu en montant, jusques à ce qu'elle est parvenuë à la petite partie de la cataracte, d'où elle s'étend jusqu'au bout d'en bas, qui est, ce semble, le canal, par lequel l'eau qui s'éleve est transportée dans le nuage. Cela paroît visiblement en ce que les nuages en deviennent plus gros & plus noirs. On voit incontinent après, le mouvement de la nuée, quoi qu'avant cela on n'en apperçût aucun. La cataracte suit le nuage, & tire l'eau chemin faisant; & c'est ce mouvement qui fait le vent. Cela dure l'espace de demi heure, plus ou moins, jusques à ce que le nuage est plein: Alors il creve, & toute l'eau qui étoit en bas, ou dans la partie penchante du nuage retombe dans la mer, fait grand bruit en tombant, & met la mer en mouvement.

Il y a fort à craindre pour un vaisseau de se trouver sous la cataracte quand elle créve : Aussi tâchions nous de l'éviter en éloignant autant qu'il nous étoit possible. Mais fautes de vent qui nous poussât, nous avions souvent à craindre ; car ordinairement il y a calme dans le tems que la cataracte travaille, si ce n'est precisément à l'endroit où elle se fait. Ainsi quand on voit venir une cataracte, & qu'on ne sait comment l'éviter, on tâche de la rompre à coups de Canon ; mais je n'ai jamais entendu dire qu'on y ait réussi.

Puis que j'en suis sur ce sujet je croi qu'il ne sera pas mal à propos de parler de l'accident qui arriva à un vaisseau sur la côte de Guinée environ l'an 1674. Le Capitaine Records de Londres montant un vaisseau de 300. tonneaux & de 16. pieces de Canon, destiné pour la côte de Guinée, & nommé la Benediction, étant à 7. à 8. degrez de latitude Septentrionale, vit diverses cataractes, l'une desquelles venoit pour se tirer de son chemin, il prit le parti de ferler ses voiles ; & de l'attendre. Elle vint avec beaucoup de viteſſe, & créva à peu de distance de son vaisseau. Le bruit fut grand, & la mer s'éleva en rond comme si c'eût été une grande maison, ou qu'on eût jetté quelque chose dans la mer. La fureur du vent continua, & prit le vaisseau à stribord avec tant de violence, qu'il emporta d'un seul coup le Beaupré & le mât d'avant, & pensa renverser le vaisseau : mais il se releva d'abord. Le vent fit le tour, & prenant une seconde fois le navire du côté opposé avec la même fureur que la premiere fois, peu s'en falut encore qu'il ne se renversât. Il en fut quitte pour son mât de Misene

qui

qui fut emporté dès le pied, comme l'avoient été le Beaupré & le mât d'avant. Le grand mât & ſon perroquet ne furent point endommagez; car la fureur du vent qui ne dura pas, n'alla point juſqu'à eux. Quand le mât d'avant ſe rompit, il y avoit 3. hommes à la hune, & un au perroquet de Beaupré. Ils tomberent tous dans la mer; mais perſonne ne ſe noya. Je tiens cette avanture de Monſr. Jean Camby, qui étoit Quartier maître, & maître d'hôtel du vaiſſeau. Le premier Contre-maître étoit un nommé Abraham Wiſe, & le ſecond Leonard Jefferies.

Nous avons d'ordinaire grand peur de ces cataractes; Cependant je n'ai jamais appris qu'elles ayent fait d'autre mal que celui dont je viens de parler. Elles paroiſſent aſſez terribles; & d'autant plus qu'elles viennent ſur vous durant le calme, & dans un tems où l'on ne peut s'ôter de leur chemin: Mais quoi que j'en aye vû ſouvent, & que j'en aye été envelopé, la peur a toûjours été plus grande que le mal.

Le 1. de Decembre nous ayant amené un petit vent d'Eſt-Sud-Eſt, nous fimes route au Sud, & par l'obſervation que je fis à midi, il ſe trouva que nous étions à 3. degrez 34. minutes de latitude Meridionale. Ce fut alors que nous vîmes l'Iſle de Bouton du côté du Sud-Oüeſt, à environ 10. lieuës de diſtance. Les vents furent fort variables. Il nous vint des Grains du côté du Sud-Oüeſt; vent qui nous étoit contraire. Les autres que nous eumes furent ſi petits qu'ils ne nous ſervirent pas de grand choſe; mais nous profitions de tout, & ne laiſſions pas de faire chaque jour un peu de chemin. Le 4. je pris la hau-

teur à midi, nous nous trouvames à 4. degrez 30. minutes de latitude Meridionale.

Le 5. nous arrivames au Nord-Oüest de l'Isle de Bouton, & le soir le tems étant beau, nous hissames nôtre Canot ; & comme nous avions deux ou trois Moskites nous en envoyames pêcher de la Tortuë, dont il y avoit quantité en ce lieu-là : Mais comme ces animaux étoient sauvages, nous primes le parti de les darder à la faveur de la nuit ; ce qu'on fait aussi d'ordinaire aux Indes Occidentales ; car toutes les fois qu'elles viennent sur l'eau pour respirer ; ce qu'elles font une fois en 8. à 10. minutes, elles soufflent si fort, qu'on peut les entendre à 30. ou 40. verges de distance. Par ce moyen les pêcheurs connoissent où sont les Tortues, & en approchent plus aisément que le jour parce que la Tortue voit mieux qu'elle n'entend, tout au contraire de la Manate qui entend beaucoup mieux qu'elle ne voit.

Nos pêcheurs revinrent le matin avec une fort grosse Tortue qu'ils prirent près de la côte. Un Indien de l'Isle vint à bord du Canot : Et comme il parloit Malayan, nous n'eumes pas de peine à l'entendre. Il nous dit qu'à deux lieuës plus loin du côté du Midi il y avoit un bon havre, où nous pouvions mouiller. Nous profitames du bon vent, & arrivames à ce havre sur le midi.

Il est à 4. degrez 24. minutes de latitude Meridionale, & à l'Orient de l'Isle de Bouton. Cette Isle n'est pas éloignée du Sud-Est de l'Isle de Celebes à environ 3. ou 4. lieuës de distance. Elle est longue, & a environ 25. lieuës de longueur du Sud-Oüest au Nord-Est, & environ 10. de large. Les terres en sont

assez

assez élevées, & paroissent assez unies, plates, & pleines de bois.

A une lieuë de l'endroit où l'on mouille, il y a une grande ville nommée Calla-Susung, qui est la Capitale du païs, supose qu'il y ait d'autres villes; ce que nous ne pûmes sçavoir. Elle est à environ un mille de la mer, bâtie sur le sommet d'une petite montagne, dans une fort belle plaine environnée de Cacaotiers. A côté des arbres, il y a une bonne muraille de pierre qui entoure la ville. Les maisons y sont bâties comme à Mindanao; mais elles sont plus propres. La ville en general est très propre & très-agreable.

Les habitans sont petits & bien faits. Ils ressemblent fort aux Mindanayans pour la taille, pour le teint, & pour l'habit, à cela près qu'ils sont plus propres. Ils parlent Malayan, & sont tous Mahometans. Ils sont fort soumis au Sultan qui est un petit homme d'environ 40. à 50. ans, & qui a plusieurs femmes & enfans.

Une heures après que nous eumes mouillé, le Sultan envoya un homme à bord pour sçavoir qui nous étions, & quelle afaire nous avions. Après qu'on l'eut informé de ce qu'il avoit demandé, il s'en retourna à terre, & étant revenu peu de tems après, il nous dit, que le Sultan avoit eu beaucoup de joye d'apprendre que nous étions Anglois; & nous asseura que nous aurions de tout ce qui croissoit dans l'Isle, & qu'il reviendroit lui même à bord le lendemain au matin. C'est pourquoi l'on fit netoyer le vaisseau & l'on disposa les choses le mieux qu'on pût pour le recevoir.

Le

Le 6. quantité de Canots vinrent à bord de grand matin avec de la volaille, des œufs, des Plantains, des Patates, &c. Mais ils ne voulurent disposer de rien, qu'ils n'eussent reçu l'ordre du Sultan, qui fut apporté par l'homme dont on vient de parler. Sur les 10. heures, le Sultan vint à bord dans un Pros fort propre bâti à la Mindanayene. Il avoit au haut du Mât un grand pavillon de soie blanche, bordé de rouge tout autour de deux ou trois pouces de large, & au milieu il y avoit un Grifon verd proprement tiré, & foulant aux pieds un serpent aile qui sembloit se tremousser pour se debarasser, & qui ouvrant la gueule sembloit menacer son adversaire avec une longue queuë dont il étoit prêt de lui donner par les jambes. Les autres Princes Indiens avoient aussi leurs deviſes.

Le Sultan avec 3. ou 4. de ses Gentilshommes, & 3. de ses enfans, étoit dans la chambre du Pros. Ses Gardes étoient dix Mousquetaires. Cinq se tenoient d'un côté du Pros, & cinq de l'autre. A la porte de la chambre il y avoit une sentinelle armée d'une longue & large épée & d'une Targe, & derriere il y en avoit deux armées de la même maniere. Quatre hommes étoient postez à la proüe & à la poupe, 2. à un bout, & 2. à l'autre.

Le Sultan avoit un Turban de soie, garni par les côtez de petit galon d'or, & par le haut d'un grand galon qui pendoit de chaque côté à la mode des Mindanayans. Il avoit des Brayes de soie couleur de bleu celeste, & en travers des épaules, une piece d'étoffe de soie rouge, qui pendoit des deux côtez, pendant que la plus grande partie de

son

son dos & de ses reins paroissoient nuds. Il n'avoit ni bas, ni souliers. Un de ses fils étoit âgé de 15. à 16. ans : Les autres 2. étoient jeunes, & les uns ou les autres de sa suite les tenoient toûjours entre leurs bras.

Le Capitaine Reed alla le recevoir, & le conduisit dans sa petite Cabane, après l'avoir fait saluer par 5. volées de Canon. Il ne fut pas plûtôt à bord, qu'il donna permission à ses sujets de trafiquer avec nous ; & nos gens acheterent alors tout ce qu'ils voulurent. Le Sultan prenoit, ce semble, plaisir d'être visité par les Anglois. Il dit publiquement qu'il avoit souhaité de voir des Anglois, parce qu'il avoit entendu dire beaucoup de bien de leur équité & de leur honnête conduite : Mais il se plaignit extrémement des Hollandois, comme faisoient aussi les Mindanayans, & en general tous les Indiens ; & souhaita de les voir plus éloignez.

En effet Macasser qui est une des principales villes qu'ils possedent en ces païs-là, n'est pas fort éloignée du lieu dont nous parlons. Ils y viennent quelquefois de Macasser pour acheter des esclaves. Les Esclaves que ces Indiens ont, & qu'ils vendent aux Hollandois, sont certains Idolatres de l'Isle qui n'étant point sous la domination du Sultan, & n'ayant point de Chef, sont errans & vagabons dans le païs, & fuyent d'un lieu à l'autre pour ne pas tomber entre les mains de ce Prince & de ses sujets qui les poursuivent & les font esclaves. Les Indiens des places maritimes qui sont civilisez, & qui commercent avec les Etrangers, ne pouvant reduire à l'obeïssance de leur Prince les habitans du plat païs, en prennent le plus qu'ils peuvent, & les vendent

dent pour eſclaves, parce qu'ils les regardent comme des gens auſſi ſauvages, que le ſont ſelon les Eſpagnols les pauvres Americains.

Après deux à trois heures de converſation, le Sultan s'en retourna, & l'on tira cinq coups de Canon à ſon départ. Le lendemain il envoya querir le Capitaine Reed, qui l'alla voir accompagné de 7. à 8. perſonnes. Comme j'étois bien aiſe de profiter de l'occaſion de voir la place, je les accompagnai. Nous fumes reçus en débarquant par deux des principaux, & conduits à une maiſon aſſez propre, où le Sultan nous attendoit. Cette maiſon étoit au bout de la ville dont j'ai parlé, & que nous traverſames au milieu d'une foule de peuple, qui avoit accouru pour nous voir paſſer. Etant près de la maiſon, 40. Soldats pauvres & nuds, & armez de Mouſquets, formerent deux files au travers deſquelles nous paſſames. Cette maiſon n'étoit point bâtie ſur des pilotis ſuivant la mode des Mindanayans comme étoient les autres; mais la chambre où l'on nous reçut étoit bâtie à terre, & couverte de nates pour s'aſſeoir. On nous regala de Tabac, de Betel & de nouvelles noix de Cacao. La maiſon fut environnée d'hommes, de femmes, & d'enfans, qui s'empreſſoient fort de s'approcher des fenetres pour nous regarder.

Nous n'y fumes pas plus d'une heure, après quoi nous primes congé & partimes. Cette ville eſt ſur un fond ſablonneux. Je ne puis rien dire du reſte de l'Iſle, car perſonne des nôtres ne mit pied à terre qu'à ce ſeul endroit-là.

Le lendemain, le Sultan revint à bord, & offrit un petit garçon au Capitaine Reed; mais il étoit trop petit pour ſervir à bord: auſſi le

le Capitaine s'excusa de le recevoir, & dit pour raison qu'il étoit trop jeune pour lui. Le Sultan en envoya querir un plus grand qui fut accepté. Ce garçon étoit fort joli, & de fort bonne volonté : Mais il étoit singulier en ceci, c'est qu'il avoit deux rangs de dents à chaque gencive. Ses compatriotes n'étoient point de même, & je n'ai jamais vû rien de pareil. On fit aussi present au Capitaine de deux Boucs, & on lui promit quelques Bufles; mais je croi qu'il n'y a que peu de ces deux sortes d'animaux dans cette Isle. Nous ne vimes point de Bufles, & peu de Boucs : Ils n'ont pas aussi beaucoup de Ris, & leur principale nourriture est des racines. Nous achetames environ mille livres de Patates. Nos gens acheterent aussi quantité de Crocadores, & de beaux gros perroquets, de couleurs bien diversifiées, & quelques-uns les plus beaux que j'aye jamois vûs.

Le Crocadore est aussi gros qu'un gros perroquet. Il lui ressemble fort, & sur tout du côté du bec, qui n'a rien de different : Mais le Crocadore est blanc comme du lait, & a une touffe de plumes sur la tête, qui ressemble à une couronne. Nous achetames aussi un Pros, fait à la Mindanayene. Nos charpentiers y firent quelques changemens depuis, & le rendirent de bon service, & propres à tous usages. Il étoit pointu par les deux bouts, mais nous en sciames un que nous fimes plat, & où nous mimes un Gouvernail. Il alloit admirablement bien après ces changemens, à la rame & à la voile.

Nous ne fumes-là que jusqu'au 12. parce que le havre n'étoit pas bon, non plus que le fond, & que la saison n'étoit pas commode;

car

car les Grains commençoient à venir fréquemment & violemment. Quand nous voulumes appareiller, il se trouva que nôtre ancre étoit accrochée dans le roc. Nous coupames nôtre cable, & ne pumes retirer nôtre ancre quelques efforts que nous fissions: Ainsi nous partimes & la laissames-là. Le vent étoit Nord-Nord-Est, & nous fimes route au Sud Est, & vinmes à 4. ou 5. petites Isles qui sont à 5. degrez 40. minutes de latitude Meridionale, & à 5. ou 6. lieuës du havre de Calla susung. Les Cacaotiers de ces Isles les faisoient paroître fort verts; & nous y vimes 2. ou 3. villes. Nous entendimes un Tambour toute la nuit; Car nous nous étions engagez entre des sables, d'où nous ne pûmes nous tirer que le lendemain. Nous ne savions si l'on batoit le Tambour pour la peur qu'on avoit de nous, ou si les Insulaires faisoient cela pour se réjoüir; ce qu'on a accoûtumé de faire toute la nuit en ces quartiers là, où l'on chante & danse jusqu'au matin.

Nous trouvames-là une assez forte marée. Le flux alloit au Midi, & le reflux au Septentrion. Ces fonds bas, & plusieurs autres qui ne sont pas marquez dans nos Cartes, sont au Sud-Oüest des Isles où nous entendimes le Tambour, & n'en sont éloignez que d'environ une lieuë. Nous passames enfin entre les Isles, & essayames de passer du côté de l'Est. Nous rencontrames divers bancs du même côté, mais nous trouvames des canaux où nous passames: Ainsi nous fimes route vers l'Isle de Timor, résolus de la laisser à côté. Nous eumes communément le vent Oüest-Sud-Oüest & Sud-Oüest, assez grand, & tems pluvieux.

Le

Le 16. nous sortimes des sables, & fimes route Sud quart d'Est par un vent d'Oüest-Sud-Oüest, mais changeant à toute heure, tantôt au Sud-Oüest, puis encore à l'Oüest, & tantôt au Nord-Nord-Est, & sur le tout nous eumes beaucoup de pluyes, de tonnerres, & d'éclairs.

Le 20. nous passames près de l'Isle d'Omba, autre Isle assez grande à huit degrez 20. minutes de latitude, & à cinq ou six lieuës tout au plus du Nord-Est de l'Isle de Timor. L'Isle d'Omba a environ 13. à 14. lieuës de long, & 5. ou 6. de large.

A environ sept à huit lieuës de l'Oüest de l'Isle d'Omba il y a une autre assez grande Isle; mais elle n'est point nommée dans nos Cartes: Cependant à en juger par sa situation, ce doit être la même qui est appellée dans quelques Cartes l'Isle de Pentare. Le jour nous vimes sur cette Isle quantité de fumée, & la nuit des feux. Il y a du côté du Septentrion une grande Ville qui n'est pas éloignée de la mer; mais le tems étoit si mauvais, que nous ne fumes point à terre. Entre les Isles d'Omba & de Pentare, & au milieu du Canal il y a une petite Isle basse & sablonneuse, avec des bancs de chaque côte; mais près de Pentare il y a un très-bon Canal entre ce banc & ceux des environs de la petite Isle. Nous fumes trois jours à aller & venir, courant d'un bord à l'autre parce que nous n'avions pas de vent; & qu'il étoit Sud-Sud-Oüest.

Nous passames le 23. au soir à la faveur d'un petit vent de Nord, côtoyant de bien près l'Isle de Pentare. Le reflux alloit-là vers le midi; ce qui nous aida à passer, parce que nous avions peu de vent. Mais la même ma-

rée

rée qui nous avoit été favorable pour passer, pensa depuis être la cause de nôtre perte. Au Sud du Canal par où nous passames, il y a deux petites Isles, où nous trouvames une marée si rapide que s'en fallut qu'elle ne nous emportât à terre ; car le peu de vent que nous avions auparavant Nord étant tombé, nous n'avions pas un seul souffle de vent quand nous y fumes, & il n'y avoit point d'endroit à mouiller. Nous courumes à nos avirons & ramames ; mais tout cela fut inutile ; car la marée nous jetta sur une de ces petites Isles. Nous fumes obligez de nous en éloigner à force de bras en donnant de nos rames contre la terre, qui étoit un sable profond. Par ce moyen nous nous garantimes du danger ; & comme durant la nuit nous n'eumes qu'un petit vent de Nord, nous portames le Cap au Sud-Sud-Oüest. Le matin ayant encore le vent Oüest-Sud-Oüest, nous fimes route au Sud : Mais étant devenu Oüest-Nord-Oüest, nous portames le Cap au Sud-Oüest pour nous tirer du Sud-Oüest de l'Isle de Timor. Le 26. nous vimes au Sud-Est quart d'Est la pointe qui est au Nord-Est de l'Isle de Timor ; & éloignée d'environ 8. lieuës.

Timor est une Isle longue, haute, & montueuse qui s'étend du Nord-Est au Sud-Oüest. Elle a environ 70. lieuës de long, & 15. à 16. de large. Le milieu de l'Isle en a environ neuf degrez de latitude Meridionale. On m'a dit que les Portugais y negocient ; mais je ne sache pas qu'elle produise autre chose que du Coire à faire des cables. J'en ai déja parlé au Chapitre dixiéme.

Le 27. nous vimes deux petites Isles au Sud-

Oüest

Oüeſt de Timor. Elles étoient à nôtre Sud-Eſt. Nous eumes gros vent accompagné de beaucoup de pluye. Le vent fut variable, tantôt Oüeſt, tantôt Oüeſt-Sud-Oüeſt.

Après que nous fumes hors de toutes ces Iſles, nous fimes route au Sud, en vûe de toucher à la nouvelle Hollande, qui fait partie des terres Auſtrales inconnues, pour ſavoir ce que ce pays pouvoit nous fournir. Le vent tourna de maniere, qu'il ne nous fut pas poſſible de ſuivre la route que nous nous étions propoſée, qui fut d'abord l'Oüeſt, & puis le Nord, ſans aller à la nouvelle Hollande, à moins que de reculer & de revenir entre les Iſles: Mais la ſaiſon de l'année n'étoit pas bonne pour aller s'engager entre des Iſles au Sud de la digue, à moins que ce ne fût dans un bon havre.

Le 21. nous étions à 13. degrez 20. minutes de latitude, le Cap toûjours au Sud. Le vent fut communément Oüeſt & fort violent. Nous tinmes ce vent avec deux voiles, & nôtre Miſene & quelquefois nôtre perroquet de grand Mât racourci. Sur les 10. heures de nuit, nous revirames de bord, & fimes route au Nord de peur d'aller donner ſur un banc, qui eſt marqué dans nos Cartes à 13. degrez 50. minutes de latitude ou environ. Ce banc eſt au Sud quart d'Oüeſt de la partie Orientale de Timor. A trois heures nous revirames encore de bord, & fimes route au Sud quart d'Oüeſt, & au Sud-Sud-Oüeſt.

Le matin dés qu'il fut jour, nous vimes le banc droit devant nous. Il eſt ſuivant tous nos comptes à 13. degrez 50. minutes. C'eſt une petite barre de ſable qui ſe fait

voir

voir sur la surface de l'eau, environnée de rochers qui paroissent environ 8. ou 10. pieds au dessus de l'eau. Elle est de forme triangulaire, & chaque côté a environ une lieuë & demi. Nous allions donner droit au milieu. Nous allames à demi mille des rochers, & sondames; mais nous ne trouvames point de fonds. Nous continuames nôtre route, portant le Cap au Nord pendant deux heures: Ensuite nous revirames de bord, & reprimes la route du Midi croyant doubler le banc, mais nous ne pûmes. Nous fimes route du côté Septentrional jusqu'à la pointe Orientale, & approchames un peu des rochers: Ensuite nous fimes force de voiles, faisant route au Sud, & passames tout auprès. Nous sondames encore, & ne trouvames point de fond.

Nos Cartes ne mettent ce banc qu'à 16. ou 20. lieues de la nouvelle Hollande; mais nous fimes bien 60. lieues droit au Sud, avant que d'en être à la hauteur: Et je suis fort persuadé qu'il n'y a point d'endroit de la nouvelle Hollande dans ce voisinage qui soit si Septentrional de 40. lieues, que nos Cartes le marquent. En effet, si la nouvelle Hollande est placée comme il faut dans nos Cartes, nous fumes necessairement emportez de nôtre route de près de 40. lieues à l'Oüest: Mais il n'y a nulle apparence que les courans nous ayent portez à l'Oüest avec tant de violence, attendu que le vent fut toûjours Oüest. Je demeure d'accord qu'aussitôt que le Monson change, les courans ne changent pas d'abord, & qu'ils continuent environ un mois après: Mais il y avoit déja 2. mois pour le moins que le Monson avoit changé.

gé. Nous parlerons ailleurs du Monſon, des autres vents, & des courans. Mais pour le fait dont il s'agit, je croi plus volontiers que nos Geographes ont mal placé ce païs, que de croire que les courans nous ont trompez; car il y a plus d'apparence qu'ils auroient dû nous tromper avant que d'être à ce banc, plûtôt qu'après l'avoir doublé, conjecture d'autant plus vraiſemblable; que nous avons trouvé ſur les côtes de la nouvelle Hollande, que les marées avoient conſtamment le même cours, le flux allant au Nord quart d'Eſt, & le reflux au Sud quart d'Oüeſt.

Le 4. de Janvier 1688. nous arrivames aux terres de la nouvelle Hollande à 16. degrez 50. minutes, ayant, comme j'ai déja dit, fait route au Sud, depuis le banc que nous doublames le dernier jour de Decembre. Nous en aprochames de bien près, & ne trouvant point d'endroit pour mouiller, parce qu'elles ſont expoſées au Nord Oüeſt, nous côtoyames la partie Orientale, le Cap au Nord-Eſt quart d'Eſt, car le pays eſt ainſi ſitué. Nous fimes environ douze lieuës par cette route, & vinmes à une pointe de terre, d'où le pays s'étend de l'Orient au Midi durant 10. ou 12. lieues; Ce qu'il fait au delà, c'eſt ce que je ne puis pas dire. A environ trois lieuës de l'Orient de cette pointe il y a une aſſez longue Baye, avec quantité d'Iſles, & un fort bon endroit à mouiller, ou à haler les vaiſſeaux à terre. Le 5. de Janvier nous mouillames à environ une lieuë de l'Orient de cette pointe à deux milles de la côte, à 29. braſſes d'eau, ſur un ſable bon & dur, & le fond net.

La nouvelle Hollande eſt une grande étendue

due de pays. On ne ſait pas encore bien ſi c'eſt une Iſle ou un Continent : Mais je ſuis certain qu'elle ne touche ni à l'Aſie, ni à l'Afrique, ni à l'Amerique. La partie que nous vîmes eſt baſſe & unie. Il y a des bancs de ſable près de la mer ; les pointes ſeulement ſont pierreuſes comme auſſi quelques-unes des Iſles de cette Baye.

Le terroir en eſt ſec & ſablonneux ; & l'on n'y a point d'eau, à moins qu'on n'y faſſe des puits. Cependant il produit diverſes ſortes d'arbres : Mais les bois n'y ſont pas en grand nombre, ni les arbres extrêmement gros. La plûpart de ceux que nous vîmes, nous parurent des arbres à Dragon ; & ceux-là ſont les plus grands qu'il y ait. Ils ſont à peu près de la groſſeur de nos gros Pommiers, & environ de la même hauteur. L'écorce eſt blanchâtre & tant ſoit peu dure. Les feuilles ſont noires ; il diſtille de la gomme des nœuds & des crevaſſes qui ſont au corps des arbres. Nous confrontâmes cette gomme avec une certaine gomme ou ſang de Dragon que nous avions à bord, & nous la trouvames & de la même couleur, & du même goût. Pas un de nous ne connut les autres ſortes d'arbres. Il croiſſoit ſous les arbres une herbe aſſez longue, mais aſſez deliée. Nous ne vîmes point d'arbres fruitiers.

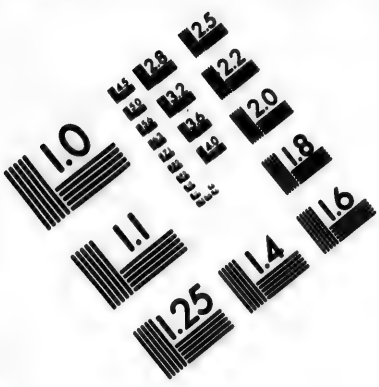
Nous ne vimes auſſi aucune ſorte d'animaux, ni aucune trace de bêtes ſi ce n'eſt une ſeule fois, & nous crumes que c'étoit la piſte d'un Mâtin. Il y a quelques petits oiſeux terreſtres ; mais ils ne ſont pas plus gros qu'un Merle. Il n'y a que peu d'oiſeaux marins. La mer n'eſt pas non plus fort poiſſonneuſe,

à

à moins qu'on ne mette au rang des poiſſons la vache marine & la Tortuë. Il y a quantité d'animaux de ces deux eſpeces ; mais ils ſont ordinairement ſauvages, quoi qu'ils ne ſoient pas fort inquietez par les habitans qui n'ont ni bateaux ni fer.

Les Indiens de cette contrée ſont les gens du monde les plus miſerables. Les Hodmadods de Monomotapa, quelque gueux qu'ils ſoient, ſont riches au prix d'eux, puis qu'ils ont des maiſons & des habits de peaux, des Brebis, de la volaille, & des fruits, des œufs d'Autruche, &c. ce que les autres n'ont pas. Et à la figure humaine prés, ils ne diferent guere des brutes. Ils ſont grands, droits, & menus, & ont les membres longs & déliez ; la tête groſſe, le frond rond, & les ſourcils gros. Leurs paupieres ſont toûjours demi fermées pour empêcher que les mouches ne leur donnent dans les yeux : Auſſi ſont-elles ſi incommodes, que quelque choſe qu'on faſſe avec ſon évantail on ne peut les empêcher de donner au viſage, & ſans le ſecours des deux mains elles entreroient juſques dans les narines, & même dans la bouche, ſi les levres n'étoient pas bien fermées. De là vient qu'étant incommodez de ces inſectes dés leur enfance, ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres peuples : Auſſi ne ſauroient-ils voir de loin, à moins qu'ils ne levent la tête comme s'ils vouloient voir quelque choſe qui fût au deſſus d'eux.

Ils ont le nez gros, les levres groſſes, & la bouche grande. Je ne ſai s'ils s'arrachent les deux dents de devant de la machoire ſuperieure ; mais elles manquent à tous



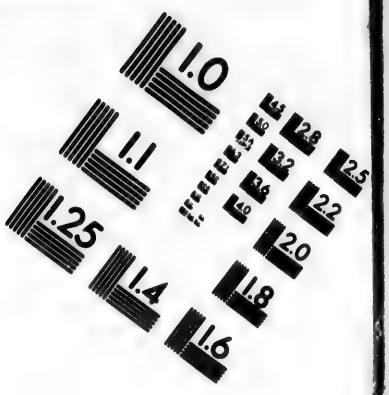
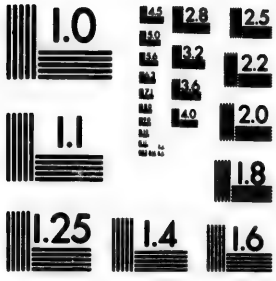
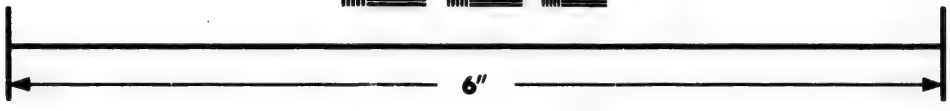
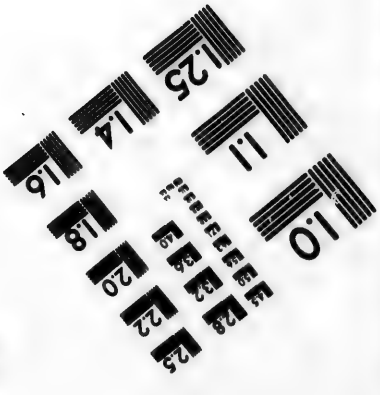


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

tant aux hommes qu'aux femmes, qu'aux vieux & aux jeunes. Ils n'ont point de barbe non plus. Leur visage est long, d'un aspect très-desagreable, sans avoir un seul trait capable de plaire. Les cheveux sont noirs, courts, & crepez comme ceux des Negres, & non longs & lisses comme ceux du commun des Indiens. Leur visage & le reste de leur corps sont noirs comme les Negres de Guinée.

Ils n'ont point d'habits, mais seulement un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, & une poignée d'herbe longue, ou trois ou quatre petites branches pleines de feuilles & soutenues par leur ceinture pour couvrir leur nudité.

Ils n'ont point de maisons non plus, mais ils couchent à l'air sans aucune couverture, n'ayant pour lit que la terre, & pour Dais que le ciel. Si chaque homme a sa femme, ou si tout est commun entr'eux, c'est ce que je ne sai point; tout ce que je sai est, qu'ils demeurent en troupe de 20. ou de 30. hommes, femmes, & enfans, tout cela pêle mêle. Leur unique nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des reservoirs de pierre en travers des petits bras de Mer. Chaque marée y jette de petits poissons qui y demeurent, & que ces Indiens ne manquent pas d'aller chercher quand la Mer est retirée. Je croi que c'est-là le principal de leur pêche. Ils n'ont point d'instrumens pour prendre les gros poissons, quand même ils se presenteroient; mais il est rare, qu'ils demeurent en arriere quand la Mer se retire. Durant tout le sejour que nous fimes là nous ne primes

primes aucun poiſſon avec nos hameçons & nos lignes. Quand l'eau eſt baſſe, ils cherchent dans les autres lieux des Petoncles, des Moules, & des Limaçons. Encore y a-t-il bien peu de ces coquillages : De ſorte que leur principale ſubſiſtance depend de ce que la Mer laiſſe dans leurs reſervoirs. Qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils l'amaſſent & s'en vont au lieu de leur demeure. C'eſt-là que les attendent les vieillards & les enfans qui ne peuvent pas marcher à cauſe de leur âge. Auſſi-tôt qu'ils ſont arrivez, ils grillent ſur les charbons ce que la Providence leur a donné, & le mangent en commun. Quelquefois ils prennent du poiſſon autant qu'il leur en faut pour ſe regaler abondamment, & quelquefois auſſi à peine en attrapent-ils aſſez pour en goûter : Mais ſoit qu'ils en ayent peu ou beaucoup, tout le monde en a ſa part, tant les petits enfans que les veillards qui ne peuvent pas aller à la petite guerre comme les autres. Après qu'ils ont mangé, ils ſe couchent juſqu'au deſcendant de la marée, que tout le monde ſe met en marche. Qu'il ſoit jour ou qu'il ſoit nuit, qu'il pleuve, ou qu'il faſſe beau tems, tout cela eſt la même choſe, il faut marcher, ou jeûner. La terre ne produit rien qui puiſſe ſervir à leur ſubſiſtance. Ils n'ont ni herbes, ni legumes, ni aucune ſorte de grain que nous ayons vû. Il n'y a point auſſi d'oiſeaux ou de bêtes qu'ils puiſſent prendre, parce qu'ils n'ont aucune ſorte d'inſtrumens.

Je n'ai pas remarqué qu'ils rendent à rien un ſervice religieux. Ils ont une eſpece d'armes pour défendre leur reſervoir, ou combattre leurs ennemis ſi quelqu'un ſe preſente,

ſente, pour attaquer leur miſerable pêche. Ils ſe mirent d'abord en devoir de nous faire peur avec leurs armes, parce que nous étions à terre : & que nous les empêchions d'approcher des lieux où ils avoient accoûtumé de pêcher. Les uns avoient des épées de bois, d'autres des eſpeces de Lance. Leur épée eſt un morceau de bois en forme de Coutelas. Leur lance eſt un bâton long & droit, pointu par un bout, & qu'on met enſuite au feu pour le rendre plus dur. Je n'ai point vû là de fer, ni aucun autre metal : Et il y a apparence qu'ils ſe ſervent de haches de pierre, comme font certains Indiens de l'Amerique. J'ai fait la deſcription de ces haches dans le Chapitre quatriéme.

Je ne ſai comment ils font du feu : Mais il y a apparence qu'ils font comme les Indiens avec du bois, ce que nous faiſons avec de l'acier & des cailloux. Je l'ai vû faire aux Indiens de l'Isle de Bon-Air, & j'en ai fait moi-même l'épreuve. Ils prennent un morceau de bois plat aſſez uni, & y font un petit trou d'un côté : Enſuite ils prennent un autre morceau de bois rond & dur de la groſſeur environ du petit doigt : Ils le font pointu par un bout comme un pinceau, mettent ce bout pointu dans le trou du morceau plat & uni, & tournant le morceau dur entre les paumes de leurs mains, ils frotent la piece plate juſques à ce qu'elle fume, & prenne enfin feu.

Ces Inſulaires parlent un peu du gofier ; mais nous ne pûmes pas entendre un ſeul mot de ce qu'ils diſoient. Nous mouillames, comme j'ai déja dit, le 5. de Janvier ; & voyant des gens ſur la côte, nous envoyames d'abord

d'abord un Canot pour faire connoiſſance avec eux, dans l'eſperance qu'ils pourroient nous fournir quelques proviſions : Mais les habitans voyans venir nôtre Canot s'enfuïrent, & ſe cacherent. Nous cherchames durant trois jours de ſuite dans l'eſperance de trouver leurs maiſons ; mais nous n'en trouvâmes aucune : Cependant nous vimes pluſieurs lieux, où ils avoient fait du feu. Deſeſperant enfin de trouver leurs habitations, nous ceſſames de chercher, & laiſſames pluſieurs bagatelles dans les lieux où nous crûmes qu'ils pourroient venir. Nous ne trouvames point d'eau dans les lieux que nous viſitames, ſi ce n'eſt de vieux puits dans les Bayes ſablonneuſes.

Nous paſſames enfin aux Isles, & y trouvames un grand nombre d'Inſulaires. Je croi qu'il y en avoit 40. dans une Isle, tant hommes, que femmes, & enfans. D'abord que nous eumes mis pied à terre, les hommes nous menacerent avec leurs épées & leurs Lances ; mais nous les écartames par un coup de Canon que nous tirâmes pour leur faire peur. L'Isle étoit ſi petite, qu'ils ne pûrent ſe cacher : Mais ils furent en grand deſordre après que nous eûmes fait deſcente, & ſur tout les femmes & les enfans ; parce que nous marchames droit à leur camp, les femmes les plus vigoureuſes prenans leurs enfans s'enfuïrent en hurlant, & les petits enfans les ſuivirent en criaillant ; mais les hommes demeurerent. Quelques femmes, & ceux qui ne purent pas fuir, reſterent auprès du feu, faiſant des lamentations comme ſi nous fuſſions venus pour les manger. Mais quand ils virent que nôtre in-

tention n'étoit pas de leur faire du mal, ils furent assez tranquilles, & ceux qui s'en étoient fuis revinrent d'abord. Il n'y avoit à cette habitation qu'un seul feu, couvert de quelques branches, placées du côté d'où venoit le vent.

Après que nous eumes demeuré-là quelque tems, les hommes se rendirent familiers, & nous en habillames quelques-uns dans l'esperance qu'ils nous rendroient quelque service en cette consideration : Car y trouvant des puits, nous résolumes de faire apporter à bord deux ou trois barriques d'eau. Comme il étoit penible de la voiturer à nos Canots, nous esperions engager ces gens à nous l'aporter, & c'étoit pour cela que nous leur avions donné des habits ; à l'un une vieille paire de haut de chausses ; à l'autre une méchante chemise ; à l'autre enfin une casaque qui ne valoit presque rien, & qui néanmoins auroit été agreablement reçuë en des lieux où nous avions été ; ce qui nous faisoit croire que ces gens-là le recevroient de même. Nous leur mîmes toutes ces nipes esperant que cet ajustement les obligeroit à travailler pour nous de bon cœur. Ayant donc mis nôtre eau dans de petits barrils longs, contenans environ six Gallons chacun, & fait exprés pour transporter de l'eau, nous menames nos nouveaux valets aux puits, & leur mimes à chacun un barril sur le corps pour le porter à nôtre Canot. Mais tous les signes que nous pumes leur faire furent inutiles, car ils demeurerent sans mouvement comme autant de statuës, grimaçans comme des singes, & se regardans les uns les autres. Ces pauvres gens n'étoient

pas

pas accoûtumez à porter des fardeaux ; & je croi qu'un de nos garçons de bord âgé de dix ans, auroit porté auſſi peſant qu'un d'eux. Ainſi nous fumes contraints de porter nôtre eau nous mêmes, & eux dépouillerent leurs habits, & les quitterent comme ſi les habits n'étoient faits que pour travailler. Je ne m'apperçus pas qu'ils en fiſſent d'abord beaucoup de cas, & ne parurent pas non plus grands admirateurs de tout ce que nous avions à bord.

Une autre fois que nôtre Canot étoit entre ces Iſles cherchant du Gibier, on vit une troupe de ces gens qui paſſoient à la nage d'une Iſle à l'autre ; car ils n'ont ni canots, ni bateaux, ni barques. Les nôtres en prirent quatre qu'ils amenerent à bord. Deux étoient d'un âge médiocre, & les deux autres avoient environ 18. ou 20. ans. Nous leur donnames du Ris bouilli avec de la Tortuë & de la vache marine auſſi bouillies. Ils devorent avidement ce que nous leur donnames ; mais ils ne regarderent pas ſeulement le vaiſſeau, ni rien de tout ce qui étoit deſſus : Et après qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuïrent le plus vite qu'ils pûrent. A nôtre arrivée, avant que de les connoître ou d'en être connus, une troupe de ceux qui habitoient la terre ferme, vinrent tout proche de nôtre vaiſſeau, & ſe tenant ſur un banc aſſez élevé, il nous menaçoient en branlant leurs épées & leurs lances. Le Capitaine fit enfin battre le tambour ; ce qui fut fait tout à coup & avec beaucoup de vigueur dans la ſeule vûë de les épouvanter. Ils n'entendirent pas plûtôt le bruit, qu'ils s'enfuirent au plus vite crians du goſier Gury, Gury. Ces mêmes habitations de

terre ferme s'enfuyoient toûjours de nous : Cependant nous en primes pluſieurs ; Car comme je l'ai déja remarqué ; ils ont les yeux ſi mauvais, qu'ils ne nous voyoient que quand nous étions près d'eux. Nous leur donnions toûjours des vivres, & les laiſſions aller : Mais peu de temps après que nous fumes arrivez, les habitans des Iſles s'aguerrirent, & ne branloient pas pour nous.

Après une ſemaine de ſejour, nous halames nôtre vaiſſeau dans une petite Baye ſablonneuſe. Cela ſe fit au montant de la marée, & nous le tirames juſques à ce qu'il fut à flot. Quand la mer vint à baiſſer, il demeura à ſec, & près de demi mille à la ronde on ne voyoit que ſable aride ; car la mer hauſſe & baiſſe-là environ cinq braſſes. Le flux va au Nord quart d'Eſt, & le reflux au Sud quart d'Oüeſt. A toutes les baſſes marées nous étions tout à fait à ſec, éloignez de la mer d'environ cent verges. Ainſi nous avions le tems de calfeutrer le fond de nôtre navire ; ce que nous ne manquames pas de faire avec beaucoup de ſoin. La plûpart de nos gens étoient à terre dans une tente, où l'on raccommodoit nos voiles. Les pêcheurs apportoient tous les jours des Tortuës & des Manates, dont nous faiſions nôtre nourriture ordinaire.

Pendant que nous fumes-là, je tâchai de réſoudre nos gens à gagner quelque Comptoir Anglois ; mais on me menaça de mettre pied à terre, & de m'y laiſſer. Cette menace me fit lâcher priſe, réſolu d'attendre patiemment un tems & un lieu plus convenable pour les quitter. J'eſperois de trouver bien-tôt l'un & l'autre, parce qu'ils avoient deſ-

ſein

sein en partant de-là d'aller au Cap Comorin. Ils avoient résolu chemin faisant de visiter l'Isle de Cocos, située suivant nos Cartes à 12. degrez 12. minutes de latitude Septentrionale; dans l'esperance d'y trouver du fruit dont l'Isle porte le nom.

CHAPITRE XVII.

Laissant la nouvelle Hollande, ils passent par l'Isle de Cocos, & touchent à une autre Isle pleine de bois qui en est proche. Animal terrestre qui ressemble à une grosse Ecrevice. Noix de Cacao flotent en mer. L'Isle Triste produit du Cacao quoi qu'elle soit inondée toutes les fois que la mer monte. Ils moüillent à une petite Isle près de celle de Nassau. Isle de Hog, & autres. Un Pros d'Achin pris. Isle de Nicobar, & autres de ce nom. Ambre gris bon & mauvais. Mœurs des habitans de ces Isles. Ils moüillent à l'Isle de Nicobar. Situation de cette Isle, son terroir, & l'agréable mélange de ses Bayes, de ses arbres, &c. Arbre de Milory, & de son fruit dont on se sert au lieu de pain. Habitans de l'Isle de Nicobar; leur portrait, leurs habits, leur langage, leurs habitations. Ils n'ont aucune forme de Religion & de gouvernement. Leur nourriture & leurs Canots. Ils calfeutrent leurs vaisseaux. Projets de l'Auteur qui obtient permission d'aller à terre, accompagné de deux Anglois, des Portugais, & de quatre Malayans d'Achin. Leur premiere rencontre avec les Insulaires. Communes traditions des Canibales, ou mangeurs d'hommes. Comment ils sont reçus à terre. Ils achetent un Canot pour passer à Achin, & le ren-

verſent la premiere fois qu'ils le mettent en Mer: Après l'avoir raccommodé ils ſe rembarquent pour la partie Orientale de l'Iſle. Ils ont guerre avec les Inſulaires ; mais la paix étant faite, ils font leurs magazins, & ſe preparent à leur voyage.

LE 12. de Mars 1688. nous fimes voiles de la nouvelle Hollande par un vent de Nord-Nord Oüeſt ; & beau tems. Nous fimes route au Nord ; réſolus comme j'ai dit, de toucher à l'Iſle de Cocos, mais les vents de Nord-Oüeſt, d'Oüeſt-Nord-Oüeſt, & de Nord-Nord-Oüeſt, que nous eumes durant pluſieurs jours nous obligerent à faire route plus à l'Eſt qu'il ne faloit pour trouver cette Iſle. D'abord que nous fumes en mer nous eumes fort mauvais tems, accompagné de beaucoup de tonnerres, d'éclairs, de pluye, & d'un vent orageux.

Le 26. de Mars nous étions à la latitude de l'Iſle de Cocos, c'eſt-à-dire, à 12. degrez 12. minutes. Autant que nous en pouvions juger, nous étions alors à 30. ou 50. lieuës de l'Orient de cette Iſle. Le vent étoit Sud-Oüeſt ; Ainſi nous aimamess mieux faire route du côté des Iſles qui ſont à l'Occident de Sumatra, que d'aller à vent contraire à l'Iſle de Cocos. J'en fus fort aiſe dans l'eſperance que je pourrois m'échaper à Sumatra ou en quelqu'autre endroit.

Nous ne trouvames rien de remarquable juſqu'au 28. ſi ce n'eſt deux gros Goulus que nous primes. Nous gagnames enſuite une petite Iſle pleine ne bois qui eſt à 10. degrez 30. minutes de latitude. Sa longitude de la nouvelle Hollande d'où nous venions, étoit

étoit ſuivant mon compte 12. degrez 6. minutes Oüeſt. Il y avoit beaucoup d'eau autour de l'Iſle, & par conſequent il n'y avoit pas moyen d'y moüiller: Mais nous envoyames deux Canots à terre, dans l'un deſquels il y avoit des Charpentiers pour couper un arbre propre à faire une autre pompe: L'autre alloit chercher de l'eau, & trouva un beau petit ruiſſeau près de la pointe du Sud-Oüeſt de l'Iſle: Mais l'eau donnoit ſi haut ſur le rivage, qu'il n'y eut pas moyen de mettre pied à terre. A midi nos Canots revinrent à bord, & les Charpentiers apporterent un bon arbre dont ils firent une pompe pareille à celle qu'ils avoient faite à Mindanao. L'autre Canot apporta tant de Boubies & d'hommes de guerre, que quand ils furent bouillis tout le monde en eut à ſuffiſance. Ils apporterent auſſi un certain animal terreſtre qui a de l'air d'une groſſe écrevice à la réſerve qu'il n'a pas comme elle de groſſes pâtes. Ces animaux ſe tiennent dans les ſables arides, & terrent comme des Lapins. Le Chevalier François Drake parle dans ſon voyage autour du monde de ſemblables animaux qu'il trouva à Ternate; & à quelques autres des Iſles à épiceries, ou près d'elles. C'étoit une fort bonne nourriture, & de fort bon goût. Ils étoient ſi gros, qu'un homme n'en auroit ſû manger deux; car ils étoient preſque de la groſſeur de la jambe. Leurs coquilles étoient d'un brun obſcur, & rouge quand elles avoient bouilli.

Cette Iſle eſt de bonne hauteur. Il y a des rochers eſcarpez du côté du Sud & du Sud-Oüeſt, & au Nord une Baye ſablonneuſe: Mais beaucoup d'eau près de la côte. Le ter-

roir eſt noiratre & gras, & produit diverſes ſortes de gros arbres.

A environ une heure après midi nous fimes voiles de cette Iſle par un vent de Sud-Oüeſt, portant le Cap au Nord-Oüeſt. Enſuite le vent devint à peu près Nord Oüeſt, & fut pluſieurs jours conſecutifs entre Oüeſt-Nord-Oüeſt & Nord Nord Oüeſt : je remarquai que le vent fut la plûpart du tems Oüeſt ou Nord Oüeſt, & qu'alors nous eumes toûjours de la pluye, des Grains, & beaucoup de tonnerres & d'éclairs : Mais quand le vent venoit du Sud il étoit petit, & amenoit le beau tems.

Nous ne rencontrames rien de remarquable juſques au 7. d'Avril, qu'étant à 7. degrez de latitude Meridionale, nous vimes de loin au Septentrion la terre de Sumatra. Le 8. nous découvrimes tout à plein l'Orient de cette Iſle. Nous étions alors à ſix degrez de latitude Meridionale. Le lendemain 10. étant à 5. degrez 11. minutes de latitude, & à environ 7. à 8. lieuës de l'Iſle de Sumatra, nous vimes du côté de l'Occident quantité de noix de Cacao qui flotoient en mer. Nous hiſſâmes nôtre Canot, & en primes quelques-unes. Les noix étoient fort ſaines, & les noyaux de fort bon goût. Le lait ou l'eau de quelques-unes étoit encore douce & bonne.

Le 13. nous vinmes à une petite Iſle nommée Triſte, qui eſt ſuivant mon obſervation à 4. degrez de latitude Meridionale. Elle eſt à environ 14. ou 15. lieuës de l'Occident de l'Iſle de Sumatra. De-là juſqu'au Septentrion il y a pluſieurs petites Iſles qui ne ſont pas habitées à la même diſtance de celle de Sumatra.

matra. L'Isle Triste n'a pas un mille de circuit, & est si basse, que le flux la couvre entierement. Le terroir est sablonneux, & plein de Cacaotiers. Les noix sont petites ; & cependant d'assez bon goût, pleines, & plus pesantes pour leur grosseur que toutes celles que j'ai jamais touchées.

Nous envoyames nos Canots à terre pour aller chercher des noix de Cacao. Ils firent trois voyages, & revinrent toûjours chargez. Nos pêcheurs aussi sortirent, & apporterent du poisson qu'on fit bouillir pour le soupé. Ils tuerent aussi deux jeunes Alligators, qui furent salez, & gardez pour le lendemain.

Je n'eus point d'occasion de me sauver comme je le souhaitois. Si j'avois eu un bâteau j'aurois passé de-là à Sumatra : Mais il n'y eut pas moyen. Nous remimes à la voile le 18. faisant route au Septentrion de l'Occident de Sumatra. Nous ne mangions alors que du Ris, & la chair des noix de Cacao, rapées & trempées dans l'eau ; ce qui faisoit une espece de lait où nous mettions nôtre Ris, & composoit un assez agréable mets : Etant partis de l'Isle Triste, nous vimes d'autres petites Isles qui étoient aussi pleines de Cacaotiers.

Le 19. à 3. degrez 25. minutes de latitude Septentrionale, la pointe du Sud-Oüest de l'Isle de Nassau étoit à environ 8. milles de distance. C'est une assez grande Isle ; mais deserte, à 3. degrez 20. minutes de latitude Meridionale, & pleine de grands arbres. A environ un mille de l'Isle de Nassau, il y en a une autre petite pleine de Cacaotiers. Ce fut-là où nous mouillames le 20. pour achever

ver nôtre proviſion de noix à Cacao. Cette Iſle eſt preſque entourée de rochers, de maniere que nos bâteaux ne pouvoient venir à terre, ni revenir à bord quand l'eau étoit baſſe : Cependant nous amenames à bord quatre bateaux chargez de noix. Cette Iſle eſt baſſe auſſi bien que l'Iſle Triſte, & l'on ancre au Septentrion, à 14. braſſes d'eau à un mille de la côte, ſur un ſable net.

Le 21. nous remimes à la voile le Cap au Nord, & côtoyant toûjours l'Occident de l'Iſle de Sumatra. Le vent étoit entre Sud & Sud-Oüeſt, & le tems variable, tantôt nous avions des pluyes & des Grains, & tantôt beau tems.

Le 29. nous paſſames la ligne côtoyant encore le Nord entre l'Iſle de Sumatra & une étenduë de petites Iſles qui en ſont à 14. ou 15. lieuës. L'Iſle des pourceaux eſt la plus conſidérable de ces petites Iſles. Elle eſt à trois degrez 40. minutes de latitude Septentrionale : aſſez élevée & unie, & embellie de grands arbres fleuris. Nous la doublames le ving-tiéme.

Le 29. nous vimes une voile à nôtre Nord, & nous lui donnames la chaſſe : Mais comme il y avoit peu de vent, nous ne la joignimes que le 30. Ce jour-là n'en étant qu'à une lieuë, le Capitaine Reed fut à elle en Canot, la prit, & la mena à bord. C'étoit un Pros d'Achin : Il étoit deſtiné pour cette place, & ſon équipage conſiſtoit en 4. hommes. Il venoit d'une des Iſles à Cacao que nous avions doublées, & étoit chargé de noix & d'huile de Cacao. Le Capitaine Reed fit décharger à bord toutes les noix, & autant d'huile qu'il jugea à propos : Enſuite il fit faire un trou au fond

de

de la barque, la laiſſa aller, & retint l'équipage priſonnier.

Ce ne fut pas pour la valeur de la cargaiſon que le Capitaine Reed prit cette barque; mais pour empêcher quelques autres & moi d'aller à terre. Il ſavoit que nous étions prêts à deſerter, ſi l'occaſion s'en preſentoit, & croyoit qu'en maltraitant & pillant les gens du païs, nous aurions peur de nous jetter parmi eux. Mais ce procedé nous fut avantageux contre ſon eſperance, comme je le dirai dans la ſuite.

Le premier de Mai nous baiſſames au Nord-Oüeſt de l'Iſle de Sumatra, à 7. ou 8. lieuës de la côte. Nos Anglois du Fort Saint George appellent cette partie Occidentale de Sumatra que nous côtoyames, la côte Occidentale ſimplement, ſans ajoûter le nom de Sumatra. Les priſonniers que nous avions faits le jour precedent nous montrerent les Iſles qui ſont à la hauteur du havre d'Achin, & les canaux par où les vaiſſeaux entrent; & nous dirent en même tems, qu'il y avoit un Comptoir Anglois à Achin. J'aurois ſouhaité y pouvoir aller; mais je fus contraint d'attendre avec patience que mon tems fût venu.

Nous faiſions alors route vers les Iſles de Nicobar en vûë de calfeutrer le fond de nôtre vaiſſeau pour le rendre bon voilier.

Le 4. au ſoir nous découvrimes une des Iſles de Nicobar. La plus Meridionale eſt à 40. lieuës Nord-Nord-Oüeſt du Nord Oüeſt de l'Iſle de Sumatra. La plus Meridionale eſt Nicobar même: Mais nos gens de marine appellent Iſles de Nicobar tout ce grand nombre d'Iſles qui ſont au Sud des Iſles d'Andeman.

Les

Les habitans de ces Isles n'ont aucun commerce reglé avec aucune nation : Mais quand il y passe des vaisseaux, ils vont à bord avec leur Pros pour leur vendre leurs marchandises, sans s'informer de quelle nations ils sont. Car tous les Blancs sont pour eux la même chose. Leurs principales marchandises sont de l'ambre gris & des fruits.

Les habitans originaires de ces Isles trouvent souvent de l'ambre gris. Ils le connoissent fort bien, & savent fort bien aussi tromper les Etrangers qui ne le connoissent pas, par un certain mélange qui ressemble beaucoup au naturel. Plusieurs des nôtres en acheterent d'eux de cette espece, qu'ils eurent pour peu de chose. Environ ce tems-là le Capitaine Weldon toucha aussi à quelques-unes des Isles situées au Nord de celle où nous étions. Je vis quantité d'ambre gris falsifié qu'un de ses gens y avoit acheté ; mais il n'étoit pas bon, & n'avoit aucune odeur : Cependant j'y en vis de fort bon & de fort odoriferant.

On avoit envoyé deux Moines à l'Isle où étoit le Capitaine Weldon pour convertir les Indiens. L'un se retira avec le Capitaine Weldon, & l'autre y demeura. Celui qui s'en alla avec Weldon disoit beaucoup de bien des habitans de cette Isle, & asseuroit qu'ils étoient honnêtes, civils, & de bonnes gens : Qu'ils n'étoient ni querelleux, ni larrons, ni meurtriers : Qu'ils se marioient, ou vivoient au moins comme mari & femme, un avec une, sans jamais changer que quand la mort les séparoit : ponctuels, & tenants de bonne foi les marchez qu'il faisoient, & ayant du panchant à embrasser la Religion

ligion Chrêtienne. Je tiens tout cela de la bouche d'un Prêtre ; qui me dit à Tonquin qu'il l'avoit appris par une lettre du Moine que le Capitaine Weldon avoit ramené de ces païs-là. Mais continuons nôtre voyage.

Le 5. de Mai nous baissames du côté de l'Oüest de l'Isle de Nicobar proprement ainsi nommée, & mouillames au Nord-Oüest de cette Isle, dans une Baye à 8. brasses d'eau, & à moins de demi mille de la côte. Le gros de cette Isle est à 7. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale ; d'environ 10. lieuës de long, & de 3. à 4. de large. Le côté Meridional est assez élevé ; & près de la mer il y a des rochers escarpez. Le reste de l'Isle est bas, plat, & uni. Le terroir est noir & profond, & parfaitement bien arrosé par de petits ruisseaux courans. Il produit quantité de grands arbres bons à tout. Le gros de ces arbres ne paroît qu'un seul bocage. Mais ce qui releve la beauté de cette Isle quand on la voit de quelque distance en mer, sont plusieurs pieces de Cacaotiers qui croissent autour dans chaque Baye. Les Bayes ont demi mille, ou un mille de long, plus ou moins, & elles sont divisées les unes des autres par autant de petites pointes pierreuses de de terre garnies de bois.

Comme les Cacaotiers croissent par bocages dans les Bayes qui regardent la mer, aussi y a-t-il une autre sorte d'arbres fruitiers dans les Bayes qui font face derriere les Cacaotiers, & qui sont plus éloignées de la mer. Les Originaires de l'Isle appellent cet arbre fruitier Melory. Il est de la grosseur de nos gros pommiers, & à peu près de la même hauteur.

teur. L'écorce eſt noiratre, & la feuille aſſez large : Le fruit eſt auſſi gros que le fruit à pain de l'Iſle de Guam, dont nous avons parlé dans le Chapitre X. ou pour mieux dire de la groſſeur d'un pain d'un ſou ; de la figure d'une poire avec une écorce dure & polie d'un vert clair. Le dedans du fruit reſſemble fort à la pomme, à la reſerve qu'il eſt plein de petits filomens auſſi gros que de gros fil. Je n'ai jamais vû que là de ces ſortes d'arbres.

Les Originaires de cette Iſle ſont grands & bien proportionnez de leurs membres. Ils ont le viſage aſſez long, les cheveux noirs, le nez mediocre, & en un mot toute la ſymmetrie de leur viſage eſt parfaitement bien proportionnée. Ils ont les cheveux noirs & liſſes, & leur teint eſt de couleur de cuivre. Les femmes n'ont point de poil aux ſourcils. Je croi qu'elles ſe l'arrachent ; car les hommes y en ont comme les autres gens.

Les hommes ſont tout nuds à la reſerve d'une longue & étroite piece de toile ou ceinture qu'ils ont tout autour des reins, & qui leur deſcendant entre les cuiſſes ſe releve par derriere, & ſe retrouſſe dans la ceinture. Les femmes ont une eſpece de jupon court qui s'attache aux reins, & leur deſcend juſqu'aux genoux.

Leur langage eſt different de tous ceux que j'ai connus ou que j'ai entendu parler : Cependant ils ont quelques mots Malayans, & il y en avoit qui parloient quelques mots Portugais, qu'ils apprennent ſelon les apparences des vaiſſeaux qui paſſent par-là. En effet quand ces gens voient un vaiſſeau, ils prennent

nent incontinent leurs Canots, & s'en vont à bord. Je n'ai pas remarqué qu'ils ayent aucune forme de Religion. Auſſi n'ont-ils ni temples, ni idoles, & ne rendent que j'aye vû, aucun culte exterieur à aucune divinité.

Ils demeurent tout autour de l'Iſle dans les Bayes près de la Mer; y ayant dans chaque Baye quatre ou cinq maiſons, plus ou moins. Elles ſont bâties ſur des pilotis comme à Mindanao, petites, baſſes, & quarrées. Chaque maiſon n'a qu'une chambre, exhauſſée d'environ 8. pieds; le reſte du toit a environ 8. autres pieds de haut. Ce toit n'a point de goutieres; mais au lieu de cela il eſt fort proprement fait en forme de Dome avec de petits ſoliveaux de la groſſeur du bras courbez en rond comme un demi Croiſſant, & fort artiſtement couvert de feuilles de Palmeto.

Ils n'on point de gouvernement autant que j'ai pû le remarquer. Tout paroît égal ſans diſtinction, & chacun eſt maître chez ſoi. Leurs plantations ſont compoſées de Cacaotiers uniquement, qui croiſſent près de la mer; la terre n'étant point défrichée plus avant dans le païs. En effet j'ai remarqué que quand on a paſſé les fruitiers, on ne voit point de chemins qui menent dans les bois. Le plus grand uſage qu'ils faſſent de Cacaotiers eſt d'en tirer du Toddy, qu'ils aiment avec paſſion.

Il ſemble que le Melory ſoit un fruitier ſauvage. On en fait bouillir le fruit dans de grands pots de terre qui contiennent 12. ou 14. Gallons. On remplit ces pots de ce fruit, & y mettant un peu d'eau, on couvre bien la gueule du

du pot afin que la fumée ne s'exhale point en bouillant. Quand le fruit eſt mou, on le pele, on ſepare la chair des filamens avec un bâton plat fait en forme de couteau : Enſuite on en fait des maſſes de le groſſeur d'un fromage de Hollande, & on le garde ſix à ſept jours. Il paroît jaune ; il eſt de bon goût, & c'eſt leur principale nourriture ; car ils n'ont ni Yames, ni Patates, ni Ris, ni Plantains, ou s'ils en ont c'eſt bien peu : Cependant ils ont de petits cochons, mais pas en grand nombre, & fort peu de coqs & de poules comme les nôtres. Les hommes s'occupent à la pêche : Mais je n'ai pas vû qu'ils priſſent beaucoup de poiſſon. Chaque maiſon a pour le moins deux ou trois Canots qu'on tire à terre.

Les Canots dont on ſe ſert pour la pêche ſont pointus par les deux bouts ; & les deux bouts & le fond ſont fort minces & fort polis. Ils ſont faits à peu près comme les Pros de Guam, plats d'un côté, & de l'autre aſſez gros de ventre ; & ont d'un côté de petits ailerons legers. Comme ils ſont minces & legers on les mene mieux à la rame qu'à la voile : Cependant ils vont aſſez bien à la voile, & ils les gouvernent par le moyen d'une piece de bois qui pend dans l'eau perpendiculairement. Il y a communément ſur un de ces Canots 20. ou 30. hommes, & il eſt rare qu'il y en ait moins de neuf ou dix. Leurs avirons ſont courts, & ils s'en ſervent comme nous faiſons des nôtres. Les bancs ſur leſquels les Rameurs s'aſſeïent ſont des Bambous fendus, mis en travers & ſi près les uns des autres, qu'il ſemble que ce ſoit un pont. Ces Bambous ſont mobiles ; & quand quelqu'un

entre

entre pour ramer, il enleve le Bambou de l'endroit où il veut s'asseoir, & le met à côté pour faire place à ses jambes. Les autres Canots de ces Isles sont faits comme ceux des Isles de Nicobar: Et il y a apparence qu'il en est de même pour les autres choses: car nous ne remarquames aucune difference en ceux qui vinrent à nous durant le sejour que nous y fimes.

Mais revenons à nos affaires. Ce ne fut, comme j'ai dit, que le 5. de Mai sur les dix heures du matin que nous mouillames à cette Isle. Le Capitaine Reed fit incontinent tourner le vaisseau sur le côté pour le calfeutrer; ce qui fut fait ce jour-là & le jour suivant. Comme on avoit dessein de remettre en mer le soir, on ne perdit pas de tems à remplir tous les vaisseaux à eau; parce que le vent étant Nôrd-Nord-Est le Capitaine esperoit de passer au Cap Comorin avant que le vent changeât. Autrement il n'auroit pas été sans difficulté de le faire, parce que le Monson Occidental aprochoit.

Je crus alors qu'il étoit tems de me retirer, & d'avoir, s'il étoit possible, permission de demeurer-là, car il paroissoit tout-à-fait impossible de se dérober; & je n'avois aucun sujet de desesperer d'obtenir cette permission, attendu principalement que c'étoit un lieu où je pouvois demeurer selon toutes les aparences, sans faire aucun préjudice au reste de l'équipage, quand même j'en aurois eu le dessein. Outre que la conjoncture étoit favorable pour quitter le Capitaine Reed; ce que j'avois toûjours eu envie de faire dès que l'occasion s'en présenteroit, la raison particuliere qui me fit penser à demeurer-là, sur l'esperance que j'a-

vois de m'y avancer considerablement par le commerce de l'ambre gris ; & de faire une grande fortune avec les gens du païs. Je pouvois en peu de tems apprendre leur langage, & en m'accoûtumant à ramer avec eux sur leurs Pros ou Canots, & sur tout me conformant à leurs coûtumes & à leur maniere de vivre, j'aurois vû combien ils en tiroient, & en quel tems de l'année on en trouvoit le plus. Je jugeois ou qu'il me seroit ensuite aisé de me retirer, & de m'embarquer sur le premier vaisseaux qui passeroit par-là, soit Anglois, Hollandois, ou Portugais ; ou de gagner quelque jeune Indien, & l'engager à me transporter sur son Canot à Achin. J'aurois pû m'y pourvoir des marchandises les plus recherchées de mes Insulaires : & à mon retour je me serois servi de ces Marchandises pour acheter leur ambre gris.

Je n'avois pas fait semblant jusques-là de vouloir aller à terre : Mais ayant fait provision d'eau, & le vaisseau étant prêt à faire voiles ; je priai le Capitaine Reed de me faire mettre à terre sur cette Isle. Lui qui croyoit que je ne pouvois pas descendre en lieu moins frequenté des vaisseaux, se rendit volontiers à ma priere ; ce qu'il n'auroit apparemment pas fait, s'il eût cru que j'eusse dû bien-tôt partir de-là ; de peur de me donner occasion de faire son Histoire aux Anglois ou aux Hollandois. Je pris sans perdre de tems mon cofre & mon lit, & de peur que mon homme ne changeât d'avis, je cherchai incontinent quelqu'un pour me mettre à terre.

Le Canot sur lequel je me mis me debar-

qua

qua dans une petite Baye ſablonneuſe où il y avoit deux maiſons, mais perſonne dedans. Les habitans avoient démenagé, parce qu'ils avoient apparemment eu peur de nous, qui étions à bonne portée : Cependant les hommes & les femmes étoient venus à bord ſans donner aucune marque d'aprehenſion. Nôtre Canot retournant à bord trouva le maître des maiſons qui venoit à terre. Il fit divers ſignes à nos gens de me ramener ; mais ils ne voulurent pas l'entendre. Enſuite il vint à moi, & m'offrit ſon bâteau pour me tranſporter à bord ; mais je le refuſai. Alors il me fit ſigne d'entrer dans la maiſon, & autant que je pus le comprendre par ſes ſignes, & par quelques mots Malayans dont il ſe ſervit, il vouloit me faire entendre que la nuit quand je ſerois endormi il ſortiroit quelque choſe des bois qui me tueroit, voulant apparemment parler de quelque bête feroce. J'apportai donc dans la maiſon mon cofre & mes habits.

A peine avois-je été une heure à terre, que le Capitaine Teat, & le nommé Jean Damarel, & trois ou quatre autres armez arriverent pour me ramener à bord. Il n'étoit pas beſoin d'envoyer un ſi gros cortége : Quand il ne ſeroit venu que le garçon de la Cabane, je n'aurois pas fait difficulté de retourner. J'aurois bien pû me cacher dans les bois ; mais en ce cas ils auroient mal-traité ou tué quelques uns des inſulaires en vûë de les animer contre moi. Je leurs dis donc que j'étois prêt à les ſuivre ; je pris toutes mes hardes, & m'en retournai avec eux.

Etant de retour à bord je trouvai tout en mouvement. Trois autres encouragez par mon

mon exemple demandoient qu'on leur permit de m'accompagner. L'un étoit Monsieur Coppinger Chirurgien, l'autre Robert Hall & le troisiéme nommé Ambroise, duquel j'ai oublié le surnom. Ces trois hommes avoient toûjours eu même dessein que moi. Les deux derniers ne trouvoient pas beaucoup d'opposition; mais le Capitaine Reed & le reste de l'équipage ne vouloient pas perdre le Chirurgien. Ce dernier enfin sauta dans le Canot avec mon fusil, jurant qu'il iroit à terre, & que si quelqu'un se mettoit en devoir de l'en empêcher il tireroit dessus. Mais Jean Olivier qui étoit alors Quartier-Maître, sauta dans le Canot, le saisit, lui ôta le fusil, & le fit rentrer dans le vaisseau avec le secours de deux ou trois autres.

Hall, Ambroise, & moi fumes donc ramenez à terre. Un de nos Rameurs déroba une hache, & nous la donna, sachant que c'étoit un bon outil parmi les Indiens. Comme il faisoit déja obscur, nous allumames une chandelle; & parce que j'étois le premier venu dans nôtre nouveau païs, je les menai aux maisons où nous tendimes incontinent nos branles. A peine avions-nous achevé, que le Canot revint à terre; chargé des quatre Malayans d'Achin que nous avions faits prisonniers à la hauteur de Sumatra, & du Portugais du vaisseau Siamois qui vint à bord du nôtre à la rade de Pulo-Condore. On n'avoit plus besoin de ces gens là, parce qu'on alloit quitter la côte de Malaya, où le jeune Portugais servoit d'interprete, & qu'on ne craignoit pas alors que les habitans d'Achin pussent nous rendre service en nous transportant dans leur païs, qui étoit éloigné

éloigné de 40. lieuës : ne s'imaginant pas que nous osassions tenter une pareille entrepriſe, qui étoit hardie à la verité. Nous étions assez forts pour nous défendre contre les Originaires de l'Iſle, en cas qu'ils nous declaraſſent la guerre ; mais quand il ne me ſeroit venu perſonne je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut-être même aurois-je eu moins à craindre, parce que j'aurois pris garde de ne choquer perſonne. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a point de peuple aſſez barbare pour tuer un particulier que le hazard fait tomber entre ſes mains ou qui vient dans les païs par cas fortuit, à moins qu'on ne ſe le ſoit attiré par quelque outrage ou par quelque violence anterieure. Même alors ſi l'on pouvoit ſe garantir la vie ſauve des premiers mouvemens de la fureur de ces inſulaires, & en venir avec eux à la négociation ; ce qui eſt la choſe du monde la plus difficile, parce que d'ordinaire ils ſe cachent dans les bois, & ſe jettent bruſquement ſur leur ennemi pour le tuer à l'improviſte, on pourroit pour peu de choſe regagner leur bienveillance, & ſur tout en leur montrant quelque bagatelle qu'ils n'auroient jamais vûë, & que tout Européen qui a vû le monde pourroit incontinent inventer pour les amuſer, comme ſeroit par exemple de faire du feu avec un caillou & un morceau d'acier.

Quant à ce qu'on dit communément des Antropophages ou mangeurs d'homme, je n'ai jamais trouvé de ces ſortes de gens. Je n'ai point vû ni entendu dire qu'il y eût au monde de nation qui n'eût quelque choſe à manger, ſi non poiſſons & animaux terreſtres, au moins des fruits, des grains, des

racines, ou autres legumes qui croiſſent naturellement ou par la culture. Les habitans mêmes de la nouvelle Hollande avec toute leur pauvreté, ne laiſſoient pas d'avoir du poiſſon, & auroient eu de la peine à ſe réſoudre à tuër un homme en vûë de le manger. Je ne ſai quelles barbares coûtumes peuvent autrefois avoir été en uſage dans le monde. On a fort parlé des ſauvages de l'Amerique qui ſacrifioient leurs ennemis à leurs Dieux. Je ne ſai pas non plus ſi cela eſt, ou ſi cette coûtume a été en uſage chez quelque nation de cette grande partie du monde. Quoiqu'il en ſoit, ſi ces Americains ſacrifient leurs ennemis, il n'eſt pas neceſſaire qu'ils les mangent auſſi. Je ne veux pourtant pas après tout nier abſolument la choſe; mais j'en parle ſuivant ma connoiſſance, & je ſai qu'on dit des fauſſetez de ces Canibales, & qu'on en a fait pluſieurs contes qui ont été refutez depuis mon premier retour des Indes Occidentales. Sur quel pied de barbarie ne regardoit-on point alors les pauvres Indiens de la Floride, qui nous paroiſſent à preſent aſſez civils? Combien de contes ne nous a-t-on point faits des Indiens qui habitent les Iſles qu'on apelle les Iſles des Canibales? Nous voyons néanmoins qu'ils commercent fort honnêtement avec les François & les Eſpagnols, comme ils ont fait avec nous. Je conviens qu'autrefois ils ſe ſont mis en devoir de ruiner nos plantations des Barbades; & ont depuis empêché que nous ne nous ſoyons établis à l'Iſle de Santa-Lucia, en ruinant ſucceſſivement deux ou trois des Colonies qui y étoient établies. Ils ont même ſouvent endommagé & ravagé l'Iſle de

Tabaco,

Tabaco, où les Hollandois s'étoient établis; & cette Isle, quelque délicieuse & fertile qu'elle soit, est encore aujourd'hui ruinée, pour être trop voisine des Caribes du Continent, qui lui rendent visite tous les ans. Mais ils n'ont fait cela que pour maintenir leur droit en tâchant de traverser les établissemens de ceux qui vouloient s'établir sur les Isles, où ils s'étoient eux mêmes établis. Ces mêmes gens néanmoins ne font point de mal à un homme seul, à ce que m'ont dit des gens qui ont été leurs prisonniers. Je pourrois produire encore les Indiens de Boca Toro, de Boca Drago, & de divers autres lieux, que les Espagnols appellent sauvages & feroces. Cependant les Indiens de ces mêmes païs ont fait amitié avec les Avanturiers, & s'ils ont rompu avec eux c'est après en avoir été mal-traitez. Quant aux Insulaires de Nicobar, je les ai trouvez assez affables pour ne les pas craindre; & je ne me serois point mis en peine quand il ne me seroit point venu de compagnie.

Cependant je fus fort aise de n'être pas seul, & d'autant plus aise que nous étions assez pour faire la manœuvre & passer dans l'Isle de Sumatra: Aussi songeames-nous d'abord à acheter un Canot pour cela des Originaires du païs.

La nuit qu'on nous mit à terre, il faisoit un beau clair de Lune: Aussi nous promenames-nous sur la Baye pour voir quand le vaisseau appareilleroit & mettroit à la voile, ne croyant pas jusques-là bien assurée la nouvelle liberté que nous venions d'aquerir. Le voyant à la voile entre onze heures &

minuit, & nous rentrames dans nôtre chambre, & nous nous couchames. Ce fut le sixiéme de Mai.

Le lendemain de bon matin le maître du logis accompagné de 4. ou 5. de ses amis, vint voir ses nouveaux hôtes, & fut un peu surpris de les trouver en si grand nombre, car il croyoit que j'étois seul. Il en parut néanmoins fort aise, & nous reçut avec une grosse Calebace de Toddy qu'il avoit apportée. Avant son départ, (Car il faut savoir que par tout où nous allions les habitans nous abandonnoient leurs maisons ou par crainte, ou par superstition) nous achetames de lui un Canot pour une hache, & nous y mimes incontinent nos cofres & nos habits, en vûë de gagner la partie Meridionale de l'Isle, & d'y demeurer jusques au changement du Monson qu'on attendoit tous les jours.

Après avoir mis nos hardes à couvert nous entrames gayement dans nôtre nouvelle Fregate avec les Achinois, & primes le large. Nous ne fumes pas plûtôt au large, que nôtre Canot se renversa sans dessus dessous. Nous nous sauvames à la nage, & trainames à terre nos cofres & nos habits : Mais tout fut mouillé, & je ne sauvai rien de considérable que mon journal, & quelques Cartes du païs que j'avois faites, que j'estimois beaucoup ; & que j'avois conservées avec beaucoup de soin. Monsieur Hall avoit aussi un balot de livres & de Cartes qui penserent y demeurer : Mais nous ouvrimes incontinent nos cofres, & en ôtames nos livres avec beaucoup de peine. Nous les fimes sécher ensuite ; mais quelques Cartes qui se trouverent dépliées dans nos cofres furent gâtées.

Le

Le Canot étant alors en fort bon état, & nos livres & nos habits secs, nous primes le large une seconde fois, & ramames du côté de l'Orient de l'Isle, en laissant plusieurs autres à nôtre Nord. Les Indiens sur huit à dix Canots nous accompagnerent malgré nous; car nous crumes qu'ils vouloient faire encherir les provisions du côté de l'Isle où nous allions, en donnant avis de ce que nous en donnions au lieu d'où nous venions. Pour les empêcher donc de venir avec nous, Monsieur Hall fit peur à ceux d'un Canot en tirant sur eux une volée de Canon. Ils sauterent tous hors des bords en criant, mais voyant que nous nous en allions, ils rentrerent dans leur Canot, & nous suivirent.

Ce coup de Canon nous brouilla avec tous les habitans de l'Isle. Incontinent après nous relâchames à une Baye où il y avoit quatre maisons & grand nombre de Canots: Mais ils se retirerent tous, & n'approcherent plus de nous durant plusieurs jours. Nous avions alors un gros pain de Melory, qui étoit tout ce que nous avions à manger. Si nous avions eu envie de noix de Cacao ou de Toddy, nos Malayans d'Achin auroient monté sur les arbres, nous auroient apporté des noix de Cacao à souhait, & tous les matins un bon pot de Toddy. Nous vécumes ainsi jusques à ce que nôtre Melory fut presque achévé, esperant toûjours que les naturels viendroient, & nous en vendroient comme ils avoient fait ci-devant. Mais ils ne vinrent pas, & même nous traverserent par tout où nous allames: Ils branloient souvent leurs lances contre nous, & nous témoignoient autant qu'ils pouvoient qu'ils n'étoient pas de nos amis.

Voyant enfin qu'ils nous étoient opposez nous résolumes d'avoir des vivres par force, puisque nous ne pouvions pas en avoir autrement. Pour cet effet nous entrames avec nôtre Canot dans une petite Baye qui est au Septentrion de l'Isle, parce que l'eau y étoit tranquille & qu'il étoit aisé d'y faire descente ; mais de l'autre côté comme le vent étoit toûjours le même, nous ne pouvions mettre pied à terre sans courre risque de renverser nôtre Canot, & de mouiller nos armes. En ce cas nous eussions été à la merci de nos ennemis, qui étoient deux à trois cens hommes dans chaque Baye pour nous empêcher d'aborder aux lieux où ils voyoient que nous allions. Etant en mer nous primes droit la route du Nord, & fumes incontinent suivis de 7. à 8. Canots. Les Indiens se tenant éloignez, ramoient plus vite que nous, & furent à la Baye avant nous. Ils y firent tous descente avec environ 20. autres Canots pleins de monde, & se mirent en devoir de nous empêcher de mettre pied à terre. Nous allames à cent verges d'eux : Nous étant ensuite arrêtez, je pris mon fusil & les couchai en jouë. Ce mouvement les fit tous mettre ventre à terre : Mais je me tournai de l'autre côté, & pour leur faire voir que nôtre dessein n'étoit pas de leur faire du mal, je tirai mon fusil sur la mer, de sorte qu'ils pouvoient voir le plomb effleurer l'eau. Je n'eus pas plûtôt rechargé, que nous entrames doucement. Quelques-uns d'eux se retirerent. Ceux qui resterent continuerent à donner des marques de leur haine, jusques à ce qu'ayant tiré comme devant, je leur eusse encore donné l'épouvante. Alors ils se retirerent, & ne

ne laiſſerent que 5. à ſix hommes ſur la Baye. Nous étant donc conſidérablement avancez, Monſieur Hall mettant l'épée à la main ſauta à terre, pendant que j'étois prêt à faire feu ſur les Indiens, s'ils ſe fuſſent mis en devoir de l'inſulter : Mais ils ne branlerent pas qu'il ne fût à eux, & ne les eût ſaluez.

Il leur toucha la main ; & fit tant de ſignes d'amitié, que la paix fut concluë, ratifiée, & confirmée par tous ceux qui furent preſens. On rapella ceux qui s'étoient retirez, & tout le monde accepta la paix avec beaucoup de joie. Cette paix fut generale à la grande joie des habitans. On ne ſonna point les cloches, ni on ne fit point de feux de joie, car ce n'eſt pas la coûtume ; mais la joie paroiſſoit peinte ſur le viſage de tout le monde, parce qu'alors ils pouvoient aller pêcher ſans crainte d'être pris. Cette paix ne leur fut pas plus agréable qu'à nous ; Car les Inſulaires nous apportoient alors du Melory, que nous avions pour de vieilles guenilles, & de petits morceaux de toïle, larges environ comme la paume de la main. Nous vimes en certains endroits quelques petits Cochons que nous aurions pû avoir à juſte prix ; mais nous ne voulumes pas ſcandaliſer nos amis Achinois, qui étoient Mahometans.

Nous demeurames-là deux à trois jours, après quoi nous partimes pour le Septentrion de l'Iſle, faiſant route à l'Orient. Nous fumes bien reçus des habitans par tout où nous allames. Arrivez au Septentrion de l'Iſle, nous fimes proviſion de Melory & d'eau. Nous achetames deux à trois pains de Melory, & environ 12. groſſes coquilles de noix à Cacao d'où l'on avoit tiré toute la

chair, & qui étoient néanmoins toutes entieres à un petit trou près qu'elles avoient à un bout. Nous mimes dans toutes ces coquilles environ trois Gallons & demi d'eau. Nous achetames auſſi 2. ou 3. Bambous, où nous en mimes encore 4. ou 5. Gallons. Voilà en quoi conſiſtoient nos proviſions.

Nôtre deſſein étoit d'aller à Achin, place ſituée au Nord-Oueſt de l'Iſle de Sumatra, qui eſt au Sud-Sud-Eſt, & dont nous étions éloignez de 40. lieuës. Nous n'attendions que le Monſon Occidental. Nous l'avions long-tems attendu, & il ſembloit alors qu'il n'étoit pas éloigné; Car les nuages commençoient, eût-on dit, à pancher vers l'Orient; en effet ils commencerent enfin à ſe mouvoir doucement de ce côté-là, quoi que le vent fût encore Eſt, c'étoit néanmoins un ſigne infaillible que le Monſon Occidental n'étoit pas éloigné.

CHAPITRE XVIII.

L'Auteur & ſa compagnie s'embarquent pour Achin dans un bâteau ſans pont. Changement de tems. Cercle autour du ſoleil, preſage d'une violente tempête, qui arrivant en effet, les met en grand danger, & les conſterne beaucoup. Cudda ville & havre ſur la côte de Malaca. L'Iſle d'Way. Mont d'or dans l'Iſle de Sumatra. Paſſange-ſunca riviere & ville dans l'Iſle de Sumatra près de la pointe de Diamant, où ils vont à terre fort malades, & ſont favorablement reçus des Oromkais. Ils paſſent de là à Achin. L'Auteur eſt examiné devant le Chabander, & prend un remede d'un Medecin

decin Malayan. Longueur de sa maladie. Il prend encore la route de Nicobar, & revient tout à coup à celle d'Achin. Il fait divers voyages à Tonquin, à Malacca, au Fort Saint George, & à Bencouli. Comptoir Anglois à Sumatra. Relation de l'équipage du vaisseau qui mit l'Auteur à terre à Nicobar. Les uns passent à Tamgambar, qui est un Fort appartenant aux Danois sur la côte de Coromandel; d'autres au Fort Saint George & plusieurs au Camp du Mogol. Des Peuns, & comment Jean Olivier se fit Capitaine. Le Capitaine Reed ayant pillé près de Ceylan un riche Marchand Portugais va à Madagascar, & s'embarque sur un vaisseau de la nouvelle York. Traverses que le reste de son équipage eut à essuyer jusqu'à Joanna, &c. Leur vaisseau nommé le Cachet de Londres coule à fonds à Madagascar dans la Baye de Saint Augustin où il est encore. Du Prince Jeoly; l'homme peint que l'Auteur amena en Angleterre, & qui mourut à Oxfort. Isles de Meangis, patrie de l'homme peint: Giroste de cette Isle, &c. L'Auteur est fait Canonier à Bencouli, & est contraint de se dérober pour passer en Angleterre.

CE fut le 15. de Mai 1688. à environ 4. heures après midi que nous quittames l'Isle de Nicobar, & primes la route d'Achin. Nous étions 8. de compagnie, savoir 3. Anglois, 4. Malayans nez à Achin, & le Metis Portugais.

Nôtre Canot n'étoit ni des plus gros ni des plus petits. Il étoit à peu près de la grandeur de nos bateaux de Londres, & pointu par les deux bouts comme est le devant de ces bateaux. Il étoit plus profond & moins large que ces bateaux; mais si mince & si le-

ger, que quand il étoit vuide 4. hommes pouvoient le lancer à l'eau, ou le haler à terre. Nous avions un bon Mât, & une voile de nate, avec de bons & fort ailerons très bien attachez à chaque côté du Canot. Tant que ces ailerons étoient fermes, le Canot ne pouvoit pas se renverser; ce qu'il auroit aisément fait sans cela; & même avec cela, si les ailerons n'avoient pas été extrémement forts: Ainsi nous étions fort obligez à nos Achinois qui avoient trouvé cette invention.

Mr. Hall & moi connoissions mieux le peril que personne. Les autres avoient tant de confiance en nous, qu'ils ne faisoient pas la moindre difficulté sur ce que nous approuvions. J'étois mieux pourvû que Monst. Hall; car avant que de quitter le vaisseau, j'avois consulté exprés nôtre Carte des Indes Orientales. Je dis nôtre Carte, car nous n'en avions qu'une à bord, sur laquelle j'avois copié dans mon livre de poche la hauteur & la distance de la côte de Malacca, de Sumatra, de Pegu, & de Siam; & avois aussi emporté un Compas de poche pour me servir de guide dans tout ce que j'aurois à entreprendre.

Quand nous mimes en Mer le tems étoit fort beau, fort clair, & fort chaud. Le vent toûjours Sud-Est, petit, & justement tel qu'il falloit pour refraichir l'air. Les nuées se mouvoient doucement de l'Occident à l'Orient; ce qui nous faisoit esperer, ou que le vent étoit déja Oüest en mer, ou qu'il le seroit bien-tôt. Nous profitames du beau tems dans l'esperance d'arriver à Achin avant que le Monson Ocidental fût bien afermi, n'ignorant pas que les vents seroient fort orageux

après

aprés le beau tems, & sur tout au commencement du Monson Occidental.

Nous fimes donc route au Sud, croyant qu'aprés que nous serions sortis de l'Isle, nous aurions un vrai vent, comme nous l'appellions; car il faut savoir que la terre attire le vent; & souvent on trouve en mer un vent different de celui qu'on a quand on est près de terre. Nous ramions tour à tour avec 4. rames: Mr. Hall & moi étions aussi tour à tour au gouvernail, parce que personne n'en étoit capable, que nous. Le premier aprés-midi & la nuit suivante nous fimes 12. lieuës suivant mon compte. Nôtre route étoit au Sud Sud-Est: Mais le 16. au matin une heure après soleil levé, nous vimes au Nord-Oüest quart de Nord l'Isle d'où nous étions partis: Ainsi je trouvai que nous avions fait à l'Est un point plus que je n'avois cru; ce qui nous obligea de faire route au Sud quart d'Est.

A quatre heures après midi nous eumes un petit vent d'Oüest-Sud-Oüest qui continua jusques à neuf heures. Durant tout ce tems-là, nous ne nous servimes point de nos rames, & fimes route Sud-Sud-Oüest. J'étois alors au Gouvernail, & je trouvai par les brisans de la mer que nous avions près de nous un courant violent. Elle faisoit tant de bruit, qu'on l'auroit entendue de près de demi mille. A 9. heures elle fut calme jusqu'à dix heures que le vent revint, & souffla gaillardement toute la nuit.

Le 17. au matin nous cherchames l'Isle de Sumatra, croyant n'en être alors qu'à vingt lieuës. Car suivant nôtre compte, nous avions fait à la voile, & à la rame vingt-quatre

lieuës depuis que nous étions partis de l'Iſle de Nicobar, qui eſt à 40. lieuës d'Achin. Mais ce fut en vain que nous cherchames l'Iſle de Sumatra, car après nous être tournez de tous les côtés, nous vimes avec chagrin l'Iſle de Nicobar à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt, & nous n'en étions pas à plus de huit lieuës. Par-là il étoit viſible que nous avions eu un courant violent contre nous durant la nuit. Mais un vent frais étant ſurvenu, nous en profitames le mieux qu'il nous fut poſſible tant que le beau tems dura. A midi nous primes la hauteur du ſoleil. Ma latitude étoit 6. degrez 55. minutes, & celle de Mr. Hall 7. degrez Nord.

Le 18. le vent ſe rafraichit, & le ciel commença de ſe couvrir. Il fut aſſez clair juſqu'à midi. Nous crumes pouvoir prendre la hauteur; mais les nuages qui couvrirent le ſoleil quand il vint au Meridien nous en empêcherent. Il arrive ſouvent qu'on ne peut pas prendre la hauteur, parce que le ſoleil ſe couvre à midi, quoi qu'il ſoit clair avant & après. Cela arrive ſur tout dans les lieux proches du ſoleil; & cette obſcurité du ſoleil à midi eſt ordinairement ſubite & inopinée, dure près de demi heure ou davantage.

Nous eumes auſſi alors un mauvais preſage par un grand cercle qui parut autour du ſoleil, 5. à 6. fois plus grand que lui; ce qui arrive rarement ſans être ſuivi d'orage ou de beaucoup de pluye. On voit plus ſouvent ces ſortes de cercles autour de la lune; mais les ſuites n'en ſont pas ſi à craindre. Nous prenons ordinairement bien garde à ceux qui ſont autour du ſoleil, obſervant s'il n'y a

point

point de brêche au cercle, & en quel endroit elle est; nous trouvons communément que la plus violente tempête vient de là. J'avoue que la vûe de ce cercle me causa beaucoup d'inquietude, & me fit souhaiter de bon cœur d'être près de quelque terre. Cependant je ne fis semblant de rien pour ne pas décourager mes camarades; Je fis au contraire de necessité vertu, comme on dit, & payai de bonne mine.

Je dis à Mr. Hall que si le vent devenoit trop violent comme je le craignois, étant déja bien fort, il faloit necessairement suivre le cours du vent & de la mer jusques à un meilleur tems; & que le vent étant tel qu'il étoit déja, au lieu d'être à 20. lieuës d'Achin, nous serions emportez 60. à 70. lieuës vers la côte de Cudda ou Queda, Royaume, ville, & havre de commerce sur la côte de Malacca.

Le vent étant donc très-violent, nous roulames le pied de nôtre voile autour d'un pieu qui y étoit attaché, & mimes nôtre vergue à trois pieds du côté du Canot; de sorte que nous ne portions plus qu'une petite voile: Cependant elle étoit encore trop grande vû le vent; car le vent qui venoit à côté, la faisoit beaucoup pancher, quoi qu'elle fût soutenue par nos ailerons; de sorte que les pieux des ailerons qui sortoient des côtés plioient de maniere, qu'on eût dit qu'ils alloient se rompre; & s'ils se fussent rompus il auroit falu perir inévitablement. D'ailleurs la mer grossissant auroit rempli d'eau nôtre Canot. Nous fimes neanmoins en sorte de tenir pendant quelque tems contre le vent. Mais le vent continuant, nous nous abandonnames

mes à environ une heure après midi au vent & à la mer ; ce que nous fimes tout l'après-midi & une partie de la nuit ſuivante. Le vent continuoit groſſiſſant toûjours l'après midi. La mer étoit encore plus haute, & briſoit ſouvent, mais ſans nous faire aucun dommage ; car comme le Canot étoit fort étroit par les bouts, le côté du gouvernail recevoit la vague, la briſoit, & l'empêchoit par ce moyen d'endommager le vaiſſeau. Il eſt vrai qu'il y entroit beaucoup d'eau que nous jettions ſans relâche. Nous vimes alors que nous avions bien fait de changer de route ; car autrement chaque vague eût rempli d'eau nôtre barque, & l'auroit coulée à fond, parce que les coups de mer l'euſſent pris par le côté. Et quoi que les ailerons fuſſent bien attachez, il auroit néanmoins falu qu'ils ſe fuſſent rompus à une mer de cette violence, puiſqu'alors même ils étoient ſouvent couverts d'eau, & plioient comme des baguettes.

Le ſoir du 18. fut fort facheux. Le ciel parut fort ſombre, & couvert de nuages noirs ; le vent fut gros, & la mer haute. La mer bruyoit déja autour de nous, & jettoit une écume blanche ; une nuit noire ſurvint ; il n'y avoit point d'endroit où nous puſſions nous mettre à couvert ; nous étions en danger d'être engloutis par chaque vague ; & le pis de tout cela étoit que perſonne de nous ne ſe croyoit préparé pour l'autre monde. On peut mieux juger par ce que je ne dis pas, que par tout ce que je pourrois dire, de la conſternation où nous étions tous. Je m'étois déja vû en pluſieurs perils, & j'en ai même ci-devant parlé, mais le plus grand n'étoit

n'étoit rien en comparaiſon de celui-ci. Je ne puis pas m'empêcher de convenir que je fus alors dans une grande agitation d'eſprit. Je n'avois pas eu le tems d'enviſager les autres dangers, & de faire attention à ce qu'ils avoient d'afreux. Une eſcarmouche, un combat, & autres actions ſubites ne ſont rien quand le ſang eſt une fois échaufé, & qu'on eſt animé par de grandes eſperances. Mais ici je voyois la mort venir à petit pas, & n'avois que peu ou point d'eſperance de l'éviter. J'avouë que le courage qui ne m'avoit jamais manqué juſques là, m'abandonna en cette occaſion. Je fis de fort triſte reflexions ſur ma vie paſſée, & me rapellai avec horreur & avec deteſtation des actions que je deſaprouvois déja, mais dont le ſouvenir me faiſoit alors trembler. Il y avoit longtems que je m'étois repenti de cette vie vagabonde; mais jamais de ſi bon cœur qu'alors. Je rappellois auſſi le grand nombre de miracles que la providence divine avoit faits pour moi durant tout le cours de ma vie: miracles qui m'étoient d'autant plus ſenſibles, qu'il y a, je croi, peu de gens pour qui Dieu en ait fait de pareils. J'en rendois au Seigneur des actions de graces particulieres; je lui demandois la continuation de ſon divin ſecours, & calmois mon eſprit le mieux qu'il m'étoit poſſible. L'évenement montra que mes prieres lui avoient été agréables.

Nous ſoumettans donc à la bonne & ſage providence, & ne negligeans rien pour la conſervation de nôtre vie, Monſieur Hall & moi primes le gouvernail tour à tour, pendant que les autres vuidoient tour à tour l'eau qui entroit à tout moment dans le Canot;

Voilà

Voilà les mesures que nous primes pour passer la plus triste nuit que j'aye jamais passée. A dix heures le tonnerre, les éclairs, & la pluye commencerent. La pluye vint fort à propos, car nous avions bû toute l'eau que nous avions aportée de l'Isle.

Le vent fut d'abord plus grand qu'il n'avoit été; mais demi-heure après il diminua: La mer aussi fut un peu moins furieuse. Nous regardames alors nôtre compas avec un morceau de mêche allumée que nous avions gardée pour cela, & pour voir où nous allions; mais il se trouva que nous faisions encore route à l'Est. Nous n'avions pû jusqu'alors regarder nôtre compas, car nous faisions route droit devant le vent. S'il avoit changé nous aurions été obligez en même tems de changer de route. Mais n'étant plus si violent, nous trouvames nôtre Canot assez fort avec la petite voile que nous avions alors à bord, pour remettre le Cap au Sud-Est; ce que nous fimes aussi, esperant alors de regagner l'Isle de Sumatra.

Mais le 19. à deux heures du matin nous eumes un autre coup du vent avec beaucoup de tonnerres, d'éclairs, & de pluye, qui dura jusqu'au jour, & nous obligea de nouveau à nous laisser aller au vent; ce que nous fimes durant plusieurs heures. La nuit fut extrémement sombre, & nous fumes si mouillez, que nous n'avions pas sur nous un seul fil qui fût sec. La pluye nous glaça extrémement, car il n'y a point d'eau douce qui ne soit plus froide que celle de la mer. Dans les Climats, même les plus froids, la mer est chaude, & dans les plus chauds la pluye est froide & mal saine. Nous passames cette ennuyeuse

dans ſe nuit ce triſte état. Jamais pauvres Mariniers bâtus de l'orage près de la côte n'ont ſouhaité le point du jour avec plus d'ardeur que nous faiſions. Le jour parut enfin, mais chargé près de l'horiſon de tant de nuages ſombres & noirs, que le premier rayon de l'aube du jour parut à 30. ou 40. degrez d'élevation, ce qui fut aſſez effrayant : Car les gens de marine diſent communément, & c'eſt une verité dont j'ai fait l'experience, que l'aube du jour haute amene les gros vents, & la baſſe les petits.

Nous fimes route à l'Eſt ſuivant le vent & la mer, juſqu'à environ 8. heures du matin qui fut le 19. Alors un de nos Malayans cria Pulo Way, Mr. Hall & moi crumes qu'il avoit dit Pull away, expreſſion uſitée parmi les matelots Anglois quand ils ſont à la rame. Nous ne ſumes ce qu'il vouloit dire que quand nous vimes qu'il montroit quelque choſe à ſes camarades. Nous regardames alors du même côté, & vimes la terre qui paroiſſoit comme une Iſle ; & tous nos Malayans dirent que c'étoit une Iſle au Nord-Oüeſt de Sumatra, appellée Way ; car Pulo Way ſignifie l'Iſle d'Way. Comme nous étions tout mouillez & que nous n'en pouvions plus de froid & de faim, nous fumes fort joyeux de voir la terre, & fimes incontinent route de ce côté-là. Elle étoit au Sud, & le vent toujours Oüeſt & violent ; mais la mer moins haute que la nuit precedente. Cela nous obligea d'accourcir nôtre voile, que nous ne laiſſames pas plus grande qu'un tablier, & de faire route avec cela. Nos ailerons nous ſervirent encore beaucoup en cette occaſion ; car quoi que nôtre voile fût petite,

tite, le vent qui étoit encore fort preſſoit beaucoup le côté de la barque : Mais comme il étoit ſoutenu par les ailerons, nous ſoutinmes aſſez bien ; ce qu'autrement nous n'aurions pû faire.

A environ midi nous vimes encore la terre au deſſous de la pretenduë Iſle d'Way. Nous fimes voiles de ce côté-là, nous vimes avant la nuit toute la côte de Sumatra, & trouvames que nos Achinois étoient dans l'erreur. Car la haute terre que nous avions d'abord vûë ; & qui nous avoit paru une Iſle, n'étoient point Pulo-Way, mais une fort haute montagne de l'Iſle de Sumatra, que les Anglois apellent la montagne d'Or. Le vent dura juſqu'à 7. heures du ſoir qu'il commença à diminuer. A 10. il tomba tout à fait, & nous reprimes nos rames quoi que nous fuſſions tous bien haraſſez des travaux & des fatigues paſſées.

Le lendemain au matin qui étoit le 20. nous vimes à plein la terre baſſe, & jugeames que nous n'en étions pas à plus de 8. lieuës. Sur les 8. heures après midi nous arrivames à l'embouchure d'une riviere nommée Paſſange Jonca, qui coule dans l'Iſle de Sumatra. Elle eſt à 34. lieuës de l'Orient d'Achin, & à 6. lieuës de l'Occident de la pointe de Diamant, qui fait un Rhombe, & eſt une terre baſſe.

Nos Malayans qui connoiſſoient bien le païs nous menerent à un petit village de pêcheurs nommé Paſſange-Jonca du nom de la riviere, de l'embouchure de laquelle il n'étoit qu'à un mille. Les fatigues du voyage, & les ardeurs du Soleil que nous eumes à ſoutenir en partant, enſemble les pluyes froi-

des

des que nous eumes ſur le corps durant les derniers jours, nous cauſerent à tous la fievre. L'état où nous étions étoit ſi languiſſant que l'un ne pouvoit ſecourir l'autre : Nous ne pumes pas même haler nôtre Canot juſqu'au village : mais nos Malayans trouverent des habitant qui le firent.

Le bruit de nôtre arrivée s'étant repandu, un des Oromkais ou Nobles de l'Iſle vint nous voir de nuit. Nous étions alors au bout du village dans une hute ; & comme il étoit tard, ce Seigneur ſe contenta de nous regarder, & ſe retira après avoir parlé à nos Malayans. Mais il revint le lendemain, & nous fit mettre dans une grande maiſon en attendant que nous fuſſions rétablis, donnant ordre aux gens du village de ne nous laiſſer manquer de rien. Les Achinois Malayans qui étoient venus avec nous leur firent le détail des circonſtances de nôtre voyage ; leur conterent comme nôtre vaiſſeau les avoit pris, & où, comment nous qui étions venus avec eux étions priſonniers, & avions été mis à terre avec eux à Nicobar. Ce fut apparemment à cauſe de cela que les Seigneurs de Sumatra eurent la bonté de pourvoir à nos beſoins avec une charité ſi extraordinaire. Ils nous obligerent même à recevoir des preſens dont nous ne ſavions que faire, comme de jeunes Buffles, des Chevres, &c. Après que les Seigneurs ſe furent retirez, nous laiſſames aller la nuit ces animaux, car nos Camarades Achinois nous conſeillerent de les accepter, de peur de deſobliger en les refuſant ceux qui nous les donnoient. Mais nous gardames pour nôtre uſage les noix de Cacao, les Plantains, les Oiſeaux,

seaux, les œufs, le Poisson, & le Ris. Les Malayans qui étoient venus avec nous de Nicobar nous quitterent alors, & se mirent en leur particulier à un des bouts de la maison, parce qu'ils étoient Mahometans, comme le sont tous ceux du Royaume d'Achin. Quoi que dans la traversée ils bussent volontiers de l'eau que nous avions dans des coquilles de Cacao, il revinrent à leurs scrupules & à leurs reserves accoûtumées, dès qu'ils ne se virent plus dans la même necessité. Il étoient tous malades, & comme leur mal augmentoit, l'un d'eux nous dit d'une maniere menaçante, que leur ayant fait faire ce voyage, si quelqu'un deux mouroit, les autres nous tueroient. Je doute néanmoins ou qu'ils l'eussent entrepris, ou que les gens du pays le leur eussent laisse faire. Nous fimes en sorte de nous apprêter à manger; car quoi que ces gens eussent la charité de nous donner tout ce qu'il nous faloit, il n'y en avoit néanmoins pas un qui voulût s'approcher de nous pour nous aider à accommoder nos vivres, & qui voulût même toucher les choses dont nous nous servions. Nous avions tous la fievre, c'est pourquoi nous faisions la cuisine par tour, suivant la force ou l'apetit que nous avions. Ma fievre augmentoit; & je trouvois ma tête en si grand desordre, que j'avois de la peine à me tenir debout. J'aiguisai mon ganif pour m'en saigner, mais comme il n'étoit pas assez pointu je n'en pûs venir à bout.

Nous demeurames-là 10. ou 12. jours esperant de nous remettre; mais ne trouvant point de soulagement, l'envie nous prit d'aller à Achin. Nous fumes retardez par les

les gens du pays qui vouloient retenir Mr. Hall & moi pour servir sur les vaisseaux qu'ils envoyent à Malacca, à Cudda, ou autres lieux où ils negocient : Mais comme ils virent que nous aimions mieux aller à Achin avec nos compatriotes, ils nous fournirent un grand Pros pour nous y conduire eux-mêmes, parce que nous n'étions pas en état de mener nôtre Canot. D'ailleurs 3. de nos camados Malayans s'en étant déja allez bien malades, il ne nous en restoit plus qu'un, & le Portugais qui nous accompagnerent jusqu'à Achin, & tous deux étoient malades aussi bien que nous.

Nous partimes de Passangue Jonca au commencement de Juin 1688. Nous avions quatre rameurs, un qui tenoit le gouvernail, & un Gentilhomme du-païs qui venoit pour informer la Regence de nôtre arrivée. Nous passames en trois jours & trois nuits, ayant le jour les vents de Mer, & la nuit les vents de terre, & sur le tout fort beau tems.

Nous ne fumes pas plûtôt arrivez à Achin, qu'on me mena au Chabander, qui est le premier Magistrat de la ville. Un nommé Monsr. Denis Driscall, Irlandois de nation, & Resident de la Compagnie, qui y étoit pour lors, fut l'interprete. Comme j'étois foible, on me permit de me tenir debout devant le Chabander, car l'usage est de s'asseoir sur le carreau, les jambes en croix comme les Tailleurs. Mais je n'avois pas assez de force pour me mettre de cette maniere. Le Chabander me fit diverses questions, & me demanda entr'autres choses comment nous vions osé venir dans un Canot de Nicobar Sumatra. Je lui dis qu'étant accoûtumé aux

fati-

fatigues & aux perils, je n'avois pas eu de peine à l'entreprendre. Il me demanda auſſi d'où venoit nôtre vaiſſeau, &c. Je lui dis qu'il venoit des mers du Sud; qu'il avoit fait le tour des Iſles Philippines, &c. & s'en alloit en Arabie, & ſur la Mer rouge. Les Malayans & le Portugais furent auſſi examinez, & confirmerent ce que j'avois dit. En moins de demi-heure, j'eus la permiſſion de me retirer avec Mr. Driſcal qui demeuroit alors dans le Comptoir de la Compagnie Angloiſe. Il nous y fit trouver place, & nous fournit des vivres.

Trois jours après nôtre arrivée, nôtre Portugais mourut de la fievre. Je ne ſai dequoi devinrent nos Malayans. Ambroiſe ne vécut pas long-tems. Mr. Hall étoit ſi foible, que je ne croyois pas qu'il en revînt. Je me portois le mieux de tous quoi que je fuſſe fort mal, & qu'il y eût peu d'apparence d'en réchaper. Mr. Driſcal & quelques Anglois voyans cela, me conſeillerent de prendre une purgation d'un Medecin Malayan. Je ſuivis leur conſeil eſperant de trouver du ſoulagement. Mais après avoir pris trois fois d'une méchante drogue, à chaque fois une groſſe calebace pleine ſans ſentir d'amandement, je penſois à n'en plus prendre, mais on me conſeilla d'en prendre encore une; ce que je fis. Son operation fut ſi violente, que je crus que j'en mourrois. Je fis des efforts juſques à ce que j'euſſe été environ 20. à 30. fois à la ſelle: Mais ce remede opera bruſquement, & avec peu d'intermiſſion. Enfin mes forces étant preſque épuiſées, je me jettai à terre une fois pour toutes, & fis environ 60. ſelles. Je crus d'abord que

le

le Medecin Malayan qu'on vantoit si fort m'avoit tué. Je demeurai dans une foiblesse extraordinaire qui continua durant quelques jours : Mais la fievre me quitta, & fus plus d'une semaine sans l'avoir ; après quoi elle revint avec un devoyement, & je la gardai pendant un an.

Après que je fus un peu revenu des effets de ma medecine, je trouvai moyen de sortir. Comme le Capitaine Bowrey m'avoit honnêtement invité d'aller chez lui, ce fut aussi le premier à qui je rendis visite. Son vaisseau étoit à la rade, mais il demeuroit à terre. Cet honnête homme avoit beaucoup de bonté pour nous tous, & particulierement pour moi qu'il solicitoit puissamment d'être son Bosseman pour son voyage de Perse, où il étoit destiné, & où il avoit dessein de vendre son vaisseau à ce que j'appris, mais non du Capitaine Bowrey même. De-là son dessein étoit de passer à Alep avec la Caravanne, & de-là en Angleterre. Ses affaires requeroient à mon avis qu'il fît encore quelque sejour à Achin pour vendre des marchandises dont il n'avoit pas encore disposé. Cependant il aima mieux en laisser la disposition à certains Marchands de cette ville, & faire cependant un petit tour jusques aux Isles de Nicobar, prendre ses effets à son retour, & poursuivre par ce moyen son voyage de Perse. Le Capitaine Bowrey prit tout à coup cette resolution incontinent après l'arrivée d'une petite Fregate qui venoit de Siam, avec l'Ambassadeur que sa Majesté Siamoise envoyoit à la Reine d'Achin. L'ambassadeur étoit François de nation. Le vaisseau sur lequel il étoit venu étoit petit, mais bien équipé, &

& propre au combat. Tout le monde croyoit donc que le Capitaine Bowrey n'avoit osé demeurer à la rade d'Achin, parce que les Siamois étoient alors en guerre avec les Anglois, & qu'il n'étoit pas en état de se defendre, s'il en avoit été attaqué.

Que ce fût cette raison ou un autre qui le fit partir, il se mit en devoir de partir, & partit en effet pour les Isles de Nicobar. Monsr. Hall, Ambroise, & moi fumes du voyage, quoique si malades & si foibles, que nous ne pouvions lui rendre aucun service. Nous sortimes de la rade d'Achin vers le commencement de Juin : Mais les vents de Nord-Oüest, & le gros tems nous obligerent de revenir deux jours après. Avec tout cela il ne laissa pas de donner à chacun 12. Mes, qui est une monnoye d'or valant environ 15. sous d'Angleterre. Ainsi il abandonna ce dessein d'autant plus volontiers, que quelques vaisseaux Anglois étant entrez dans la rade, il n'eut plus de peur des Siamois.

Après cela il me pria encore de l'aller voir à Achin. Il me regala toûjours de vin, & me fit faire bonne chere, me sollicant encore d'aller avec lui en Perse : Mais comme j'étois extrémement foible, & que je craignois les vents d'Oüest, je ne lui donnai point de réponse positive ; & la principale raison qui m'en empêcha, fut l'esperance que j'avois de faire un voyage plus avantageux sur les vaisseaux Anglois nouvellement arrivez, ou sur quelques autres qu'on attendoit. Ce fut ce Capitaine Bowrey qui envoya de Borneo la lettre qui étoit adressée au Directeur du Comptoir Anglois à Mindanao, dont j'ai fait mention dans le Chapitre XIII.

Peu

Peu de tems aprés le Capitaine Welden arriva du Fort Saint George sur le vaisseau nommé l'epée Royale, destiné pour Tonquin. Ce voyage étant plus de mon goût que celui de Perse, vû la saison, d'ailleurs le vaisseau étant mieux pourvû, & principalement d'un Chirurgien, & moi toûjours malade, j'aimai mieux servir le Capitaine Welden que le Capitaine Bowrey. Il faudroit ramener le Lecteur sur ses pas si je voulois continuer la relation particuliere de cette expedition : Mais après l'avoir conduit autour du monde, & mené si près de l'Angleterre, je n'irai point à l'heure qu'il est, lui faire faire de nouvelles courses, & ne grossirai point ce livre comme si j'étois obligé de décrire le tour que j'ai fait dans ces parties éloignées des Indes Orientales, de Sumatra, & à Sumatra. Je garderai donc pour une autre fois mon voyage de Tonquin, comme aussi un autre que je fis ensuite à Malacca, ensemble les remarques que j'eus occasion de faire dans ces deux voyages, & la description de ces païs & des contrées voisines, aussi bien que de l'Isle de Sumatra même, dans laquelle description je comprendrai le Royaume & la ville d'Achin, de Bencouli, &c. & ferai de tous ces lieux-là une relation particuliere. Il suffit de dire en un mot que je partis pour Tonquin avec le Capitaine Welden au mois de Juillet 1688. & revins à Achin au mois d'Avril suivant. J'y demeurai jusqu'à la fin de Septembre 1689. & aprés avoir fait un petit voyage à Malacca, je retournai encore à Achin vers Noël. J'allai incontinent après mon retour au Fort Saint George, & après environ cinq mois de sejour, je revins

encore une fois à Sumatra ; non à Achin, mais à Bencouli, qui eſt un comptoir Anglois ſur la côte Occidentale, où je fus Canonnier environ cinq autres mois.

Ainſi aprés avoir conduit mon Lecteur à Sumatra, je le menerai ſans détour droit en Angleterre. Je lui rendrai compte de tout ce qui m'arriva depuis que je quittai cette Iſle la premiere fois qui fut en 1688. juſqu'au commencement de l'an 1691. que je la quittai tout-à-fait. Pour le preſent je me contenterai de faire deux remarques que je croi ne devoir pas oublier.

La premiere eſt qu'à mon retour de Malacca, c'eſt-à-dire un peu avant Noël de l'an 1689. je trouvai à Achin le nommé Morgan, l'un de ceux qui étoient ſur le vaiſſeau qui me mit à terre à Nicobar, & alors Contre-maître d'un vaiſſeau de Trangambar, ville ſituée ſur la côte de Coromandel prés du Cap Comorin, & de la dépandance des Danois. Ce Morgan & autres m'apprirent ce qu'avoit fait nôtre équipage. Je croi qu'il ne ſera pas mal à propos de faire part aux curieux du recit qui m'en fut fait. On ne ſera peut-être pas fâché de ſavoir les avantures de ces vagabons, & le profit qu'ils tirerent de la nouvelle expedition qu'ils s'étoient propoſé de faire ſur la Mer rouge. D'ailleurs je croi qu'il n'eſt pas hors d'apparence que cet écrit parvienne juſqu'à nos Marchands de Londres qui avoient interêt ſur ce vaiſſeau, lequel comme j'ai ci-devant dit, s'appelloit le Cachet de Londres, qu'on envoyoit commercer ſur les Mers du Sud, ſous le commandement du Capitaine Swan ; & qu'ils ſeront bien-

bien-aiſes d'être informez de la deſtinée de leur vaiſſeau. Je dirai en paſſant, qu'étant à Tonquin au mois de Janvier 1689. c'eſt-à-dire avant que d'avoir rencontré Morgan, je trouvai dans la riviere un vaiſſeau Anglois nommé l'Arc en ciel de Londres, commandé par le Capitaine Poole. Je donnai un paquet à Mr. Barlow Contre-maître de ce vaiſſeau qui s'en retournoit en Angleterre, & qui me promit de le rendre aux Marchands à qui le Cachet appartenoit; & de quelques-uns deſquels il diſoit être connu. Je leur rendois un compte exact des voyages & des avantures de leur vaiſſeau depuis le tems que je le rencontrai dans les Mers du Sud, & que je m'y embarquai, juſques au tems qu'on me laiſſa aux Iſles de Nicobar. Mais je n'ai point appris ni que ces Lettres, ni d'autres que j'écrivis en même tems, ayent été reçûës.

Revenons à la relation de Morgan. Il me dit donc que le Cachet partant de Nicobar pour continuer le voyage qu'il ſe propoſoit de faire en Perſe, avoit fait voiles du côté de Ceylan : Mais que n'ayant pû doubler cette Iſle à cauſe que le Monſon Occidental leur étoit fort contraire, il fut obligé de venir ſe rafraîchir ſur la côte de Coromandel, où cette troupe furieuſe & inconſtante fit encore de nouveaux projets. Ces projets étant retardez & traverſez, pluſieurs de l'équipage, c'eſt-à-dire environ la moitié, las de tout cela vinrent à terre. De ce nombre furent Morgan de qui je tiens ce que je dis, & Herman Coppinger Chirurgien, qui paſſerent à Trangambar chez les Danois qui les reçurent favorablement. Ils y furent fort

bien. Morgan fut employé en qualité de Contre-maître sur un de leurs vaisseaux qui étoit alors à Achin ; & le Capitaine Knox m'a dit qu'il eut depuis le commandement de l'Epée Royale, vaisseau sur lequel j'allai à Tonquin. Le Capitaine ayant vendu ce vaisseau aux sujets du Mogol, ils en donnerent le commandement au Capitaine Morgan à condition de negocier pour eux. L'usage des Marchands Indiens est de prendre à gages pour leurs vaisseaux des Officiers Européens, & principalement des Capitaines & des Canonniers.

Deux à trois autres de ceux qui furent mis à terre vinrent au Fort saint George ; mais le gros fut d'avis d'aller prendre parti au service du Mogol. Nos gens de Mer se forment volontiers de grandes idées de je ne sai quels avantages qu'ils se promettent à servir le Mogol, & ils ne manquent pas de beaux contes pour s'encourager à cela les uns les autres. Il y avoit long-tems que ces gens songeoient à cela, & qu'ils en parloient comme d'une belle chose ; mais alors ils executerent tout de bon les magnifiques projets auxquels ils avoient tant pensé. Le lieu où ils firent descente étoit une ville des Mores ; nom que nos Matelots donnent à tous les Sujets du Grand Mogol, & sur tout à ceux qui sont Mahometans appellant les Idolatres Gentous ou Rashbouts. Ils prirent-là un Peun pour leur servir de Guide jusqu'au camp du Mogol le plus proche ; Car ce Prince a en tout tems plusieurs armées dans l'étenduë de son vaste Empire.

Les Peuns sont des Gentous ou Rashbouts, qui tout le long de la côte, & sur tout dans les ports

ports ſe louent aux Etrangers pour les ſervir, ſoit Marchands, Matelots, ou autres. Pour ſe rendre propres à cela ils apprennent les langues de l'Europe; commes l'Anglois, le Hollandois, le François, le Portugais, &c. Suivant les comptoirs des nations qui ſont dans le voiſinage, ou ſuivant les vaiſſeaux qui y abordent. Un vaiſſeau n'eſt pas plûtôt à l'ancre, & l'équipage à terre, qu'un grand nombre de ces Peuns vont offrir leurs ſervices. L'uſage des Etrangers eſt de louer ces gens-là pour les ſervir durant le ſejour qu'ils font, & de donner par mois à chacun environ un écu de nôtre monnoye, quelquefois plus, quelquefois moins. Les gens riches en prennent d'ordinaire deux ou trois à leur ſervice. Les ſimples Matelots même quand ils le peuvent en prennent chacun un, ſoit par commodité ou par oſtentation; & quelquefois auſſi ils ſe contentent d'en louer un à deux. Ces Peuns ſervent à pluſieurs choſes, ſoit d'interpretes, de Courtiers, de valets pour ſervir à table, ou pour aller au marché, pour faire des meſſages, &c. Ils ne ſont d'aucun embarras, car ils mangent & ſe retirent chez eux après qu'ils ont fait les affaires de leur maître. Ils n'ont uniquement que leurs gages, ſi ce n'eſt environ trois ſous par Riſdale, c'eſt-à-dire à peu près un dix-huitiéme du profit, qu'on leur donne par droit de Courtage pour chaque marché qu'ils font. On ſe ſert d'eux pour vendre & pour acheter. Quand les Etrangers s'en vont, leurs Peuns les prient de leur donner leurs noms par écrit, avec un certificat qu'ils les ont bien & fidelement ſervis. Ils font voir cela aux premiers qui viennent

afin d'entrer dans leurs affaires ; & il y en a qui peuvent produire une groſſe quantité de pareils certificats.

Mais reprenons nôtre relation. La ville des Mores où le reſte de l'équipage du Cachet de Londres mit pied à terre, n'étoit pas éloignée de Cunnimere, qui eſt un petit Comptoir Anglois ſur la côte de Coromandel. Le Gouverneur ayant eu avis par les Mores de la deſcente de ces gens, & de leur marche vers le camp du Mogol, envoya un Capitaine avec ſa compagnie pour s'y oppoſer. Il vint aſſez près d'eux, & leur parla durement ; mais comme ils étoient trente ou quarante tous bien réſolus, & gens à ne pas s'étonner aiſément, il n'oſa les attaquer, & s'en retourna. Cette nouvelle alla bien-tôt juſqu'au Fort Saint George. Pendant leur marche un de la troupe nommé Jean Olivier, dit en particulier au Peun qui les conduiſoit, qu'il étoit le Capitaine. Quand ils furent arrivez au camp, le Peun dit cela au General ; & quand il fut queſtion de les placer & de fixer leur paye, Jean Olivier fut plus diſtingué que les autres ; & au lieu que la paye des autres fut reglée à dix Pagodes chacun par mois, (une Pagode vaut deux Riſdales, ou neuf Chellings d'Angleterre.) Jean Olivier eut vingt Pagodes pour lui ſeul. Cette tromperie lui attira l'envie & l'indignation de ſes Compatriotes.

Deux ou trois de la troupe allerent bientôt après à Agra, pour entrer dans les Gardes du Mogol. Peu de tems après le Gouverneur du Fort Saint George envoya un Exprès au gros, & amniſtie s'ils vouloient ſe retirer. Il y en eut pluſieurs qui accepterent le

le parti ; & se retirerent. Jean Olivier & quelques autres resterent. Mais ils quitterent le camp , & coururent çà & là pillans les villages , & fuyans lors qu'ils étoient poursuivis. Voilà les dernieres nouvelles que j'ai euës d'eux. J'ai eu cette relation en partie de Monsieur Morgan qui la tenoit des Deserteurs qu'il avoit rencontrez à Trangambar , & en partie d'autres de ces mêmes Deserteurs que je trouvai quelque tems après au Fort Saint George. Voilà les avantures de ceux qui furent à terre.

Le Capitaine Reed ayant ainsi perdu la meilleure partie de son équipage , fit voiles avec le reste , après avoir pris de l'eau & du ris , toûjours résolu de passer dans la mer rouge. Quand ils furent près de Ceylan , ils rencontrerent un vaisseau Portugais richement chargé. Ils prirent ce qu'ils voulurent , & le laisserent aller. De-là ils continuerent leur voyage ; mais les vents d'Oüest leur étant contraires , & leur étant bien difficile de gagner la mer rouge , ils prirent la route de Madagascar. Ils entrerent là au service d'un des petits Princes de cette Isle , qui étoit alors en guerre avec ses voisins. Pendant cet intervalle il y arriva un petit vaisseau de la nouvelle York qui venoit acheter des esclaves ; commerce qui se fait en ce païs-là , aussi bien que sur la côte de Guinée , où une nation vend les autres qui lui sont ennemies. Le Capitaine Reed accompagné de cinq à six autres se déroba du reste de son équipage , & vint à bord de ce vaisseau de la nouvelle York. Le Capitaine Teat fut fait Commandant de ceux qui resterent. Peu de tems après un Brigantin venant des Indes

Occidentales ſous le commandement du Capitaine Knight, étant arrivé-là dans le deſſein de faire auſſi le voyage de la mer rouge, s'aſſocia avec le Cachet de Londres; & partirent enſemble pour l'Iſle de Johanna, De-là continuant leur route du côté de la mer rouge, & le Cachet de Londres faiſant eau & voguant peſamment, parce qu'il avoit grand beſoin d'être radoubé, le Capitaine Knight ſe laſſa de la ſocieté, & ſe dérobant de nuit il prit la route d'Achin. Il avoit entendu dire qu'il y avoit quantité d'or, il y alloit dans le deſſein de croiſer. Je tiens ce fait d'un nommé Mr. Humes qui étoit ſur l'Anne de Londres, commandée par le Capitaine Freke, qui avoit paſſé à bord du Capitaine Knight, & que j'ai vû depuis à Achin. Le Capitaine Freke ayant perdu ſon vaiſſeau une partie de l'équipage paſſa à bord du Cachet de Londres qui, étoit à l'Iſle de Johanna; Et après que le Capitaine Knight s'en fut ſeparé, il continua ſon voyage du côté de la mer rouge. Mais comme il avoit les vents contraires, & que le navire étoit en mauvais état, il fut contraint de faire route du côté de Coromandel, où le Capitaine Teat & ſes gens mirent pied à terre pour ſervir le Mogol. Mais les Etrangers du Capitaine Freke qui étoient encore à bord du Cachet de Londres, ſe mirent en tête d'amener le navire en Angleterre. Je n'ai pas entendu parler du Cachet de Londres depuis les dernieres nouvelles que m'en apprit le Capitaine Knox, qui me dit qu'il avoit coulé bas à la Baye de Saint Auguſtin en Madagaſcar, où il eſt encore. J'ai fait cette diſgreſſion pour rendre compte de nôtre vaiſſeau.

La ſeconde remarque que j'ai à faire ſur ce qui m'arriva durant le tems que je mis à faire le tour que je fis en partant d'Achin, regarde le Prince peint que j'amenai en Angleterre, & qui mourut à Oxford. Durant le ſejour que je fis au Fort ſaint George, un vaiſſeau nommé le Marchand de Mindanao qui venoit de cette Iſle chargé d'écorce de Girofle arriva au Fort Saint George vers le mois d'Avril 1690. Trois hommes de l'équipage du Capitaine Swan qui avoient reſté à Mindanao vinrent ſur ce vaiſſeau, & c'eſt d'eux que j'appris la mort du Capitaine Swan de la maniere que je l'ai ci-devant rapportée. Il y avoit auſſi un nommé Mr. Moody qui étoit Inſpecteur ſur les Marchandiſes du vaiſſeau. Ce fut lui qui acheta à Mindanao le Prince Jeoly qui étoit peint, & duquel j'ai fait mention dans le Chapitre XII. Il acheta auſſi la Mere de ce Prince, & les amena tous deux au Fort Saint George, où ils furent fort admirez de tous ceux qui les virent. Quelque tems après, ce Moody qui parloit fort bien Malayan, & étoit fort capable de diriger les affaires de la Compagnie, reçut ordre du Gouverneur du Fort Saint George de ſe preparer pour aller à Indrapore, qui eſt un Comptoir que les Anglois ont à l'Occident de la côte de Sumatra, pour ſucceder à Mr. Gibbons qui en étoit le Directeur.

Je liai cependant avec Mr. Moody une amitié intime. Il me ſolicita beaucoup d'aller avec lui, & me promit de me faire Canonnier du Fort. Je lui dis toûjours que je ſouhaitois avec paſſion aller à la Baye de Bengale, & qu'on me propoſoit d'y aller avec le Capitaine Metcalf, qui avoit beſoin d'un

Contre-maître, & qui m'en avoit déja parlé. Mr. Moody pour me donner courage d'aller avec lui me dit, que si je voulois l'accompagner à Indrapore il y acheteroit un petit vaisseau dont il me donneroit le commandement, & m'envoyeroit à l'Isle de Meangis: Que j'emmenerois le Prince Jeoly & sa Mere; & que comme c'étoit leur païs natal, ce me seroit un grand avantage pour obtenir permission de negocier en girofle avec les Insulaires.

Ce dessein étoit fort de mon goût; ainsi je consentis au voyage. Ce fut quelques jours après le commencement de Juillet 1690. que nous partimes du Fort St. George sur un petit vaisseau nommé le Diamant, commandé par le Capitaine Howel. Nous étions en tout 50. ou 60. passagers, dont les uns vouloient descendre à Indrapore, & les autres pousser jusqu'à Bencouli. Il y avoit dans l'équipage 5. ou 6. Officiers. Les autres étoient Soldats de la Compagnie. Nous ne trouvames rien dans nôtre voyage qui merite d'être remarqué, jusques à ce que nous fumes à la hauteur d'Indrapore. Les vents alors devinrent Nord-Oüest, & si violens, que nous ne pûmes entrer; De sorte que nous fumes forcez de faire route du côté de Bencouli, qui est un autre Comptoir des Anglois sur la même côte, à 50. ou 60. lieuës du Midi d'Indrapore.

En arrivant à Bencouli nous saluames le Fort, & en fumes saluez. Nous mouillames dès le même jour. Le Capitaine Howel, Mr. Moody, & les autres Marchands allerent à terre, & furent tous favorablement reçus du Gouverneur. J'allai à terre deux jours après,

après, & fus beaucoup importuné du Gouverneur de demeurer là en qualité de Canonnier; dont la place étoit depuis peu vacante par la mort de celui qui la rempliſſoit. Il me repreſentoit que la place étant plus importante qu'Indrapore, j'étois plus neceſſaire à la Compagnie ici que là. Je répondis que s'il vouloit augmenter les gages que le Gouverneur du Fort Saint George m'avoit promis à Indrapore, je le ſervirois volontiers, pourvû que Mr. Moody le voulût bien. Quant aux appointemens il me dit que j'aurois 24. Riſdales par mois, qui eſt ce qu'il donnoit au Canonnier précedent.

Mr. Moody ne répondit que huit jours après. Alors étant prêt à partir d'Indrapore, il dit que je pouvois faire ce que je voudrois, & demeurer-là, ou le ſuivre à Indrapore. Il ajoûta que ſi j'allois avec lui, il n'étoit pas aſſuré de pouvoir executer la promeſſe qu'il m'avoit faite d'acheter un vaiſſeau pour m'envoyer à Meangis avec le Prince Jeoly & ſa Mere; mais que ſon deſſein étoit d'en uſer ſi bien avec moi, qu'ayant quitté Madere à ſa conſideration, il me donnoit la moitié du Prince Peint & de ſa Mere, qu'il laiſſa à ma diſpoſition. J'acceptai l'offre, & nous en paſſames incontinent un écrit.

Voilà comme j'eus le Prince Peint & ſa Mere. Ils étoient natifs d'une petite Iſle nommée Meangis dont j'ai parlé une fois ou deux dans le Chapitre XIII. Je l'ai vûe deux fois, & deux autres qui en étoient proches. Chacune des 3. paroiſſoit d'environ 4. ou 5. lieuës de tour, & d'aſſez bonne hauteur. Le Prince Jeoly même me dit qu'il y avoit dans les 3. quantité d'or, de girofle, & de noix

muſcades. Je lui montrai diverſes fois de ces 3. differentes choſes, & il me dit en Malayan qu'il parloit aſſez bien : Meangis hadda Madochala ſe Bullawan ; c'eſt-à-dire, il y a abondance d'Or à Meangis. J'ai remarqué que Bullawan eſt le mot dont on ſe ſert communément à Mindanao en parlant de l'or, mais je ne ſai ſi c'eſt le vrai terme Malayan ; Car j'ai trouvé beaucoup de difference entre le Malayan tel qu'on le parle à Mindanao, & la langue dont on ſe ſert ſur la côte de Malacca & à Achin. Quand je lui montrois des épiceries, il me diſoit non ſeulement qu'il y en avoit Madochala, c'eſt-à dire, en abondance : mais pour me le faire mieux entendre il me montroit ſes cheveux ; ce que font ſouvent les Indiens que j'ai rencontrez, pour dire qu'il y en a plus qu'ils ne peuvent nombrer. Il me dit auſſi que ſon Pere étoit Raja de l'Iſle où il demeuroit ; qu'il n'y avoit pas dans l'Iſle plus de 30. hommes, & environ cent femmes ; qu'il en avoit cinq, & huit enfans, & que c'étoit une de ſes femmes qui l'avoit peint.

Il étoit peint tout le long de l'eſtomac, entre les épaules, & preſque tout le devant des cuiſſes, & tout autour des bras & des jambes en forme de grandes bagues & de braſſelets. Je ne puis pas dire à quoi reſſembloient les figures qui étoient peintes ; mais je puis dire qu'elles étoient fort curieuſes, bien variées par pluſieurs lignes, fleurons, ouvrage à quarreaux, &c. Le tout agreablement proportionné, & où il paroiſſoit un art admirable, & ſur tout en ce qui étoit ſur & entre les épaules. Par ce qu'il me dit de la maniere dont cela avoit été fait, je compris que,

ce-

cela se faisoit comme on fait les croix de Jerusalem sur les bras, c'est à dire, en piquant la peau, & la frotant d'onguent. Mais au lieu qu'on se sert de poudre pour faire la croix de Jerusalem, ceux de Meangis se servent de la gomme d'un arbre pulverisée que les Anglois appellent Dammer, & dont on se sert au lieu de poix en plusieurs endroits de l'Inde. On me dit que la plûpart des hommes & des femmes de Meangis sont ainsi peints, & ont aux oreilles des anneaux d'or; & aux jambes & aux bras des chaines du même métal : Que leur nourriture ordinaire est ce que le païs produit, c'est-à-dire, des Patates & des Yames : Qu'on avoit quantité de coqs & de poules ; mais point d'autre volaille domestique. Il disoit que le poisson qu'il aimoit beaucoup, comme font en general les Indiens sauvages, étoit en grande abondance aux environs de l'Isle ; qu'on a des Canots avec lesquels on va souvent à la pêche, & qu'on visite frequemment les deux autres petites Isles, dont les habitans parlent la même langue qu'on parle à Meangis. Cette langue a si peu de rapport au Malayan qu'il avoit appris pendant son esclavage à Mindanao, que quand sa Mere & lui parloient leur langue naturelle, je n'entendois pas un mot de ce qu'ils disoient : Aussi les Indiens qui parlent Malayan, c'est-à-dire, les Marchands & les gens polis regardent les Meangiens comme une espece de Barbares, & sur le moindre sujet de mécontentement les appellent Bobby, c'est-à dire, pourceaux ; expression qui marque le plus grand mépris, & sur tout de la part des Malayans qui sont en general Mahometans : Cependant ils apellent par tout

une

une femme Babbi, terme qui ne differe pas beaucoup de l'autre. Mamma signifie homme. Ces derniers mots denotent proprement le mâle & la femelle : & comme Eyam signifie une volaille, auſſi Eyam Mamma veut dire le coq, & Eyam Babbi la poule. Ceci ſoit dit en paſſant.

Il diſoit que les coûtumes des autres Iſles, & leurs manieres de vivre étoient comme les leurs, & que c'étoit le ſeul peuple avec lequel ceux de Meangis euſſent ſocieté ; & qu'une fois lui, ſon pere, ſa mere, ſon frere, & 2. à 3. autres paſſant à une des autres Iſles, un vent tempêtueux les emporta ſur la côte de Mindanao, où ayant été pris par des pêcheurs, on commença par les dépouiller de leurs ornemens d'or, enſuite on les conduiſit à terre, & on les vendit comme des eſclaves. Je n'ai point vû de ces ornemens d'or qu'ils portoient ; mais ils avoient aux oreilles de grands trous, qui faiſoient voir qu'ils y avoient porté des pieces d'or. Jeoly fut vendu à un Mindanayan nommé Michel, qui parloit bon Eſpagnol, & qui ſervoit ordinairement d'Interprete à Raja Laut quand il étoit en doute ſur quelque mot, car Michel entendoit mieux nôtre langue que lui. Il battoit & maltraitoit ſouvent ſon eſclave peint pour le faire travailler ; mais tout cela ne ſervoit de rien ; car ni les promeſſes, ni les menaces, ni les coups ne purent jamais le faire travailler. Cependant il étoit fort craintif, & ne pouvoit voir aucune ſorte d'armes. Il m'a ſouvent dit qu'il n'y en avoit point à Meangis, non plus que des ennemis à combattre.

J'ai fort connu ce Michel pendant mon ſejour

jour à Mindanao. Je croi que ce nom lui a été donné par les Eſpagnols qui en bâtiſerent pluſieurs quand ils eurent le pied dans cette Iſle : Mais après le départ des Eſpagnols ils redevinrent Mahometans comme auparavant. Quelques-uns des nôtres couchoient chez ce Michel, & ſa femme & ſa fille étoient les Pagallys de quelques-uns de nos gens. J'ai ſouvent vû Jeoly chez ſon maître, & quand je le vis long-tems après, il ſe reſſouvint fort bien de moi. Je n'ai jamais vû ſon Pere ni ſon Frere, ni pas un de ceux qui furent pris avec lui ; mais Jeoly vint diverſes fois à bord pendant que le vaiſſeau fut à Mindanao, & reçut avec plaiſir tous les vivres que nous lui donnames, car ſon maître le nourriſſoit fort petitement.

Le Prince Jeoly fut donc eſclave quatre à cinq ans à Mindanao ; mais enfin Monſieur Moody l'acheta & donna 60. Riſdales de lui & de ſa Mere, comme j'ai dit déja. Il le mena au Fort Saint George, d'où je l'amenai à Bencouli. Monſieur Moody fut environ trois ſemaines à Bencouli, puis retourna à Indrapore avec le Capitaine Howel, & me laiſſa le Prince Jeoly & ſa mere. Ils demeuroient en leur particulier dans une maiſon qui étoit hors du Fort. Je ne les occupois à rien, mais ils s'occupoient eux-mêmes. Elle faiſoit & raccommodoit leurs habits, à quoi elle n'étoit pas fort entenduë, car on ne porte point d'habits à Meangis, mais ſeulement une toile au milieu du corps. Pour lui il travailloit à faire un cofre avec quatre planches & quelques clous qu'il me demanda. Il le fit fort mal, & ne laiſſoit pas néanmoins de s'en faire honneur comme ſi c'eût été la plus rare piece.

piece du monde. Quelque tems après ils tomberent tous deux malades ; & quoi que je priſſe autant de ſoin d'eux que s'ils euſſent été mon frere & ma ſœur, la mere ne laiſſa pas de mourir. Je fis tout ce que je pûs pour conſoler Jeoly ; mais cette affliction lui fut ſi ſenſible, que je craignis auſſi pour lui. Je la fis incontinent enterrer pour l'ôter de devant ſes yeux. Je l'avois fait mettre honorablement dans un drap de toile de Coton ; mais Jeoly n'en étant pas content, il y ajoûta tous ſes habits & deux autres pieces d'Indienne que Monſieur Moody lui donna, diſant qu'elles étoient à ſa mere, & qu'il falloit qu'elle les eût. Je ne voulus pas le deſobliger de peur de mettre en danger ſa vie, & je fis de mon mieux pour rétablir ſa ſanté : Mais je n'y trouvai pas grand changement pendant le ſejour que nous fimes là.

Dans la petite relation que l'on fit imprimer de lui du tems qu'on le faiſoit voir en Angleterre, il y avoit une hiſtoire fabuleuſe de ſa ſœur qu'on diſoit être une belle perſonne, & qui avoit été eſclave avec lui à Mindanao. On diſoit encore que le Saltan s'en étoit rendu amoureux : Mais tout cela n'étoit au fond qu'un beau conte. On ajoûtoit auſſi que ſa peinture avoit une ſi grande vertu, que les ſerpens & les bêtes venimeuſes la fuyoient. De là vient je croi que dans le tableau qu'on expoſoit pour exciter la curioſité du public, on y avoit repreſenté tant de ſerpens fuyans. Mais je ne ſache pas qu'il y ait jamais eu de peinture avec une telle vertu. Quant au Prince Jeoly, je l'ai vû auſſi épouvanté que moi des ſerpens, & des ſcorpions.

Après

Après avoir parlé du vaisseau qui me laissa à Nicobar, & du Prince peint que j'amenai à Bencouli, je continuerai la relation de mon voyage de-là jusques en Angleterre, & je commencerai par dire en peu de mots le sujet de ma retraite, & la maniere dont je la fis.

Je ne dirai rien pour le present de la place, ni de l'Office de Canonier du Fort qu'on m'y avoit donné; mais je dirai que l'année 1690. étant presque écoulée, & voyant que le Gouverneur ne me tenoit pas parole; considérant d'ailleurs qu'en usant comme il faisoit envers les autres, je n'avois pas sujet d'esperer qu'il en usât mieux à mon égard, je commençai à souhaiter d'être bien loin. Je le trouvois fort ignorant par rapport à sa charge, étant beaucoup plus capable de tenir des livres, que de gouverner un Fort: Il étoit d'ailleurs si insolent & si cruel à l'égard de ses inferieurs, & ménageoit avec si peu de prudence les Malayans du voisinage, que je me lassai bien-tôt de lui, ne croyant pas ma vie en sûreté sous un homme si brutal & si barbare. Je ne veux pas le nommer après un tel portrait, ni remplir cet écrit des avantures particulieres de sa vie: Mais je ne suis pas faché d'avoir fait glisser ce trait, parce que comme c'est l'interêt de la Nation en general, il est important aussi que la Compagnie des Indes Orientales soit informée des abus qui se font dans ses Comptoirs. Je croi qu'il seroit fort avantageux à la Compagnie d'examiner avec soin la conduite de ceux ausquels elle confie quelque commandement: Car outre la honte & l'aversion que les malversations des serviteurs

teurs attirent aux ſuperieurs, qui ne méritent rien moins que cela, la tyrannie, l'ignorance, & le manque de jugement de certains petits Gouverneurs, cauſent ſouvent de grands malheurs. Ceux qui ſont ſous leurs ordres ne ſervant qu'à contre-cœur, paſſent ſouvent chez les Hollandois, chez le Mogol, ou chez les Princes Malayans au grand préjudice de nôtre commerce, qui ſe trouve ſouvent expoſé auſſi bien que les Forts mêmes par la maniere imprudente avec laquelle on provoque les Nations voiſines, qu'on ne ſauroit mieux ménager, non plus que tout le gente humain en general, que par la juſtice. D'ailleurs il n'y a point de gens plus implacables & plus vindicatifs que les Malayans du voiſinage de Bencouli, qui ont plus d'une fois penſé ſurprendre le Fort. Je ne dis point ceci à cauſe des ſujets de plainte que ce Gouverneur peut m'avoir donnez; beaucoup moins voudrois-je qu'on crût que j'attaque ici des perſonnes qui ne m'ont jamais fait de mal: Mais comme il n'eſt pas ſurprenant que les gens exercent mal des charges d'autorité, puiſque ni leur éducation, ni peut-être leurs propres affaires, ne leur ont point aquis les qualitez requiſes à cela, auſſi eſt-il neceſſaire que la Compagnie les examine de près, & avec tout le ſoin poſſible, pour prévenir ou réformer les abus qu'ils ont faits ou qu'ils peuvent faire. C'eſt par un pur motif de zéle & d'attachement pour les interêts de la Compagnie & de la nation que je donne cet avis, n'ayant vû que trop ſouvent combien il ſeroit neceſſaire d'en uſer de cette maniere.

J'eus encore d'autres raiſons de me retirer.

rer. Je commençois à soupirer après mon païs natal, dont j'avois été si long-tems éloigné. Je me promettois des merveilles du Prince peint que Monsieur Moody avoit entierement laissé à ma disposition, ne s'en étant réservé que la moitié. Car outre ce qu'on pouvoit gagner à le faire voir en Angleterre, j'esperois qu'après avoir gagné de l'argent, je pourrois obtenir ce que j'avois vainement cherché dans les Indes, c'est-à-dire, que les Marchands me donneroient un vaisseau pour ramener le Prince à Meangis, le rétablir dans son païs. Et par sa faveur & avec un peu de manége fonder un commerce pour les épiceries, & autres productions de ces Isles.

Tout plein de ces projets je m'en allai au Gouverneur & au Conseil, & demandai la permission de me retirer en Angleterre sur le premier vaisseau qui viendroit. Le Conseil trouva la chose juste, & y donna son consentement. Le Gouverneur me donna aussi sa parole. Un navire de la Compagnie nommé la Défense, commandé par le Capitaine Heath, & destiné pour l'Angleterre, vint mouiller à la rade de Bencouli le second de Juin 1691. Il avoit passé à Indrapore où étoit alors Monsieur Moody, qui avoit cedé sa part au Prince Jeoly à Monsieur Goddard, Contremaître du vaisseau. Etant venu à terre, il me montra l'écrit de Monsieur Moody, & visita Jeoly qui avoit été malade durant trois mois, pendant lesquels j'en avois eu le même soin que s'il eût été mon frere. Je réglai les choses avec Monsieur Goddard, & envoyai Jeoly à bord, résolu de le suivre comme je pourrois, & priai Monsieur Goddard de m'aider à m'échaper, & de me cacher dans son vaisseau si be-

soin

ſoin étoit ; ce qu'il me promit. Le Capitaine me donnna auſſi parole qu'il me recevroit. Ce que j'avois prévû arriva. Dès que le Capitaine Heath fut arrivé, le Gouverneur ſe repentit, & ne voulut plus me laiſſer partir. Je l'importunai tant que je pûs, mais tout cela ne ſervit de rien. Le Capitaine Heath s'en mêla, & ne réuſſit pas mieux. Après diverſes tentatives je m'échapai enfin à minuit ſur l'avis que j'eus que le vaiſſeau devoit faire voiles le lendemain au matin, & qu'il avoit déja pris congé du Fort. Je paſſai par une des caſemates du Fort, & étant à terre je me rendis à la chaloupe qui m'attendoit, & qui me mena à bord. J'emportai mon journal, & la plûpart de mes manuſcrits : Mais la précipitation me fit laiſſer quelques papiers & livres de prix, & tout ce que j'avois de meubles, ravi d'être en liberté & d'eſperer de revoir encore l'Angleterre.

CHAPITRE XIX.

L'Auteur part de Bencouli ſur le navire la Défenſe, commandé par le Capitaine Heath. Combat entre les Hollandois, joints avec quelques Anglois. Mauvaiſe eau qu'on fit à Bencouli, cauſe des maladies extraordinaires qui emportent pluſieurs perſonnes. Bonne ſource à Bencouli. Grand deſordre à bord. On tient conſeil, & l'on propoſe d'aller à l'Iſle de Johanna ; mais on prend enfin la réſolution de continuer la route du Cap de Bonne-Eſperance. Le vent les favoriſe. Prudence du Capitaine. Ils arrivent au Cap. Les Hollandois leur aident à entrer dans le havre. Deſcription du Cap, ſa perſpe-

perſpective, les lieux où l'on peut ſonder. Montagne de la Table, le havre, le terroir. Groſſes pommes de Grenade, & bons vins. Animaux terreſtres. Belle eſpece d'Onager, ou Ane ſauvage régulierement marqueté de blanc & de noir. Autruches, poiſſons, veaux marins. Fort & Comptoir des Hollandois. Leur beau jardin, & leur commerce en ce païs-là.

M'Etant donc embarqué ſur la Défenſe je m'y tins caché juſques à ce qu'un bâteau venant du Fort chargé de poivre en fut réparti. Nous mimes à la voile pour le Cap de Bonne Eſperance le 25. de Janvier 1691. & allames autant que le vent & le tems pûrent nous le permettre, dans l'eſperance d'y trouver trois autres vaiſſeaux Anglois, qui venoient des Indes & s'en retournoient en Angleterre: car la guerre ayant été déclarée au Fort Saint George contre les François un peu avant que le Capitaine Heath en partit, il étoit bien aiſe de s'en retourner en compagnie s'il étoit poſſible.

Peu de tems avant la publication de cette guerre, il y eut un combat à la rade du Fort Saint George entre des vaiſſeaux de guerre François, & quelques Hollandois mouillant à la rade. Comme Monſieur du Queſne en parle d'une maniere plauſible dans ſon voyage aux Indes Orientales, j'en ferai ici la relation, telle qu'elle m'a été faite par le Souscanonier du Capitaine Heath, homme de fort bon ſens, & par pluſieurs autres qui ſe ſont trouvez à l'action. Les Hollandois ont un Fort ſur la côte de Coromandel, nommé Pallacat, qui eſt à environ 20. lieuës du Fort Saint George du côté du Septentrion.

Les

Les Hollandois, je ne ſai pourquoi, envoyerent des vaiſſeaux pour retirer leurs effets, & les tranſporter à Batavia. Les actes d'hoſtilité avoient déja commencé entre les François & les Hollandois; & les François avoient déja une Eſcadre nouvellement arrivée aux Indes, & qui étoit alors à Ponticheri; qui eſt un Fort appartenant aux François ſur la même côte, & au Midi du Fort S. George. Les Hollandois en s'en retournant à Batavia furent obligez à cauſe du vent d'aller vers le Fort Saint George & celui de Ponticheri. Etant près de ce dernier, ils virent les vaiſſeaux de guerre François à l'ancre. S'ils avoient continué leur route le long de la côte, ou qu'ils euſſent pris le large, il y avoit à craindre que les François ne les pourſuiviſſent. Ils rebrouſſerent donc: Car quoi que leurs vaiſſeaux fuſſent bons & forts, ils n'étoient pas néanmoins en état de combatre, parce qu'ils étoient pleins de marchandiſes & de pluſieurs paſſagers, femmes & enfans. Ils vinrent donc au Fort Saint George, demanderent la protection du Gouverneur, eurent permiſſion de mouiller à la rade, & d'envoyer à terre les marchandiſes & les gens qui leur étoient inutiles. Il y avoit alors à la rade quelques petits vaiſſeaux Anglois, & le Capitaine Heath qui avoit un fort bon vaiſſeau Marchand que l'Hiſtorien François apelle l'Amiral Anglois, ne faiſoit que d'arriver de la Chine: Mais il étoit fort chargé de marchandiſes, & avoit le tillac plein de Canaſtres de ſucre, qu'il ſe préparoit d'envoyer à terre. Mais avant qu'il eût le tems de le faire, les François parurent venant à la rade avec leurs baſſes voiles & leurs perroquets

ſuivis

suivis d'un Brûlot. Avec ce Brûlot ils s'étoient promis de brûler le Commandant Hollandois ; & comme il étoit à l'ancre ils l'auroient peut-être fait, s'ils avoient eu le courage de l'entreprendre avec vigueur : Mais ils mirent le feu à leur Brûlot de loin, & les Hollandois ayant eu le tems de faire remarquer le vaisseau, le Brûlot des François brûla, & ne fit rien de plus. Si les vaisseaux de guerre François étoient venus hardiment, & eussent accroché leurs ennemis, ils auroient fait quelque chose de considérable, car on ne pouvoit tirer du Fort sans endommager nos vaisseaux aussi bien que les leurs. Mais au lieu de cela ils mouillerent hors de la portée du Fort, & tirerent sur leurs ennemis, & leurs ennemis sur eux avec si peu d'avantage, qu'après quatre heures de combat, les François couperent leurs cables, & se retirerent avec précipitation & en desordre, à toutes voiles, & même avec tous leurs perroquets ; ce qui ne se fait jamais que quand on s'enfuit.

Le Capitaine Heath quoi que son vaisseau fût fort pesant & fort embarrassé, fit durant le combat le devoir d'un brave homme. Après que les François se furent retirez, il alla à bord du Commandant Hollandois, & lui dit que, s'il vouloit les poursuivre, il l'accompagneroit quoi qu'il eût fort peu d'eau à bord : Mais le Hollandois s'en excusa en disant qu'il avoit ordre de se défendre des François, mais non de les attaquer, ou de quitter sa route pour leur donner la chasse. Voilà le grand exploit dont les François ont jugé à propos de se vanter. J'ai appris depuis que les Hollandois leur ont enlevé ce Fort de Ponticheri.

Mais

Mais reprenons le fil de nôtre voyage. Peu de tems après que nous eumes mis en mer, nos gens tomberent dans une espece de maladie qui les prenoit insensiblement, & qui fut fatale à plus de trente qui moururent avant que d'arriver au Cap. Il ne se passoit point de matin que nous n'en jettassions deux à la mer, & une fois nous en jettames trois. Cette maladie venoit apparemment de la mauvaise qualité de l'eau que nous avions prise à Bencouli : Car je remarquai pendant le sejour que j'y fis, que l'eau de la riviere dont se servoient nos vaisseaux, étoit fort mal saine, parce qu'elle est mêlée avec l'eau de plusieurs petits ruisseaux qui viennent des terres basses, & dont les eaux sont toûjours fort noires, parce qu'elles tirent leur nourriture de l'eau qui coule des terres basses, marécageuses, & mal saines.

J'ai remarqué non seulement-là, mais aussi dans les autres climats chauds soit aux Indes Orientales ou Occidentales, que les eaux qui s'écoulent dans les rivieres durant la saison des pluyes, sont fort mal saines. En effet du tems que j'étois à la Baye de Campêche, on trouvoit dans cette saison par monceaux du poisson mort sur les bords des rivieres & des anses, & on en prenoit quantité qui étoit demi mort, sans qu'il parut d'autre cause de cette mortalité que la malignité des eaux qui venoient de la terre. Cela arrive principalement à mon avis, dans les lieux où l'eau passe par des bois épais, par des pâcages dont l'herbe est longue, & par des terres marécageuses, dont certains païs chauds sont pleins. Je croi aussi qu'elle reçoit une forte teinture des racines de diverses sortes d'arbres,

d'arbres, d'herbes, &c. Je croi sur tout qu'elle se corrompt bien-tôt dans les lieux où elle croupit. Peut-être aussi que les serpens & autre vermine venimeuse ne contribuent pas peu à la rendre mauvaise. Dans ces tems-là, elle paroît d'une couleur fort enfoncée, jaune, rouge, ou noire, &c. La saison pluvieuse étoit passée, & l'écoulement des terres diminuoit, quand nous prîmes cette eau dans la riviere de Bencouli. Mais si les matelots eussent voulu s'en donner la peine, ils auroient pû remplir leur vaisseaux d'excellente eau à une source qui est derriere le Fort, à environ deux ou trois cents pas du lieu où l'on débarque. Le Fort se sert de l'eau de cette source. Ceci soit dit pour servir d'avis à tous les vaisseaux qui iront à l'avenir à Bencouli. Je croi au reste que la chose est d'assez grande consequence pour que les proprietaires ou Directeurs du Comptoir se donnent la peine pour sauver la vie à leurs matelots, de faire mettre des tuyaux pour conduire l'eau de cette source jusques sur le rivage; ce qu'ils pourroient faire fort aisément, & à peu de frais. Je l'aurois entrepris moi-même si j'y avois fait un plus long sejour. J'avois dessein aussi de la faire monter jusqu'au Fort; car ce seroit une grande commodité, & il seroit bien plus à couvert en cas de siege.

Outre que nôtre eau étoit mauvaise, on l'avoit mise à fonds de cale avec le poivre; ce qui l'échaufa beaucoup. Quand nous venions le matin prendre nôtre portion, elle étoit si chaude, qu'à peine y pouvoit-on soufrir les mains, ou tenir à la main une bouteille pleine. Je n'ai jamais entendu parler de rien de tel, & je n'aurois jamais cru que l'eau

eût pû s'échaufer de cette maniere dans un fond de cale. Elle étoit encore extrémement noire, & reſſembloit plus à de l'ancre qu'à de l'eau. Je ne ſai ſi le tems, ou le poivre l'avoit ainſi noircie ; mais je ſai bien qu'elle n'étoit pas ſi noire quand nous la primes. Nos vivres étoient auſſi fort mauvais ; car il y avoit plus de trois ans que le navire étoit parti d'Angleterre ; & les viandes ſalées que nous en avions apportées, & que nous mangions, ayant été ſi long-tems dans le ſel, etoient aſſez pauvres pour des gens indiſpoſez.

Le Capitaine Heat voyant la miſere de ſon équipage, fit donner à chaque chambrée de ſes Tamarins, dont il avoit quelques cruches pleines ; ce qu'on mangeoit avec du Ris. Ce fut un grand rafraichiſſement, pour nos gens ; & je croi que cela contribua beaucoup à les tenir ſur pied.

Cette maladie fut ſi generale, que je ne croi pas qu'il y eût un homme à bord qui n'en fût attaqué ; Cependant elle les prenoit de maniere qu'on ne pouvoit pas dire qu'on fût malade. On ne ſentoit que peu ou point de douleur ; on étoit ſeulement foible, & ſans apetit. La plûpart même de ceux qui moururent dans le voyage avoient de la peine à ſe laiſſer perſuader de ſe tenir dans la Cabane ou dans leur Branle, juſques à ce qu'ils n'en pouvoient plus : Et quand ils étoient forcez de ſe coucher, ils faiſoient leur Teſtament, & mouroient en deux ou trois jours.

La perte de ces gens, & l'état triſte & languiſſant où étoit le reſte, nous mettoit hors d'état de conduire nôtre vaiſſeau quand le vent étoit plus fort qu'à l'ordinaire. Cela arri-

va

va quand nous commençames à approcher du Cap, & autant de fois que cela arriva nous nous trouvames embarraſſez à mener nôtre vaiſſeau. Le Capitaine Heath tout malade qu'il étoit, pour donner courage aux autres, faiſoit ſon quart comme un autre, & prêtoit en toutes occaſions une main ſecourable. Mais enfin n'ayant preſque plus d'eſperance d'aller au Cap à cauſe des vents de Sud qui venoient, & étant en Mer depuis 8. à 9. ſemaines, il aſſembla tout le monde pour déliberer ſur la ſureté commune. Il pria tout le monde depuis le plus grand juſqu'au plus petit, de dire librement ſon avis, & ce qu'il jugeoit qu'on devoit faire en cette dangereuſe conjoncture. Nous n'étions pas en état de tenir long-tems la Mer, & ne pouvant ſi-tôt aller à terre, il faloit neceſſairement perir. Il demanda donc lequel il étoit le meilleur de continuer la route du Cap, ou de la quitter pour prendre celle de l'Iſle de Johanna, où nous eſperions trouver du ſecours, parce que c'eſt là où touchent d'ordinaire nos vaiſſeaux des Indes Orientales qui viennent d'Angleterre, & dont les habitans ſont fort familiers; Mais les autres lieux, ſur tout ſaint Laurent ou Madagaſcar, qui étoit plus près, nous étoient inconnus. Nous étions ſi près du Cap qu'avec un bon vent nous pouvions eſperer d'y arriver en 4. à 5. jours; mais le vent étant où il étoit il n'y avoit point d'apparence de pouvoir le gagner. D'un autre côté le vent étoit bon pour aller à l'Iſle de Johanna; mais cette Iſle étoit fort éloignée; & ſupoſé que le vent demeurât tel qu'il étoit, il nous falloit quinze jours pour y arriver: Mais plus long-tems ſi le calme nous prenoit,

noit, comme il y avoit apparence. D'ailleurs nous perdions le tems d'aller au Cap que nous ne pouvions retrouver qu'au mois d'Octobre ou de Novembre; & nous étions alors à la fin de Mars. En effet ce n'eſt pas l'ordinaire d'aborder le Cap après le 10. de Mai. Tout ayant donc été peſé & conſideré, nous convinmes enfin tout d'une voix de pourſuivre la route du Cap, & d'attendre patiemment que le vent changeât.

Le Capitaine Heath après avoir ainſi ſondé l'eſprit de ſes gens, leur dit, que ce n'étoit pas aſſez qu'ils euſſent conſenti d'aller au Cap, & que nos deſirs ne ſufiſant pas pour nous y amener, il falloit un travail extraordinaire de la part de ceux qui en étoient capables. Au reſte pour leur donner courage, il promit un mois de paye gratis à tous ceux qui voudroient s'engager d'être prêts à aider en toutes occaſions, & auſſi tôt qu'ils en ſeroient requis, ſoit qu'ils fuſſent de quart, ou non; & cela à payer au Cap. La propoſition fut acceptée premierement par quelques Officiers, & enſuite tous ceux qui ſe trouverent en état firent écrire leur noms ſur une liſte, & promirent de ſervir leur Commandant.

Le Capitaine trouva ſagement cet expedient, car nos gens étant foibles comme ils étoient, il n'auroit pû les y contraindre: Les promeſſes ſeules ſans eſperance de quelque récompenſe, ne les auroient pas non plus engagez à un travail ſi extraordinaire; Car le vaiſſeau, les voiles, & les cordages avoient grand beſoin de reparation. Pour moi j'étois trop foible pour me faire mettre ſur la liſte; Car autrement nôtre ſalut commun que je voyois

voyois en très grand danger, auroit été plus capable de me le faire faire, qu'aucune autre récompense. Peu de tems après cela il plût à Dieu de nous envoyer un vent favorable dont nous profitames le mieux qu'il nous fut possible, en sorte qu'avec les travaux continuels de ceux qui s'étoient enrollez, nous fumes au Cap bien plûtôt que nous n'avions cru.

La nuit avant que nous entrassions dans le havre, qui fut vers le commencement d'Avril, nous voyant près de la terre, nous tirames toutes les heures un coup de Canon, pour faire connoître que nous n'étions pas à nôtre aise. Le lendemain un Capitaine Hollandois vint à bord, & nous voyant si foibles, que nous ne pouvions pas border nos voiles pour virer de bord, & entrer dans le havre, quoi que nous le fissions assez bien en mer; prié d'ailleurs par nôtre Capitaine de nous aider, il envoya querir cent bons hommes qui vinrent incontinent à bord, & entrerent dans nôtre vaisseau qui mit à l'ancre. Ils défirent aussi nos voiles, & firent tout ce qu'on demanda d'eux. Aussi le Capitaine Heath les recompensa-t'il grassement.

Ils avoient meilleur apetit que nous, & mangerent gaillardement de ce qu'il y avoit à bord. Comme il leur étoit permis d'aller & venir par tout ils prirent tout ce qui leur tomba sous la main, principalement du bœuf salé dont nos gens faute d'apetit avoient pendu 6. 8. à 10. morceaux en un même lieu. Cela fut emporté avant que nous nous donnassions de garde, ou que nous y songeassions. De plus on ouvrit de nuit une bale de Mousseline, dont il fut emporté une gran-

de partie : Mais je ne sai si cette Mousseline fut dérobée par les Hollandois ou par nos gens ; car tout moribonds qu'ils étoient, il ne laissoit pas d'y avoir des larrons de grande dexterité.

Etant donc à l'ancre, on envoya d'abord les malades à terre. Ceux qui purent demeurer à bord y demeurerent, & eurent de bon mouton gras ou du bœuf frais qu'on leur envoyoit tous les jours. J'allai aussi à terre avec mon Prince Peint, & j'y demeurai jusques à ce qu'il falut remettre à la voile, qui fut environ 6. semaines après. Je profitai de ce tems-là pour m'informer du païs le mieux qu'il me fut possible. Voici sommairement ce que j'en appris.

Le Cap de Bonne-Esperance est la derniere frontiere du Continent de l'Afrique du côté du Midi. Il est situé à 34. degrez 30. minutes de latitude Meridionale, & le climat est fort temperé. Je regarde cette latitude comme une des plus douces de toutes pour la temperature ; & je ne saurois m'empêcher d'examiner ici un préjugé que nos matelots Européens ont d'ordinaire contre ce païs, qu'ils tendent comme beaucoup plus froid que les lieux qui sont à la même latitude du côté du Nord de la ligne. Je ne suis point de cet avis. Il est, je croi, aisé de dire quelle est la raison de ceux qui en sont, c'est que quelque chemin qu'ils prennent pour aller au Cap, soit en allant aux Indes Orientales ou en en revenant, ils passent par un Climat chaud, & ainsi venant d'un païs extrêmement chaud, il n'est pas étonnant que le Cap leur paroisse plus froid. Quelques-uns disent que le vent de Sud n'y est froid que par-

ce

ce qu'il vient de la Mer. J'ai toûjours remarqué au contraire que les vents de mer ſont plus chauds que les vents de terre ; à moins que ce ne ſoit dans le tems qu'il vient de la terre un vend chaud, comme celui que nous ſentimes dans ce voyage en allant des Iſles du Cap Verd dans les mers du Sud, dont j'ai oublié de faire mention en ſon lieu, c'eſt-à-dire, dans le Chapitre IV. Sur le 19. de Juin 1683. à 37. degrez de latitude Meridionale, nous ſentimes l'après-midi un vent frais venant de la côte de l'Amerique, mais ſi violemment chaud, que nous crumes qu'il venoit de quelque montagne ardente de la côte. La chaleur de ce vent étoit ſemblable à celle qui ſort de la gueule d'un four. Je ſentis auſſi une autre chaleur preciſément après-midi en 1694. au mois de Juillet étant à l'ancre à Groin. Cette chaleur vint avec un vent de Sud, & l'une & l'autre furent ſuivies d'une pluye & de tonnerre. Voilà les ſeules grandes chaleurs que j'aye jamais ſenties durant mes voyages. Mais mettant cela à part, qui fait une exception à la regle generale, j'ai toûjours remarqué que les vents de mer ſont beaucoup plus chauds que les vents de terre, ſi ce n'eſt dans les lieux où les vents viennent des Poles ; ce qui eſt, je croi, la veritable raiſon pourquoi le vent de Sud eſt froid au Cap de Bonne-Eſperance ; car il eſt auſſi froid en mer. Quant à la froideur des vents de terre comme les climats de l'Europe qui ſont au Sud-Oüeſt ſentent vivement les vents de Nord & d'Eſt qui viennent extrémement froids du Continent, de même les païs ſituez ſur la côte oppoſée de Virginie ſont fort incommodez des vents de Nord-Oüeſt

qui viennent du Continent, & qui ſont extrémement froids, quoi que ſa latitude ne ſoit pas beaucoup au deſſus de celle du Cap.

Mais continuons le fil de nos remarques. Ce vaſte Promontoire eſt compoſé d'un pays élevé, & fort remarquable, qui preſente une très-agreable perſpective du côté de la Mer. Il n'y a pas de doute que cette perſpective ne parût tout-à-fait charmante aux Portugais qui trouverent les premiers ce chemin pour aller aux Indes Orientales, lors qu'après avoir côtoyé le vaſte Continent de l'Afrique du côté du Pole Meridional, ils eurent la conſolation de voir la terre, & la fin de leur courſe à ce Promontoire, qu'ils appellerent pour cet effet le Cap de Bonne-Eſperance, & qu'ils virent qu'il pouvoient continuer leur route du côté de l'Eſt.

On peut ſonder du côté du Midi à 50. ou 60. lieuës du Cap. Delà vient que nos matelots Anglois traverſans comme ils font d'ordinaire la côte du Brezil; ſe contentent de ſonder; & concluans par-là qu'ils ſont à la hauteur du Cap, ils paſſent ſouvent auprès ſans le voir, & commencent à faire route au Nord. Ils connoiſſent à pluſieurs autres marques quand ils en ſont proches, comme par exemple aux oiſeaux de Mer qu'il rencontrent, & ſur tout aux Algatros, oiſeaux qui ont les ailes fort longues, & aux Mangos qui ſont d'une eſpece plus petite. Mais la marque la plus aſſurée eſt de remarquer la variation du Compas auquel on prend ſoigneuſement garde quand on eſt près du Cap, en prenant ſoir & matin la hauteur du ſoleil. Nos matelots ſont ſi exacts à cela, qu'avec le ſecours du Compas Azimutal, inſtrument parti-

particulier aux gens de marine de nôtre nation, ils connoiſſent quand ils ſont à la hauteur du Cap, ou s'ils ſont à l'Eſt ou à l'Oüeſt du même Cap : C'eſt pourquoi bien qu'ils ſoient au Sud des endroits où l'on peut ſonder, ils peuvent aller droit ſans être obligez de gagner la terre. Mais les Hollandois au contraire s'étant établis au Cap, y touchent toûjours en allant aux Indes Orientales, ou en revenant.

L'endroit le plus remarquable du païs du côté de la mer, eſt une haute montagne nommée de la Table, dont le ſommet eſt plat & uni. A l'Occident du Cap tant ſoit peu vers le Nord, il y a un grand havre, avec une Iſle baſſe & plate qui en eſt aſſez éloignée. On laiſſe cette Iſle des deux côtez, & l'on peut paſſer ſurement aux deux côtez, ou dedans ou dehors. Les vaiſſeaux qui y mouillent ſe mettent en rade près du Continent, & laiſſent l'Iſle plus loin à côté d'eux. Les terres près de la mer, & vis-à-vis du havre ſont baſſes, & défenduës par de hautes montagnes qui s'avancent un peu dans le païs du côté du Sud.

Le terroir du Cap eſt brun, peu profond, & produiſant néanmoins aſſez de pâcages, d'herbes, & d'arbres. L'herbe eſt courte & ſemblable à celle qui croît ſur les Dunes des Provinces de Wilt ou de Dorſet. Les arbres des environs ſont petits & en petit nombre ; & j'ai entendu dire qu'il n'y a pas beaucoup d'arbres dans la contrée plus éloignée de la mer. Le terroir de ce dernier endroit eſt fort aprochant de celui qui eſt ſitué près du havre, qu'on ne peut pas dire fort gras ; Cependant il eſt fort propre à la cul-

ture, & donne de bonnes recoltes aux laboureurs industrieux : Aussi y a-t-il un assez bon nombre de fermes, de familles de Hollandois & de François refugiez, qui occupent une étendue de vingt à trente lieuës de païs : Mais près du havre il y a peu de fermes.

Il y croît quantité de froment, d'orge, de pois, &c. Il y a aussi des fruits de diverses sortes, comme pommes, poires, coings, & les plus grosses pommes de Grenade que j'aye jamais vûes.

Les principaux fruits sont les raisins. Ils y viennent fort bien, & on y a depuis quelques années planté tant de vignes, qu'il s'y recueille beaucoup de vin. Il y en a non seulement autant qu'il en faut pour la provision des habitans, mais ils en ont encore à vendre. Aussi s'en vend-t-il beaucoup aux vaisseaux qui relâchent au Cap. Ce vin est comme le vin blanc de France qui se recueille dans le haut païs ; mais il est d'un jaune pâle, doux, fort agreable, & vigoureux.

Les animaux domestiques sont des Brebis, des Chevres, des Cochons, des Vaches, des Chevaux, &c. Les Brebis sont fort grosses, car elles y profitent parfaitement bien : Aussi le païs est sec, & l'herbe courte & telle qu'il la faut à ces animaux : Mais elle n'est pas si bonne pour le gros bétail. Le Bœuf en son espece n'y est pas si bon que le mouton. On dit qu'il y a de plusieurs sortes de bêtes sauvages qui se jettent sur les Brebis, qu'on serre à cause de cela toutes les nuits.

Il y a d'une espece de fort beaux Anes curieusement bigarrez de bandes égales blanches & noires, qui vont depuis la tête jusqu'à la queue,

queue, & finiſſent ſous le ventre qui eſt blanc. Ces bandes ont 2. à 3. doigts de large paralleles les unes aux autres, & curieuſement entremêlées d'une blanche & d'une noire, depuis les épaules juſqu'à la queue. J'en ai vû deux peaux ſeches, & qu'on gardoit pour envoyer en Hollande comme une rareté. Elles paroiſſent aſſez grandes pour renfermer le corps d'un animal auſſi gros qu'un poulain d'un an.

Il y a quantité de Canards, de poules, &c. on trouve auſſi quantité d'Autruches dans les montagnes & plaines arides. J'i ai mangé de leurs œufs, & ceux qui me les vendirent me dirent qu'elles pondent dans le ſable, ou du moins ſur un lieu ſec, & les y laiſſent pour les faire éclorre par la chaleur du ſoleil. Deux œufs d'Autruche ſuffiſent pour donner à manger à deux hommes. Les habitans gardent les œufs d'Autruche qu'ils trouvent pour les vendre aux Etrangers. Ils étoient aſſez rares quand j'arrivai au Cap, parce que c'étoit au commencement de l'Hiver de ces païs-là, & qu'on m'a dit que les Autruches ne pondent que vers Noël, qui eſt leur Eté.

La mer donne en abondance diverſes eſpeces de poiſſons, & principalement un petit poiſſon qui n'eſt pas ſi gros que le Haran. Il y en a auſſi grande quantité, qu'on en ſale beaucoup tous les ans qu'on fait paſſer en Europe. Il y a auſſi un grand nombre de veaux marins. J'ai toûjours remarqué que dans les lieux où il y a des veaux marins, c'eſt une marque qu'il y a auſſi quantité de poiſſon. Auſſi eſt ce la principale nourriture des habitans.

Les Hollandois ont bâti un bon Fort près de la mer & contre le Havre, où le Gouverneur demeure. A 2. à 300. pas de-là, & du côté de l'Occident du port il y a un petit bourg de Hollandois où j'ai compté cinquante à soixante maisons basses, mais bien bâties de pierres qui se tirent d'une carriere qui n'en est pas éloignée.

Derriere le Bourg comme on va aux montagnes la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales a fait bâtir une grande maison, où il y a un magnifique jardin, renfermée d'une haute muraille de pierre.

Ce jardin est plein de diverses sortes d'herbes, de fleurs, de racines, & de fruits. Il est coupé par de belles & grandes allées de gravier garnies d'arbres; & arrosé par un ruisseau qui vient des montagnes. Ce ruisseau qu'on a coupé en plusieurs canaux, passe dans tous les lieux du jardin. Les hayes qui bordent les allées sont fort épaisses, & ont 9. à 10. pieds de haut. On les taille continuellement; aussi les tient-on fort propres & fort égales. Au de-là de ces grandes hayes il y en a de petites, qui servent à separer les Fruitiers des autres arbres, & cela sans leur faire ombre. Chaque sorte de Fruitier est à part. Les pommes, les poires, les coings, les pommes de Grenade, &c. y viennent parfaitement bien; mais sur tout les pommes de Grenade. Les racines & les herbes potageres sont aussi à part, & le tout en si bon ordre, qu'il n'est rien de plus agreable & de plus beau. On amene des autres parties du monde un grand nombre d'esclaves Negres dont les uns sont continuellement occupez à sarcler, à tailler, & aux autres soins necessaires.

ceſſaires. Les Etrangers peuvent ſe promener dans ce jardin, & il leur eſt permis en demandant aux valets de goûter des fruits : Mais ſi l'on ſe met en devoir de le faire à la dérobée, on s'y trouve trompé, comme fut un homme que j'ai connu, qui prit un jour que j'étois au jardin 5. à 6. pommes de Grenade, & qui ayant été découvert par un des eſclaves, fut menacé d'être mené au Gouverneur. Je croi qu'il lui en coûta quelque choſe pour aſſoupir l'affaire, car je n'en ai plus entendu parler depuis. Plus loin de la mer au delà du jardin, tirant vers les montagnes, il y a divers autres petits jardins & vignobles qui appartiennent à des particuliers : Mais les montagnes ſont ſi proches, que le nombre de ces jardins & de ces vignes eſt bien petit.

Les Hollandois qui demeurent dans le Bourg gagnent conſidérablement par le moyen des vaiſſeaux qui relâchent ſouvent au Cap ; mais leur principal gain eſt ſur les navires étrangers qui viennent ſe rafraichir à terre : Car il en coûte 3. Chellings ou une Riſdale par jour, le pain & la viande n'y étant pas à meilleur marché qu'en Angleterre : D'ailleurs ils achetent à fort bon marché des metelots qui vont & qui viennent les mêmes choſes que les gens de la campagne achetent d'eux à plus haut prix ; car comme ils ne ſont pas à portée d'acheter les choſes de la premiere main, ils ſont obligez de les acheter de ceux qui demeurent près du havre, d'où les habitations les plus proches ſont à vingt milles à ce qu'on m'a dit.

Quoi que le grain & le vin y ſoient en grande abondance, cependant les taxes extra-

traordinaires que la Compagnie impoſe ſur les liqueurs, font qu'elles y ſont fort cheres. On n'en peut avoir qu'au cabaret, ſi ce n'eſt en cachete. Il n'y a dans le Bourg que trois maiſons qui vendent les liqueurs fortes, & de ces trois maiſons il y en a une qui eſt un cabaret à vin, & qui ne vend que du Vin : L'autre vend de la Biere & de la Momme, & la troiſiéme de l'eau de vie, du Tabac, & tout cela extraordinairement cher. Une bouteille de vin qui tient trois pintes coûte dix huit ſous, & j'en ai payé cela. Cependant j'en ai eu autant en un autre endroit pour pour huit ſous ; mais c'étoit en cachete & contre les loix. La perſonne qui l'avoit vendu auroit été ruinée ſi on l'avoit ſu. En voilà aſſez pour le pays & pour les habitans Européens.

CHAPITRE XX.

Des habitans naturels du Cap de Bonne-Eſperance nommez Hodmadods ou Hottentots. Comment ils ſont faits, quel air ils ont, de quelle maniere ils ſe graiſſent ; leurs habits, leurs maiſons, leur nourriture, leur maniere de vivre & de danſer quand c'eſt pleine Lune. Hottentots mis en parallele à tous ces égards avec les autres Negres & Indiens ſauvages. Le Capitaine Heath rafraichit ſon équipage au Cap, & ayant pris plus de gens qu'il n'en avoit, il part accompagné de deux vaiſſeaux, l'un nommé Jaques & Marie, & l'autre le Joſias. Groſſe Mer. Ils arrivent à Sainte Helene, & y trouvent le vaiſſeau nommé la Princeſſe Anne qui retournoit en Angleterre.

terre. L'air, la ſituation, & le terroir de Sainte Helene. Premiere découverte de cette Iſle, & comment depuis elle a changé de Maître. Comment les Anglois en firent la conquête. Sa force, ſa ville, ſes habitans, & ce que produiſent les Plantations. Vache Marine de Sainte Helene n'eſt autre choſe que le Lion Marin. Angloiſes de Sainte Helene. Les vaiſſeaux Anglois ſe rafraichiſſent à Sainte Helene, & partent tous enſemble. Des differentes routes qu'on peut faire delà en Angleterre. Celle qu'ils firent, & leur arrivée dans le Canal & aux Dunes.

LEs Originaires du Cap ſont les Hodmadods, comme on les apelle communément par corruption du mot Hottentot, qui eſt le nom qu'ils ſe donnent les uns les autres dans leurs danſes; ce qu'ils font en toutes occaſions, comme ſi c'étoit le nom de chacun. Il y a apparence qu'il ſignifie quelque choſe en leur langue.

Les Hottentots ſont d'une taille mediocre, ils ont les membres petits, le corps flouet, pleins d'activité. Leur viſage eſt plat, & de figure ovale comme celui des Negres. Leurs ſourcils ſont gros, mais ils ont le nez moins plat, & les levres moins groſſes que les Negres de Guinée. Ils ſont plus noirs que les Indiens du commun, mais moins que les Negres, ou habitans de la nouvelle Hollande; & leurs cheveux ſont auſſi moins friſez.

Ils ſe barbouillent par tout de graiſſe, ſoit pour rendre leurs jointures ſouples, ſoit pour garantir leur corps nud de l'air en en bouchant ainſi les pores. Pour le faire avec plus de ſuccès, ils frotent de ſuye les parties graiſſées,

fées, & sur tout le visage; ce qui releve leur beauté naturelle, comme fait la peinture chez les Européens: Mais cela jette une odeur forte, qui toute agréable qu'elle leur est, est fort desagreable aux autres. Ils sont ravis quand ils trouvent de méchante graisse de cuisine, dont ils se servent pour se barbouiller toutes les fois qu'ils peuvent en avoir.

La coûtume d'oindre le corps est fort commune dans les autres lieux de l'Afrique, & sur tout sur la côte de Guinée, où l'on se sert en general d'huile de palme, dont on se graisse depuis la tête jusqu'aux pieds. Quand on n'a pas d'huile on se sert de graisse de cuisine qu'on achete des Européens qui négocient en ces païs-là. Aux Indes Orientales, & principalement sur la côte de Cudda & de Malacca, & en general dans presque toutes les Isles Orientales, aussi bien qu'à Sumatra, Java, &c. les Indiens s'oignent 2. à 3. fois le jour d'huile de Cacao, & sur tout le soir & le matin. Ils employent quelquefois demi heure de tems à chaufer l'huile, & à s'en froter les cheveux & la peau, ne laissant rien à graisser si ce n'est le visage qu'ils ne barbouillent pas comme les Hottentots. Ces Americains pratiquent aussi cette coûtume en certains endroits. Mais peut-être moins souvent faute de graisse & d'huile. Cependant certains Indiens de la mer du Sud se barbouillent souvent avec de l'onguent fait de feüilles, de racines, ou d'herbes, ou avec une certaine terre rouge qui rend leur peau jaune, rouge, ou verte suivant que l'onguent est composé. Cette odeur est assez incommode à ceux qui n'y sont pas accoûtumez, quoi qu'elle ne le soit

ſoit pas à ceux qui s'en ſont fait une habitude.

Les Hottentots n'on point la tête couverte ; mais ils enjolivent leurs cheveux par de petites coquilles. Leurs habits ſont des peaux de mouton dont ils s'envelopent les épaules comme d'un manteau, mettant la laine du côté du corps. Outre ce manteau, les hommes ont un morceau de peau en forme de petit tablier qui pend devant eux. Les femmes en ont un autre trouſſé autour des reins, & qui comme un jupon leur deſcend juſqu'aux genoux. Leurs jambes ſont enveloppées d'inteſtins de mouton, de l'épaiſſeur de 2. à 3. pouces. Les unes s'en envelopent juſqu'au gras de la jambe, & les autres depuis les pieds juſqu'aux genoux, en ſorte que d'un peu loin il ſemble qu'elles ſoient des botes. Elles mettent ces inteſtins étant encore tout frais ; mais avec le tems ils deviennent durs & roides ; car jamais elles ne les ôtent que quand elles ont occaſion de les manger, qui eſt quand elles ſont en voyage, & qu'elles n'ont pas autre choſe à manger. Alors ces inteſtins qu'elles auront peut-être porté 6. 8. 10. à 12. mois ſont pour elles un grand regale. J'ai appris cela des Hollandois. Ils ne dépouillent jamais leurs habits de peaux de mouton que pour en chercher les poux ; Car comme ils les ont continuellement ſur le corps, ils ſont pleins de vermine ; ce qui les oblige ſouvent à ſe dépouiller au Soleil, & à chercher leurs poux 2. à 3. heures durant. La plûpart des Indiens qui ſont éloignez de la Ligne ſont incommodez des poux, quoi que leurs habits ne ſoient pas d'auſſi bons aſiles pour ces inſectes que le ſont ceux des Hottentots. Les Indiens qui habi-

habitent les païs froids comme l'Amerique Septentrionale & Meridionale ſe couvrent le corps d'une peau, ſoit de bête fauve, de Loutre, ou de veau marin : Et comme ils ne quittent jamais cette peau non plus que les Hottentots la leur de mouton, ils ont auſſi des poux, & ſentent mauvais quoi qu'ils ne ſe barbouillent que peu ou point du tout, mais cette odeur forte vient de leur peau.

Je n'ai jamais vû des maiſons plus médiocres que celles des Hottentots. Elles n'ont que 9. à 10. pieds de haut, & 10. à 12. de large. Elles ſont de forme ronde, compoſées de petits pieux fichez en terre, & qui ſe raſſemblent tous par le haut où ils ſont attachez. Les côtez & le faîte de la maiſon ſont des branches groſſierement entrelacées avec les pieux, & le tout eſt couvert d'herbe longue, de joncs, & de morceaux de peaux. Une de ces maiſons paroît de loin tout comme une mule de foin. Ils laiſſent ſeulement à côté un petit trou à la hauteur de 3. à 4. pieds, & ce trou ſert de porte pour entrer & pour ſortir ſur les pieds & ſur les mains. Quand le vent vient du côté de cette porte on la bouche, & l'on fait un autre trou du côté oppoſé. Ils font le feu au milieu de la maiſon, & la fumée ſort par les fentes, c'eſt-à-dire, de tous les côtez de la hute. Ils ne couchent point ſur des lits, mais ſur le carreau ou ſur la terre tout autour du feu.

Leur baterie de cuiſine eſt ordinairement un ou 2. pots de terre où ils font cuire leurs vivres. Ils vivent fort miſerablement & très groſſierement, & l'on dit que quand ils ſont en voyage ils jeûnent 2. ou 3. jours de ſuite.

Leur nourriture ordinaire eſt ou des herbes, ou

ou de la viande, ou du coquillage qu'ils vont chercher entre les rochers ou ailleurs quand la mer eſt baſſe ; Car ils n'ont ni bâteaux, ni barques, ni Canots pour aller à la pêche ; de ſorte que leur principale ſubſiſtance dépend des animaux terreſtres, ou des herbes que la terre produit naturellement. Mon hôte qui étoit Hollandois me dit qu'il avoient des Brebis & des bêtes à cornes avant que les Hollandois s'établiſſent parmi eux ; & que ceux du plat païs ont encore un grand nombre de bétail qu'ils vendent aux Hollandois pour du Tabac en corde. Le prix d'une vache ou d'un mouton eſt auſſi long de Tabac en corde qu'il en faut pour toucher des cornes à la queuë. Car ils aiment fort le Tabac, & il n'y a rien qu'ils ne faſſent pour en avoir. Pluſieurs autres m'ont confirmé que c'eſt ainſi que troquent les Hottentots, & tous m'ont dit encore qu'il n'étoit pas permis aux particuliers d'acheter leurs bêtes de cette maniere, parce qu'ils ne peuvent pas négocier avec les Hottentots, & que c'eſt un privilege que la Compagnie Hollandoiſe s'eſt reſervé. Mon hôte qui avoit beaucoup de monde logé chez lui, nous régaloit la plûpart du tems de mouton, dont il achetoit partie à la boucherie. Il n'y en a qu'une ſeule pour tout le bourg : Mais il en tuoit bien plus qu'il n'en achetoit. Les Hottentots lui apportoient de nuit un ou pluſieurs moutons qu'ils aidoient à écorcher & à accommoder moyennant la peau & les entrailles qu'on leur donnoit pour leur peine. Je croi qu'on alloit querir ces moutons aſſez avant dans le païs ; Car nôtre hôte s'abſentoit un jour ou deux, & emmenoit avec lui deux ou trois Hotten-

Hottentots. Les Hottentots qui demeurent aux environs du bourg tirent des Hollandois leur principale ſubſiſtance. Car il n'y a point de maiſon qui n'en ait un ou plus. Ils font toute ſorte d'ouvrages ſerviles, & c'eſt de-là qu'ils tirent leur vie & la graiſſe dont ils ſe barbouillent. Trois à quatre autres de leurs plus proches parens ſont à la porte ou près de la porte de la maiſon, attendans les reſtes qui ſeront déſervis. Si entre les repas les Hollandois ont beſoin d'eux pour faire des meſſages, ou pour quelqu'autre choſe, ils ſont prêts à recevoir leurs commandemens, ſans exiger pour leur peine qu'une fort petite récompenſe : Mais pour un Etranger ils ne branleront pas à moins d'un ſou.

S'ils ont une Religion elle m'eſt entierement inconnuë ; Car ils n'ont ni Temples, ni Idoles, ni aucun lieu de culte que j'aye jamais vû, ou dont j'aye entendu parler. Cependant les réjoüiſſances nocturnes qu'ils font au renouveau & au plein de la Lune ont quelque air de ſuperſtition. Quand la Lune eſt au plein ils chantent, danſent, & font grand bruit toute la nuit. Dans ce tems-là je fus deux fois à leurs hutes, ſur le ſoir que la Lune commençoit à ſe faire voir ſur l'horizon, & je les obſervai durant une heure ou davantage. Ils paroiſſent tous fort empreſſez. Hommes, femmes, & enfans, tout danſe ſur le gazon près de leurs hutes d'une maniere bien bizarre. Ils font divers mouvemens pêle mêle, claquent ſouvent des mains, & chantent à haute voix. Ils avoient le viſage tourné tantôt à l'Orient, tantôt à l'Occident. Je n'aperçûs pas qu'ils fiſſent plus de mouvemens ou de geſtes quand ils

ils avoient le visage du côté de la Lune, que quand ils lui tournoient le dos. Après les avoir observez durant quelque tems, je regagnai mon logis qui n'étoit pas à plus de deux ou trois cents pas de leurs hutes, & je les entendis chanter de la même maniere tout le long de la nuit. Dès que le jour parut je fis une autre promenade, & trouvai encore plusieurs hommes & femmes chantans & dansans, & qui continuerent leur réjouïssance jusques à ce que la Lune disparut: Mais alors tout le monde se retira. Les uns allerent dormir dans leurs hutes, & les autres se retirerent aux maisons Hollandoises où ils avoient coûtume de servir. Les autres Negres sont moins circonspects dans leurs danses nocturnes, & ne regardent pas si précisément au tems de la nouvelle Lune. Leurs réjouïssances nocturnes ne sont pas si generales; mais aussi elles reviennent plus souvent Et c'est ainsi aussi qu'en usent plusieurs peuples des Indes Orientales & Occidentales. Cependant ces divertissemens varient à proportion que les climats sont plus froids ou plus chauds. Comme les climats chauds produisent en general quantité de fruits délicats, &c. & que ces Barbares souhaitent peu de chose outre ce qui leur est absolument necessaire, ils employent la plus grande partie de leur tems à se divertir suivant leurs differentes modes. Mais les Indiens qui habitent des païs froids n'ont pas tant de loisir, parce qu'ils ont peu de fruits, & que la necessité les force de pêcher & de chasser continuellement pour vivre, & non pour se divertir comme nous faisons.

Pour les Hottentots ce sont des gens extrême-

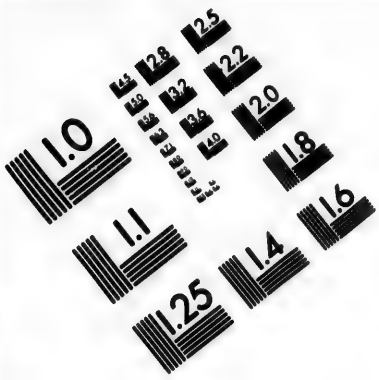
trêmement paresseux. Et quoi qu'ils habitent un bon païs fort propre à la culture, & où ils ont assez de terroir ; ils aiment mieux néanmoins vivre comme ont fait leurs Ancêtres, c'est-à-dire, miserablement, que de travailler pour se mettre dans un état plus abondant. Ce que je viens de dire suffit pour les Hottentots. Je reviens à nos affaires.

Nous ne fumes pas plûtôt arrivez au Cap, que le Capitaine Heath y prit maison, & y demeura pour rétablir sa santé. Ceux de ses gens qui le pouvoient en firent autant. Le Capitaine pourvût au logement de ceux qui n'avoient pas bonne bourse, & paya leur dépense. Trois ou quatre qui vinrent à terre fort malades, moururent : Le reste fut bientôt hors d'afaire par le secours du Medecin du Fort, par le bon air, par les bons alimens, & par le bon vin. Ceux qui s'étoient enrollez pour servir au premier commandement & pour aider à faire entrer le vaisseau, furent payez de ce que le Capitaine leur avoit promis, & cela leur servit à faire provision de liqueurs pour le reste du voyage. Mais nous avions si peu de monde, que nous ne pouvions pas faire la manœuvre. Le Capitaine Heath pria le Gouverneur de lui donner quelques hommes, l'on m'a dit qu'il lui en avoit promis d'un vaisseau Hollandois de la Compagnie qui alloit en Europe, & qu'on attendoit au Cap à tout moment, & que nous attendions aussi pour la même raison. Sur ces entrefaites le Jaques & Marie, & le Josias de Londres qui retournoient en Europe arriverent au Cap. Nous crumes que ces vaisseaux nous fourniroient les gens dont nous avions besoin, mais ils n'en avoient

avoient pas seulement assez pour eux. Nous fumes donc obligez d'attendre l'arrivée de la flote Hollandoise. Elle vint enfin, & ne pût nous donner aucun secours.

Le Capitaine Heath fut donc obligé de prendre en cachete tous ceux qu'il pût trouver, soit Soldats ou matelots. Les Hollandois savoient que nous avions besoin de monde, & près de quarante qui avoient dessein de s'en retourner en Europe, vinrent s'ofrir secrétement, & attendirent à des lieux marquez que nôtre Chaloupe vint les querir la nuit. On en amenoit chaque fois trois à quatre qui se cachoient à bord, & sur tout quand il venoit quelque chaloupe Hollandoise. Je rencontrai au Cap mon ami Daniel Wallis, le même qui sauta dans la mer & qui nagea à Pulo-Condore. Après divers voyages à Madagascar, à Don-Mascarin, à Ponti-Cheri, à Pegu, à Cunnimere, à Madere, & à la riviere de Hugli, il avoit passé au Cap sur un vaisseau Hollandois destiné pour la Hollande. Je lui conseillai d'abord de venir avec nous, & trouvai moyen de le faire passer à bord de nôtre vaisseau.

Nous partimes du Cap le 23. de Mai; accompagnez du Jaques & Marie, & du Josias, & fimes route du côté de l'Isle de Sainte Helene. Tout ce qu'il y eut de remarquable durant ce voyage, fut une grosse mer venant du Sud-Oüest, qui nous prenant par le côté nous faisoit beaucoup rouler. Nos vaisseaux à l'eau qui rouloient d'un bord à l'autre furent bien-tôt tout défoncez. Les boulets sortans de leurs caisses; & roulans pêle-mêle tantôt d'un côté tantôt d'un autre, faisoient un bruit horrible à chaque



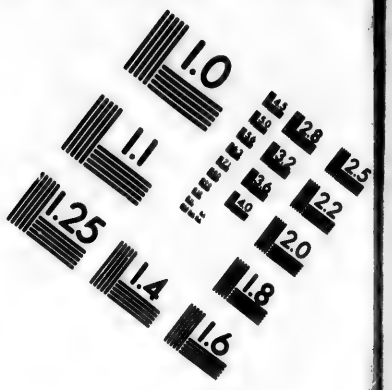
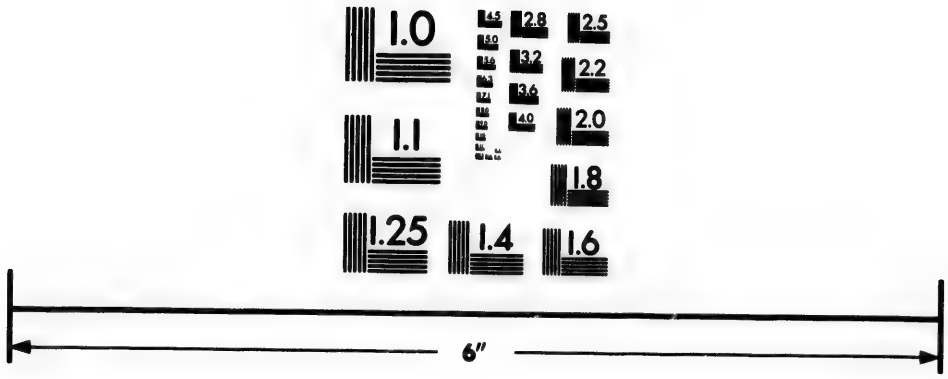
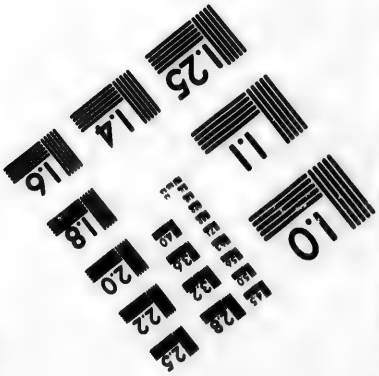


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

que roulis du vaiſſeau ; & il n'étoit pas facile de les remettre en leur place. Les Canons auſquels on prenoit bien garde, & qu'on avoit amarrez, ne branlerent jamais ; mais les poulies & les attaches faiſoient auſſi une éfroyable Muſique. Le vaiſſeau faiſoit des mouvemens ſi ſubits & ſi violens, que nous apprehendames que quelques-uns de nos Canons ne ſe demarraſſent ; ce qui auroit neceſſairement fort endommagé les côtés du navire. Les Mâts furent auſſi en grand danger : Mais nous fumes quittes de tout ce grand fracas par la perte de trois à quatre tonneaux d'eau, & d'une barrique ou deux de bon vin du Cap, qui ſe défonça dans la grande Cabane.

Ce grand roulis nous prit peu de tems après que nous fumes partis du Cap. Le fort de ſa violence ne dura qu'une nuit : Cependant nous eumes preſque toûjours juſqu'à ſainte Helene une mer enflée venant du Sud-Oüeſt, marque évidente que les vents de Sud-Oüeſt étoient alors violens dans les plus hautes latitudes du côté du Pole Meridional ; car c'étoit la ſaiſon de l'année ou ces vents regnent. Quoi que nous fuſſions ainſi obliquement batus par une mer orageuſe, nous eumes beau tems, & un vent moderé, de Sud-Eſt, ou entre Sud-Eſt & Eſt, juſques à ce que nous fumes à l'Iſle de ſainte Helene, où nous arrivames le 20. de Mai. Nous y trouvames la Princeſſe Anne à l'ancre qui nous attendoit.

L'Iſle de ſainte Helene eſt à environ 16. degrez de latitude Meridionale. L'air y eſt ordinairement ſerein & clair, ſi ce n'eſt durant les mois pluvieux ; Cependant nous eumes

eumes un jour ou deux de groſſe pluye durant le ſejour que nous y fimes. Les ſaiſons pluvieuſes ſont celles où l'on plante, & où l'on ſeme en ces païs-là. La chaleur y eſt aſſez temperée, quoi que le pays ſoit ſi proche de la ligne. L'air y eſt auſſi fort bon & fort ſain.

L'Iſle eſt petite, & n'a pas plus de neuf à dix lieuës de long. Elle eſt à trois ou quatre cents lieuës du Continent. Elle eſt bordée du côté de la mer de rochers eſcarpez, & diſpenſez de maniere, qu'on ne peut faire deſcente qu'en deux ou trois endroits. Le païs eſt élevé & montueux, & paroit fort aride & fort mauvais. Il y a neanmoins de beaux valons qui peuvent être cultivez. Les montagnes paroiſſent nues, & ſi l'on voit quelques arbriſſeaux ce n'eſt que de diſtance en diſtance: Mais les valons produiſent à ce qu'on m'a dit, des arbres propres à bâtir.

On dit que les Portugais ont les premiers découvert cette Iſle, & les premiers qui s'y ſont établis. Ils y mirent des Chevres & des Pourceaux. Mais l'ayant enſuite abandonnée, elle demeura en friche juſques à ce que les Hollandois trouvant qu'elle étoit commode pour rafraichir leurs vaiſſeaux des Indes Orientales, s'en emparerent: Mais ils l'abandonnerent quelque tems après pour un lieu bien plus commode encore, je veux dire pour le Cap de bonne-Eſperance. Alors la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales y envoya des Colonies, & commença à fortifier l'Iſle. Mais comme ils étoient foibles, les Hollandois la reprirent en 1672. & en demeurerent les maîtres. Ces nouvelles étant venues en Angleterre, le Capitaine Monday eut ordre d'aller la reprendre. Monday par

le conſeil & ſous la conduite d'un homme qui y avoit demeuré autrefois, mit à terre un corps de gens armez, & les fit deſcendre de nuit dans une petite anſe inconnue aux Hollandois qui y étoient alors en garniſon.. Ce détachement grimpant les rochers entra dans l'Iſle, & fut le matin aux montagnes qui panchent du côté du Fort, qui eſt près de la mer dans un petit valon. De là tirant ſur le Fort, ils l'obligerent bien-tôt à ſe rendre. Il y avoit alors deux ou trois vaiſſeaux Hollandois qui étoient à l'ancre, ou qui arrivoient dans le tems que les nôtres y étoient. Les vaiſſeaux Hollandois voyant que les Anglois s'étoient emparez de l'Iſle, mirent à la voile & ſe retirerent. Les Fregates Angloiſes leur donnerent la chaſſe, & en prirent deux richement chargez.

La Compagnie Angloiſe des Indes Orientales a demeuré toûjours depuis en poſſeſſion de cette Iſle, & a été ſi bien fortifiée & d'hommes & d'artillerie, qu'elle eſt en état de ſe bien défendre. L'endroit où l'on fait ordinairement deſcente eſt une petite Baye en forme de demi-Lune, ſituée entre deux pointes, & n'ayant qu'à peine 500. pas de large. Près de la mer il y a deux bonnes pieces de Canon, placées à diſtances égales depuis un bout de la Baye juſques à l'autre. Outre cela il y a un petit Fort un peu plus éloigné de la mer, & vers le milieu de la Baye. Tout cela rend la Baye ſi forte, qu'il eſt impoſſible de la forcer. La petite anſe où le Capitaine Monday débarqua ſes gens quand il enleva l'Iſle aux Hollandois, eſt ſi étroite, & d'un accès ſi difficile, qu'à peine un bateau peut-il y aborder. Cependant el-

elle eſt encore fortifiée tout de nouveau.

Il y a dans la grande Baye une petite ville d'Anglois. Cette Baye eſt dans un petit valon entre deux montagnes hautes & eſcarpées. La ville eſt compoſée de vingt à trente maiſons, dont les murailles ſont de pierre raboteuſe. Les meubles du dedans ſont bien peu de choſe. Le Gouverneur eſt aſſez bien logé. Sa maiſon eſt près du Fort, baſſe, mais aſſez jolie. C'eſt-là où il fait ſa reſidence ordinaire. Il a quelques Soldats pour le ſervir, & pour garder le Fort. Mais les maiſons de la Ville ou Bourg dont on vient de parler, ſont vuides, ſi ce n'eſt dans le tems que les vaiſſeaux arrivent; Car toutes les Plantations ſont plus avant dans l'Iſle, & c'eſt-là où ils s'occupent continuellement. Mais lors que les vaiſſeaux arrivent, tout le monde accourt à la Ville, & y demeure auſſi long-tems que les vaiſſeaux. C'eſt alors la foire où les habitans achetent tout ce qui leur eſt neceſſaire, & vendent toutes les denrées qu'ils tirent de leurs Plantations.

Leurs fruits ſont des Patates, des Yames, quelques Plantains & Bananes. Leurs bêtes ſont principalement des Pourceaux, des bêtes à corne; des Coqs, & des Poules, des Canards, des Oyes, & des Coqs d'Inde, dont ils ont une grande quantité, & qu'ils vendent à bon marché aux vaiſſeaux, prenant en échange des chemiſes, des calçons, ou autre toile de peu de prix; des pieces de coton, des ſoyes, ou des mouſſelines. L'Arack, le ſucre, le jus de Citron y ſont auſſi fort eſtimez & fort recherchez. Mais ils eſperent à preſent de faire bien-tôt venir du vin, dont ils feront de l'eau de vie.

Ils commencent déja pour cet effet à planter des vignes, & il y a quelques François pour les cultiver. On m'a dit cela, mais je n'en ai rien vû ; Car il plût si fort pendant que je fus à terre, qu'il n'y eut pas moyen de voir leurs Plantations. On me dit aussi qu'il s'y prenoit des Manates ou Vaches marines ; ce qui me parut fort surprenant. Mais m'étant mieux informé, il se trouva que la Manate de sainte Helene étoit ce qu'on apelle le Lion marin. En effet outre la figure de ces prétendues Manates, on les trouvoit à terre sur les rochers. La veritable Manate ne va jamais à terre, & l'on n'en trouve jamais près d'aucune côte pierreuse comme est celle de sainte Helene, attendu que ces animaux ne trouveroient aucune nourriture en ces lieux-là. D'ailleurs cette Isle n'a point de riviere où la Manate pût boire, quoi qu'il y ait un petit ruisseau qui se jette dans la mer, & qui vient d'un valon peu éloigné du Fort.

Nous demeurames cinq à six jours à sainte Helene. Les Insulaires furent durant tout ce tems-là à la Ville pour recevoir les Matelots, qui alloient continuellement par troupes à terre pour se divertir avec leurs compatriotes. Le sejour que nous avions fait au Cap avoit fort épuisé la bourse de nos matelots. Les Insulaires en étoient fort mécontens & quelques-uns des moins accommodez se plaignoient hautement d'un pareil procedé, & disoient qu'il étoit à propos que la Compagnie en fut informée, afin qu'elle donnât ordre que les vaisseaux ne relâchassent plus au Cap. Cependant ils étoient extrémement honnêtes dans l'esperance d'attraper les restes de

ceux

ceux du Cap. La plûpart des habitans de Sainte Helene ſont fort pauvres; mais ceux qui étoient aſſez riches pour avoir un peu de liqueurs à vendre aux matelots, leur arrachoient alors tout ce qu'ils avoient pû épargner : Auſſi les maiſons où l'on vendoit de la ponche n'étoient jamais vuides. Si nous étions venus droit à Sainte Helene ſans relâcher au Cap, les plus pauvres même des habitans auroient gagné quelque choſe à loger les malades, & à en prendre ſoin : car les matelots qui reviennent ſont d'ordinaire attaquez les uns plus, les autres moins, de maladies ſcorbutiques, & leur ſeule eſperance eſt de ſe rafraichir & de ſe rétablir à Sainte Helene ; eſperance qui ne les trompe preſque jamais quand ils peuvent une fois y mettre pied à terre. Cette Iſle produit quantité d'excellens ſimples avec leſquels on commence par baigner les malades pour dégager leurs jointures : Enſuite les fruits, les herbes, les alimens frais achevent bien-tôt de diſſiper l'humeur ſcorbutique. Leur cure eſt ſi prompte, que des gens qu'on a tranſportez à terre dans des branles, & qui ne pouvoient acunement marcher, ſont huit jours après en état de danſer. Il n'y a pas de doute que la pureté & la bonté de l'air ne contribuent beaucoup à la gueriſon de ces maladies; car il y ſouffle toûjours un petit vent frais. Durant le tems que nous y fumes, pluſieurs matelots y firent des maîtreſſes. Un jeune homme de l'équipage du Jaques & Marie s'y maria, & emmena ſa femme en Angleterre. Un autre amena ſa Maîtreſſe après s'être promis l'un l'autre de ſe marier dès qu'ils ſeroient arrivez en

Angleterre. Plusieurs autres de nos matelots s'amouracherent des filles de Sainte Helene, qui quoi que nées dans cette Isle, souhaitoient néanmoins avec passion d'être delivrées de cette prison ; ce qui ne peut se faire qu'en se mariant ou avec des matelots, ou avec des passagers qui relâchent à Sainte Helene. Les jeunes femmes natives de cette Isle sont des filles de parens Anglois. Elles sont bien faites, propres, & ne manqueroient pas d'agrémens si elles étoient mises à leur avantage.

Je ne fus que deux jours à terre pour prendre des rafraichissemens pour moi & pour Jeoly que j'amenai à terre. Il étoit fort diligent à se saisir des choses que l'Isle produisoit ; & avoit apporté du vaisseau un sac que les Insulaires lui remplirent de racines. Ils s'assembloient autour de lui, & paroissoient l'admirer beaucoup. C'est le dernier endroit où je l'aye eu a ma disposition, car le Contre-maître à qui Monsieur Moody vendit sa part, m'en laissa entierement le Maître, & ma résolution étoit de l'amener en Angleterre. Mais je ne fus pas plûtôt arrivé dans la Tamise, qu'il fut envoyé à terre pour le faire voir à des personnes de la premiere qualité. Comme j'avois besoin d'argent je fus obligé d'en vendre d'abord une partie, & peu à peu je le vendis tout à fait. Quelque tems après j'apris qu'on le promenoit pour le faire voir, & qu'il étoit mort à Oxford de la petite verole.

Mais achevons nôtre relation. Nôtre eau ne fut pas plûtôt faite, & les vaisseaux ne se furent pas plûtôt pourvûs de nouvelles provisions, que nous remimes à la voile avec

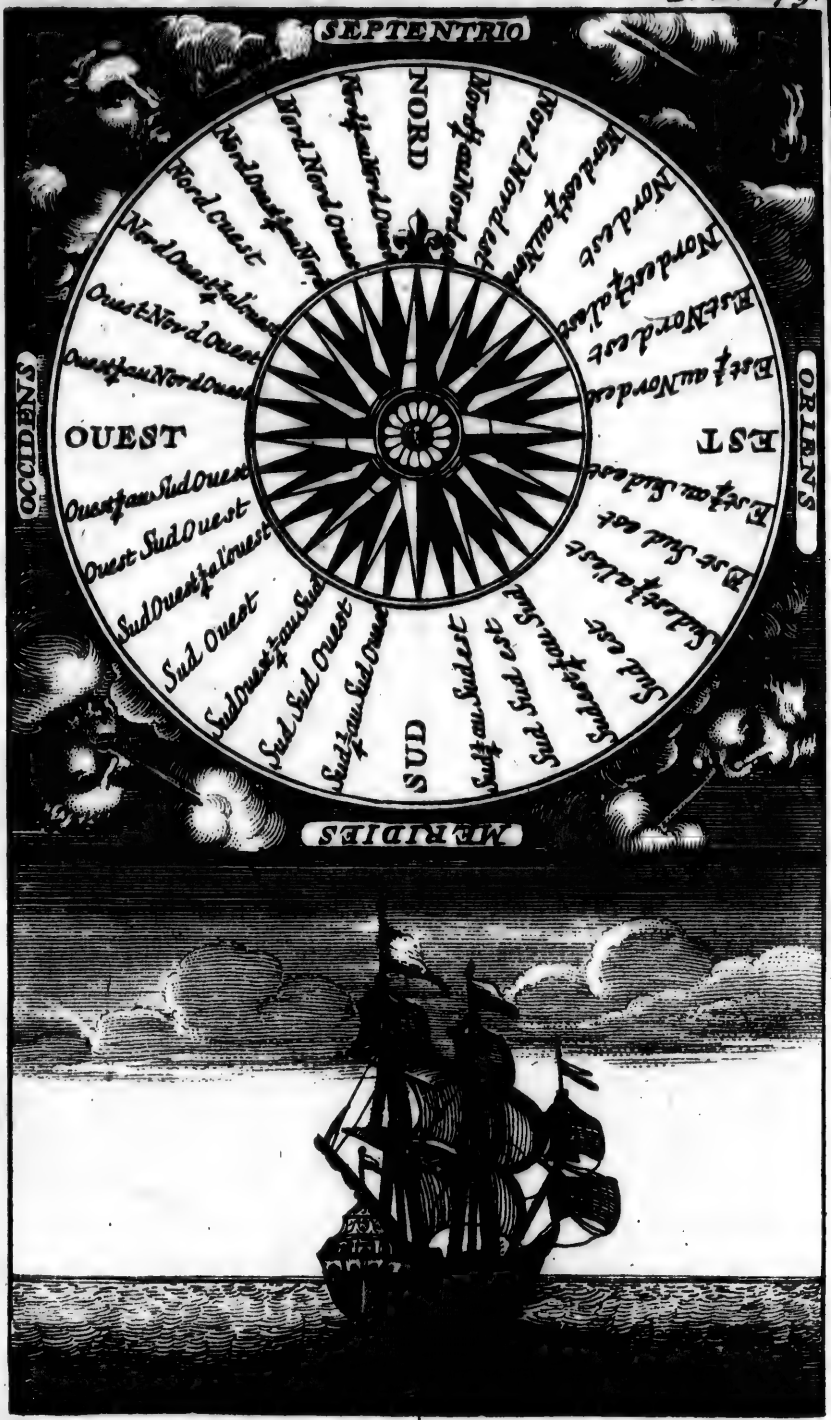
avec le Jaques & Marie, & le Josias ; ce qui se fit le 2. de Juillet 1691. Nous primes la route d'Angleterre, résolus de ne relâcher nulle part. Nous faisions alors route par les vents reglez ou Alisés, que nous trouvames communément à l'Est-Sud Est, ou au Sud-Est quart d'Est ; ou au Sud-Est, jusques à ce que nous fumes proche de la Ligne, & quelquefois jusques à ce que nous fumes à 8. ou 10. degrez au Nord de la Ligne. De-là vient que les vaisseaux doivent faire route de maniere, qu'ils tiennent sur les côtes d'Afrique, & passent entre le Cap Verd, & les Isles de ce Cap ; car il semble que ce soit la plus droite route pour venir en Angleterre. Mais l'experience nous aprend souvent que le chemin le plus long est le plus court pour se retirer chez soi. Il en est de même ici. Car en tâchans de côtoyer l'Afrique, on trouve les vents plus variables, & l'on est plus sujet au calme ; Au lieu que tenant le milieu entre l'Afrique & l'Amerique, ou pour mieux dire côtoyant de plus près le continent de l'Amerique, jusques à ce qu'on soit au Nord de la ligne, on trouve un vent frais & constant.

Ce fut aussi la route que nous primes ; & dans la traversée avant que d'avoir passé la ligne nous vimes trois vaisseaux. Nous fimes voiles vers eux, & il se trouva que deux de ces vaisseaux étoient Portugais, destinez pour le Brezil ; Mais le troisiéme tint le vent, & nous ne pûmes lui parler. Les Portugais nous dirent que c'étoit un vaisseau Anglois nommé la Dorothée, commandé par le Capitaine Thwayt, & dé-

ſtiné pour les Indes Orientales. Après cela nous fimes voiles avec nos deux vaiſſeaux juſques à ce que nous fuſſions proche d'Angleterre, mais alors nous fûmes ſeparéz par le gros vent. Nous nous retrouvames avant que nous fuſſions à vûe des terres, ſi ce n'eſt le Jacques & Marie que nous ne pûmes réjoindre. Il entra dans le Canal avant nous, & alla à Plymouth, où il donna avis de nôtre arrivée. Sur cet avis nos vaiſſeaux de guerre qui étoient à Plymouth mirent à la voile pour nous venir joindre, & nous ayant rencontrez, nous conduiſirent à la hauteur de Plymouth. Le Jaques & Marie nous y réjoignirent, & de-là nous fimes tous voiles vers Portsmouth accompagnez de pluſieurs vaiſſeaux de guerre. Nôtre premier convoi nous laiſſa-là, & entra dans le havre: Mais nous n'avions pas beſoin de convoi, car nos flotes revenoient alors dans nos ports. De ſorte que nous fumes eſcortez juſques aux Dunes par pluſieurs vaiſſeaux de guerre Anglois. Il y avoit auſſi dans le Canal une Eſcadre de vaiſſeaux Hollandois. Mais elle faiſoit route plus loin de nos côtes, parce qu'elle s'en retournoit en Hollande. Quand nous fumes à la hauteur du Sud de Foreland, nous la laiſſames continuer ſa route, & continuames la nôtre derriere les ſables de Goodwin pour gagner les Dunes, où nous mouillames le 16. de Septembre 1691.

FIN.

près cela
vaisseaux
d'Angle-
ar le gros
que nous
Jacques
e. Il en-
à Ply-
vée. Sur
étoient
nous ve-
z, nous
. Le Ja-
& de-là
uth ac-
guerre.
, & en-
pas be-
nt alors
umes ef-
rs vais-
ssi dans
landois.
os côtes
ollande.
de Fo-
oute, &
bles de
ù nous

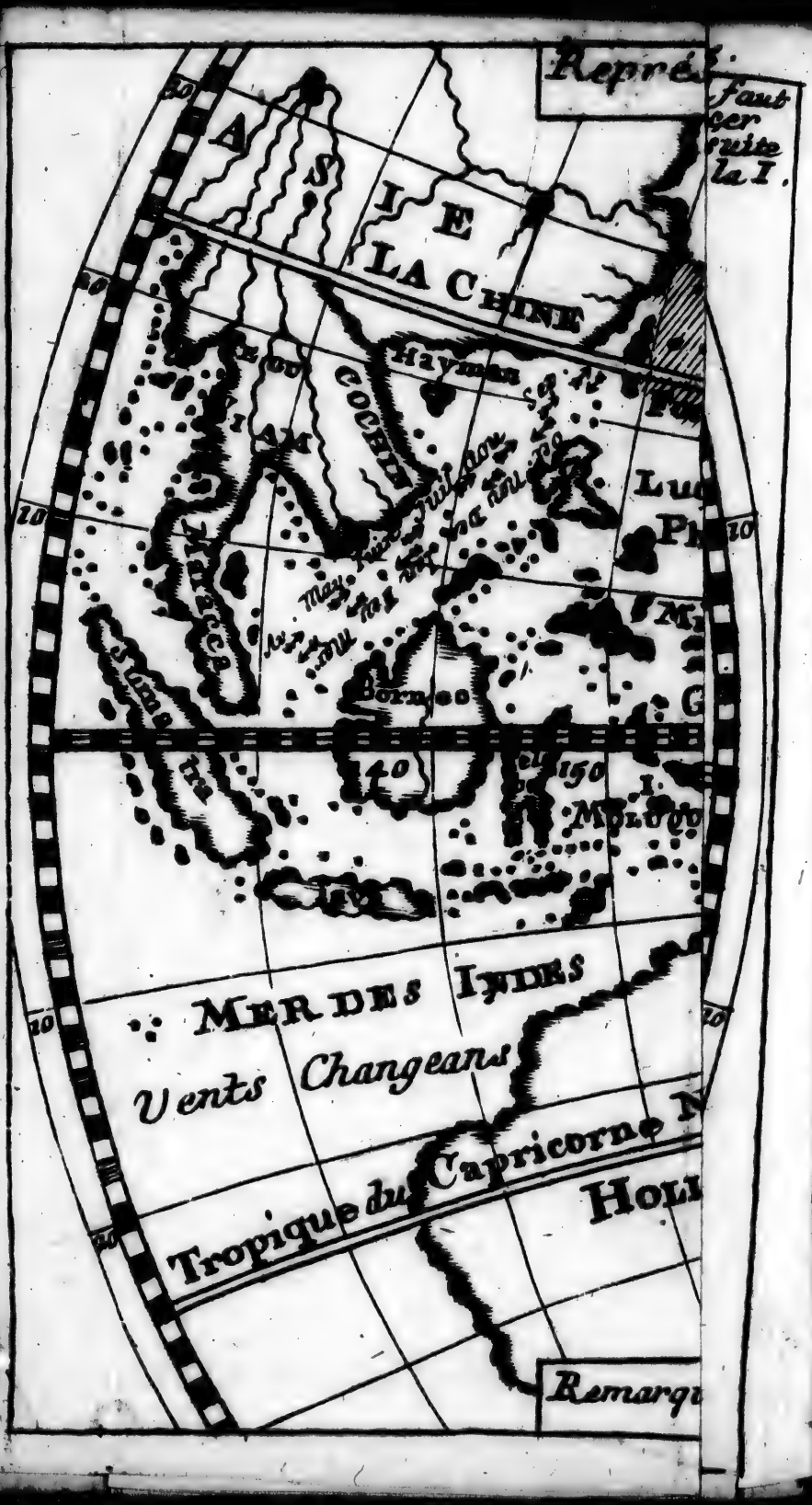

SEPTENTRIO
NORD
OCCIDENS
OUEST
ORIENS
EST
MERIDIES
SUD

TRAITÉ
DES
VENTS
ALISEZ ou REGLEZ,
DES
VENTS FRAIS

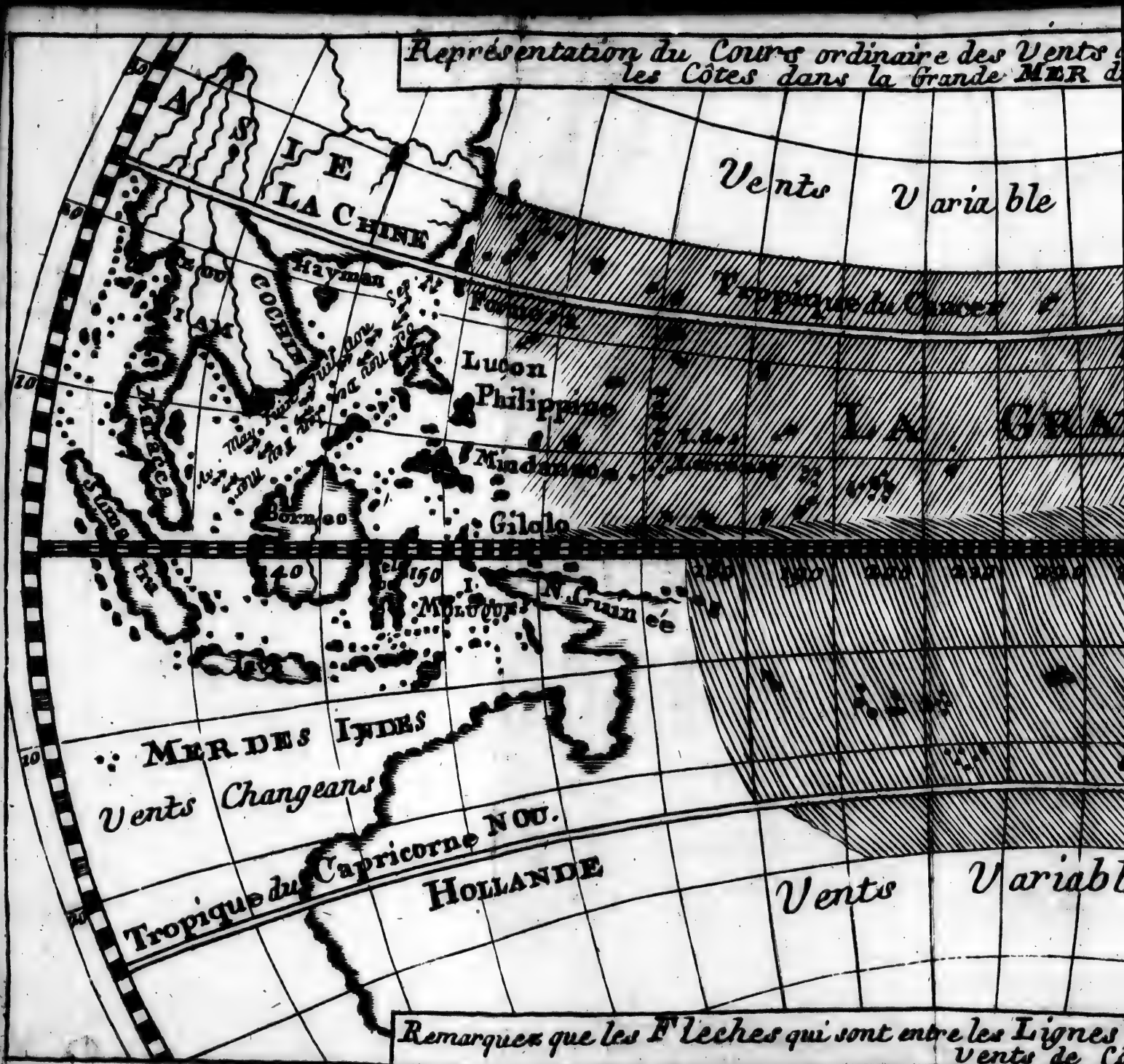
De Mer & de Terre, des Tempêtes, des Saisons de l'Année, des Marées, & des Courans.

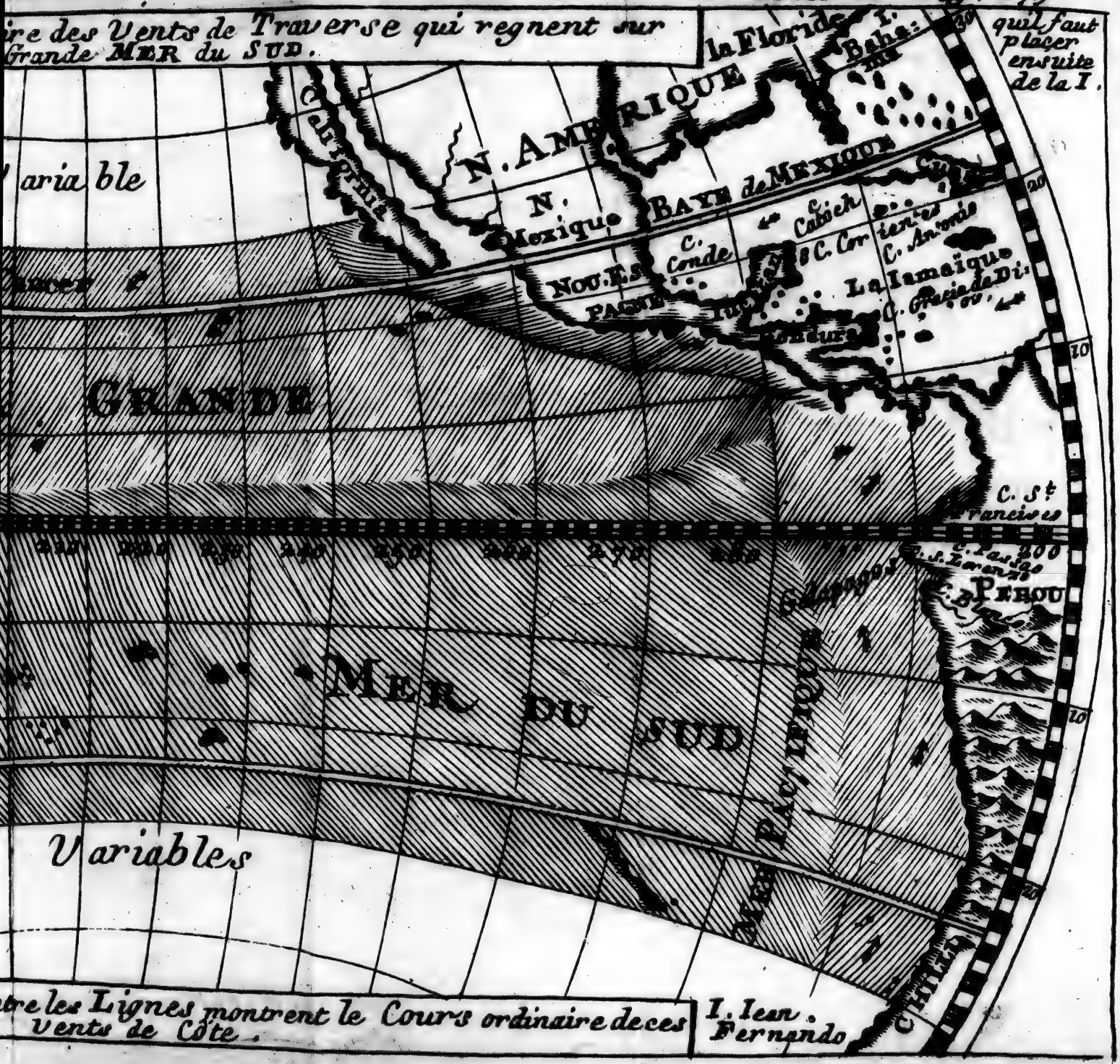
De toute la Zone Torride.

Par le S^r. DAMPIER,
Capitaine sur Mer.

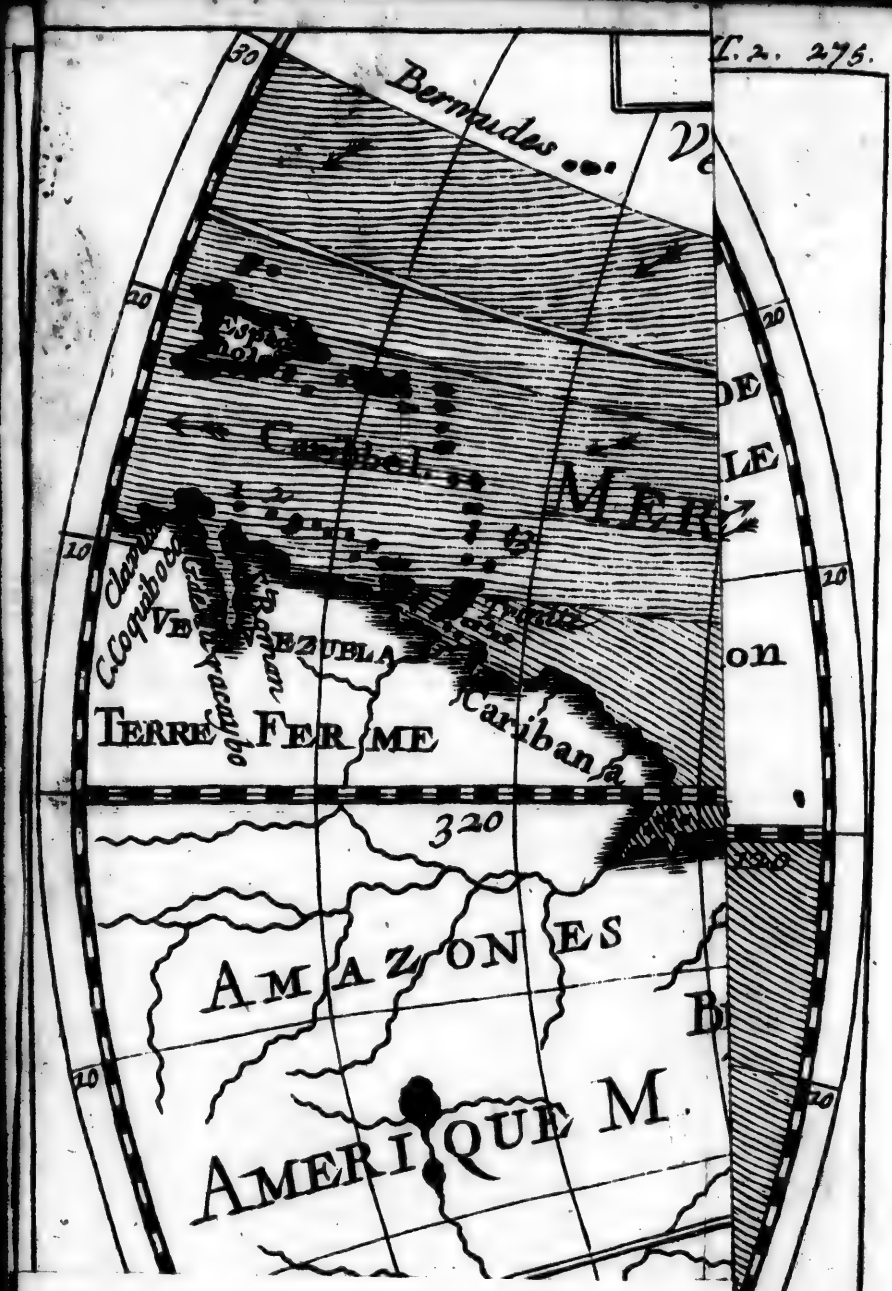

Repré
Faut
ver
uite
la I.
A S I E
LA CHINE
Hayman
COCHIN
Lu
P
M
G
Borneo
140
150
MER DES INDES
Vents Changeans
Tropique du Capricorne
HOLL
Remarq

Faut
er
uite
la I.


Représentation du Cours ordinaire des Vents
les Côtes dans la Grande MER
ASIE
LA CHINE
Vents Variable
Le Tropique du Cancer
Haynan
Formose
Lucon
Philippine
Mindanao
Gilolo
Borneo
Sumatra
Nouvelle Guinée
MER DES INDES
Vents Changeans
Tropique du Capricorne NOU.
HOLLANDE
Vents Variabl
Remarquez que les Fleches qui sont entre les Lignes
Vents de C



tre les Lignes montrent le Cours ordinaire de ces Vents de Côte.


Bermudes
Caribes
MER
Caribana
TERRE FERME
AMAZONES
AMERIQUE M.
320
30
20
10

TRAITÉ DES VENTS,

des Tempêtes, des Marées, & des Courans.

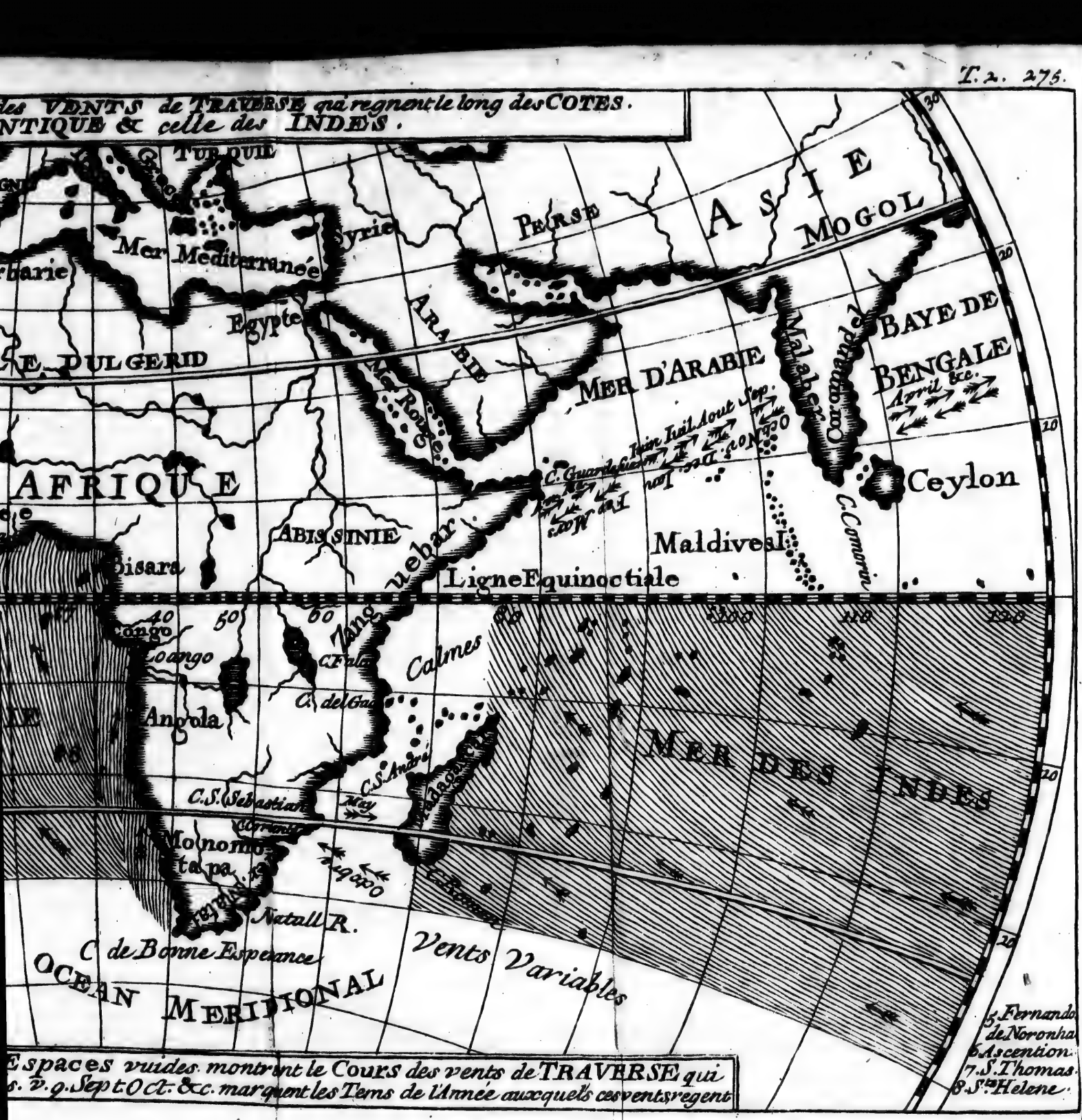
CHAPITRE PREMIER.

Des Vents Aliſez, Generaux, ou Reglez.

Deſcription des Vents qui regnent ſur Mer. La meilleure ſaiſon de l'Année pour paſſer la Ligne. Les vents proche de la Ligne ſont d'ordinaire incertains, & ſujets à des Bonaces & à des Tornados ou Tourbillons de Vent. D'où vient que les Vents ſont Meridionaux proche de la Ligne, dans la Mer Atlantique. La route qu'on fait prendre aux vaiſſeaux qui s'en reviennent de Guinée, pour paſſer la Ligne. Des Vents reglez dans la Mer du Sud, & dans l'Ocean Oriental.

POur traiter cette Matiere avec ordre, je la reduits à certains points generaux, & je commence par les vents Aliſez, comme étant les plus remarquables.

Representation du COURS ordinaire des VENTS de
dans la MER ATLANTIQUE & cel
Bermudes
Vents Variables
Madere
Canaries
ESPAGNE
Barbarie
Mer M
BILE DULGERI
Caribbel
MER DU NORD
Guaraia
Verd
AFRIQU
Guinee
TERRE FERME
Caribana
Bisara
320
AMAZONES
C.S. Augusti
BRESIL
MER DAETHIOPIE
AMERIQUE M.
PARAGUAY
Vents Variables
C de Bon
OCEAN
R. de la Plata
1. Aruba.
2. Querisdo.
3. Barbados.
4. Isles du C. Verd.
Remarquez que les Fléches dans les Espaces vuide
varient si souvent et que les Abreviations des Mois. v.g. Sept. Oct.


les VENTS de TRAVERSE qui regnent le long des COTES.
NTIQUE & celle des INDES.
TURQUIE
Mer Mediterranée
Syrie
PERSE
ASIE
MOGOL
Egypte
ARABIE
MER D'ARABIE
Malabar
Coromandel
BAYE DE BENGALE
Avril &c.
Mer Rouge
AFRIQUE
ABISSINIE
Ceylon
C. Comorin
Maldives I.
Bisara
Ligne Equinoctiale
Zanguebar
Congo
Loango
Angola
Calmes
MER DES INDES
C. S. Sebastian
Natall R.
C. de Bonne Esperance
OCEAN MERIDIONAL
Vents Variables
Espaces vuides montrent le Cours des vents de TRAVERSE qui
s. v. g. Sept Oct. &c. marquent les Tems de l'Année auxquels ces vents regent
3. Fernando de Noronha
6. Ascention
7. S. Thomas
8. Ste. Helene

Les vents Aliſez, qu'on apelle autrement generaux, ou reglez, ſont ceux qui ſouflent conſtamment d'une pointe ou d'un trait de Compas, particulierement depuis le 30. degré (ou environ) de latitude Septentrionale juſqu'au 30. degré de latitude Meridionale.

Ces vents ſont de pluſieurs ſortes. Les uns qui ſouflent de l'Eſt à l'Oüeſt, les autres de l'Oüeſt à l'Eſt, & d'autres du Sud au Nord, &c. Il y en a qui ſouflent toute l'année d'un même endroit, d'autres qui ſouflent la moitié de l'année d'un côté, & l'autre moitié du côté tout contraire. Il y en a d'autres qui ſouflent ſix mois d'un côté, & qui enſuite changeant de 8. ou 10. rumbs tout au plus y continuent ſix mois davantage, aprés quoi ils reprennent leur premier poſte, comme font tous ces vents Aliſez changeans, qui dans le cours de l'année ſe ſuivent tour à tour, chacun dans ſa propre ſaiſon.

Il y a encore d'autres vents, qu'on apelle vents de Terre & vents de mer, mais qui different beaucoup des precedens; les uns ſouflent le jour, & les autres la nuit, & cela ſi conſtamment & ſi regulierement qu'ils ne manquent jamais de ſe ſuivre l'un l'autre.

Dans la Zone Torride il y a auſſi des tempêtes, pour le moins auſſi furieuſes, qu'en aucune autre partie du Monde. Et, pour ce qui eſt des ſaiſons de l'année dans cette Zone, je ne ſaurois les mieux diſtinguer qu'en les apellant la ſaiſon ſeche, & la ſaiſon humide, qui ſe ſuivent auſſi regulierement que parmi nous l'Eté & l'Hiver.

Il y a auſſi des Courans fort rapides, qui portent

portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Et, quoi qu'il soit mal aisé d'en faire une description aussi exacte qu'il seroit à souhaiter, cependant je m'expliquerai là dessus (& sur la diversité des Vents) aussi clairement qu'il me sera possible, suivant mes propres observations, & les instructions qui m'ont été communiquées par des personnes judicieuses.

Du Vent Alisé, General, ou Reglé.

Dans le dessein de traiter distinctement de tous les vents dont je viens de parler, je commencerai par le vent Alisé sur Mer. C'est un vent general, & que l'on peut apeller ainsi par opposition aux autres vents Alisez tant certains que changeans, qui semblent dépendre de quelque cause accidentelle. Au lieu que la cause de ce vent general, qui nous est fort peu connuë, semble être fort reguliere.

Ces vents generaux ne se trouvent que dans la Mer Atlantique, qui separe l'Afrique de l'Amerique, dans l'Ocean Oriental, & dans la grande Mer du Sud.

Dans toutes ces Mers, hormis justement sous la ligne, ils souflent constamment & sans intermission dans la bande du Sud, aussi bien que celle du Nord. Mais ne souflent pas d'une même force en tout tems, ni dans les deux latitudes. D'ordinaire ils ne souflent que sur l'Ocean, sans s'approcher des côtes que de trente ou quarante lieuës pour le moins, sur tout du côté de l'Oüest, ou à côté du Continent. Il est vrai que du côté de l'Est, le vent d'Est étant le veritable Alisé attrape presque

que la côte, & en approche assez prés pour y être surpris par le vent de Terre.

Il reçoit aussi souvent le vent de Mer, qui le détourne frequemment de 4. ou 5. pointes du Compas. En quelques endroits, sur tout dans la Mer & dans la bande du Sud, le veritable Alisé ne se trouve qu'à 150. ou prés de 200. lieuës de la côte: mais dans la bande du Nord dans ces mers, il soufle jusqu'à 30. ou 40. lieuës de la côte. Remarquez que dans cette bande le vent d'ordinaire E. N. E. & dans l'autre E. S. E.

Quand nous partons d'Angleterre pour les Indes Orientales ou Occidentales, ou pour la Guinée, nous trouvons d'ordinaire ces vents à la hauteur de 30. degrez, quelquefois de 32. ou de 35. Et il peut arriver que sortant de la Manche avec un vent au Nord-Est, ce vent continuera jusqu'à ce qu'on attrape le vrai Alisé. Mais cela est fort casuel, & ce n'est pas le vent dont je parle. Quoi qu'il en soit, j'ai toûjours trouvé par experience, que les vents reglez ne manquent jamais entre le 32. & le 28. degré.

Si en partant d'Angleterre le vent est au Nord-Est, qui nous porte au vent reglé, il demeure quelquefois fixe dans ce trait de compas, sur tout quand on range les côtes d'Afrique, comme font les vaisseaux de Guinée, jusqu'à ce qu'on approche du Tropique du Cancer. Alors le vent tourne à l'Est Nord-Est, & y demeure fixe; ce qui arrive d'ordinaire au 28. degré, quand on est assez éloigné de la côte pour entrer dans le vent reglé. Avec ce vent, quand il est fixe, on a d'ordinaire beau tems, sur tout quand le soleil

soleil est dans quelqu'un des signes Meridionaux ; & quand il se trouve dans un signe Septentrional, le tems est ordinairement couvert.

Au contraire, quand on est sur la Mer Atlantique dans la bande du Sud, & que le soleil est dans les signes Septentrionaux, le tems est beau, & s'il se trouve dans les Meridionaux, alors il est couvert. J'en ai fait l'experience, à mon grand regret, à mon retour de Bantam l'an 1671. Pendant que nous traversions l'Ocean Oriental, nous eumes un tems fort couvert, & des vents forts. Nous eumes aussi un fort bon passage autour du Cap de Bonne Esperance, avec un tems clair. Mais faisant route de-là vers l'Isle de Sainte Helene, dans la vûë d'y faire de l'eau & de nous y rafraichir, comme font tous nos vaisseaux qui viennent des Indes Orientales, nous la manquames, faute d'une observation. Car avant que d'avoir atteint le Tropique du Capricorne, le ciel se couvrit derechef, de sorte qu'à peine nous vimes le soleil ou les étoiles, qu'après avoir passé l'Isle. Mais vers la fin de Novembre nous vinmes à l'Isle de l'Ascension. Depuis le tems que nous nous crûmes à l'Oüest de Saine Helene, on nous donnoit l'eau par mesure, savoir une pinte par jour à chacun jusqu'à ce que nous fumes entrez dans la Manche. Et comme nous ne fimes point aiguade dans toute la route de Bantam jusqu'à la Manche, aussi ce fut dans ce voyage que j'apris à faire grand cas de l'eau fraiche.

Pour revenir de cette digression, quand on fait sa route Sud d'Angleterre, on trouve le vent à l'Est Nord-Est environ le 28. degré de latitude, ou infailliblement entre

ce

ce degré-là & le 24. sur tout quand le soleil est au midi de la Ligne; mais aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet on trouve le vent à l'Est quart au Sud, ou à l'Est Sud-Est.

Ces vents soit qu'ils se trouvent au Nord ou au Sud de l'Est, soufflent avec moderation depuis leur premiere rencontre au 30. ou 28. degré jusques à ce qu'on vienne au Tropique, où ils soufflent avec plus de force; particulierement depuis la latitude du 23. degré jusqu'au 12. ou 14. où ils soufflent constamment entre l'Est Nord-Est & l'Est. Mais entre le 10. ou 12. degré de la Ligne, ils ne sont pas si frais, ni si fixes entre ces pointes du Compas. Car aux mois de Juillet & d'Août, les vents de Sud soufflent fort souvent entre le 11. & 12. degré de latitude Septentrionale, demeurant fixes entre le Sud S. E. & le Sud S. O. ou S. O. Mais aux mois de Decembre & de Janvier le veritable vent reglé soufle entre le 3. & 4. degré. Et à mesure que le soleil reprend sa course vers le Nord, les vents de Sud s'augmentent & aprochent du Nord de la Ligne jusqu'au Mois de Juillet, qu'il se retire peu à peu vers la Ligne. Quand le soleil est dans les signes Meridionaux, c'est le meilleur tems de l'année pour passer de la Ligne au Sud. Car, outre l'avantage du vent Alisé qui conduit un vaisseau proche de la Ligne, le vent est pour lors plus certain, & plus frais, le tems plus beau, & les vents qui en d'autres saisons sont entre le Sud Sud-Est & Sud Sud Oüest sont maintenant au Sud-Est. Au lieu que dans nos mois d'Eté il n'y a que des calmes & des Tourbillons de vent, qu'on appelle en langue Espagnole Tornados.

Ce sont des Grains de vent qui s'élevent d'ordi-

d'ordinaire contre le vent reglé, & qui se forment tout à coup, mais qui ne durent pas long-tems. Ils sont si violens, qu'un vaisseau qui endure ces Grains, portant sur les voiles & sur la manœuvre, court grand risque d'être renversé, ou du moins desemparé. De-là vient qu'en ce cas les mariniers, loin de se servir de l'avantage qu'on pourroit tirer de ce vent, serrent les voiles, en attendant que le coup de vent soit passé. Car, quoi qu'il ne soit pas de durée, il pourroit néanmoins faire beaucoup de dommage en peu de tems, par quelque accident imprévû, & quand même il n'arriveroit rien de tel, le danger est trop grand pour ne pas garder des mesures. C'est beaucoup si un navire fait un mille, avant que le vent s'appaise tout d'un coup, ou qu'il tourne au Sud. On ne sait même s'il continuera seulement trois minutes avant qu'il change, & il arrive quelquefois qu'il tourne plus vite que le vaisseau.

Ce que nous venons de dire des vents de Sud, des calmes, & des Tornados, se doit entendre de la partie Orientale de la mer Atlantique aussi loin du côté de l'Oüest qu'est la longitude de 354. degrez, ou environ. Car plus avant du côté de l'Oüest on trouve d'ordinaire les vents au Sud-Est, même lors qu'on passe la Ligne, & c'est alors un vent frais. C'est pourquoi nos habiles Officiers de marine du côté de la Guinée font route au Sud de la Ligne, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à cette longitude. Il y en a pourtant qui aprochent de plus prés les côtes de l'Amerique, avant que de passer la ligne. Nos Officiers dans les Indes Orientales pas-

sent

ſent auſſi la Ligne, venant des Indes, près des côtes de l'Amerique, & trouvent des vents frais au Sud-Eſt toute l'année. Mais quand ils vont aux Indes ils font leur route Sud depuis l'Iſle de S. Jago, où d'ordinaire ils font de l'eau, & où ils trouvent les vents dans cette longitude.

Les vents près de la ligne dans la mer des Indes & dans la mer du Sud diferent de celui-ci. Cependant ils y ſont auſſi Meridionaux, & par conſequent diferens de ce qu'ils ſont dans les parages plus éloignez. Car à 2. ou 3. degrez de chaque côté de la ligne, les vents ſont d'ordinaire fort incertains. Il y a même frequemment de parfaites Bonaces, ou du moins de très petits vents, & quelquefois des Tourbillons dans la mer des Indes. Dans celle du Sud, proche & ſous la ligne; les vents ſont au Sud à 130. lieuës des côtes, mais je ne ſai comment ils ſont dans un plus grand éloignement. Là il ne ſouffle que de petits vents, mais qui ſont reglez; & le tems y eſt beau entre Mars & Septembre, mais environ Noël ces Parages ſont ſujets à des Tornados. Cependant dans l'une & l'autre de ces mers, proche ou même ſous la ligne, les vents ſont ſouvent au Sud; mais ils ne ſouflent qu'à deux ou trois degrez de la bande du Nord ou du Sud, hormis proche de quelque Terre. J'ai déja remarqué ci-devant, que dans la mer Atlantique les vents de Sud & Sud-Oüeſt ſouflent quelquefois juſqu'au dix ou douze degré de latitude Septentrionale. Et on ne doit pas s'étonner que les vents de Sud ſouflent conſtamment près de la ligne dans la mer Atlantique entre le Cap Vert en Afrique & le Cap Blanc dans le Breſil,

Bresil, si l'on considere ces Promontoires de chaque côté de la mer, l'un au Nord & l'autre au Midi de la Ligne, qui ne laissent qu'un petit espace aux vents pour souffler, où il y a toûjours un vent frais, principalement du côté de l'Amerique. Et comme ce parage à deux ou trois degrez de la ligne est fort sujet aux calmes, aux Tourbillons, & aux petits vents des autres mers qui ne sont pas resserrées comme celle-ci, aussi cette mer (hormis à l'entredeux des Caps) y est beaucoup plus sujette que toute autre, sur tout du côté de l'Est, savoir depuis le fond de la côte de Guinée jusqu'au 28. ou 30. degré de l'Oüest. Ce que j'attribuë non seulement à la ligne, mais aussi en partie à la proximité de la Terre vers la ligne, qui avance du fond en Guinée jusqu'au Cap S. Anne, qui est presque parallele avec l'Equateur, savoir à 23. ou 24. degrez de longitude, & en quelques endroits n'est pas plus de 80. lieuës de la ligne. Si bien que cette partie de la mer, entre la côte de Guinée & la ligne, ou deux degrez au Sud de la ligne, étant (pour ainsi dire) entre la Terre & la ligne, est rarement exemte de mauvais tems, sur tout entre Avril & Septembre. Mais, quand le soleil s'est retiré vers le Tropique du Capricorne, le tems y est moins fâcheux.

Dans la mer sous la ligne, entre le Cap d'Afrique & celui de l'Amerique, le tems est moins sujet aux calmes & aux Tourbillons, & il y fait assez beau tems, avec des vents frais. De-là vient que nos vaisseaux d'Angleterre & d'Hollande allant aux Indes d'Orient tâchent de passer la ligne dans une distance égale de ces deux Caps. Et, quoi qu'ils trouvent quelquefois

quefois les vents au Sud Sud-Eſt ou au Sud Sud Oüeſt, ou plus à l'Eſt ou à l'Oüeſt, cependant ils n'avancent pas plus d'un degré à l'Eſt ou à l'Oüeſt du milieu du Canal, avant que de virer le vaiſſeau, de peur de rencontrer vers l'Oüeſt quelque rapide Courant, ou des calmes du côté de l'Eſt, qui retarderoient également leur courſe.

Les Portugais dans leurs voyages au Breſil, en uſent de même, & font voiles au Sud de la Ligne avant que d'approcher de terre, pour éviter le Cap S. Auguſtin, Cap ſi difficile à doubler, qu'il n'eſt pas de la prudence d'entreprendre de le paſſer qu'à quelque diſtance.

Il eſt vrai que nos vaiſſeaux de Guinée font la plûpart leur courſe vers cette côte en tout tems de l'année, ſans ſe ſervir de ces précautions; parce que leur traitte eſt la plûpart au Nord de la Ligne, où ils trouvent toûjours un bon vent d'Oüeſt. Mais à leur retour de là ils paſſent la Ligne, juſqu'au 3. ou 4. degré de la bande du Sud, où ils trouvent un vent frais entre Sud-Sud-Eſt & Sud Sud-Oüeſt. Avec ce vent ils s'éloignent de 35. ou 36. degrez dans le même parallele, avant qu'ils repaſſent la Ligne pour entrer dans la bande du Nord, c'eſt à dire environ à moitié chemin entre les pointes des deux Caps. Là ils trouvent un vent frais qui les porte en Amerique, &c. Il y en a qui pouſſent juſqu'à 40. degrez avant que de paſſer la Ligne, & là ils trouvent des vents forts. Au lieu que, s'ils faiſoient leur route à l'Oüeſt du vieux Callabar en Guinée, au Nord de la Ligne, dans l'eſperance de raccourcir leur voyage, parce que c'eſt le plus court chemin, ils n'y trou-

trouveroient pas leur compte, & c'eſt en quoi pluſieurs ſe ſont trompez. Car en ſe tenant près de la Ligne, on rencontre de grands calmes ; & en rangeant la côte, on rencontre les vents d'Oüeſt. Et, ſi l'on tient un milieu entre ces deux, on ne peut éviter ces deux inconveniens, outre celui des Tornados, ſur tout aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août. De ſorte qu'un vaiſſeau faiſant quelqu'une de ces trois routes dont je viens de parler par voye de précaution, ſera plus long-tems à faire le voyage depuis le fond du Golphe de Guinée juſqu'au Cap Vert, qu'un autre navire qui paſſera la Ligne dans les endroits qu'il faut le faire, en allant à la Barbade.

Il ſe trouve quelquefois des Maîtres de navire en Guinée aſſez mal habiles, qui à leur retour de-là après avoir paſſé la Ligne du Nord au Sud ; lors qu'ils ſont en état d'avoir un fort bon paſſage, & qu'ils ont avancé juſqu'à 26. 28. ou 30. degrez à l'Oüeſt du Vieux Callabar avec un vent favorable, ſont ſi entêtez que de faire leur courſe Oüeſt Nord-Oüeſt, comme étant la plus droite route pour aller à la Barbade. En ce cas-là il faut néceſſairement qu'ils ſe tiennent à un degré de la ligne, pendant qu'ils font 2. ou 300. lieuës. Et ils courent riſque d'être long-tems à le faire, à cauſe de l'incertitude des vents proche de la ligne. C'eſt pourquoi ceux qui la paſſent à une diſtance égale des deux Caps, ou près de la côte de l'Amerique, dans le deſſein de venir au Nord, font leur route Nord Oüeſt, ou Nord-Oüeſt quart au Nord, gagnant ou perdant un degré en faiſant 28. lieuës tout au plus. Ainſi ils ont l'avantage de n'être que peu de tems auprès de la ligne. Outre

tre qu'en la passant à une distance égale des deux Caps, le vent leur manque rarement, parce que dans ces mers il n'a d'autre passage qu'entre ces deux Promontoires.

Ce que je viens de dire sur ce sujet regarde principalement la mer Atlantique, & plus particulierement les environs de la ligne, comme étant l'endroit le plus difficile à passer dans la route du Sud. Dans les autres mers, comme l'Ocean Oriental & la mer du Sud, on passe avec moins de difficulté, parce que ces mers sont d'une grande étenduë, & l'on n'y trouve point les inconveniens qui sont inévitables dans la mer Atlantique. A l'égard des vents entre la ligne & les deux Tropiques, dans l'Ocean Oriental & dans la mer du Sud, ils sont dans la bande du Sud à l'Est, Sud-Est, & dans celle du Nord à l'Est Nord-Est, comme je l'ai déja remarqué ci-devant. Et ce sont toûjours des vents frais, sur tout dans la mer du Sud à un degré ou deux de la ligne, tant Nord que Sud, jusques au Tropique, ou au 30. degré de latitude. Et je puis dire avec assûrance, que les vents Alisez de la mer Atlantique, ni ceux des mers des Indes Orientales, ne sont pas si certains ni si frais en tout tems de l'année, ni dans tous les parages, qu'ils le sont ici. Car quand on a une fois gagné le vent reglé, & qu'on est hors de la portée des vents de côte, on ne manque point de vent frais par tout l'Ocean. Le Capitaine Eaton en a fait l'experience dans son voyage des Isles Gallapagos aux Isles des Larrons. Sur la fin de l'an 1685. l'experience nous le confirma dans nôtre voyage du Cap Corrientes à Guam l'année suivante, comme il paroît par mon journal

journal de cette courſe dans mon voyage autour du Monde Chapitre X. A l'égard du vent au Midi de la Ligne, j'en ai fait une grande épreuve dans ma route de ce côté-là avec le Capitaine Shar. Et depuis ce tems-là le Capitaine David, dans ſon retour de la mer du Sud, en a fait une plus grande, car étant parti comme moi des Iſles Gallapagos, & faiſant route de-là à l'Oüeſt Sud-Oüeſt, juſqu'à ce qu'il eut gagné le vrai vent Aliſé à l'Eſt Sud-Eſt, changea alors ſa route directement au Sud, ſans paſſer la ligne, juſqu'à ce qu'il vint au Midi du Tropique du Capricorne, & par conſequent ſans l'aide du vent reglé.

Dans l'Ocean Oriental entre la latitude de 30. degrez, & de quatre degrez au Midi de l'Equateur, le véritable vent reglé eſt à l'Eſt Sud-Eſt; ou Sud-Eſt quart à l'Eſt; mais il n'eſt pas ſi certain, ni ſi frais, que dans la mer du Sud. Outre que cette partie du dit Ocean qui eſt au Nord de la ligne ne joüit pas d'un vent ſi reglé. Il eſt plus ſujet aux calmes, & vers la côte aux vents changeans, ſuivant les ſaiſons de l'année.

CHA-

CHAPITRE II.

Des Vents Reglez qui soufflent sur les Côtes.

Parallele des parties Meridionales de l'Afrique & du Perou. Les Vents reglez soufflent d'un Angle aigu sur toute côte. Les vents autour d'Angola & des mers du Sud à Mexique & dans la Guinée, sont les mêmes. En certains endroits les vents ne changent point. Le Sable s'éleve du rivage vers le Cap Blanc en Guinée. Relation des vents Alisez de-là jusqu'au Cap Lopes.

LEs vents Alisez qui soufflent sur les côtes sont, ou certains, ou changeans.

Les Côtes qui sont sujettes aux vents alisez certains sont les côtes Méridionales d'Afrique & du Perou, avec partie des côtes de Mexique, & de la Guinée.

Les parties Méridionales de l'Afrique & du Perou sont dans la même latitude, & dans la bande du Sud, leurs côtes courant Nord & Sud, & toutes deux dans la partie Occidentale de leurs Continens. Quoi qu'elles ne soient pas paralleles en tout point, à cause de certains Caps & détours de terre, les vents ne laissent pas d'y être à peu prés les mêmes sur les côtes, pendant tout le cours de l'année.

Sur la côte d'Angola les vents sont entre le Sud-Oüest, & le Sud; & sur la côte du Perou, entre le Sud Sud-Oüest & Sud Sud-Est. Mais il faut ici remarquer, que les vents reglez qui soufflent sur les côtes, hormis la côte

côte Septentrionale d'Afrique, soit qu'ils durent toute l'année, ou qu'il changent de pointe, ne soufflent jamais directement sur la côte, ou le long des côtes, mais de biais, faisant un Angle aigu d'environ 22. degrez. Et suivant que le païs se détourne plus ou moins à l'Est ou à l'Oüest du Nord ou du Sud de ces côtes, les vents changent à proportion. Par exemple, là où le païs s'étend du Nord au Sud, le vent sera au Sud Sud-Oüest; au lieu que là où la situation du païs est au Sud Sud-Oüest, le vent reglé se trouve au Sud-Oüest, & dans la situation au Sud Sud-Est il se trouve au Sud. Ce qui se doit entendre des côtes qui sont au couchant de quelque Continent, & dans la bande du Sud, comme sont les côtes d'Afrique & du Perou. Au lieu que le vent Alisé du Nord de l'Afrique souffle à deux ou trois pointes loin des côtes.

Ces vents Méridionaux soufflent constamment toute l'année, tant sur les côtes du Perou que sur celles d'Afrique. Ils sont forts, & soufflent plus loin des côtes qu'aucun vent sujet à changer.

Sur les côtes du Perou ces vents soufflent jusqu'à 140. ou 150. lieuës des côtes, avant qu'on puisse s'appercevoir d'aucun changement. Mais ensuite à mesure qu'on s'éloigne, le vent tourne de plus en plus du côté de l'Est, & à la distance d'environ 200. lieuës il se fixe à l'Est Sud-Est, qui est le véritable Alisé.

Entre Angola & le Bresil les vents sont à peu près de même que dans les mers du Sud, dans les parties Occidentales des côtes du Perou. Hormis qu'à 4. degrez ou environ de la ligne, dans la bande du Sud, le vent de-

meure fixe au Sud Sud-Oueſt ou Sud-Oueſt pour 28. ou 30. degrez de longitude. Et je veux bien croire que cela eſt auſſi dans la même latitude dans les mers du Sud, car le vent étoit au Sud auſſi loin que nous courumes ces mers, ſavoir prés de 200. lieuës.

Les coſtes de Mexique & de Guinée ont leurs vents reglez, auſſi bien que celles du Perou & d'Angola. Et comme la côte du Perou regne du Nord au Sud, les autres ont leur ſituation plus proche de l'Eſt & de l'Oüeſt. Suivant le cours des vents generaux, le vent dévroit être d'Orient ſur ces côtes, au lieu qu'il eſt tout contraire. Car depuis la latitude de 10. degrez au 20. du côté du Nord ſur la côte de Mexique, les vents ſont conſtamment preſque d'Oüeſt ſur toute la côte, hormis quand il ſe trouve repouſſé (comme il l'eſt quelquefois) par les Tornados, qui ſe levent d'ordinaire contre le vent. On fait la même remarque ſur les côtes d'Angola, qui ſont auſſi ſujettes à des Tornados. Il eſt vrai que les côtes du Perou en ſont exemtes, mais il y a quelquefois des calmes qui continuent deux ou trois jours de ſuite, particulierement vers la Baye d'Arica entre la latitude de 16. & 23. Au 19. degré de latitude il y a des calmes à 30. ou 40. lieuës des côtes, mais non pas ſi avant d'aucun côté de la Baye. Et ces calmes n'arrivent d'ordinaire vers les côtes d'Angola & de Mexique qu'aprés un Tourbillon de vent, comme en pluſieurs autres endroits.

Les côtes de Mexique & de Guinée, auſſi bien que celles d'Angola & du Perou, ſont dans le même parallele; & ſi je ne me trompe, les vents y ſont à peu près les mêmes.

Celles

Celles de Mexique & de Guinée commencent par ce détour de terre, où les autres deux terres paralleles finissent. Et, comme le Continent de Mexique commence auprès de Panama, qui est au 8. ou 9. degré de latitude Septentrionale, aussi cette partie de Guinée dont je parle commence proche du vieux Callabar, environ 4. ou 5. degrez de la même latitude.

Le païs court quelque cent lieuës à l'Oüest de ces deux endroits. Il est vrai que ce n'est pas sur une même pointe de Compas, à cause des petites pointes de terre, des Bayes & des détours qu'il y a. Cependant les vents réglez qui soufflent sur ces côtes, à environ deux pointes de la mer, soufflent aussi de l'Oüest sur la côte de Guinée, & cela régulierement. Si bien que la partie Orientale de cette côte est la côte où le vent donne; & la partie Occidentale, la côte à l'abri du vent. Ce qui est si contraire à l'opinion commune des gens de mer, qu'à moins que d'en faire l'experience eux-mêmes on ne sauroit leur faire avoüer cette verité, qu'ils jugent contraire au cours ordinaire des vents. Car voici comment ils raisonnent. La Barbade est la plus Orientale de toutes les Isles Antilles, c'est pourquoi on dit que les autres sont exposées au vent d'Est. Il est vrai que les vents y sont d'ordinaire à l'Est. Mais ce contre-vent sur les côtes de Guinée surprend la plûpart des Mariniers qui n'ont rien vû d'égal à cela. Il y a d'autres côtes où les vents changent fort peu, comme la côte de Caraccos, & le midi du Golphe de Mexique, c'est à dire, dans la Baye de Campêche, & toutes les Isles Antilles. J'avouë qu'il peut

y avoir quelquefois des Bouffées de vent d'Oüeſt ſur ces côtes, mais il n'eſt ni certain, ni de durée.

En effet ce fut la plus grande difficulté que nous rencontrames dans nôtre courſe des Iſles Gallapagos à l'Iſle de Cocos, dont j'ai parlé dans mon premier Livre.

Mais cette partie de l'Afrique qui eſt entre le Cap Vert au 14. degré de latitude Septentrionale & le Cap Bayedore au 27. eſt ſujette aux vents de Nord, ou entre le Nord & Nord-Eſt, vents fort frais. De-là vient que nos vaiſſeaux de Guinée tâchent de ſe maintenir auprès de cette côte, & doublent ſouvent les Caps. Quand ils ſont arrivez au midi du Cap Blanc, qui eſt environ au 21. degré de latitude, ils ſe trouvent quelquefois ſi incommodez d'un certain ſable rouge que le vent enleve de terre, qu'à peine peut-on s'y voir. Leurs ponts en ſont tout couverts, & leurs voiles rougies du ſable qui s'y attache.

Du Cap Vert au Cap S. Anne, qui eſt environ au 6. degré de la bande du Nord, le vent reglé eſt entre Eſt & Sud-Eſt. Du Cap S. Anne juſqu'au Cap Palmas, au 4. degré ou environ, il eſt au Sud-Oueſt. Et de ce Cap au détour de la côte de Guinée, il eſt à l'Oueſt Sud-Oueſt. Ici il commence à paſſer au Sud, & juſqu'au Cap Lopes (qui eſt au Midi de la ligne) le vent eſt au Sud-Oueſt, comme il l'eſt dans toute cette côte, juſqu'au 30. degré de la bande du Sud.

Ce que je viens d'avancer en dernier lieu, je le tiens de Monſieur Cauby, qui a fait pluſieurs voyages en Guinée.

CHA-

CHAPITRE III.

Des Vents de Côte changeans.

Les Côtes où les vents changent. Des vents entre Gratia de Dios & le Cap la Vela. Des vents qui soufflent sur la côte de Bresil, à Panama, aux environs de Notal, au Cap Corrientes, & sur la mer rouge. De ceux qui soufflent depuis le Golphe de Perse jusqu'au Cap Comorin. Des Monsons dans les Indes, à la faveur desquels on va d'un païs à un autre. Les vents frais de mer & de Terre d'un grand usage pour cela. Par quels moyens on fait les voyages de long cours en pleine mer.

ENtre les côtes où les vents sont d'ordinaire changeans, il y a principalement dans le Nouveau Monde cette partie de la côte qui est entre le Cap Gratia de Dios & le Cap la Vela, la côte de Bresil, & la Baye de Panama dans la mer du Sud. Dans le Vieux Monde, toute la côte depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. Les Isles même ont leurs changemens annuels.

Je traiterai de toutes ces côtes par ordre, & je commence par celle qui est entre le Cap Gratia de Dios & le Cap la Vela, qui est la partie des Indes Occidentales la plus sujette aux vents changeans; mais qui sont bien plus incertains & irréguliers ici que les Monsons (ou Mousons) dans les Indes Orientales, ou les vents changeans sur la côte de Bresil.

Le vent qui souffle d'ordinaire dans la côte

ſuſdite eſt entre le Nord-Eſt & l'Eſt. Il ſouffle conſtamment entre Mars & Novembre, hormis quand il ſe forme de Tornados, ce qui arrive frequemment dans les mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, principalement entre la riviere de Darien & Coſtarica. Mais du côté du vent le tems eſt beaucoup plus ſerein, & le vent plus fort. Entre Octobre & Mars il y a des vents d'Oüeſt, mais qui ne ſont ni certains ni violens. Ils ſouflent avec modération quelquefois deux ou trois jours, ou une ſemaine entiere; & le vent frais enſuite ſouflera auſſi long-tems. Ces vents regnent principalement aux mois de Décembre & de Janvier. Avant & après ces deux mois le vent reglé n'eſt interrompu que l'eſpace d'un jour ou deux, environ le tems de la pleine ou nouvelle Lune. Et lors que les vents d'Oueſt ſouflent le plus fort & le plus long-tems dans cette côte, le vent reglé d'Eſt regne ſur mer, comme il fait en tout autre tems. Proche du Cap la Vela, le véritable vent reglé ſoufle à 8. ou 10. lieuës de la côte, dans le tems que les vents d'Oueſt regnent ſur la côte; hormis quand il arrive un vent fort de Nord, qui repouſſe le vent réglé ſur Coſtarica, entre laquelle & la riviere de Darien les vents d'Oueſt ſont plus fréquens, & regnent plus long-tems que vers le Cap la Vela. Ils ſouflent auſſi beaucoup plus loin ſur mer, quelquefois juſq'à 20. ou 30. lieues de la côte.

C'eſt pourquoi les vaiſſeaux qui ont un voyage à faire du côté du vent, ſi leur voyage eſt de long cours, ils prennent leur tems pour cela lors que les vents d'Oueſt prédominent. Autrement ils paſſent le Golphe de

Floride

Floride & font route au Nord jusqu'à ce qu'ils viennent à la hauteur où l'on trouve les vents variables. De-là ils font leur route à l'Est aussi avant qu'ils le jugent à propos, avant que de revenir au Sud. C'est la route que doivent faire tous ceux qui font le voyage des Indes d'Occident à la Guinée. Si l'on fait voiles de la Jamaïque, il faut traverser le Golphe de Floride; mais partant des autres Isles on n'a qu'à faire route droit au Nord, & le reste comme auparavant. Quand on n'a qu'un petit chemin à faire du costé du vent, on se sert en tout tems des bises, ou vents frais de mer & de Terre.

Dans la coste de Bresil les vents sont à l'Est Nord-Est depuis Septembre jusqu'au mois de Mars, & au Sud depuis Mars jusqu'à Septembre.

Dans la Baye de Panama les vents sont à l'Est depuis Septembre jusqu'au mois de Mars, & au Sud, ou Sud Sud-Oüest entre Mars & Septembre.

Depuis le Cap de Bonne-Esperance du costé de l'Est, jusqu'à la riviere Natal qui est au 30. degré de la bande du Sud, & au Cap Corrientes au 24. degré de la même latitude, les vents entre Mai & Octobre sont constamment entre Oüest & Nord-Oüest, jusqu'à 30. lieuës des costes, mais toûjours plus forts au Nord-Oüest. Quand le vent passe au Nord Oüest, il fait d'ordinaire gros tems, & un tems froid, avec quantité de pluye. Entre Octobre & Mars les vents sont à l'Est, entre Est Nord-Est, & Est Sud-Est, & alors il fait beau tems. Les vents d'Est Nord-Est sont frais, mais ceux d'Est Sud-Est ne sont que de petits vents, qui donnent

de tems à autre quelques gouttes de pluye.

Du Cap Corrientes jusqu'à la mer rouge, les vents sont variables depuis Octobre jusqu'au milieu de Janvier, le plus souvent au Nord, mais sautant souvent de Rumb en Rumb jusqu'à faire le tour de la Boussole. Les vents les plus forts sont au Nord, la plûpart violens & tempêtueux, avec des bourrasques de pluye. Ils soufflent de cette maniere environ l'Isle de Madagascar, & les Isles voisines. Avant que ces tempêtes arrivent, la mer d'ordinaire s'enfle du côté du Nord.

Du mois de Janvier jusqu'à Mai, les vents sont au Nord-Est, & Nord Nord-Est le vent frais, & le tems fort beau, & depuis Mai jusqu'au mois d'Octobre les vents sont Meridionaux. Aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre, il y a de grands calmes dans la Baye de Pate & de Melinde, & un grand Courant dans la Baye. C'est pourquoi les vaisseaux qui passent de ce côté-là dans ces trois mois doivent se garder de cette côte à 100. lieuës pour le moins, pour n'être pas portez par ce Courant dans la Baye. Les calmes durent quelquefois six semaines, mais à 100. lieuës de la côte il souffle un vent frais de Sud. A l'entrée de la mer rouge proche du Cap Guardafui les vents sont d'ordinaire forcez, & il y fait gros tems, lors même que les calmes sont si grands dans la Baye de Melinde, & que le tems est fort beau avec un vent frais à dix ou douze lieuës sur mer du dit Cap.

Dans la mer rouge les vents sont forts au Sud-Oüest entre Mai & Octobre, & le Courant est si rapide qu'il est impossible d'entrer pendant tout ce tems-là dans la mer, à moins que de ranger la côte du Sud, où l'on trouve des

des vents de terre & des Ras. Au mois de Septembre ou d'Octobre le vent tourne du côté du Nord, & se fixe enfin au Nord-Est avec un tems fort beau. Il continuë dans ce trait, jusqu'au changement du Monson qui arrive en Avril ou en Mai. Alors il saute pour peu de tems au Nord, de-là à l'Est, & finalement au Sud, où il se fixe.

C'est le Capitaine Rogers à qui je suis redevable de la relation de cette côte depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'ici.

Le changement des vents dans cette partie du Monde ne s'étend pas seulement le long de cette côte, mais aussi depuis le Golphe de Perse jusqu'au Cap Comorin, & depuis ce Cap tout autour du Golphe de Bengale. Il s'étend même jusqu'au Détroit de Malacca, & du côté de l'Est jusqu'au Japon, où les vents variables soufflent tour à tour pendant le cours de l'année.

On ne doit pas croire que le vent reglé soufle exactement dans tous ces endroits d'un même trait de Compas. Car j'ai déja remarqué que ces sortes de vents soufflent de biais sur les côtes environ deux ou trois pointes, & dans les Bayes qui ne sont pas sur un même Rumb le vent change à proportion. Cette regle cependant ne se trouve pas toûjours véritable dans les Bayes profondes. Mais elle s'entend sur tout d'une côte assez droite, & d'une situation presque égale, les pointes de terre n'apportant point de changement. Au lieu que dans les côtes & au fond des grandes Bayes, comme le Golphe de Bengale & celui de Siam, &c. le vent differe beaucoup d'un côté de la Baye d'avec le vent de l'autre côté, & ces deux-là ne different pas moins

de celui qui regne en pleine coſte. Quoi qu'il en ſoit, ils changent tous dans leurs ſaiſons, ſavoir en Avril & en Septembre, & ſautent à leurs points oppoſez tous en même tems. Mais il faut entendre ceci en pleine coſte, car en certaines Bayes la regle generale ſoufre peu de changement.

Dans les Indes Orientales on appelle ces vents variables, Monſons, l'un Monſon d'Eſt, & l'autre Monſon d'Oueſt. Celui-là commence au mois de Septembre, & regne juſqu'au mois d'Avril. Alors il ceſſe, & le Monſon d'Oueſt prend ſa place, qui regne juſqu'au mois de Septembre ſuivant.

L'un & l'autre ſouflent de biais dans la coſte, comme il a déja été dit. Le Monſon d'Eſt amene le beau tems, & celui d'Oueſt la pluye & les Tourbillons. Car, comme je l'ai déja remarqué au premier chapitre, quand le ſoleil vient au Nord de l'Equateur tous les païs qui ſont dans cette bande entre les deux Tropiques ſont ſujets à être couverts de nuages & incommodez des pluyes, au lieu qu'il y fait un tems clair quand le ſoleil eſt au Sud de l'Equateur. La plûpart des païs de négoce dans les Indes Orientales, principalement ceux qui ſont dans le Continent, entre la ligne & le Tropique du Cancer, ſont tout ſujets aux changemens & aux ſaiſons dont je viens de parler. Au lieu que les Iſles qui ſont ſous la ligne, & au Midi entre la ligne & le Tropique du Capricorne, ont leurs ſaiſons oppoſées à celles-là. Mais cela n'empêche pas qu'elles ne changent en même tems.

La difference qu'il y a entre les Monſons au Nord, & les Monſons au Sud de la ligne, c'eſt

c'eſt qu'en Avril, quand le Monſon d'Oüeſt commence au Nord de la ligne, les vents de Sud-Sud-Oüeſt commencent au Midi de la ligne, & c'eſt ce qu'on appelle le Monſon Sud Sud-Oüeſt. Et au mois de Septembre, quand le Monſon d'Eſt tourne au Nord de la Ligne, le vent de Nord Nord-Eſt ſouffle dans la bande du Sud, & on l'appelle Monſon Nord Nord Eſt. Le Monſon d'Oüeſt eſt accompagné de Tornados & de pluyes dans la latitude Septentrionale, au contraire le Monſon Sud Sud-Oüeſt qui regne en même tems dans la latitude Meridionale amene le beau tems. Et comme le Monſon d'Eſt amene le beau tems dans la bande du Nord, le Monſon Nord Nord-Eſt qui regne en même tems dans la bande du Sud amene le mauvais tems & les Tornados. Quoi que ces vents ne changent pas préciſément en même tems toutes les années, cependant les mois de Septembre & d'Avril ſont cenſez pour les mois changeans, & ſont ſujets d'ordinaire aux deux ſortes de vents. Car ces Monſons ſouflent regulierement tour à tour, toutes les années. Et les vaiſſeaux ont l'avantage, à la faveur de ce changement, de voyager d'une partie des Indes avec un vent & de retourner avec un autre tout contraire à celui-là Si bien que la plûplart de la navigation dans ces Indes dépend de ces Monſons. Les vaiſſeaux attendent toûjours ces changemens, & les Marchands ſe diſpoſent à faire voiles ſelon la ſaiſon de l'année où l'on va entrer. En quelque lieu qu'ils allient ils prennent ſi bien leurs meſures, qu'ils peuvent retourner à la faveur du Monſon contraire à celui qui les y a portez. Car on ne fait

point voiles ici qu'avec le Monſon, l'un ſervant à ſortir d'un lieu, & l'autre à y rentrer. Et je ne puis concevoir comment les Marchands pourroient trafiquer par mer d'un païs à l'autre dans cette partie du Monde, ſi ce n'étoit ces Monſons changeans. Car, comme j'ai dit ci-devant, la plûpart des Royaumes Indiens où l'on fait beaucoup de traittes, ſont entre la ligne & le Tropique du Cancer. Et la terre gît tellement Nord, que les vaiſſeaux ne peuvent pas attraper le Nord du Tropique, & entrer par ce moyen dans les vents variables, comme on fait dans les Indes Occidentales, quand on doit aller loin à l'Eſt. Il n'y auroit point non plus d'avantage de tenir la mer, comme on fait dans la mer du Sud; parce qu'alors on approcheroit ſi prés de la Ligne, qu'on y ſeroit toûjours ſujet aux calmes & aux Tornados. Que ſi l'on paſſoit la ligne pour aller dans la bande du Sud, dans la vûë d'achever par là ſon voyage, il y a apparence qu'on n'y réüſſiroit pas mieux. Car cette partie de la Mer qui eſt au Midi de la ligne eſt expoſée au veritable vent reglé, qui ne manque preſque jamais d'y regner; & ce vent porteroit le vaiſſeau au Sud au delà du vent reglé, à la hauteur où les vents commencent à changer. Outre que la mer n'y eſt pas aſſez large, pour que les vaiſſeaux paſſent ſi loin à l'Eſt dans la vûë de gagner leurs ports.

Car nos vaiſſeaux des Indes Orientales qui ſont fretez pour Siam, Tonquin, &c. ne peuvent y aller que dans la ſaiſon du Monſon d'Oüeſt, quoi qu'ils partent tout droit d'Angleterre. Et quoi qu'aprés avoir paré le Cap ils ayent la commodité de faire leur

leur route à l'Eſt, auſſi loin que la terre le permet, cependant ils ne ſauroient aller auſſi loin qu'il eſt neceſſaire, avant qu'ils ſoient contraints d'entrer dans les vents reglez; ce qui empêcheroit leur paſſage, s'ils étoient auſſi reglez qu'ils le ſont en d'autres parages. Ainſi, ſi ces Monſons anniverſaires ne ſe ſuccedoient l'un à l'autre conſtamment, les vaiſſeaux ne pourroient aller que d'un côté. Ils pourroient faire route à l'Oüeſt, mais auſſi ils ſeroient contraints d'y demeurer, ou d'être 3. ou 4. années à revenir d'un port, d'où l'on peut revenir en ſix ſemaines de tems. J'avoüe cependant qu'à l'égard des ports qui ne ſont pas éloignez l'un de l'autre, on fait ſouvent voiles contre le Monſon, & cela avec ſuccés, parce que prés des côtes il y a des briſes, ou vents frais de mer & de terre, & en pluſieurs endroits bon ancrage, ſi bien qu'un vaiſſeau peut s'arrêter quand il trouve le courant contraire. Mais les voyages de long cours ne peuvent pas ſe faire à la faveur ſeulement des vents de terre & de mer, ſans quelque autre ſecours.

Dans les Indes Occidentales nous avons celui des vents de terre & de mer, à la faveur deſquels on navigue d'un endroit à un autre, pourvû qu'ils ne ſoient pas fort éloignez l'un de l'autre, & de cette maniere on fait route paſſablement. Mais quand on doit naviguer fort loin à l'Eſt contre les vents Aliſez, il faut neceſſairement paſſer par le Golphe de Floride, ou entre les Iſles, & ainſi faire le Nord, juſqu'à ce que l'on ait paſſé le vent reglé, & par ce moyen attraper ſa longitude. De même dans les Mers du Sud, dans les côtes du Breſil & de Gui-

Guinée, & dans cette côte d'Afrique qui eſt entre le Cap de Bonne-Eſperance & la mer rouge, il y a des vents frais de terre & de de mer, dont on ſe peut ſervir pour naviguer contre le vent Aliſé quand il ne s'agit que de petits voyages. Mais quand il faut aller loin contre le vent general, il ne faut pas dépendre uniquement des vents de terre & de mer, parce qu'il faudroit trop de tems pour faire ces voyages. En ces cas on a recours à d'autres aides, telles qu'il a plû à Dieu d'y pourvoir dont les Indes Orientales ſemblent être dépourveuës. Par exemple, dans les mers du Sud & dans la côte du Perou, où les vents de Midi ſouflent toûjours, les vaiſſeaux qui doivent aller au Sud portent à l'Oüeſt juſques à ce qu'ils ſoient hors de la portée du vent reglé de côte. Alors ils trouvent le veritable vent reglé, à l'Eſt Sud-Eſt, à la faveur duquel ils vont auſſi loin au Sud qu'il leur plaît, & de là à leur port. Ainſi dans la côte de Mexique, où le vent de côte eſt à l'Oüeſt, on court au large, juſqu'à ce qu'on rencontre le veritable vent reglé à l'Eſt Nord-Eſt, & de là on fait route Nord juſqu'au port. Et les vaiſſeaux qui viennent des Iſles Philippines à la côte de Mexique font leur route Nord juſqu'à 40. degrez pour gagner le vent qui les amene à la côte.

De même tous les vaiſſeaux qui s'en vont aux Indes Orientales, aprés avoir paſſé la ligne dans la mer Atlantique, portent Sud au delà du vent reglé, & de là font leur courſe à l'Eſt vers le Cap. A leur retour des Indes, aprés avoir paſſé la ligne au Nord, ils portent Nord avec le vent à l'Eſt Nord Eſt,

Eſt, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivez au Nord du vent reglé, & alors ils font leur route Eſt. La même choſe ſe pratique par tous les vaiſſeaux qui reviennent de Guinée & des Indes Orientales, & c'eſt là l'avantage qu'on tire d'une grande Mer.

Pour revenir aux Monſons, ceux qui ſouffient entre les Indes Orientales au Midi de la ligne, ſont (comme j'ai déja dit) où à l'Eſt Nord-Eſt, ou au Sud Sud-Oüeſt. Ceux-ci ont auſſi leurs ſaiſons, & changent (comme font les Monſons au Nord de la ligne) aux mois d'Avril & de Septembre. Il eſt vrai que proche de la ligne, à un degré ou deux Nord & Sud, les vents ne ſont pas ſi reglez, & ſont même ſi incertains que je ne ſaurois en rien dire d'aſſuré. Tout ce que je puis affirmer, c'eſt que les calmes y ſont très frequens, auſſi bien que les Tornados & les Revolins, & que les vents y ſautent ſi promptement qu'ils font le tour de la Bouſſole dans un moment.

CHA-

CHAPITRE IV.

Des Briſes, ou Vents frais de Mer & de Terre.

En quoi les vents frais de Mer differents des veritables vents reglez. Le tems auquel ils ſe forment, & la maniere dont cela ſe fait, particulierement à la Jamaïque. Des vents de terre. En quel tems, & de quelle maniere ils ſe forment, comme à l'Iſthme de Darien & à la Jamaïque. Les endroits où ces vents ſouflent le plus fort, ou le plus foiblement, comme aux Caps ou pointes de terre, aux grandes Bayes, aux Lagunes, & dans les Iſles. Veſſies de veau marin en uſage, au lieu d'écorces.

LEs vents de mer en general ne ſont autre choſe que des vents de côte reglez. Mais ils diferent en ceci de tous les autres vents reglez, tant ceux qu'on appelle vents generaux que les côtoyans, c'eſt que ceux-là ſouflent jour & nuit d'une même force, hormis en cas de Tornados; au lieu que ces vents de Mer ſouflent le jour, & ceſſent la nuit. Il y a encore cette difference, que tous les autres vents reglez, tant ceux qui varient que ceux qui ne varient pas, ſouflent toûjours à peu prés d'une même pointe. Au lieu que ces vents de mer, quand ils ſe levent le matin, ſouflent d'ordinaire comme les vents de côte reglez du même trait de Compas ou environ; mais environ midi ils s'éloignent de 2. 3. ou 4. pointes de la terre, & ſouflent preſque directement dans la côte. Sur tout quand

il

il fait beau tems, car c'eſt alors que les vents de mer ſont le plus reglez. Par exemple, dans la côte d'Angola qui court preſque Nord & Sud, le vent general eſt du Sud Sud-Oüeſt au Sud-Oüeſt, & les vrais vents de mer près de la côte ſont Oüeſt, quart au Sud, ou Oüeſt Sud-Oüeſt. Il en eſt de même de toutes les autres côtes.

Ces vents de mer ſe levent d'ordinaire environ les neuf heures de matin, quelquefois plûtoſt, & quelquefois plus tard. D'abord ils s'approchent de terre ſi doucement, qu'on diroit qu'ils craignent de l'approcher. Tantoſt ils ſouflent d'un air languiſſant, & comme s'ils craignoient de ſe rendre incommodes ils font alte, & il ſemble qu'ils ſoient ſur le point de ſe retirer. Je me ſuis ſouvent diverti ſur le bord de la mer à remarquer tous ces mouvemens, & ſur mer j'ai eu ſouvent la ſatisfaction de profiter de ces vents.

Dans les approches de ce vent, la mer qui eſt entre le vent & la terre eſt unie comme du verre. D'abord il friſe l'eau tout doucement, en la faiſant paroître un peu noirâtre. Une demi heure après qu'il a atteint la terre, il ſouffle un peu fort, & ſes forces s'augmentent peu à peu juſqu'à douze heures. Alors il eſt au plus haut degre de ſa force, & continuë ainſi juſqu'à 2. ou 3. heures. Il faut remarquer, qu'environ midi, lors qu'il fait beau, il ſaute 2. ou 3. points ou davantage du côté de la mer. Après trois heures il commence à perdre ſes forces, & vers les cinq heures, plus ou moins, ſuivant le tems qu'il fait, il ceſſe, & ne revient que le lendemain.

On attend ces vents avec autant d'aſſuran-

ce

ce dans leurs propres latitudes, qu'on attend le jour après la nuit; & c'eſt rarement qu'ils manquent, hormis dans la ſaiſon humide. Dans toutes les côtes ſur l'Ocean, ſoit dans les Indes Orientales ou Occidentales, ou dans la Guinée, ils ſe levent au matin, & ſe retirent vers le ſoir. Mais les endroits qui en profitent le plus ſont les Caps, & les pointes de terre; où ces vents ſont le plus forts, où ils ſe levent plûtôt, & tombent plus tard qu'ailleurs.

Au contraire les Bayes ſont les endroits où ces vents ont le moins de force, & où ils continuent le moins. Les Iſles qui ſont le plus à l'Eſt & à l'Oüeſt ont l'avantage de ces vents, des deux côtés également. Car ſi le vent eſt au Sud-Oüeſt, ou Sud-Oüeſt vers le Sud au Midi de quelque Iſle, du côté du Nord il ſera au Nord-Oüeſt, ou Nord-Oüeſt quart au Nord, s'il fait beau tems. Mais s'il fait mauvais tems le vent ſera à l'Eſt Sud-Eſt au Midi, & Eſt-Nord-Eſt au Nord de l'Iſle. Il faut cependant remarquer, que ce vrai vent de mer ne ſe détourne pas tant, ſi ce n'eſt près de la côte, comme à la diſtance d'environ 3. ou 4. lieuës; car on ne trouve au delà que le vrai vent de côte. C'eſt ce que j'ai experimenté en diverſes parties du Monde, particulierement dans la Jamaïque; autour de laquelle j'ai fait pluſieurs voyages tant du côté du Nord que du Sud, où j'ai trouvé par experience que les vents de mer y different beaucoup. Car du côté du Midi j'ai trouvé le vrai vent de mer après 12. heures, & dans un très-beau tems au Sud ou au Sud-Sud-Oüeſt, quoi qu'au matin il ſe ſoit levé à l'Eſt Sud-Eſt ou au Sud-Eſt. Et vers le Nord j'ai trouvé le

vent

vent de mer au Nord ou Nord-Nord-Eſt, quoi qu'au matin il ſe ſoit levé à l'Eſt-Nord-Eſt. S'il y a la même difference autour des petites Iſles, comme la Barbade & d'autres, c'eſt ce que je ne puis pas aſſeurer ; mais j'ai du panchant à croire, qu'on ne trouve point de telle difference.

Des vents de mer je paſſe aux vents de terre, qui ſont auſſi remarquables qu'aucun vent dont j'aye parlé, & tout contraires aux vents de mer. Car au lieu que les vents de mer ſouflent droit dans la côte, ceux-ci ſouflent de la côte. Ceux-là ne ſouflent que de jour, & ſe repoſent la nuit ; ceux-ci au contraire ne ſouffent que la nuit, & ſe repoſent le jour. Voilà comment ils prennent chacun ſon tour. Car, après que les vents de mer ont fait leur cours pendant le jour, en ſouflant ſur leurs côtes, ils ſe retirent le ſoir de la côte, ou tombent pour ſe repoſer. Dans ce tems-là les vents de terre, par le même Ordre de la Providence, ſortent de leurs retraites pour entrer dans leur office, qui eſt de ſoufler la nuit. Par une douce agitation ils rafraichiſſent l'air juſqu'au lendemain matin, & leur tâche finie ils ſont auſſi-tôt leur retraite.

On ne ſauroit marquer préciſément le tems qu'ils commencent, ni celui auquel ils ceſſent de ſoufler, car ils ne ſont pas exacts au dernier point. D'ordinaire ils ſe levent entre ſix & 12. heures de la nuit, & continnuent juſqu'à 6. 8. ou 10. heures de matin. Ils ſe levent & tombent plûtôt ou plus tard, ſelon le tems, la ſaiſon de l'année, ou quelque cauſe accidentelle de la terre. Car en certaines côtes ces vents ſe levent plûrôt, ſouflent

plus

plus fort, & continuent plus long-tems qu'en d'autres côtes, comme il poroîtra dans la ſuite.

On les appelle vents de terre, parce qu'ils ſouflent de terre; de quelque côté que ſoit la côte. Et ils ſouflent non ſeulement près du rivage, mais auſſi dans les parties Mediterranées & éloignées de la mer, comme je l'ai éprouvé dans mes voyages, au centre mêmes des païs par où j'ai paſſé, particulierement dans l'Iſthme de Darien & l'Iſle de la Jamaïque, que j'ai traverſez d'une mer à l'autre. Mais, comme ce ne ſont que de petits traits de terre au prix des deux Continens de Mexique & du Perou, & de ces grandes regions dans l'Aſie & dans l'Afrique qui ſont entre les Tropiques, je ne puis pas déterminer s'il y a des vents de terre comme ceux que j'ai rencontrez dans mes petits voyages. C'eſt pourquoi je bornerai mon diſcours dans l'étenduë de ces places & autres, où j'ai fait mais obſervations.

Dans cette veuë je commencerai par l'Iſthme de Darien, où j'ai trouvé les vents de terre au milieu du païs ſouflant toute la nuit, & mêmes juſqu'à 10. ou 11. heures du matin, avant que le vent de mer ſe fiſt ſentir, que j'avois de la peine ſouvent à découvrir hormis par le mouvement des nuées, ſur tout lors que j'étois dans une vallée. Auſſi c'eſt dans les vallées principalement que je m'appercevois des vents de terre, qui ſoufloient ici d'un côté, là de l'autre, où à côté, ſuivant que les vallées étoient renfermées de montagnes, & cela ſans aucun rapport à la mer du Nord ou du Sud. Je remarquai cependant de l'un & de l'autre côté de la terre, que

que les vents prenoient toûjours leur cours vers la mer la plus proche, à moins qu'il n'y eût quelque montagne entre eux & la mer. Alors ils prenoient leur cours dans les vallées. Mais du côté des rivages, soit Nord, soit, Sud ils soufloient sur la mer en droite ligne.

On trouve ces vents de terre au milieu de la Jamaïque, & je les ai mêmes rencontrez, voyageant d'un côté de l'Isle à l'autre, ayant couché deux nuits dans la route. Et j'avois fait la même remarque dans mon sejour de six mois à l'endroit qu'on appelle The 16. Miles Walsh. Mais là, comme ailleurs, les vents de terre soufient du côté des plus proches rivages, & de là sur mer, soit que la côte gise Est, Oüest, Nord, ou Sud.

Ces vents s'étendent sur mer plus ou moins, suivant que la côte est plus ou moins exposée aux vents de mer. En quelques endroits on les trouve frais à 3. ou 4. lieuës de terre, en d'autres endroits ils ne passent pas ce nombre de miles, & à peine sortent-ils des rochers en d'autres. S'il leur arrive, quelquefois dans un beau tems de s'échaper un mile ou deux, ils ne sont pas de durée, & s'évanoüissent d'abord; quoi qu'il y ait toutes les nuits dans ces côtes un vent aussi frais qu'en aucune autre partie du Monde.

Les endroits qui joüissent le moins de ces vents de terre, & où ils sont les plus foibles, sont ceux qui sont le plus exposez aux vents generaux: comme sont les parties Orientales des Isles où les vents generaux soufient du côté de terre, & les pointes des Isles ou des Continens qui sont exposés aux vents de mer, sur tout quand le vent reglé soufient de

de biais vers la côte. Car ces pointes de terre qui avancent le plus dans la mer ſont auſſi les plus expoſées aux vents qui viennent de la mer, & ſentent le moins les vents qui viennent de terre.

J'apporterai quelques exemples de l'un & de l'autre, commençant par les pointes de terre au Nord-Eſt & Sud-Eſt de la Jamaïque. Ces pointes ſont dans la partie Orientale de l'Iſle, l'une à l'extremité du côte Septentrional vers l'Eſt, & l'autre à l'extremité du Sud auſſi vers l'Eſt. Dans ces endroits on s'apperçoit rarement du vent de terre, ni même au bout de l'Iſle entre deux, hormis près de terre. C'eſt ce qui embaraſſe fort les chaloupes de la Jamaïque, qui negocient autour de l'Iſle, lors qu'elles arrivent là; & qui fait que les Mariniers maudiſſent ces pointes de terre, s'imaginans follement qu'il y a quelque Démon. Toute leur reſſource quand le vent de terre leur manque, c'eſt d'attraper le vent de mer, qui ſoufle pendant le jour. Pour le faire ils ſont quelquefois deux ou trois jours de ſuite. Et quand ils reviennent au Port Royal, ils ſe vantent autant de leur fatigue, que s'ils avoient été un mois entier à doubler le Cap de Bonne-Eſperance. Ce n'eſt pas que les Mariniers de la Jamaïque ne ſoient vigoureux & adroits. Leurs bâtimens d'ailleurs ſont bons voiliers, & j'oſe dire que pour de petits bâtimens de traitte ce ſont les meilleurs qu'il y ait dans les Etats de ſa Majeſté Britannique.

La pointe qui porte le nom de Pedro au Midi de l'Iſle eſt une autre pointe très-difficile à doubler à un vaiſſeau venant des parties Occidentales de l'Iſle. Cette pointe s'étend fort

fort avant dans la mer, & n'eſt pas ſeulement privée des vents de terre, mais s'il y a quelque courant qui porte à terre, il faut que les Navigateurs ſurmontent cet obſtacle. Pour le faire, ils font de plus grands détours, que pour doubler les 2. premieres pointes du Nord-Eſt & Sud-Eſt; ce qu'ils ne font jamais, ſans beaucoup d'imprécations. Il y a eu même des Capitaines d'Armateurs, qui après leurs derniers efforts pour parer cette pointe, s'en ſont approchez, & ont dechargé leurs Canons, pour tuer ce vieux Démon qu'ils s'imaginoient être là exprès pour incommoder la Navigation. J'ai jugé à propos d'en faire la relation, pour faire voir ſeulement l'ignorance de certains hommes qui n'ont pû penetrer la raiſon de ce grand obſtacle. Et pour ne pas laiſſer le Lecteur dans l'ignorance ſur un ſujet de cette nature, je rapporterai ici quelques autres exemples. Le côté Septentrional de Jucatan, à l'entrée de la Baye de Campêche, eſt une autre preuve des méchans vents de terre, & il eſt à remarquer, que d'ordinaire là où les vents de terre ſouflent peu, les vents de mer ſont auſſi fort foibles. Cette verité ſe prouve en partie par ce que j'ai remarqué de ces vents ſur cette côte entre le Cap Catoche & le Cap Condecedo à l'entrée de la Baye de Campêche, qui ſont à 80. lieuës l'un de l'autre, la terre y courant Eſt & Oüeſt. C'eſt une côte droite, également expoſée par tout au vent general, qui eſt ici communément Eſt-Nord-Eſt. Au couchant de ces Caps les vents de mer & de Terre ſe ſuccedent tour à tour auſſi regulierement, qu'en toute autre côte. Il eſt vrai que les autres vents, à l'égard des Rumbs, ſont

ſont fort particuliers ici. Car le vent de mer y eſt au Nord-Eſt, comme les vents reglez côtoyans, & le vent de terre, à l'Eſt Sud Eſt, ou Sud-Eſt quart à l'Eſt. Au lieu que, ſi les vents étoient ici comme dans les autres côtes, les vents de mer ſeroient au Nord Nord-Eſt, quelquefois au Nord, & les vents de terre, au Sud-Sud-Eſt & Sud, comme ils le ſont en effet près de terre. Et quand il leur arrive de s'en éloigner, ils n'en ſont que plus foibles. La terre dans cette côte eſt baſſe & unie, & les vents de terre y ſont paſſablement forts près de la mer.

Les Caps ſur la côte du Perou dans la mer du Sud ſont une autre preuve, que les pointes jouïſſent rarement des vents de terre. Je ne citerai pour cet effet que le Cap Paſſao à 8. minutes de latitude Meridionale, le Cap S. Laurence à un degré, & le Cap Blanc au 3. J'ai paſſé devant ces Caps diverſes fois, & en differentes ſaiſons; mais je n'y ai jamais trouvé aucun vent de terre, quoi qu'entre ces Caps il y en ait de fort bons. Et les vaiſſeaux qui font route Sud contre le vent ſe trouvent bien embaraſſez, ſur tout près du Cap Blanc, qui eſt le plus expoſé. On ne peut en venir à bout qu'à force de bouliner; & s'il y a quelque Courant, on eſt quelquefois 15. jours ou 3. ſemaines à paſſer le Cap. Les vaiſſeaux Eſpagnols, qui ont d'ordinaire d'aſſez méchantes voiles; ſont obligez, quand leurs voiles ſont rompues, de relâcher juſqu'à Guiaquil pour les racommoder. Nous eumes bien de la peine à ſurmonter ces difficultez, quelque bonnes que fuſſent nos voiles, & j'oſe dire que nous manœuvrions nos vaiſſeaux dans

ces

ces mers beaucoup mieux que les Eſpagnols.

Après avoir cité pluſieurs endroits qui n'ont point de vents de terre, ou qui n'en ont du moins que de très petits, je parlerai maintenant de ces endroits où l'on trouve les meilleurs & les plus forts vents de terre, & enſuite de ceux où ces vents ne ſont que fort moderez. Ainſi, par le giſement de la côte, on pourra juger ſi l'on en peut eſperer un bon vent de terre, ou non.

Les plus forts vents de terre ſe trouvent d'ordinaire dans les Golphes ou grandes Bayes, dans les grands Lacs qui ſont dans le païs, & parmi un aſſemblage de petites Iſles ſur le bord de la mer. A l'égard des Bayes, je commence par celle de Campêche, entre le Cap Condecedo & le païs montagneux de S. Martin. Ici les vents de terre ſont auſſi forts à la diſt. de 2. ou 3. lieuës ſur mer, qu'en aucun autre endroit de ma connoiſſance. Au milieu de la Baye, où la terre court Eſt & Oüeſt, les vents de mer ſont au Nord, & ceux de terre au Sud. Ils commencent à ſouffler à 7. ou 8. heures du ſoir, & continuent juſqu'à 8. ou 9. heures du matin, ſur tout dans la ſaiſon ſeche. Dans cette Baye il y a une Iſle, qu'on appelle en Anglois Beef Iſland, ou l'Iſle des Bœufs, à cauſe du grand nombre de Bœufs & de Vaches que produit cette Iſle, où les vents de terre ſont ſi frais, & portent la ſenteur de ces bêtes ſauvages ſi loin, que des Patrons de navire faiſans voiles la nuit près de cette côte ont reconnu par cette ſenteur l'endroit où ils étoient, & y ont d'abord moüillé l'ancre, pour aller le lendemain à l'Iſle de Triſt. Au lieu que ſans ce ſecours, ils ſe ſeroient détournez, en portant trop loin à l'Oüeſt.

Dans tout le fond du Golphe de Mexique, depuis le païs montagneux de S. Martin juſqu'à la Vera-Cruz, & de là au Nord juſqu'à la riviere de Meſſaſſippi, il y a auſſi de bons vents de Terre & de mer. Il en eſt de même du Golphe de Honduras, & de preſque toute la côte entre ce Golphe & le Cap la Vela, hormis les Caps & les pointes de terre entre deux, où ce vent manque plus ou moins, ſuivant que les pointes ſont plus ou moins expoſées aux vents de mer.

Dans la mer du Sud, les Bayes de Panama, Guiaquil, Paita, &c. ont leurs vents frais de terre & de mer. Mais il y a des endroits, particulierement la Baye de Paita, où les vents de terre ne ſe levent qu'à minuit. Il eſt vrai qu'ils ſont toûjours frais, continuant juſqu'à 7. ou 8. le matin, & ſouflant ainſi regulierement tout le long de l'année. Au lieu que dans le Golphe de Panama, & dans toutes les Bayes & côtes du Nord de l'Amerique dont je viens de parler, ils ne ſont pas ſi certains dans la ſaiſon humide que dans la ſeche.

La Baye de Campêche nous fournira auſſi des exemples des vents de terre qui ſouflent dans les Lagunes, ou petites Bayes. Par exemple, la Lagune de Triſt. de 9. ou 10. lieuës de longueur, & 3. de largeur, ſeparée de la mer par l'Iſle de Triſt. Ici les vents de terre ſouflent dans la ſaiſon ſeche, depuis 5. ou 6. heures au ſoir juſqu'à 9. ou 10. de matin. Dans cette Lagune il y en a 2. autres, qui en ſont ſeparées par des terre baſſes. Dans ces Lagunes les vents de terre ſont plus frais, & ceux de mer plus foibles & de moindre durée, que dans la Lagune de Triſt.

Il

Il arrive mêmes quelquefois, que les vents de terre y soufflent tout le jour. Dans la Lagune de Maracaybo, du côté du Cap Alta Vela, les vents de terre sont aussi fort frais, & continuent long-temps. On peut dire la même chose de la Lagune de Venizuella, ou Comana.

Dans ces Lagunes le vent souffle quelquefois 3. ou 4. jours & autant de nuits de suite, & elles semblent imposer silence aux vents de mer de ce côté-là, qui soufflent fort cependant sur mer. Et s'il leur arrive de s'échaper quelquefois dans ces Lagunes, ce n'est que pour peu de tems. D'autre part, là où les Caps & les pointes de terre sont le plus exposées aux vents de mer, les vents de terre en approchent moins, que les vents de mer n'approchent de ces Lagunes. Il ne faut pas oublier ici le havre de la Jamaïque, où il y a de fort bons vents de terre. Cet havre est environné d'un côté d'une grande Langue de terre sablonneuse, & de plusieurs petites Isles à l'entrée du havre. Au milieu il y a un Lac assez profond, où les vents de mer & de terre soufflent constamment, à la faveur desquels les Bateliers vont & viennent à pleines voiles. Le vent de mer les mene à Legamy ou au Passage Fort, & le vent de terre les en ramene. C'est pourquoi les passagers qui ont affaire d'un côté ou d'autre attendent le vent qui leur est propre, à moins que leurs affaires ne pressent. En ces cas ils vont à la rame, contre le vent de mer. Et, quoi que les vents de terre ne manquent guére, ou qu'ils se levent quelquefois fort tard, c'est rarement que les Bateliers attendent au de-là de l'heure fixe, savoir 7. ou 8. heu-

res. Il eſt vrai que les vents de terre ſe levent quelquefois à 3. ou 4. heures, mais cela n'arrive guéres qu'après un Tourbillon de terre. En voilà aſſez pour ce qui regarde les vents de terre dans les Bayes, & dans les Lacs.

A l'égard des Iſles je ne ferai mention ici que de 2. endroits. Savoir 1. les 2. Clefs de Cuba, qui ſont de petites Iſles au Midi de Cuba, qui regnent Eſt & Oüeſt, ou à peu près ces pointes ſuivant le giſement de l'Iſle, environ 70. lieuës, & qui s'en éloignent plus de vingt lieuës en quelques endroits. Parmi ces Iſles, depuis la plus éloignée juſqu'à Cuba, il y a des vents de terre fort frais, qui ſe levent de bonne heure ſur le ſoir, & qui ſouflent tard le matin. 2. Les Iſles de Sambalo, entre le Cap Samblas & l'Iſle d'Or. Quoi qu'elles ne ſoient pas ſi nombreuſes que les Clefs de Cuba, elles ne laiſſent pas que d'être rafraichie par de bons vents de terre, preſque auſſi frais que ceux des Clefs de Cuba.

Je paſſe maintenant aux vents de terre, qui ſouflent avec moderation; après avoir fait voir ce que je ſai par ma propre experience, que les Caps & Promontoires qui avancent le plus dans la mer ſont auſſi les plus expoſez aux vents de mer, & par conſéquent que les vents de terre y ſont plus foibles qu'ailleurs, principalement dans les Bayes profondes & les Lagunes dans la terre, ou parmi les petites Iſles. Il s'agit maintenant de faire voir, de quelle maniere les vents de terre ſouflent dans les côtes qui ſont plus unies.

Suivant les pointes & les détours des côtes, les vents de terre ſont auſſi plus forts ou plus foibles. La côte de Caraccos, par exemple, eſt une côte auſſi droite qu'il y en ait, ce-

pen-

pendant elle eſt pleine de petites Bayes, qui ſont diviſées entre elles par un pareil nombre de chaines de montagnes, qui avancent de chaque côté dans la Baye. Hors de ces Bayes le vent eſt frais le ſoir ou le matin, mais à côté des Promontoires il fait calme; quoi que le vent friſe l'eau de côté & d'autre, & que par des boufées interrompues il faſſe quelquefois avancer un navire. Après qu'on a regagné le vent dans la Baye prochaine, on paſſe d'abord l'entrée de cette Baye juſqu'à l'autre Promontoire, où l'on ſe trouve ſurpris par un autre calme.

Ces Bayes n'ont pas plus d'un mile, ou d'un demi mile de largeur, & les Promontoires n'ont guére plus de largeur. Ceux qui ſont entre les Bayes ont des rochers eſcarpez contre la mer, & là où ſont ces rochers j'ai rarement trouvé des vents de terre. Mais ailleurs où les Bayes avancent le plus dans la terre, on trouve les vents de terre plus forts & de plus grande durée. Au lieu que là où les pointes avancent le plus dans la mer, les vents de mer prédominent, & ceux de terre ſe font peu ſentir. Quand on ſe tient près de terre, & qu'on porte au vent, on ſent un vent moderé; mais après qu'on a fait un mile ſur mer, plus ou moins, & qu'on a paſſé le Cap, on ſent un vent ſi frais qu'à peine peut-on tenir contre; mais la nuit on trouve un vent frais du côté de terre, quoi qu'en approchant du Cap on ſe trouve ſurpris par un calme, ou qu'on rencontre (comme il arrive quelquefois) un vent de mer.

Les vents de terre du côté de la Guinée, entre le Cap S. Anne & le Cap Palmas (dont j'ai fait mention au II. Chapitre de ce Traité)

ſont à l'Eſt, & continuent frais juſqu'à 4. lieuës de terre. Les vents de mer y ſont au Sud Sud-Oüeſt. Dans la côte d'Angola le vent de terre eſt à l'Eſt Nord-Eſt, & celui de mer à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt, tous deux reguliers. Dans la côte du Perou & de Mexique ſur la mer du Sud, le vent de terre ſouffle la plûpart de la côte en droite ligne, autrement les pêcheurs ne pourroient pas ſe mettre en mer, comme ils font, ſur des planches d'écorce. Le vent de mer n'y étant pas moins regulier, ils vont pêcher avec le vent de terre, & s'en reviennent avec le vent de mer. Au lieu de ces planches d'écorce ils ſe ſervent en quelque endroits de peaux de Veau marin, qu'ils ajuſtent fort proprement. Il y a comme un cou de Veſſie, où ils mettent un tuyau pour les enfler, comme nous faiſons les Veſſies. Deux de ces peaux étant attachées enſemble, le pêcheur ſe met entre deux jambe deça, jambe de-là, une peau devant & l'autre derriere, & ſe tient auſſi ferme qu'un Cavalier ſur ſa ſelle. Pour ſe conduire ſur mer, il a un bâton en forme de rame aux deux bouts, avec quoi il ſe fait chemin, pouſſant l'eau en arriere d'un côté, & puis de l'autre.

Dans les Indes Orientales il y a auſſi des vents de mer reglez, dans les Iſles auſſi bien que dans le Continent. Dans les Iſles, comme à Bantam dans l'Iſle de Java, à Achin dans celle de Sumatra, & en pluſieurs endroits de l'Iſle Mindanao. Dans le Continent, on les trouve reglez, particulierement au Fort S. George ſur la côte de Coromandel. Là le vent de terre ſouffle en droite ligne de la côte, & le vent de mer droit dans la

la côte. Quelquefois il ſouffle de biais, & environ Noël il eſt d'ordinaire au Nord-Eſt, ou Nord-Nord-Eſt. C'eſt dans cette pointe que je trouvai le vent, quand j'approchai de cette côte, & comme j'en fus averti par avance par Mr. Conventry, étant pour lors dans ſon bâtiment, j'approchai de terre à 10. ou 12. lieuës au Nord du Fort, & j'eus un vent de mer frais pour me conduire à la rade.

Il ſuffit d'avoir allegué ces exemples, pour montrer de quelle maniere ces vents de terre ſouflent ordinairement dans cette Zone, & je ne ſaurois aller au détail, ſans paſſer les bornes que je me ſuis preſcrites dans ce Traité. Je me ſuis attaché particulierement aux Indes d'Occident & aux mers du Sud, parce que ces vents de terre y ſont d'un plus grand uſage que dans les Indes Orientales, où l'on ſe ſert aſſez rarement de ces vents contre les Monſons.

Au reſte, il faut avoüer, que ces vents de terre & de mer ſont un effet particulier de la Providence dans cette partie du Monde, où les vents generaux regnent d'une maniere, que ſans le ſecours de ces vents on ne pourroit y naviguer; au lieu que, par leur moyen on fait juſqu'à 2. ou 300. lieuës: particulierement de la Jamaïque à la Lagune de Triſt dans la Baye de Campêche, & de Triſt à la Jamaïque, malgré le vent general. Mais auſſi c'eſt un des plus longs voyages qui ſe faſſent à la faveur de ces vents. Si un bâtiment de la Jamaïque va à Triſt, dans le deſſein de porter du bois de ce païs-là à Curaçao, alors il traverſe le Golphe de Floride.

C'eſt ce que font auſſi les Eſpagnols, venant

de quelqu'endroit du Golphe de Mexique à l'Iſle de Cuba. Ils paſſent le Golphe, & font route au Nord juſqu'à ce qu'ils ſe trouvent hors de la portée du vent Aliſé, & alors ils courent à l'Eſt auſſi loin qu'il leur plaît. On fait la même route de la Jamaïque à la Barbade, quoi qu'on tourne quelquefois du côté des Iſles Antilles, à la faveur des vents de terre & de mer, qui ſervent auſſi à paſſer de Porto-bello à Carthagêne, à ſainte Marthe, & à tout autre endroit, pourvû qu'il n'y ait pas une trop grande diſtance. A la faveur de ces vents, on fait auſſi tout le tour des Iſles, où l'on peut aller d'un endroit de l'Iſle à un autre, en peu de tems.

Dans la mer du Sud les Eſpagnols, dans leurs voyages de Panama à Lima, font voiles juſqu'au Cap Blanc, à la faveur de ces vents. Mais, dans tous leurs voyages au midi de ce Cap, ils courent au large pour gagner le vent Aliſé.

Les Mariniers qui voyagent dans les Indes Occidentales dans de petits bâtimens, ſe promettent un bon vent de terre des broüillards qui ſe répandent ſur la terre avant la nuit. Et c'eſt un certain préſage d'un bon vent de terre, quand un broüillard épais croupit ſur la ſurface de la terre, & paroît comme une fumée. Autrement le vent ſera foible, & de peu de durée, cette nuit-là. Mais on ne prend guere connoiſſance de cela, que quand il fait beau tems. Car dans la ſaiſon humide on voit ſouvent les broüillards croupir tout le jour ſur la terre, ſans qu'il y ait aucun vent de terre ou de mer. On s'attend auſſi à un bon vent de terre, quand on voit un Tornado dans l'après-midi, lors qu'il fait beau tems.

Ces

Ces vents de terre ſont fort froids, & mêmes beaucoup plus froids que les vents de mer, quoi que ceux-ci ſoient toûjours plus forts. Il eſt vrai que les vents de mer ſont fort rafraichiſſans, & d'un grand ſoulagement dans ces climats chauds; où le plus fort de la chaleur du jour eſt entre 9. 10. ou 11. heures du matin, dans l'intervalle entre les deux briſes, lors que le tems eſt d'ordinaire calme. Alors on a peine à reſpirer, juſqu'à ce que le vent ſe leve, pour moderer la chaleur. Et ſur le ſoir, après que le vent de mer a ceſſé, il fait une grande chaleur juſqu'à ce que le vent de terre ſe leve, ce qui n'arrive quelquefois qu'à minuit, ou même plus tard.

De-là vient que, quand on va ſe coucher dans ces païs-là, on ſe deshabile tout nud. Dans la Jamaïque les petites gens étendent des nattes à leurs portes, ou à la court, & couchent la nuit alerte.

Au Fort S. George dans les Indes Orientales ils portent leurs petits lits à la Cour, & y repoſent la nuit. Les matelots à bord couchent ſur le tillac, juſqu'à ce que le vent ſe leve.

Dans la Jamaïque, & au Fort S. George, quand le vent de terre commence à ſouffler, on ſe couvre de quelque couverture, outre l'oreiller qu'on tient ſur ſon eſtomac, ou entre les bras. Mais les Matelots, après avoir bien travaillé toute la journée, paſſent ſouvent la nuit entiere alerte, tout nuds & ſans couverture, ſur tout quand ils ont un peu bû. Et le lendemain à peine peuvent-ils bouger, étant tout engourdis de froid. De-là vient le flux de ſang, qui en tuë quantité. Ainſi meurent pluſieurs braves gens de mer, & c'eſt

grand pitié qne les Patrons de navire prennent ſi peu de ſoin de leurs équipages, au lieu de mettre ordre que les matelots ne couchent jamais alerte.

CHAPITRE V.

Des Briſes qui ne ſouflent qu'en certaines Côtes, & dans quelques Saiſons de l'année; & de certains Vents, qui produiſent d'étranges effets.

Des vents qu'on nomme Summaſenta dans la Baye de Campêche. Des vents aux Côtes de Carthagêne. Des Propogajos, Vents qui ſouflent dans les côtes de Mexique. Des Terrenos, dans la côte de Coromandel, dans celle de Malabar, mais en differente ſaiſon, & dans le Golphe de Perſe. Des Hermatans, dans la côte de Guinée.

JE commence par les vents nommez Summaſenta, qui ſouflent dans la Baye de Campêche. Ils ne ſouflent qu'aux mois de Février, de Mars, & d'Avril, & que dans cette Baye, entre le païs montagneux de S. Martin & le Cap Condecedo, dont la diſtance eſt d'environ 120. lieuës. Ils ne ſont proprement ni vents de mer, ni de véritables vents de Terre; mais on peut dire qu'ils approchent de ceux-ci, parce qu'ils ſouflent de terre en partie. Ces vents ſont d'ordinaire à l'Eſt Sud-Eſt au milieu de la Baye, où la côte court Sud Sud Eſt; mais de-là juſqu'au Cap Condecedo, elle court Nord-Eſt, ou Nord Nord-

Nord-Eſt quart au Nord. Si bien que, par rapport à la terre d'où ils viennent, on peut les appeller là vents de terre, quoi qu'à l'égard de leur durée ils different également des vents de terre & de mer. Car ces vents de Summaſenta durent trois ou quatre jours, quelquefois une ſemaine entiere jour & nuit avant qu'ils ceſſent. D'ordinaire ce ſont des vents frais & ſecs, & les vaiſſeaux qui partent de Triſt à la faveur de ces vens arrivent au Cap de Condecedo en trois ou quatre jours. Ce qu'ils ne ſauroient faire en tout autre tems, à moins de huit ou dix jours, à la faveur des vents de terre & de mer.

Ces vents de Summaſenta ſont d'ordinaire plus froids que les vents de mer; mais ils ne ſont pas ſi froids que ceux de terre, quoi qu'ils ſoient plus forts que ces deux ſortes de vent. Je ne me ſuis jamais apperçû, que ces vents cauſent plus d'alteration dans nos corps que les autres vents. Quand ils ſouflent dans la côte, les marées ſont fort baſſes, principalement dans les Lagunes de Triſt; de ſorte que les bâtimens qu'on emploÿe pour charger les vaiſſeaux de bois de teinture ſont obligez faute d'eau de s'arrêter, & d'amener le bois à flot ſur les Lagunes.

Dans la côte de Carthagêne il y a un vent tout particulier aux mois d'Avril, de Mai, & de Juin; ſi violent que les vaiſſeaux ne ſauroient ſortir de cette côte, tant qu'il dure. Sa plus grande fureur eſt depuis le milieu du Canal juſqu'à Hiſpaniola, & de là preſque juſqu'aux côtes de Carthagêne. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas ſi violent à 3. ou 4. lieuës de terre, ſur tout le matin & le ſoir. D'ordinaire il ſe leve avant le jour, quelquefois

à 3. ou 4. heures, & continuë juſqu'à 9. 10. ou 11. heures de la nuit. De cette maniere il ſoufle 10. ou 11. jours de ſuite d'une grande force, & ſemble impoſer ſilence au vent de terre, qui n'oſe ſoufler que tout doucement près de terre, & qui ne dure que très peu de tems. De ſorte que depuis 10. ou 11. heures de la nuit juſqu'à trois du matin il ne fait aucun vent à une lieuë de terre; mais à trois ou quatre lieuës plus loin on commence à ſentir le vent de mer, & plus près un petit vent de terre. Ce vent eſt à l'Eſt Nord-Eſt, comme le vent Aliſé: au lieu que le vent de mer eſt au Nord-Eſt quart au Nord, ou Nord Nord-Eſt.

Pendant que ce vent regne, le Ciel paroît fort clair, & ſans nuées. Il ne faut pas douter néanmoins qu'il ne ſoit embrumé d'une maniere imperceptible, parce qu'alors le ſoleil ne fait pas une ombre noire ſur la terre, & qu'il paroît même fort rouge le matin ou le ſoir, quand il eſt près de l'Horizon. Il eſt vrai qu'il arrive quelquefois, mais fort rarement, que le Ciel ſe trouve couvert de petits nuages, quand ce vent ſoufle, qui ſe réſolvent quelquefois en petite pluye. Quoi que ce vent ſoit ſi violent dans la côte de Carthagêne, les briſes ne laiſſent pas de ſoufler comme à l'ordinaire à la diſtance ci-deſſus marquée, les vents de terre & de mer ſuivant toûjours leur cours naturel. Quant aux côtes d'Hiſpaniola ou de la Jamaïque, elles ne ſont point incommodées de ce vent furieux qu'à moitié chemin du Canal, comme je l'ai déja dit.

Il ne m'eſt jamais arrivé d'être ſur cette côte, pendant que ce vent régnoit; mais j'en ſuis

ſuis ſi bien informé, que je n'ai aucun lieu d'en douter. C'eſt une choſe d'ailleurs ſi connuë de tous les gens de mer & de tous les Armateurs de la Jamaïque, qu'ils appellent un Babillard par dériſion, une briſe de Carthagêne. J'ai connu deux ou trois perſonnes, à qui on ne donnoit que ce nom-là, & que je n'ai connuës que par ce nom pendant pluſieurs Mois dans le vaiſſeau où j'étois.

Quelques-unes de nos Frégates Angloiſes qui avoient été envoyées à la Jamaïque ont éprouvé la force de ce vent, quand le Gouverneur les a envoyées à cette côte pour des affaires d'importance. Faiſant voiles entre Porto-bello & Carthagêne, & étant à dix lieuës de Carthagêne, elles trouverent un vent de mer ſi fort qu'elles furent contraintes de carguer leurs hautes voiles, & enfin de les ſerrer. On fut obligé de faire la même choſe des baſſes voiles. Elles furent huit ou dix jours à faire autant de lieuës, mêmes avec bien de la peine, les voiles & le cordage étant fort endommagez. Il ne ſera pas peut-être mal à propos de rapporter à ce ſujet ce qui ſe paſſa à la Jamaïque l'an 1679. durant mon ſéjour dans cette Iſle. Une eſcadre de Fregates Françoiſes commandées par le Comte d'Eſtrée arriva à la Jamaïque, & demanda permiſſion au Gouverneur d'y faire proviſion d'eau & de bois. Cette eſcadre n'étoit partie en dernier lieu que du petit Guaves. On s'étonna fort qu'elle manquât ſi-tôt de proviſions, & l'on ne manqua pas de faire cette objection. La réponſe fut, que l'eſcadre étant partie du petit

Guaves

d'Eſt ou Nord-Eſt. Car alors le vent d'Eſt, qui eſt le véritable Monſon de cette ſaiſon, vient de terre dans cette côte ; qui eſt au Couchant, comme celle de Coromandel eſt à l'Orient de ce grand Promontoire des Indes.

Le Golphe de Perſe n'eſt pas moins remarquable que les côtes dont je viens de parler, par cette ſorte de vent, qui ſoufle ici aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août, dans la ſaiſon du Monſon d'Oüeſt ; mais qui ſurpaſſe en chaleur celui des dites côtes. De-là vient que les Marchands d'Europe qui ſont ici dans les Ports du Roi de Perſe quittent leurs demeures, & ſuſpendent leurs affaires, pendant cette grande chaleur. Ils s'en vont à Iſpahan, juſqu'à ce qu'elle ſoit paſſée. Mais leurs ſerviteurs ſont contraints de l'eſſuyer, auſſi bien que les mariniers des vaiſſeaux qui ſont-là. On dit que les Officiers ſe ſervent de Cuves pleines d'eau pour s'y coucher, & qu'ils y cachent leurs corps pour prévenir les mauvaiſes impreſſions de ce vent. Je ne me ſuis jamais trouvé pendant cet excès de chaleur dans ces coſtes, étant parti du Fort S. George avant la ſaiſon de ces vents.

Dans la coſte de Guinée il y a les Harmatans, une ſorte de vent de terre particulier. Au lieu que les vents dont je viens de parler ſont remarquables par leur grande chaleur, celui-ci au contraire eſt cruellement froid & perçant. J'en ai eu une relation de pluſieurs perſonnes qui ont fait traitte en Guinée, mais plus particulierement de Mr. Greenhill, Commiſſaire de la Flote du Roi à Portsmouth, un homme penetrant & de grande experience. A ma Requête, il a eu la bonté

bonté de m'envoyer la relation qui suit, où il s'explique non seulement sur les Harmatans, mais aussi sur tous les autres vents qui soufflent dans cette côte.

Lettre de Mr. GREENHILL.

MONSIEUR,

J'Ai été si incommodé de la goutte, depuis mon retour chez moi, que je n'ai pû vous répondre plûtôt. Maintenant que je me porte un peu mieux, je veux bien tâcher de vous satisfaire sur les Harmatans, dans la côte de Guinée. Ce vent commence de souffler entre la fin de Decembre, & le commencement de Février, jamais plûtôt ou plus tard. Il continuë quelquefois deux ou trois jours, & s'il dure jusqu'à cinq jours (ce qui est fort rare) c'est tout au plus. C'est un vent si froid & si perçant, qu'il ouvre les jointures des planchers de nos chambres, les côtez & les ponts de nos navires qui sont au dessus de l'eau, d'une maniere à y fourrer la main facilement. Dans cet état ils continuent tant que le Hamatan dure, en suite tout se rejoint comme auparavant. Pour prévenir les effets pernicieux de ce vent, les habitans (tant ceux du païs, que les Etrangers) sont obligez de se tenir chez eux tant qu'ils soufflent, & tâchent de s'en garantir en ne laissant point entrer d'air dans leurs demeures. Il faut que ce soit un cas bien extraordinaire, qui les oblige de sortir une seule fois, pendant que ce vent domine, qui n'est pas moins fatal au bétail, dont la vie dépend

pend du ſoin des proprietaires, en leur fourniſſant un aſile. Autrement ils courent riſque de perdre tout leur bétail, & cela dans trés peu de tems.

J'en fis l'épreuve par accident, en expoſant une couple de chevres à l'apreté de ce vent; qui moururent dans l'eſpace de 4. heures ou environ. Les hommes même, qui n'ont pas les commoditez neceſſaires, ou qui ne s'oignent pas le corps de quelque huile douces pour corriger l'intemperie de l'air, ne peuvent pas reſpirer ſi librement qu'en tout autre tems, étant preſque ſuffoquez par l'acidité de l'air. D'ordinaire ce vent eſt entre l'Eſt & l'Eſt Nord Eſt, ſans approcher plus du Nord. Il eſt toûjours frais, & ſoufle d'une même force, ſans éclairs, ſans tonnerre, & ſans pluye. Le ſoleil ne luit point tant qu'il domine, & le tems eſt toûjours couvert. Quand il expire, le vent Aliſé (qui eſt toûjours dans cette côte à l'Oüeſt Sud-Oüeſt & Sud-Oüeſt) revient, & le tems eſt comme à l'ordinaire.

La côte d'Afrique, depuis le Cap des Palmes juſqu'au Cap Formoſa, court Eſt, & Eſt quart au Nord. C'eſt auſſi prés de ces pointes d'où le vent de terre ſoufle dans cette côte, qui commence ordinairement vers les 7. heures du ſoir, & dure toute la nuit juſqu'à peu prés la même heure de matin. Dans cette intervalle on eſt incommodé de brouillards puans qui s'élevent du rivage, mais qui ſont d'abord diſſipez au retour des vents de mer, qui ſouflent vigoureuſement juſqu'à 5. heures du ſoir.

Il faut remarquer ceci en general, qu'ici & en tout autre endroit de la Zone Torride (ſuivant

vant toutes mes obſervations) le vent eſt attiré par la terre. Car là où une Iſle ou une pointe de terre eſt à peu prés d'une forme circulaire, les vents de mer & de terre ſe trouvent diametralement oppoſez au lieu où l'on eſt. De ſorte que ſi on eſt au Midi, le vent de mer ſera au Midi, & le vent de terre au Nord, quand il vient regulierement.

Lors qu'on veut gagner la côte, on tâche de gagner le Cap Mont ou Cap Miſerada, qui eſt à environ 18. lieuës à l'Eſt Sud-Eſt de la côte. En ſuite on double le Cap des Palmes, d'où la terre court Eſt quart au Nord; & le Courant va ſur cette pointe juſqu'au fond du Golphe. Pour ſortir de la côte, on tâche (s'il eſt poſſible) d'attraper S. Thomas, pour faire route delà, peut être 3. ou 4. degrez au Midi de la ligne. Car plus on va au Midi, plus on trouve les vents forts, & plus avantageux pour s'éloigner de la côte d'Afrique. Au lieu que ceux qui courent Nord trouvent beaucoup plus de calmes, qui retardent beaucoup leur voyage. On continue dans ces latitudes, ou à peu prés, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu entre le 25. & 30. degré à l'Oüeſt du Cap Lopez de Gonſalvo, & de là on croiſe derechef pour aller ſoit en Angleterre, ſoit aux Indes Occidentales. Remarquez en paſſant, que quand on eſt venu juſqu'à l'Oüeſt dudit Cap, & dans la bande du Sud, le Courant porte au Nord, & le vent eſt à l'Eſt Sud-Eſt juſqu'au 20. degré de latitude; au lieu que dans la bande de Nord le vent eſt à l'Eſt Nord-Eſt, juſqu'au même degré de latitude. Et je n'ai remarqué aucun changement des Courans, hormis dans la ſaiſon des Tornados, qui

qui tournent le Courant du côté du vent. Ce n'eſt pas que la Lune, quand elle eſt pleine ou nouvelle, n'y puiſſe avoir la même influence qu'elle a en d'autres endroits ; mais je ne m'en ſuis jamais apperçû.

Ces Tornados arrivent ordinairement au commencement d'Avril, & la côte d'Or en eſt rarement exemte juſqu'au commencement de Juillet. Il en arrive quelquefois trois ou quatre dans un jour, mais ils paſſent d'abord. S'ils durent deux heures, c'eſt le plus ; & le plus fort n'eſt guéres que d'un quart d'heure, ou d'une demi heure. Ce Tourbillon eſt accompagné de terribles tonnerres, d'éclairs, & de pluye ; & le vent eſt ſi furieux, qu'il a quelquefois renverſé le plomb dont les maiſons ſont couvertes, & en a fait un rouleau auſſi ſerré que l'art humain auroit pû le faire. Le nom implique une varieté de vents. C'eſt au Sud-Eſt que ces Tornados ſont le plus violens, & les vaiſſeaux qui doivent courir au large s'en ſervent pour gagner le vent.

Je conclus par l'utile remarque de la ſaiſon dans laquelle les pluyes commencent, ce qui arrive dans la côte d'Or environ le 10. d'Avril. On peut dire en general, que depuis le 15. degré de latitude Septentrionale juſqu'au 15. de la Meridionale, elles ſuivent le ſoleil à 5. ou 6. degrez, juſqu'à ce qu'il entre dans le Tropique, & qu'il retourne au même point. Par exemple, le Château du Cap Corſo eſt au 4. degré 55. minutes de latitude Septentrionale, & environ le 10. d'Avril, le Soleil a prés de 12. degrez de Déclinaiſon dans le Nord. Alors les pluyes commencent, & continuent dans ce lieu-là juſqu'à ce qu'il

qu'il ſoit parvenu à l'obliquité la plus grande & la plus éloignée de l'Equateur, & qu'il ſoit retourné au même point du Midi. Je préſuppoſe, que cela ſe doit entendre des autres places qui ſont entre les deux Tropiques.

La variation (dont je fis pluſieurs remarques l'an 1680.) étoit au 2. degré 24. minutes à l'Oüeſt. Et la marée d'ordinaire monte dans l'endroit ſuſdit Sud Sud-Eſt, & Nord Nord-Oüeſt, en pleine & nouvelle Lune, l'eau montant dans les grandes marées environ 6. ou 7. pieds. Je ſuis,

Monſieur,

De Portsmouth, le 5. Juin 1698.

Vôtre Trés-humble Serviteur,
HENRI GREENHILL.

Ayant reçu cette Lettre de Mr. Greenhill, je lui récrivis pour avoir ſon ſentiment ſur ce que j'ai avancé touchant la longitude dans laquelle on doit paſſer la Ligne, venant de la Guinée aux Indes Occidentales. Et voici la réponſe qu'il me fit ſur ce ſujet.

Seconde Lettre de Mr. GREENHILL.

MONSIEUR,

JE veux bien qu'on paſſe la Ligne à 35. ou 36. degrez de longitude, à l'Oüeſt du Cap Lopes; & on le peut faire auſſi bien à 30. pourvû que le vent continuë frais. Si l'on a peu de vent, on fait route d'ordinai-

dinaire au Sud de la ligne jusqu'à ce qu'on attrape la distance Ouest. Alors la ligne étant passée, on fait route Ouest Nord-Ouest, ou Ouest quart au Nord, pour venir à la Barbade. Et vous pouvez faire cette remarque, que je vous ai déja faite, savoir que plus avant on est de l'autre côté de la ligne, plus les vents sont frais, & par consequent plus avantageux. Je suis, &c.

Peut-être que le Lecteur ne sera pas fâché que j'ajoûte ici deux autres Lettres d'un habile Capitaine de navire, qui ont du rapport au sujet dont je traite, & à la côte de Guinée en particulier. Le Capitaine s'apelle Jean Covant. Voici partie d'une Lettre qu'il écrit de Portbury à un Gentilhomme de Londres.

MONSIEUR,

J'Ai envoyé au Capitaine S..... le Livre de Mr. Dampier que vous avez eu la bonté de me communiquer. Je l'ai parcouru d'un bout à l'autre avec bien du plaisir, & je suis persuadé qu'il est fidelle dans ses relations. C'est un Livre que j'estime fort, & sur lequel j'ai fait quelques remarques, par rapport à ce qu'il avance.

Dans la Page 87... il fait mention du Poisson qu'on appelle Remora, & qui est effectivement de la forme qu'il lui donne. Il y en a grande abondance près de la côte d'Angola & à Madagascar, pareillement entre le Cap Lopez de Gonsalvas & la riviere Gabon.

Sur ce qu'il dit page 96. je sai par experience que les Indiens dans le Golphe de Floride vendent de faux Ambre gris, sur tout au 25. degré de

de latitude, où ils tromperent plusieurs de nos gens l'an 1693.

Ce que Mr. Dampier allegue de la paresse du peuple de Mindanao page 3. Tom. II. se peut fort bien appliquer aux Habitans de Loango dans la côte de Guinée.

Le Culte religieux de ce peuple là, dont il parle dans la page 18. Tome II. est la même que celui des habitans d'Alger sur la côte de Barbarie.

Les Danses nocturnes des Hottentots au Cap de Bonne-Esperance à chaque pleine & nouvelle Lune, page 260. Tome II. se pratiquent aussi par les habitans de Loango, Molinbo, & Cabendo.

Je veux bien vous faire une petite relation de mon passage à Loango en 1693. Le 31. de Mars nous vinmes à 2. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale & 8. degrez 25. minutes de longitude à l'Oüest du Meridien de Lundi, avec un petit vent au Sud Sud-Oüest & Sud-Oüest, & des bourrasques de pluye. Nous y trouvames une quantité prodigieuse de Poison, la plûpart de ceux qu'on appelle Albicores & Bonetos. Il y avoit ici un grand nombre de Goulus, quelques-uns longs de 10. ou 12. pieds. Par divertissement nous en pêchames plus de 100. à diverses repriſes. Nous prenions les autres poissons, à mesure que l'envie nous en prenoit; & nous eumes un jour le bonheur d'en prendre un Barril sans Amorce. Ces poissons nous accompagnerent jusqu'à la ligne, dans la longitude de 4. degrez 3. minutes à l'Est du Meridien de Lundi. Ce fut le 27. d'Avril, le vent étant au Sud Est & Sud-Est quart à l'Est, vent frais & tems clair. L'escorte de

poiſ-

poiſſons nous quittant ce jour-là, je pris une Albicore peſant 75. livres. C'eſt un poiſſon extrêmement fort, & il faut de la force & de l'adreſſe pour le prendre.

La ville de Loango eſt au 40. degré 30. minutes de latitude Meridionale, & de longitude 18. degrez 8. minutes à l'Eſt du Meridien de Lundi, d'où je partis pour la Jamaïque le 7. d'Octobre 1693.

Quand on trouve le vent frais, au Sud, Sud quart à l'Oüeſt, ou Sud Sud-Oüeſt, diſpoſé à tourner au Sud Oüeſt, & à retourner au Sud, on porte Oüeſt juſqu'au 14. degré de longitude à l'Oüeſt de Loango, où l'on trouve un vent frais, qui tourne du Sud Sud-Eſt au Sud-Eſt. Etant parvenus au 34. degré Oüeſt de Loango, on eſt alors au 16. degré du Meridien de Lundi. Là on trouve un vent qui tourne du Sud-Eſt quart à l'Eſt, à l'Eſt quart au Sud & Eſt, & qui continue frais dans cette route Oüeſt entre la latitude de 3. & 4. degrez dans la bande du Sud juſqu'à l'Iſle Fernando de Noronho, à 3. degrez 54. min. 30. ſec. au Midi. Par l'experience de deux voyages j'ai trouvé ſa longitude au 40. degré 59. minutes Oüeſt de Loango, & 22. degrez 51. min. du Meridien de Lundi. Cette Iſle paroît avec une pyramide fort haute, &, quand on en eſt fort près, cette Pyramide paroît comme une grande Cathedrale. Au Nord-Oüeſt de l'Iſle il y a une petite Baye, où l'on vient à l'ancre; &, comme l'eau y eſt fort profonde, on moüille aſſez près de terre. Dans l'Iſle on trouve de l'eau fraîche, de petits arbriſſeaux & des chiens: c'eſt le ſeul animal que nous y vimes. Elle étoit autrefois habitée par

par les Portugais, qui en ont été chaſſez par les Hollandois. Elle a environ quatre miles de long, & court Nord-Eſt Sud-Oüeſt. Du côté du Nord il y a quelques rochers, qui paroiſſent au deſſus de l'eau; & quantité d'oiſeaux, entr'autres des Moüettes, & une ſorte d'oiſeau qui reſſemble à nos Milans. Le Courant porte au Nord-Oüeſt, & eſt fort rapide. De là je portai au Nord-Oüeſt, avec un vent frais au Sud-Eſt, & à l'Eſt Sud-Eſt, pour paſſer la ligne, dans le deſſein de venir à Tobago, que je trouvai dans la latitude d'onze degrez 33. minutes au Nord, & dans la longitude Oüeſt de Fernando de 28. degrez 9. minutes. La diſtance Méridienne de Fernando étant de 1721. miles. Par mon Journal Tobago eſt à l'Oüeſt du Méridien de Lundi 51. degrez dix minutes. Dans ce paſſage entre leſdites Iſles la mer eſt fort fougueuſe, & cela vient apparemment de la force du Courant, par oppoſition à la grande riviere du Continent, qui n'eſt pas fort éloignée de ce paſſage. Tobago eſt une Iſle élevée, avec une belle Baye à fond de ſable au Sud-Oüeſt; où les Hollandois avoient autrefois une grande Forteresſe, juſqu'à ce qu'ils s'y trouverent haraſſez par les Anglois dans la derniere guerre entre ces deux Nations. De cette Iſle je fis route à la Jamaïque, où je trouvai que la pointe du Nord-Eſt eſt au 12. degré de latitude Septentrionale, & au 13. degré de Longitude à l'Oüeſt de Tobago. La diſtance Meridienne de Tobago 749. miles à l'Oüeſt. Dans nôtre paſſage nous ne vimes aucune terre avant que de venir à la pointe du Nord-Eſt de la Jamaïque, dont la longitude à d'Oüeſt du

Meridien de Lundi eſt au 64. degré 10. minutes, & de la Ville de Loango 82. degrez 18. minutes. Quant aux Iſles Gallapagos, je ſuis perſuadé avec Monſieur Dampier, qu'elles giſent beaucoup plus loin du côté de l'Oüeſt que nos Hydrographes les décrivent..... Je ſuis, &c.

De Porthury le 20. d'Octobre. 1698.

Partie d'une autre Lettre du Capitaine COVANT, datée de Briſtol le 10. de Décembre 1697.

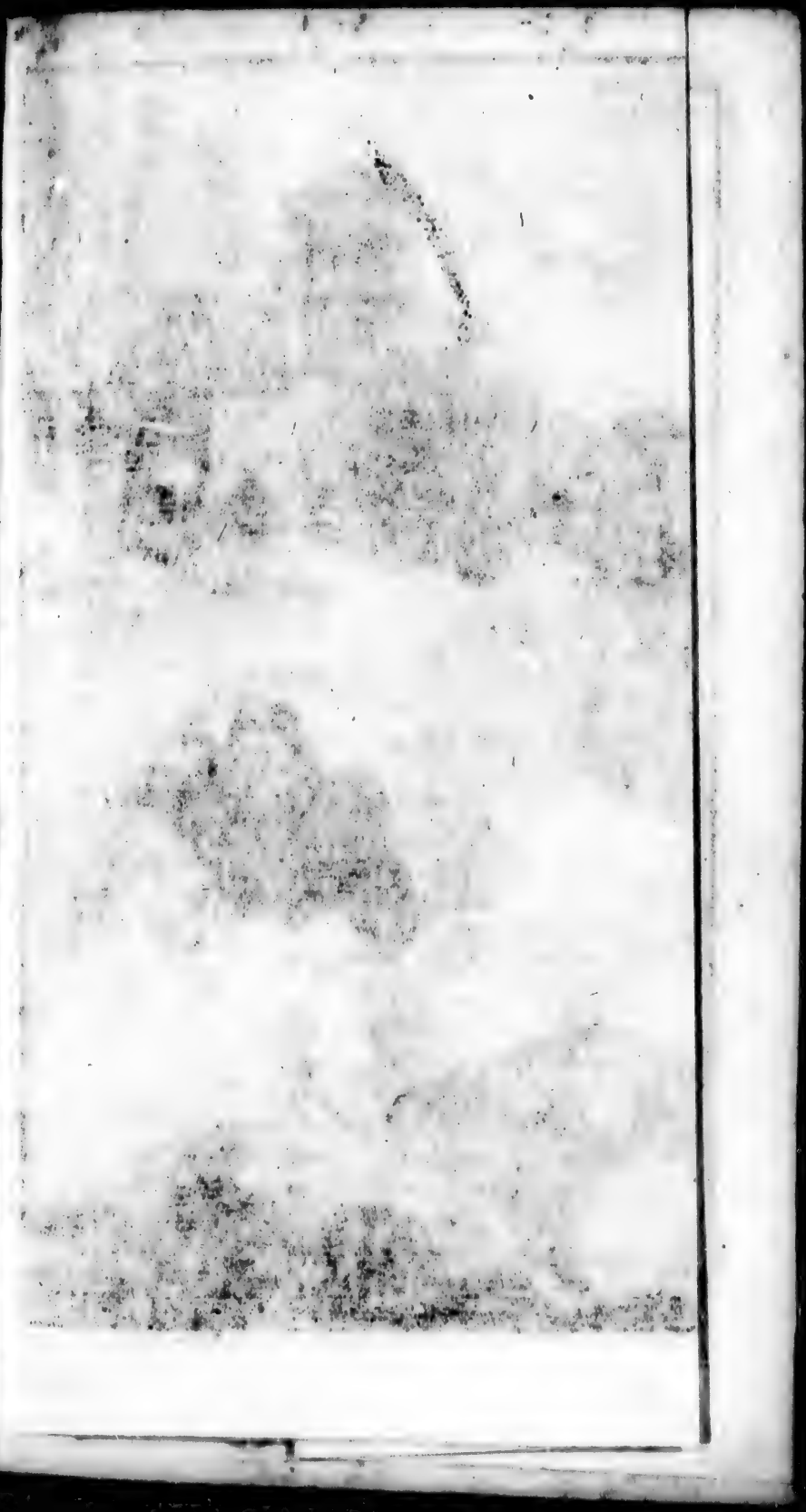
MONSIEUR,

J'Ai reçû la vôtre du 6. du courant. Quant aux points ſur leſquels vous ſouhaitez d'avoir mon ſentiment, j'ai à vous dire premierement qu'étant éloigné de chez moi & de mes Journaux, je ne puis vous ſatisfaire là-deſſus qu'en partie, & que par le ſecours de ma mémoire.

A l'égard des vents generaux, ou réglez, ſur la côte d'Angola, il eſt certain qu'ils ſouffent de la pointe du Sud-Oueſt au Sud, juſqu'à environ le 12. degré de longitude du Méridien de l'Iſle de Lundy.

J'ai trouvé ces vents fort réglez, & dans la même pointe, tout le tems que j'ai fréquenté cette côte; hormis qu'à quelque diſtance de la côte, ils changent quelquefois d'une pointe plus à l'Oueſt.

J'ai remarqué que la ſaiſon ſeche dans cet-



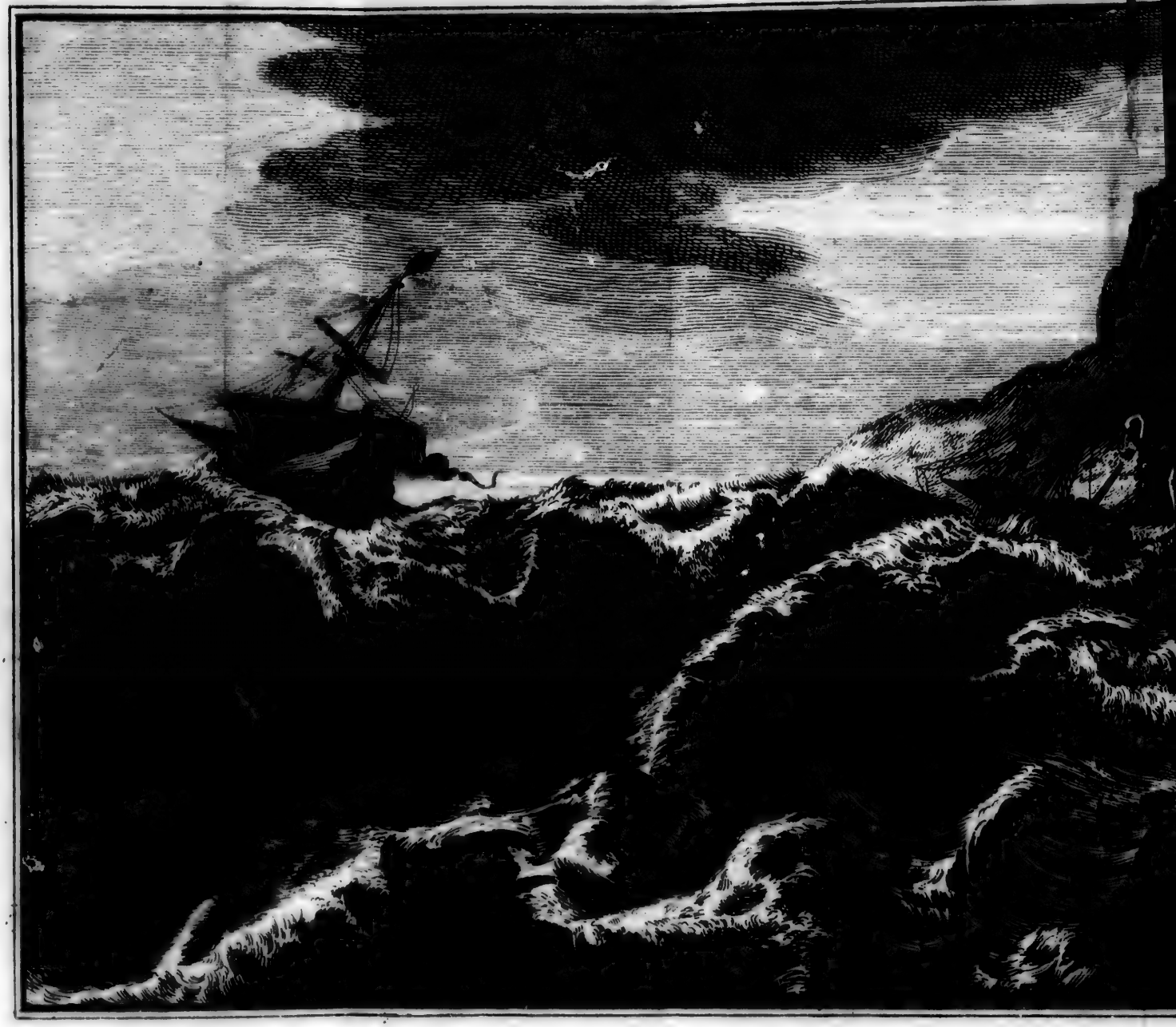
te côte continuë depuis la fin d'Avril juſqu'à Septembre, quoi qu'il tombe de tems en tems des ondées de pluye, fort agréable dans cette ſaiſon. A l'égard de la ſaiſon humide, je n'en ſaurois parler avec la même exactitude.

J'ai trouvé que le vrai vent de mer eſt ici d'ordinaire de l'Oueſt Sud-Oueſt juſqu'à l'Oueſt quart au Sud, quand il fait beau tems, le vent de terre, à l'Eſt quart au Nord. Il eſt vrai que les Tornados font ſouvent faire aux vents le tour de la Bouſſole. Enfin il ſe fixe au Sud-Oueſt, qui eſt le vrai vent réglé.

CHAPITRE VI.

Des Tempêtes.

Les Tempêtes ſont moins fréquentes, mais beaucoup plus furieuſes dans la Zone Torride. Quels en ſont les préſages. Des Nords, ou Tempêtes du Nord, leur ſaiſon, & les païs qui y ſont ſujets. Les ſignes de leur approche. Du nuage que les Anglois appellent North Banth. Du vent qu'ils appellent Chocolate-North. La tempête du Nord ſert aux vaiſſeaux pour aller de Campêche à la Jamaïque. Maniere fort particuliere de conduire un vaiſſeau dans une tempête du Nord. Des Suds, ou des Tempêtes du Sud, leur ſaiſon, & les païs qui y ſont ſujets. Deſcription d'une de ces Tempêtes à la Jamaïque, & dans la Baye de Campêche. Quantité de Poiſſons ſont tuez par ces Tempêtes. Des Ouragans. Deſcription d'un terrible Ouragan à Antego, qui tua une infinité de Poiſſons & d'Oiſeaux de mer. La difference qu'il y a entre les North-Banths, &



le nuage qui procede un Ouragan. Les Toufons dans les Indes Orientales ſont la même choſe que les Ouragans dans les Indes Occidentales. Des Monſons dans les Indes Orientales. D'une Tempête que les Portugais appellent Elephanta, le plus violent Monſon de cette ſaiſon.

LEs Tempêtes entre les deux Tropiques nous ſont generalement connuës ſous des noms particuliers, afin de les diſtinguer des vents communs. Et, quoi qu'elles n'y ſoient pas ſi frequentes que dans les latitudes plus près des Poles, on s'y attend néanmoins toutes les années dans leur propre ſaiſon. Il eſt vrai qu'il ſe paſſe quelquefois des années ſans aucune tempête, ou qu'elles ne ſont pas du moins ſi furieuſes qu'à l'ordinaire. Quand elles ſont de la derniere force, elles en durent moins long tems, aux prix des Tempêtes qui arrivent dans les autres Zones.

Dans les Indes Occidentales il y en a de trois ſortes, ſavoir les Nords, les Suds, & les Ouragans. Dans les Indes Orientales il n'y en a que de deux ſortes, les Monſons, & les Toufons.

On s'attend à toutes ces ſortes de Tempêtes, hormis celles du Nord, à peu près dans la même ſaiſon. Et tous ceux qui en ont eſſuyé tombent d'accord de ceci, qu'elles n'arrivent pas ſans de certains préſages quelques heures auparavant.

Les Nords ſont des vents violens qui ſouflent fréquemment dans le Golphe de Méxique, entre le mois d'Octobre & celui de Mars. Pendant ce tems-là on s'y attend principalement vers la pleine ou nouvelle Lune, mais ils ſont les plus violens aux mois de Décem-

cembre & de Janvier. J'avouë que ces vents s'étendent plus loin que ce Golphe, mais il eſt certain qu'ils y ſont les plus fréquens, & qu'ils y font le plus de ravage. Ils ſouflent d'une terrible force au Nord de l'Iſle de Cuba ; & dans le Golphe de Floride, autour d'Hiſpaniola, & la Jamaïque, & dans le Canal entre cette Iſle & Porto-bello, & dans toutes les mers des Indes Occidentales, entre les Iſles & le Continent, auſſi loin que l'Iſle Trinidado. Mais à l'Eſt de la Jamaïque, hormis au Nord de l'Iſle Hiſpaniola, ils ne ſouflent pas plus fort qu'un vent frais de mer. Ils ſont ici à l'Oüeſt Nord Oüeſt, ou Nord-Oüeſt ; mais dans le Golphe de Mexique ils ſont toûjours plus forts au Nord Nord-Oueſt. C'eſt la ſaiſon des vents d'Oueſt dans cette partie des Indes Occidentales, comme je l'ai déja remarqué au III. Chapitre de ce Traité. Je m'étendrai particulierement ſur ceux qui regnent dans le Golphe de Mexique, & je rapporterai les ſignes qui les précedent.

D'ordinaire le tems eſt beau, clair & ſerein, avant que le Nord arrive. S'il fait du vent, ce n'eſt qu'un petit vent, qui n'eſt pas proprement le vent reglé de côte ; mais un vent d'Oüeſt ou Sud-Oueſt, qui ſouffle tout doucement un jour ou deux avant la tempête. La mer même la préſage, par ſon reflux extraordinaire pendant un jour ou deux avant que le Nord arrive, de ſorte qu'à peine s'apperçoit-on d'aucun flux. Un autre préſage ce ſont les Oiſeaux de mer, qui ſe retirent en grand nombre ſur terre quelque tems avant la tempête, ce qu'ils ne font pas en d'autres tems. Mais le plus grand ſigne de tous, &

le plus remarquable, c'eſt un nuage fort noir au Nord-Oüeſt, qui s'éleve juſqu'à 10. ou 12. degrez au deſſus de l'Horizon. Le bord le plus haut du nuage paroit fort uni, & dés que la partie ſuperieure eſt à 6. 8. 10. ou 12. degrez, le nuage demeure là dans cette forme unie, parallele à l'Horizon, & ſans aucun mouvement. Dans cet état il continuë quelquefois 2. ou 3. jours avant la tempête, en d'autres tems ſeulement 12. ou 14. heures, mais jamais moins.

Le nuage (que les Anglois appellent North-Banth) étant ſi près de l'Horizon, ne paroît que le ſoir ou le matin, du moins il ne paroît jamais ſi noir que dans ces tems-là. Quand on voit ce nuage dans cette partie du Monde, & dans la ſaiſon ſuſdite, on s'attend toûjours à une terrible tempête. Et quoi qu'on n'en ſente pas toûjours les effets, la tempête paſſant quelquefois ſans faire beaucoup de mal, on ne laiſſe pas que de s'y préparer toûjours, & de prendre toutes ſes précautions poſſibles. Car le Nord n'arrive jamais ſans ce nuage menaçant. Et, ſi le vent tourne au Sud, avec un beau tems, c'eſt un ſigne infaillible qu'il y aura tempête. Pendant qu'il continuë au Sud Sud-Oüeſt, ou à l'Oüeſt du côté du Sud, il ſouffle tout doucement. Mais, dés qu'il vient au Nord de l'Oüeſt, il commence à ſouffler fort; & il tourne d'abord au Nord-Oüeſt, où il augmente ſes forces. De-là il tourne au Nord Nord-Oüeſt, où il dure le plus long-tems, & ſouffle de la derniere force. La tempête continuë 24. heures, quelquefois 48. heures, & davantage. Quand le vent commence au Nord-Oüeſt, ſi le nuage paſſe, la tempête

pête ne fait qu'un effort, comme un Tornado, & le tems ſe remet au beau. Alors le vent continuë au Nord-Oueſt, ne ſouflant que comme un vent frais, & c'eſt ce que les Mariniers de la Jamaïque appellent Chocolate-Nort; où il retourne à l'Eſt, & continuë dans cette pointe. Mais, quand le vent vient au Nord-Oueſt, ſi le nuage continuë près de l'Horizon, le vent continuë auſſi d'une terrible force. Il fait le plus ſouvent un tems aſſez clair & ſec durant le Nord, mais quelquefois il tombe beaucoup de pluye; & quoi que les nuées qui amenent la pluye viennent du Nord-Oueſt & Nord Nord-Oueſt, le nuage près de l'Horizon ne ſemble pas ſe mouvoir juſqu'à ce que le plus fort de la tempête ſoit paſſé. Quand le vent change tout à coup du Nord Nord-Oueſt au Nord, c'eſt un ſigne que la tempête a fait ſon plus grand effort, ſur tout s'il tourne à l'Eſt du Nord. Alors il change bientôt à l'Eſt, & là il continuë dans ſa pointe ordinaire, le tems fort beau. Mais, s'il retourne du Nord au Nord-Oueſt, il continuë un jour ou deux davantage auſſi fort qu'auparavant, & avec grande quantité de pluye.

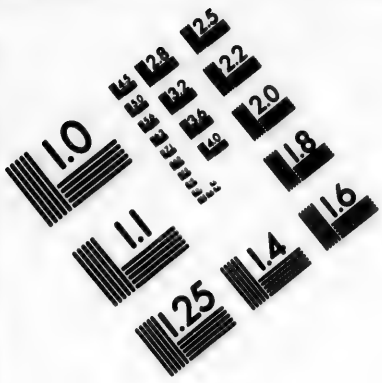
Quand nos bâtimens de la Jamaïque reviennent chargez de la Baye de Campêche, ils ſe ſervent fort bien du Nord, qui les porte preſque juſques à la Jamaïque. Et je n'ai jamais appris qu'aucun de ces bâtimens ait péri dans la tempête, quoi qu'ils reviennent quelquefois fort délabrez. Les Eſpagnols, qui manœuvrent leurs vaiſſeaux d'une autre maniere que nous, ſont ceux qui ſouffrent le plus dans ces tempêtes, & il ſe paſſe peu d'années qu'ils ne perdent quelques bâti-

mens. Pour ne pas insister sur la difference de la manœuvre entre les Espagnols & nous, je dirai seulement que, quand le vent est si violent qu'ils ne peuvent plus tenir, alors ils vont au gré du vent, jusqu'à ce que la tempête cesse, ou qu'ils échouent. J'ai vû deux vaisseaux Espagnols qui s'en sont mal-trouvez, lors que j'étois dans la Baye. L'un étoit un vaisseau du Roi nommé le Piscadore, qui échoua un mile à l'Ouest de la riviere Tobasco. L'autre étoit venu jusqu'à 4. ou 5. lieuës de terre, lors que la tempête cessa, & qu'il échapa le naufrage; mais il fut pris par le Capitaine Hewet, qui étoit alors dans la Baye, & commandoit un Armateur.

Les vents de Sud sont aussi très violens, mais je n'ai entendu parler de ces sortes de Tempêtes qu'à la Jamaïque, ou aux Mariniers de cette Isle. La saison de ces Tempêtes dans la Jamaïque est environ Juin, Juillet, & Août, mois ausquels les Nords ne soufflent jamais. Le plus fort du vent dans ces Tempêtes est au Sud, de-là vient probablement qu'on les appelle Suds. Je ne sai en quoi ils different des Ouragans, si furieux dans les Antilles, si ce n'est qu'ils ne sont pas si sujets à sauter de rumb en rumb, ou qu'ils les devancent dans la saison de l'Année. De mon tems les Ouragans n'avoient pas encore été dans la Jamaïque, mais j'ai appris depuis que cette Isle en a senti la fureur diverses fois. Quant au Sud, j'y étois au mois de Juillet ou d'Août l'an 1674. lors que cette Isle souffrit une de ces tempêtes, dont le plus grand ravage fut dans les bois, où elle renversa plusieurs gros arbres. Le Port Royal courut grand

grand risque de perir, la mer ayant fait une breche à travers la ville, & si l'effort de la Tempête eût duré encore quelques heures, plusieurs maisons auroient été infailliblement submergées. Car la pointe de terre sur laquelle la ville est bâtie n'est que sable, que la mer emportoit facilement, mais la tempête cessant, la crainte du danger cessa en même tems.

Je fus quelque tems après dans la Baye de Campêche, où nous eumes une tempête bien plus furieuse, que les coupeurs de bois de teinture appelloient aussi le Sud. Ce fut au mois de Juin 1676. J'y faisois couper de ce bois, dans la petite Baye à l'Oüest de la Lagune Occidentale. Deux jours avant que la tempête commençât, le vent (qui ne soufloit alors que fort doucement) sauta tout d'un coup au Sud, de-là à l'Est. Il faisoit alors fort beau tems, & les Oiseaux que les Anglois appellent Men of War Birds vinrent en grand nombre sur terre, ce qu'ils font fort rarement. Ce qui fit dire à quelques-uns de nos coupeurs de bois, qu'il arriveroit bien-tôt des navires. D'autres, pour les soutenir dans cette opinion alleguoient qu'à la Barbade c'étoit le sentiment commun, qu'il devoit y arriver autant de navires qu'on voyoit de ces oiseaux voltiger sur la ville. Extravagante imagination. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir un reflux continuel pendant deux jours de suite, sans aucun flux, de sorte que la Baye où nous étions se trouva presque à sec. Lors que la Marée étoit basse il y avoit d'ordinaire 7. ou 8. pieds d'eau, au lieu qu'à present il n'y en avoit que trois, même au milieu de la Baye.



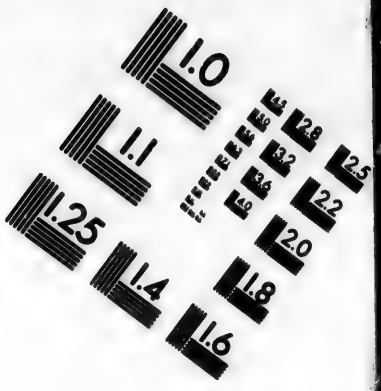
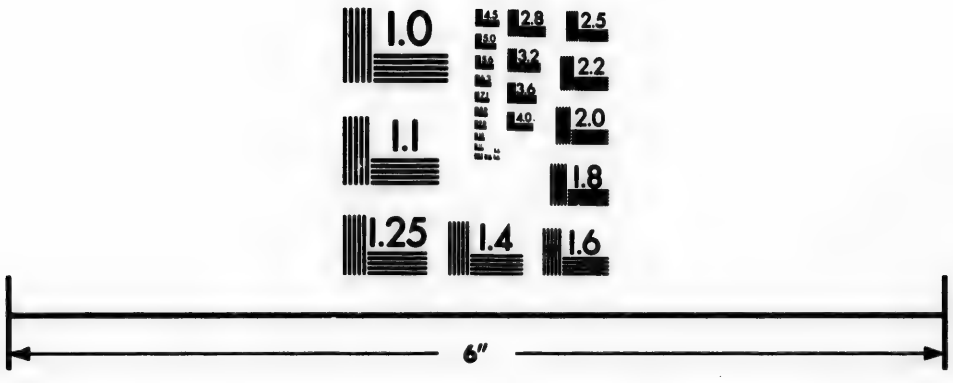
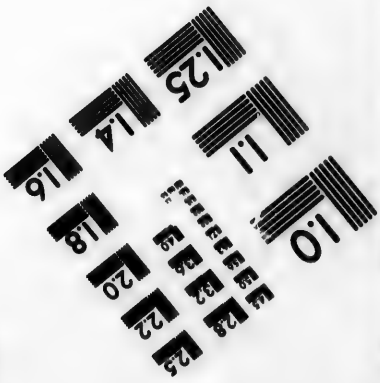


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Environ les 4. heures le ſecond jour après ce reflux extraordinaire, le Ciel parut fort noir, & le vent étant au Sud-Eſt commença à ſouffler fort, & devint ſi violent qu'en deux heures de tems il ne nous laiſſa qu'une hute, que nous eumes bien de la peine à conſerver. Ce fut là tout nôtre refuge, tant la tempête dura. Pendant laquelle il plût d'une ſi grande force la plûpart du tems, que le lendemain matin l'eau étoit parvenue à la hauteur de la Baye, ce que je n'avois jamais vû auparavant.

Quoi que le vent fût au Sud, & qu'il vint de terre, les eaux augmentoient toûjours, & gagnoient la terre plus vite que n'avoient fait les plus grandes Marées. La pluye continuant toûjours de la même force, le rivage de la Baye fut inondé vers les dix heures de matin. Environ midi nous vimes venir nôtre bateau à côté de nôtre hute, & l'attachames à un tronc d'arbre. C'étoit là tout nôtre refuge, la terre à quelque diſtance de la Baye étant beaucoup plus baſſe que le poſte où nous étions, de ſorte qu'il n'y avoit point de reſſource à eſperer de ce côté-là. Outre que les arbres étant arrachez par la racine, & renverſez d'une maniere ſi étrange l'un ſur l'autre, il auroit été preſque impoſſible d'y paſſer.

La Tempête ayant continué tout ce jour-là, & la nuit ſuivante juſqu'à dix heures, commença à ſe ralentir, ſi bien qu'à deux heures de matin le tems ſe trouva calme.

Cette tempête fit un étrange ravage, non ſeulement dans les bois, en arrachant les arbres par la racine; mais auſſi parmi les navires, particulierement ceux qui étoient à Triſt, &

& à l'endroit que les Anglois appellent One Bush Key. De quatre vaisseaux qui étoient à l'ancre ici, il y en eut trois qui perdirent leurs ancres, dont l'un fut entrainé dans les bois de Beef Island. Et de 4. autres navires qui étoient à Trist, il y en eut deux qui perdirent leurs ancres, dont l'un fut jetté à 20. pas au delà de la balise dans l'Isle de Trist. Les deux autres furent emportez sur mer, & l'on n'a eu aucune nouvelle depuis d'un de ces deux. Le poisson même souffrit beaucoup par cette tempête, dont nous vimes grand nombre jettez à terre, ou flotant dans les Lagunes.

Cependant elle ne se fit pas sentir à 30. lieuës de Trist. Car le Capitaine Vally de la Jamaïque, qui n'étoit parti de Trist que 3. jours avant la tempête, & qui n'en étoit pas éloigné de 30. lieuës lors qu'elle arriva ici, ne s'en apperçût point du tout. Il ne vid que quelques noires, & affreuses nuées du côté de l'Oüest, suivant la relation qu'il en fit à son retour de la Jamaïque à Trist 4. mois après.

Je viens maintenant aux Ouragans, qui sont de terribles tempêtes, à quoi les Antilles sur tout sont sujettes. On dit que la Jamaïque en a été depuis peu fort incommodée. Si cela est, c'est depuis le tems que j'ai été dans cette Isle. Ces tempêtes arrivent ordinairement aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre, & sont précedées, comme les Nords & les Suds, par quelques signes qui en sont les avant-coureurs. Je ne me suis jamais trouvé dans un Ouragan, mais je m'en suis enquis de plusieurs personnes qui savent ce que c'est par experience.

Et tous tombent d'accord, que l'Ouragan eſt précedé d'un fort beau tems, avec un petit vent flateur & qui n'eſt pas ordinaire, ou par une grande ondée de pluye, ou par des pluyes & des calmes tout enſemble.

Je rapporterai par exemple l'Ouragan qui arriva à Antego, au mois d'Août 1681. dont je tiens la relation de Mr. Smalbonne, Canonnier d'un vaiſſeau de 120. tonneaux, & de dix Canons, ſous le commandement du Capitaine Gadbury. Cet Ouragan fut précedé de deux jours de pluye exceſſive, qui diſcontinua 2. ou 3. jours en ſuite, le Ciel pendant ce tems-là étant tout couvert de nuages, & paroiſſant fort irrité, quoi qu'il fiſt très-peu de vent. Les habitans jugerent d'abord qu'il y auroit un Ouragan, & avertirent les Maîtres de navire de prendre leurs précautions; particulierement le Capitaine Gadbury, qui venoit de donner la Carene à ſon vaiſſeau. Sur cet avis il amarra ſon vaiſſeau le mieux qu'il put avec ſes cables & ſes ancres, outre des cables qu'il avoit attachez à terre à de gros arbres. L'Ouragan commença vers les 7. heures du ſoir. L'apprehenſion qu'il en eut le fit aller à terre avec tout ſon équipage, où il ſe retira chez un pauvre planteur à demi mile de la mer. Il n'y fut pas ſitôt arrivé avant 8. heures, que la tempête commença au Nord-Eſt, & le vent ſautant de-là au Nord-Nord-Oüeſt demeura dans ce Rumb, la pluye tombant à verſe. Ainſi il continua environ 4. heures, puis il y eut tout à coup un calme, & il ceſſa de pleuvoir.

Pendant ce calme il envoya 3. ou 4. hommes de ſon équipage, pour voir l'état ou étoit ſon

ſon navire. Ils trouverent un de ſes côtez couché à terre ſur le ſable, le haut du Mât enfoncé dans le ſable. Ayant fait le tour du vaiſſeau, & employé quelque tems à voir cet étrange ſpectacle, ils en allerent faire le rapport à leur Capitaine. Et, comme le vent commençoit à ſouffler d'une grande force au Sud Oüeſt, ils firent toute la diligence poſſible à leur retour. Avant que d'avoir atteint la maiſon, le vent augmenta ſes forces de telle maniere que les branches des arbres les foüettoient à chaque pas, & il pleuvoit auſſi fort qu'auparavant. Le premier coup de vent avoit emporté une partie du toit de la maiſon, dont il ne reſta preſque que les quatre murailles, de ſorte qu'à peine pouvoient-ils être à couver, de la pluye. Ils y demeurerent cependant juſqu'au lendemain matin, lors que retournant au vaiſſeau; ils furent bien ſurpris de le trouver preſque tout droit, les marchandiſes qui étoient à fond de cale emportées par la force de l'eau, & le ſucre tout diſperſé; un tonneau ici, l'autre là, les uns à terre, les autres à demi mile dans le bois, & d'autres abimez contre des troncs d'arbres.

Sans doute que la mer n'avoit pas été moins agitée que l'air. Car à l'entrée de la nuit, lors que l'Ouragan commença au Nord-Eſt, le reflux de la mer fut ſi prodigieux, ou la Marée fut pouſſée ſi loin de terre par la violence du vent, que des navires qui étoient au havre à 3. ou 4. braſſes d'eau ſe trouverent pour lors à ſec. Dans cet état ils continuerent juſqu'à ce que le vent commença à ſouffler au Sud-Oüeſt, lors que la mer revint d'une ſi grande force, qu'elle ne les mit pas

ſeule-

ſeulement à flot, mais en briſa pluſieurs contre terre. Un de ces vaiſſeaux fut emporté bien loin dans le bois, un autre ſur deux rochers proche l'un de l'autre, la prouë repoſant ſur un rocher, & la poupe ſur l'autre. De ſorte qu'il étoit comme un pont entre ces deux rochers, environ 10. ou 11. pieds plus haut que la mer dans les plus grandes Marées. Car les Marées ne hauſſent ici qu'environ deux ou trois pieds, hormis en cas d'Ouragan. Alors la mer fluë & refluë toûjours d'une maniere prodigieuſe.

Si les vaiſſeaux éprouverent la fureur de cette tempête, toute l'Iſle ne s'en reſſentit pas moins, où les maiſons furent renverſées, les arbres arrachez par leurs racines, ou leurs cimes du moins avec la plûpart des branches abbatuës. Le degât en un mot fut ſi terrible, qu'il n'y reſta ni feuille, ni herbe, ni aucune verdure, & tout y paroiſſoit comme au cœur de l'Hiver. Si bien qu'un uavire y arrivant quelque tems après, qui faiſoit traitte dans cette Iſle, eut peine à croire que ce fût Antego, où la fureur de cet Ouragan ne ſe fit pas ſeulement ſentir, mais auſſi à Nevis & S. Criſtophle.

Il eſt vrai que Montſerrat n'y eut pas beaucoup de part. Mais, environ quinze jours après, cette Iſle en ſentit un autre qui ne fut pas moins violent, & qui fit un grand degât. Antego en eut ſa part, & le vaiſſeau du Capitaine Guadbury qui étoit à ſec quand cette tempête arriva, fut tranſporté par ſa violence de l'autre côté du havre, & y fut jetté ſur le ſable. Cet Ouragan ne fit pas grand degât à Nevis, ni à S. Chriſtophle.

Le jour après l'Ouragan, on vit la côte couverte

couverte de poissons de plusieurs sortes, grands & petits comme des Marsouins, des Goulus, &c. Quantité d'oiseaux de mer furent aussi tuez par cet Ouragan.

Je ne prétens pas au reste, que ces tempêtes soient toûjours précedées également de certains indices qui en soient les avant-coureurs; car il peut bien y avoir quelque difference, quoi qu'ils soient tous assez visibles, quand on les veut bien observer. Outre qu'ils sont simples, ou doubles, & quelquefois plûs ou moins visibles. Par exemple, ils sont moins visibles, quand il se trouve quelque montagne entre nous & l'Horizon, sur tout quand la montagne est au Nord Est, qui est le quartier où les Ouragans se levent ordinairement.

Les nuages qui précedent l'Ouragan different de ceux qui précedent le Nord, en ce que ceux-ci sont unis, réguliers, & d'une noirceur exacte depuis l'Horizon jusqu'à leur partie superieure. Au lieu que les nuages de l'Ouragan s'élevent orgueilleusement, & avancent d'un telle viteſſe qu'il semble qu'il y ait entre eux de l'émulation. Cependant, comme ils sont engagez l'un dans l'autre, ils se meuvent également. Il y a encore cette difference remarquable, que les bords de ces nuages sont de diverses couleurs effroyables; l'extrémité paroissant de couleur de feu pâle, suivie d'un jaune enfoncé, puis d'une couleur de cuivre, & le corps du nuage (qui est extrêmement épais) d'une noirceur extrême. On ne sauroit exprimer l'horreur de ce spectacle, qui passe l'imagination.

J'avouë que je n'ai jamais vû d'Ouragan dans

dans les Indes Orientales, mais j'en ai vû une veritable image dans l'Asie, dont les effets sont les mêmes. Car les Toufons dans la côte de la Chine & ces Ouragans parmi les Antilles ne sont au fond que la même chose, avec des noms differens. Et j'ai beaucoup de panchant à croire, que ces deux mots ont la même signification, c'est à-dire, qu'ils signifient tous deux une rude tourmente.

Dans mon voyage autour du Monde Chapitre XV. j'ai fait une ample description d'un de ces Toufons, semblable à tous égards à l'Ouragan d'Antego, hormis dans sa durée qui fut plus longue. Ils ont les mêmes presages, le nuage diversifié par la même varieté de couleurs afreuses, le vent se levant au même Rumb, d'une force extraordinaire, & avec un torrent de pluye: tout cela suivi d'un calme, & ensuite d'un vent au Sud-Oüest, aussi vehement que le premier au Nord-Est. L'un & l'autre arrivent dans la même saison de l'année, savoir en Juillet, Août, & Septembre, & d'ordinaire environ la pleine ou nouvelle Lune. Il faut aussi remarquer, que les regions où ces Mateores se forment, je veux dire les Toufons & les Ouragans, sont dans la bande du Nord, quoi qu'ils ne soient pas exactement dans la même latitude.

Je passe des Toufons aux Monsons dans les Indes Orientales. Par les Monsons je n'entens pas ici ce vent de côte dont j'ai parlé ci-devant, que l'on divise entre le Monson d'Est, & le Monson d'Oüest, suivant les Rumbs d'où il souffle. Mais j'entens par Monson une Tempête, & pour le distinguer de l'autre, on lui donne ordinairement l'épithe-

thete de violent, ou terrible, &c. ſans aucune diſtinction d'Eſt ou d'Oüeſt, dont on ſe ſert communément parlant du Monſon reglé.

Dans la côte de Coromandel ces Monſons ou Tempêtes arrivent communément environ Avril ou Septembre, qui paſſent pour les mois changeans. Et de fait dans ces deux mois les vents commencent à ſauter de cette pointe où ils avoient continué quelques mois à la pointe oppoſée, comme de l'Eſt à l'Oüeſt, ou au contraire. Mais ce changement ſe fait d'ordinaire avec un tems broüillé, ſuivi d'une grande Tempête, ou de pluyes exceſſives, ou de bourraſques de vent & de pluye. Je fus accueilli d'une de ces tempêtes dans mon paſſage de l'Iſle de Nicobar à Sumatra, & j'en ai parlé dans mon voyage autour du Monde, Chapitre XVIII. C'étoit un Monſon d'Avril. Et j'ai appris du Fort S. George, qu'un de ces Monſons d'Avril y avoit fait grand degât. Je l'appelle Monſon d'Avril, quoi qu'il arrivât avant le tems ordinaire, & lors qu'on s'y attendoit le moins.

Les Monſons de Septembre ſont generalement plus violens que ceux-là, & l'on dit mêmes qu'ils ſouflent de pluſieurs pointes du Compas. Quoi que leur ſaiſon ſoit réglée, & qu'on en ſoit comme aſſeuré par avance, nos Marchands des Indes n'ont pas laiſſé que d'y faire des pertes conſiderables. La raiſon de cela eſt, que le vent y ſouffle directement dans la côte, de ſorte que les navires perdent ſouvent leurs ancres, & qu'ils ſe trouvent dans un moment aſſablez dans la Baye. Faute d'un bon havre ce Comptoir ſouffre beaucoup, que les Anglois ſemblent avoir

deſti-

destiné depuis son origine pour être le centre du negoce dans cette partie du Monde. Car tous nos Comptoirs, & tout le commerce en general à l'Est du Cap Comorin, dépendent en éfet de ce Comptoir.

Les Hollandois avoient autrefois Pallacat dans cette côte, environ 20. lieuës au Nord; mais la plûpart des Familles l'abandonnerent, & se retirerent avec leurs éfets l'an 1691. comme j'en ai fait mention dans mon Voyage autour du Monde Chapitre XX. Et, quelque motif qu'ils eussent pour s'y établir, il est vraisemblable que la fureur de ces vents les obligea de l'abandonner. Ils ont de bons havres, & assez de rades dans les Indes, avantage que nous n'avons pas.

Les Monsons tempêtueux dans la côte de Malabar different des Monsons dans celle de Coromandel, en ce qu'ils sont plus communs, & qu'ils continuent depuis le mois d'Avril jusqu'à Septembre, qui est le tems des Monsons ordinaires de l'Oüest. Il est vrai qu'ils n'arrivent pas si frequemment, & qu'ils ne durent pas si long-tems au commencement du Monson, que vers sa fin.

Le plus mauvais tems est aux mois de Juillet & d'Août. Car c'est alors que le Monson souffle presque sans intermission, & que le Ciel est toûjours couvert de nuages noirs, qui causent de grandes pluyes, accompagnées fort souvent de vents violens. Vers la fin du Monson il y a une terrible, Tempête, que les Portugais appellent l'Elephanta. Le mauvais tems finit par cette Tempête, aprés laquelle on se met en mer, sans craindre plus de Tempêtes dans cette saison.

Ces vents furieux soufflent directement dans

la côte, dont ils bouchent les havres, sur tout celui de Goa, de sorte qu'aucun vaisseau n'y peut entrer, ni en sortir. Mais, aprés qu'ils ont fait leur dernier effort, le Canal se rouvre, & continuë, ouvert jusqu'au retour de cette saison.

Je tiens cette relation d'un homme intelligent, qui étoit à Goa pendant tout ce mauvais tems. A quoi j'ajoûterai seulement, que ces Tempêtes arrivent dans la même saison de l'année que les Suds dans les Indes Occidentales, & les Toufons dans les côtes de la Chine, Tunqueen, Cochinchine, & Cambobie dans les parties Orientales des Indes; & que tous ces païs sont au Nord de l'Equateur.

CHA-

CHAPITRE VII.

Des Saiſons de l'Année.

La Saiſon ſeche & la Saiſon humide, dans les bandes du Nord & du Sud. Les païs le plus ſujets au tems ſec, comme ſont l'Afrique & une partie du Perou. Comparaiſon entre ces deux Côtes. Des Côtes ſujettes à la pluye, comme eſt la Guinée, & d'où vient que la Guinée y eſt plus ſujette que la Côte oppoſée de Breſil. La Saiſon pour faire le Sucre. Des Saiſons à Surinam. Les Bayes plus ſujettes aux pluyes, que les pointes de terre; comme à Campêche, Panama, Tunqueen, Bengale, &c. Les montagnes plus-ſujettes aux pluyes, que les Païs-bas, par exemple à la Jamaïque. L'Iſle des Pins près de Cuba, & Gorgonia dans la Mer du Sud, fort humides. Comment ſe forment les Tornados.

DAns nôtre climat l'Eté & l'Hiver ſont les plus differentes Saiſons de l'année, & dans la Zone Torride la ſaiſon ſeche & la ſaiſon humide, toûjours oppoſées l'une à l'autre. Les Européens les apellent ſouvent l'Eté & l'Hiver, mais plus communément la ſaiſon ſeche & humide.

Ces ſaiſons dans les bandes du Nord & du Sud ſont auſſi differentes que celles de l'Eté & de l'Hiver dans les climats temperez, ou voiſins de chaque Pole. Car, comme on a l'Eté près du Pole Arctique lors qu'on a l'Hiver près du Pole Antarctique, & reciproquement: ainſi quand il fait un tems ſec & beau au Nord de l'Equateur, le tems eſt venteux & plu-

pluvieux au Midi, & reciproquement, hormis à quelque degrez de la Ligne, & cela en quelques endroits seulement.

Il y a encore cette difference entre la Zone Torride & les temperées, que, quand il fait un tems sec & beau dans l'une, alors c'est l'Hiver dans l'autre, & que, quand le tems est pluvieux dans l'une, c'est alors l'Eté dans l'autre. Je parle des endroits qui sont dans la même bande. Quand le Soleil passe l'Equinoxe, & qu'il approche de l'un ou l'autre des Tropiques il commence à échaufer son Pole, de sorte que plus il en approche, plus l'air est serein, sec, & chaud hors des Tropiques. Au contraire dans la Zone Torride (quoi que du même côté de la Ligne,) plus le Soleil est éloigné, plus le tems est sec, à mesure que le Soleil s'approche, le Ciel se couvre de nuages, & le tems devient plus pluvieux. Car les pluyes suivent le Soleil. Elles commencent de chaque côté de la ligne peu aprés qu'il a passé l'Equinoxe, & continuent jusqu'à son retour.

La Saison humide au Nord de l'Equateur dans la Zone Torride comme en Avril ou Mai, & continue jusqu'à Septembre ou Octobre. La saison seiche commence en Novembre ou Decembre, & continue jusqu'au mois d'Avril ou de Mai.

Dans la latitude Meridionale le tems change dans les mêmes mois, mais avec cette difference, que les mois secs dans cette latitude sont humides dans la Septentrionale, & reciproquement. Il faut remarquer, cependant que les saisons seche & humide ne commencent & ne finissent pas exactement en même tems toutes les années, & que tous les païs ne

sont

ſont pas également ſujets au tems ſec ou humide. Car en quelques endroits il pleut plus qu'en d'autres, & par conſequent ceux ci ont plus de tems ſec. Mais en general les païs où les parages qui ſont ſous la ligne, ou auprés, ont le plus fort des pluyes aux mois de Mars & de Septembre.

Les pointes de terre ou les côtes qui ſont les plus expoſées aux vents generaux ont d'ordinaire le plus de part au tems ſec. Au contraire, les grandes Bayes ont les détours de terre, principalement ceux qui ſont ſous la ligne, ſont le plus ſujets aux pluyes. Mais cela n'eſt pas fort reglé. Car le tems auſſi bien que les vents, ſemble ſe regler par des cauſes accidentelles, & ces cauſes même paroiſſent ſujettes à beaucoup de variation.

Pour paſſer au fait, je commencerai par les côtes les plus ſeches, & premierement par celles du Perou, depuis le 3. juſqu'au 30. degré de latitude Meridionale. Il n'y pleut jamais, ni ſur Mer juſqu'à 200. ou 300. lieuës de terre, ni ſur terre du côté de la Mer, mais je ne puis pas dire preciſément la diſtance. Cependant on y void le matin quelquefois de petits broüillards pendant l'eſpace de 2. ou 3. heures, & qui ne continuent guére aprés dix heures. La nuit il y a auſſi des roſées.

Cette côte eſt Nord & Sud. Elle eſt expoſée à la Mer du côté de l'Oüeſt, & à une chaine de montagnes fort hautes qui s'étendent le long du rivage. Les vents y ſont toûjours au Midi, comme je l'ai déja remarqué au Chapitre des Vents : où j'ai fait une comparaiſon, non ſeulement des vents dans la côte d'Afrique, mais auſſi du giſement des côtes.

Mais

Mais il y a cette diference, que les vents reglez de Côte du côté de l'Amerique ſouflent plus loin de terre que ceux du côté d'Afrique. Cette diference vient apparemment de la diſproportion des montagnes qui ſont dans les deux Continens. Je ſai bien que les Andes dans l'Amerique ſont des plus hautes qu'il y ait dans l'Univers, mais je ne ſai s'il y en a de cette hauteur dans le Continent d'Afrique, & dans la même latitude. Je n'ai pas ouï dire qu'il y en eût, & il n'en paroît point de telles aux Mariniers qui font voiles de ce côté-là.

Je viens maintenant à parler du tems qu'il fait dans la côte d'Afrique, qui n'eſt guére moins ſeche que celle du Perou. Le tems y eſt fort ſec depuis Mars juſqu'au mois d'Octobre, & c'eſt là la ſaiſon ſeche.

La Saiſon humide ou pluvieuſe, qui eſt d'Octobre juſqu'au mois de Mars, eſt moderée, & ſans ces excés de pluye à quoi ſont ſujets la plûpart des autres païs ou parages dans ces latitudes, il n'y fait d'ordinaire que des pluyes fort douces.

Il y arrive quelquefois des Tornados, mais non pas ſi frequemment qu'en tout autre endroit des Indes Orientales ou Occidentales, excepté la côte du Perou. Que ſi la hauteur exceſſive des Andes ſont la cauſe que le vent d'Eſt ne ſe fait point ſentir dans la mer Pacifique qu'à 200. lieuës de terre, lors que le vent general regne juſqu'à 40. lieuës de la côte d'Afrique, c'eſt peut-être parce que cette côte n'a pas de ſi hautes montagnes. Et ſi ces montagnes d'Amerique arrêtent les vents dans leur carriere, il eſt aiſé de croire qu'elles peuvent auſſi bien arrêter les nuës

avant

avant qu'elles puiſſent atteindre la côte, & que le tems ſec vient de là. Les côtes giſent de même, & les mêmes vents y regnent; & d'où vient que le tems n'y eſt pas de même, ſi ce n'eſt par la diſproportion des montagnes dans ces côtes? Car les parties Orientales de ces montagnes ne manquent pas de pluye, comme on en peut juger par ces grandes rivieres qui ſe déchargent de là dans la Mer Atlantique. Au lieu que les rivieres dans la côte du Sud ſont petites, & en petit nombre. Il y en a mêmes qui tariſſent tout à fait, pendant une bonne partie de l'année. Il eſt vrai qu'elles reprennent leur cours dans leurs ſaiſons, quand les pluyes reviennent environ le mois de Fevrier, & qui ne manquent jamais au Couchant de ces montagnes.

Ayant parlé juſqu'ici des côtes ſeches, je parlerai maintenant de celles qui ſont humides. Telle eſt la côte de Guinée, depuis le Cap Lopez (à un degré de latitude Meridionale) juſqu'au Cap des Palmes, y comprenant le détour de terre & toute la côte à l'Oüeſt de-là.

C'eſt une côte extrêmement humide, ſujette à de terribles Tornados & à des pluyes exceſſives, principalement en Juillet & Août, mois auſquels à peine fait-il un beau jour. Toute cette côte eſt ſi près de la ligne, que la partie la plus éloignée n'en eſt qu'à 6. ou 7. degrez. Il ſuffit qu'elle en ſoit ſi près pour conclurre, que c'eſt une côte pluvieuſe, puiſque la plûpart des endroits voiſins de la ligne ſont fort ſujets aux pluyes. Il eſt vrai que les uns le ſont plus que d'autres, & la Guinée entre autres peut paſſer pour une partie des plus humides de tout l'Univers. Il y a des

vers. Il y a des païs où les pluyes continuent plus long-tems, mais il n'y en a point où il pleuve d'une plus grande force.

De ſon giſement auſſi bien que de ſa ſituation près de la ligne, on doit auſſi conjecturer, qu'elle eſt ſujette à beaucoup de pluye; parce qu'il y a un grand détour (ou enfoncement) de terre un peu au Nord de la ligne, d'où elle s'étend à l'Oüeſt parallele avec la ligne. Suivant mes obſervations, on peut faire fond ſur ces circonſtances priſes à part, beaucoup plus quand elles ſe rencontrent enſemble. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelquefois des cauſes étrangeres qui préviennent ces effets, ou qui ſervent du moins à temperer la violence des pluyes, comme il arrive en d'autres côtes. Pour preuve de cela je n'allegueraï que la côte oppoſée de l'Amerique, entre le Cap du Nord qui eſt au Nord de l'Equateur, & le Cap Blanc au Breſil, dans la bande du Sud.

Le giſement de cette côte eſt à peu près ſemblable à celui de la côte de Guinée, avec cette difference qu'une côte eſt au Midi, & l'autre au Nord de l'Equateur. Les deux Caps lui ſont paralleles, & different très peu dans leur diſtance de ce cercle. Mais il y a cette difference, que l'un pointe à l'Oüeſt, l'autre à l'Eſt; de ſorte que l'un fait la partie la plus Occidentale du Continent d'Afrique, & l'autre la partie la plus Orientale du Continent d'Amerique. Une de ces côtes n'a qu'un vent qui repouſſe la Marée, & qui ſemble être l'effet de deux vents contraires. L'autre eſt expoſée au vent reglé general, & ne manque jamais de briſe.

La premiere à ſes Tornados & ſes grandes

pluyes dans la saiſon humide, ſavoir aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, dont les pluvieux ſont Juillet & Août. Ceux d'Avril & d'Octobre ſont auſſi quelquefois aſſez pluvieux. L'autre côte dans le Continent d'Amerique, étant expoſée à l'Eſt & Nord-Eſt ou Sud-Eſt, eſt moins ſujette aux pluyes. Néanmoins comme elle eſt proche de la ligne, elle en a ſa part, mais ſans excés, & beaucoup moins que la Guinée. Elle eſt au Midi de la ligne, & ſa ſaiſon pluvieuſe par conſequent eſt depuis Octobre juſqu'à Avril, la ſeche entre Avril & Octobre. Ces ſaiſons regnent juſqu'à 6. ou 7. degrez au Nord de la ligne, ce qui n'eſt pas de ma connoiſſance dans aucune autre partie du Monde. Il eſt vrai que le Cap Lopez dans la Guinée, au premier degré de la bande du Sud, eſt ſujet au même tems que le reſte de la Guinée qui eſt dans la bande du Nord.

La raiſon pourquoi les Européens appellent la ſaiſon ſeche l'Eté, & l'humide l'Hiver, c'eſt parce que la Moiſſon eſt dans la ſaiſon ſeche, ſur tout dans nos Plantages où le Sucre ſe fait. Car c'eſt alors que les cannes ſont jaunes comme de l'Or. J'avouë qu'alors elles ont moins de jus, mais ce peu qu'elles ont eſt d'une grande douceur. Au lieu que dans la ſaiſon humide, quelque meures que ſoient les cannes, elles rapportent moins de Sucre, & le Sucre n'en eſt pas ſi bon, quoi qu'il coûte plus de peine à le preparer. C'eſt pourquoi dans les climats au Nord de la ligne, où ſont tous nos Plantages, on commence à Noël à faire le Sucre, lors que les cannes ſont meures après une ſaiſon ſeche.

Mais

Mais dans les climats Meridionaux, comme eſt la côte de Breſil, on y travaille au mois de Juillet. Il faut remarquer, qu'il y a auſſi des endroits proche de la ligne dans la bande du Nord, comme Surinam, où les ſaiſons ſont les mêmes que dans la bande du Sud; mais c'eſt le ſeul exemple de cette nature qui ſoit de ma connoiſſance. Quoi que la ſaiſon ſeche ſoit le tems de cueillir les cannes, & la ſaiſon humide le tems propre à les planter, cependant on ne regarde pas de ſi près à ces ſaiſons, mais on prend ſa commodité. On peut les planter en tout tems de l'année avec ſuccés, ſur tout après une pluye moderée, qui tombe ſouvent même dans les ſaiſons ſeches.

J'ai dit auparavant, que les Bayes ou Golphes ſont plus ſujets aux pluyes, que les pointes de terre. Temoin la Baye de Campêche, où il pleut exceſſivement, ſur tout aux mois de Juillet & d'Août. Au contraire la côte depuis le Cap Catoche juſqu'au Cap Condecedo, qui eſt plus expoſée au vent reglé, n'eſt pas la moitié ſi pluvieuſe.

Le Golphe de Honduras eſt auſſi fort ſujet aux pluyes, comme l'eſt toute cette côte depuis le Cap Gratia de Dios juſqu'à Carthagêne. Mais dans la côte de Caraccos, & environ le Cap la Vela, où les vents ſont plus frais, le tems eſt plus temperé. Il y a pourtant de la difference dans les petites Bayes entre deux, celle de Mericaya qui gît un peu à l'Eſt du Cap la Vela étant plus ſujette aux pluyes que près du Cap.

La Baye de Panama d'ailleurs en eſt une autre preuve, par ſes pluyes exceſſives; ſur tout le Midi de la Baye, depuis le Golphe de S. Mi-

chel jusqu'au Cap St. François, où les pluyes continuent depuis Avril jusques à Novembre, mais de la derniere force aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août.

Il y a aussi plusieurs petites Bayes à l'Oüest de celle de Panama, qui ont leur part de ces saisons humides, savoir les Bayes de Dulce, Caldera, Amapala, &c. Mais à l'Oüest de celle-ci, là où la côte est plus unie, il y pleut moins. Il est vrai qu'il y a souvent de terribles Tornados.

Dans les Indes Orientales il y a aussi plusieurs Bayes ou Golphes sujets à de grosses pluyes; comme sont les Golphes de Tunqueen & Siam, le fond & la partie Orientale du Golphe de Bengale. Mais dans la côte de Coromandel, qui est au Couchant de ce Golphe, le tems est plus temperé, la côte étant basse & unie. Au lieu que la côte de Malabar, qui est au Couchant du Cap de Coromandel, & une côte montagneuse, est sujette à de grandes pluyes. Il est certain que les parties Occidentales des Continents sont plus sujettes à la pluye que les Orientales, hormis les côtes du Perou & d'Afrique; dans la premiere desquelles la secheresse peut-être causée (comme je l'ai déja dit) par la hauteur des Andes. Et il est vraisemblable que le plus grand effort des pluyes près de ces montagnes tombe principalement du côté de l'Est, sans atteindre la cime, &, au cas qu'elles y parviennent, il se peut faire qu'elles s'y arrête, sans s'étendre plus loin.

Lors que j'ai dit, que les montagnes sont plus sujettes aux pluyes que les païs bas, j'entens les païs maritimes. Par exemple, le Midi de la Jamaïque qui commence à Leganea, &

qui

qui s'étend de-là à l'Oüeſt juſqu'à la riviere noire, y comprenant tout le païs plat, eſt un païs fort uni l'eſpace de pluſieurs miles, qui court à peu près Eſt & Oüeſt, ayant la mer au Midi, & des montagnes du côté du Nord. Il pleut ſur ces montagnes, avant qu'il pleuve dans le païs plat, & je ſai par experience, que les pluyes y ont commencé trois ſemaines avant qu'il en ſoit tombé dans le païs plat du côté de la mer. J'y ai mêmes remarqué tous les jours des nuages noirs, & j'y ai entendu le tonnerre. Ces nuages, qui ſembloient s'approcher de la mer, furent arrêtez dans leurs cours. Ils retournerent du côté des montagnes, ou ſe diſſiperent, au grand regret des habitans, dont les plantages & le bétail ſouffrirent beaucoup faute de rafraichiſſement. Les Tornados même étoient ſi près de fondre ſur nous, que le vent de mer, & un vent frais partant des nues, s'évanoüirent, ſans pleuvoir dans le païs plat tout brulé de ſechereſſe.

Ce manquement de pluye dans la ſaiſon eſt un des plus grands inconveniens qu'il y ait dans cette partie de l'Iſle. Car il arrive quelquefois, faute de pluye, que l'herbe y eſt toute brûlée, & que le bétail y perit faute de fourrage. Mais on n'entend point parler de ces grandes ſechereſſes dans la partie Septentrionale de l'Iſle, où les montagnes ſont voiſines de la mer. Au contraire on n'y manque point de bonnes ondées de pluyes toute l'année, mêmes dans la ſaiſon ſeche, environ la pleine ou nouvelle Lune. Il eſt vrai que dans la ſaiſon humide on y eſt incommodé de pluyes exceſſives.

Quant aux vallées, elles ne ſont pas ſi ſujet-

tes aux fechereſſes, que le païs plat vers la mer. Du moins je ne m'en ſuis pas apperçû, & je n'ai point apris le contraire par l'information des autres.

L'Iſle des Pins près de Cuba eſt ſi fameuſe par ſes pluyes, que les Eſpagnols qui habitent cette partie de Cuba qui en eſt la plus proche diſent, qu'il y pleut plus ou moins tous les jours de l'année, tantôt d'un côté de l'Iſle, tantôt d'un autre. Les Armateurs, qui l'ont ſouvent viſitée, en diſent la même choſe. J'y ai été moi-même, mais je ne puis pas confirmer ce rapport. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que c'eſt une Iſle fort pluvieuſe.

Ce n'eſt qu'une petite Iſle, d'environ 9. ou 10. lieuës de longueur, & 3. ou 4. de largeur. Au milieu de laquelle il y a une haute montagne qui s'éleve en pointe, & qui eſt le plus ſouvent couverte de nuages. Les Armateurs diſent, que cette montagne attire à ſoi toutes les nuées, puis qu'elle en eſt preſque toûjours couverte, lors qu'à peine en void-on ailleurs.

On dit la même choſe de la Gorgonie, dans la mer du Sud, une Iſle plus petite que celle des Pins, dont j'ai fait mention dans mon voyage autour du Monde, Chap. VII. Elle eſt environ à 4. lieuës du Continent, au lieu que l'autre n'en eſt qu'à 2. lieuës. Il y a auſſi une montagne, mais qui n'en eſt pas ſi grande ni ſi haute que celle de l'Iſle des Pins. Elle eſt neanmoins aſſez haute pour être veue à 16. ou 18. lieuës. Je ne puis pas aſſeurer, qu'il y pleuve tous les jours; mais il eſt certain qu'il y pleut beaucoup, & d'une grande force.

J'ai

J'ai été trois fois dans cette Isle, & je l'ai toûjours trouvée fort pluvieuse. Il y pleut si fort que, quand nous y touchames à nôtre retour du Capitaine Sharp, nous fimes du Chocolat, que nous fumes contraints de boire debout dans la pluye. Il pleuvoit alors d'une si grande force dans nos calebaces, qu'après avoir bû autant de Chocolat & d'eau de pluye qu'il nous en falloit, nous trouvions toûjours nos calebaces plus de la moitié pleines. Il y en eut qui jurerent, qu'ils ne pouvoient pas le boire aussi vite qu'il y pleuvoit. Pour moi, je jettai ce qui m'en resta, & la plûpart en firent de même.

Si les montagnes sont le plus souvent couvertes de nuées, les païs proches de la mer en sont aussi couverts frequemment. Dans mon Voyage autour du Monde, Chap. X. j'ai dit qu'en approchant de terre, on y trouve ordinairement le Ciel couvert de nuées, quoi qu'ailleurs le tems soit fort clair. Ce qui sert à confirmer ce que j'ai avancé dans mon discours précedent, que les montagnes sont d'ordinaire couvertes de nuées. Car les terres élevées sont les premieres découvertes, & (comme je viens de dire) ce sont ces terres qui sont ordinairement couvertes de nuées. Mon dessein est maintenant de faire voir comment on trouve les nuées quand on est proche de terre, soit en rangeant la côte, soit en y étant à l'ancre.

Quelqu'un pourroit s'imaginer, que je prétens ici prouver, qu'il ne pleut jamais, ou que très peu, sur mer. Mais ce n'est pas là ma pensée, & tout le Monde sait le contraire. J'ai dit moi-même au I. Chapitre des Vents, que plusieurs mers étoient su-

jettes aux Tornados, principalement auprès de l'Equateur, mais plus particulierement dans la mer Atlantique. Les autres mers n'y ſont pas tout à fait ſi ſujettes, & la mer Atlantique même ne l'eſt pas tant au Nord ni au Sud de la ligne, ſur tout à quelque diſtance conſidérable de terre. Quoi qu'il en ſoit, il eſt fort vraiſemblable, que la mer n'y eſt pas ſi ſujette que la terre. Car quand on eſt près de terre dans la Zone Torride, on voit ſouvent pleuvoir ſur terre, & le Ciel couvert de nuées, pendant qu'il fait beau tems ſur mer, & qu'à peine on y voit une nuée. Quoi que le vent vienne de terre, & que les nuës ſemblent avancer ſur la mer, elles retournent ſouvent ſur terre, comme ſi elles y étoient attirées par quelque vertu ſecrete. Il eſt vrai qu'elles avancent quelquefois ſur mer, mais alors elles retournent en arriere, ou ſe diſſipent inſenſiblement. C'eſt pourquoi les Mariniers qui ſont voiles auprès des côtes, & qui apperçoivent un Tornado faiſant ſes approches, ne s'en mettent pas en peine, & diſent tout haut, que la terre va le devorer. Si les Tornados gagnent quelquefois la mer, c'eſt rarement qu'ils en tirent leur origine. Ils ſe forment de la terre en premier lieu, & cela d'une étrange maniere. J'ai vû ſouvent une petite nuée s'élevant au deſſus d'une montagne groſſir ſi prodigieuſement, qu'elle a cauſé deux ou trois jours de pluye conſecutifs, & j'en ai fait l'obſervation non ſeulement dans les Indes Orientales & Occidentales, mais auſſi dans les mers du Nord & du Sud. Je ne puis m'empêcher de repaſſer dans mon eſprit de tems en tems le deſordre que m'ont cauſé ces petites

tites nuées, & quand elles paroiſſoient la nuit.

C'eſt la coûtume parmi les Matelots dans ces latitudes de ſe coucher ſur le Tillac. Les Armateurs ſur tout s'en font une habitude, parmi leſquels j'ai fait ces obſervations. Quand ils ſont à l'ancre principalement, on etend des nattes ſur le Tillac, pour coucher deſſus. Chacun en a une ou deux, avec un oreiller pour la tête, & une couverture veluë pour ſe couvrir. Voilà le lit de Matelot. Je me ſuis ſouvent couché quand il faiſoit beau la nuit, & je me ſuis vû obligé de me retirer devant jour. Ce n'eſt pas qu'une petite pluye eût été capable de me faire déloger, & je n'aurois jamais crû à la voir venir qu'une ſi petite nuée pût produire tant de pluye. Mais nous fumes ſi ſouvent trompez par cette apparence, que nous nous ſommes trouvez tout trempez, & contraints après tout de déloger, lors qu'on s'attendoit de voir bien-tôt la pluye ceſſer.

Enfin, j'ai toûjours remarqué, que dans la ſaiſon humide il pleuvoit plus la nuit que le jour; car, quoi qu'il fit beau le jour, c'eſt rarement que nous paſſions la nuit ſans un Tornado ou deux. Si nous en avions un le jour, il paſſoit d'abord; & peut-être qu'il pleuvoit une heure, plus ou moins. Mais quand il arrivoit la nuit, quoi qu'il y eût peu d'apparence de pluye, nous en avions pour trois ou quatre heures de ſuite. Il eſt vrai que c'étoit alors communément près des côtes, les nuages ſur la terre nous paroiſſant fort épais. Nous y voyions les éclairs accompagnez de tonnerres, & la pluye nous ſembloit y tomber en plus grande abondance. Il y a apparence que plus avant dans la

il pleuvoit encore moins qu'à l'endroit où nous étions, car de ce côté-là le tems paroissoit assez clair.

CHAPITRE VIII.

Des Marées, & des Courans.

La difference qu'il y a entre les Marées & les Courans. Il n'y a point d'endroit dans l'Ocean sans flux & reflux. Les endroits où les Marées sont les plus grandes, & les plus petites. Des Marées du havre & dans les Lagunes de Triſt, & dans la Baye de Campêche. Des Marées entre les Caps de Virginie, dans le Golphe de saint Michel, & de la riviere Guiaquil dans la mer du Sud.. Que la prétenduë communication sous terre entre les mers du Nord & du Sud est une erreur. Des Marées aux Isles de Gallapagos, à Suam une des Isles des Larrons, autour de Panama, dans le Golphe de Dulce & la riviere Nécoya, & dans la Côte du Perou, &c. A Tonqueen dans la Chine, & dans la Nouvelle Hollande, où les Marées sont irrégulieres. La raison qu'on donne de cette irrégularité. Des Marées entre le Cap de Bonne-Esperance & la mer rouge. Des Courans. Que les Vents reglez ont beaucoup d'influence sur les Courans. Par exemple à la Barbade, &c. au Cap la Vela, à Gratia de Dios, & au Cap Roman, à l'Isle Trinidado, à Surinam, au Cap Blanc, entre l'Amerique & le Bresil. Des Contre-Courans dans la Baye de Campêche, dans le Golphe de Mexique, & dans celui de Floride. Des Cacuses. Qu'il arrive souvent que la surface de l'eau a un Courant contrai-

re

re à celui du fond de l'eau. Des Courans dans la Côte d'Angola, à l'Eſt du Cap de Bonne-Eſperance, dans la Côte des Indes au Nord de la ligne, & dans la mer du Sud.

APrès avoir parlé des Vents & des Saiſons de l'année dans la Zone Torride, je vai maintenant tomber ſur le diſcours des Marées & des Courans dans la même Zone.

Par les Marées j'entens le Flux & Reflux de la mer, dans la côte & hors de la côte. Cette faculté de la mer ſemble être univerſelle, quoi qu'elle ne ſoit pas également réguliere dans toutes les côtes, ni au regard du tems, ni au regard de la hauteur de l'eau.

Par les Courans j'entens un autre mouvement de la mer, lequel differe des Marées à pluſieurs égards, & dans leur cours & dans leur durée.

On peut comparer les Marées aux vents de mer & de terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des côtes, quoi qu'en effet la mer fluë & refluë ſucceſſivement deux fois le jour en 24. heures. Mais il y a cette difference, que les vents de mer ſouflent dans la côte de jour & les vents de terre ſouflent vers la mer de nuit. Quoi qu'il en ſoit, ils ſont auſſi réglez que les Marées dans leur mouvement. Outre que les Marées & ces vents ne s'éloignent pas de terre.

Les Courans d'ailleurs ont beaucoup de raport aux vents réglez de côte. Ils ſont tous deux plus éloignez de terre, & il eſt vraiſemblable que ceux-ci ont une grande influence ſur ceux-là.

C'eſt l'opinion commune, ſur tout parmi les gens de mer, que les Marées ſe gouvernent

par la Lune, & que leur accroiſſement & décroiſſement, auſſi bien que leurs mouvemens réguliers de chaque jour, dépendent de l'influence de cette Planette. Il eſt vrai que cette régularité ſe trouve quelquefois interrompuë par des cauſes accidentelles dans les vents.

Les premiers rudimens de la navigation ſont de ſavoir le tems de la haute Marée en tous lieux. C'eſt une ſcience effectivement néceſſaire à tous nos Mariniers Anglois, parce que les Marées ſont plus régulieres dans nos mers qu'en toute autre mer.

Mais, comme je me ſuis borné à ne parler ici que des Marées entre les Tropiques ou auprès, je laiſſe à nos Lamaneurs à traiter des Marées dans nôtre Zone Temperée. C'eſt leur Province, & ce ſont eux qui ſont les mieux verſez dans ce myſtere, par une experience continuelle, qui eſt toûjours la meilleure maîtreſſe.

Je n'ai été dans aucune côte du Monde, où la mer ne fluë & refluë, plus ou moins; & j'ai preſque toûjours remarqué, que les plus grandes embouchures de rivieres ou de Lagunes ont d'ordinaire les plus fortes Marées. Au contraire les côtes qui ont le moins de rivieres ou de Lacs ont les plus petites Marées, du moins elles ne ſont pas ſi perceptibles. Et il eſt à remarquer, qu'encore que la Marée monte d'une grande force dans les embouchures des rivieres ou Lagunes, néanmoins elle n'y monte pas ſi haut que dans celles dont le paſſage eſt étroit, quoi qu'elle y entre d'une même force. La Marée d'ailleurs n'eſt jamais ſi forte dans les Iſles, ou autour des Iſles éloignées du Continent, qu'elle l'eſt dans ſes côtes.

Pour

Pour prouver ces observations generales, je veux bien rapporter quelques exemples, & de là je viendrai au détail. Dans cette vûë je ne citerai que des endroits où j'ai été en personne.

Je commence par la Lagune de Triſt, dans la Baye de Campêche. Elle a deux embouchures considérables, l'une de la largeur de demi lieuë, & qui s'étend deux miles en longueur; d'où l'on entre dans une Lagune, longue de 7. ou 8. lieuës, & large d'environ trois lieuës. L'autre embouchure qui en eſt à ſept lieuës, a environ trois miles de largeur, & deux miles de longueur, avant qu'on entre dans la Lagune. Plus avant dans la terre il y a encore trois ou quatre autres Lagunes, moindres que les précedentes.

La mer qui fluë & refluë dans toutes ces Lagunes entre & ſort par ces deux embouchures avec tant de rapidité, que les Eſpagnols appellent la grande Lagune Laguna termina, c'eſt à dire, le Lac des Marées, parce que la Marée eſt ſi forte dans ces embouchures. Cependant la Marée n'y hauſſe pas à proportion de la rapidité, le flux & reflux n'étant ici que de 6. ou 7. pieds, hormis en cas de tempête, ou d'autres cauſes extraordinaires.

Je pourrois auſſi alléguer par exemple le Canal entre les deux Caps de Virginie, où le flux & reflux n'eſt pas proportionné à la rapidité de ſon mouvement. Il n'y a pas effectivement de telles Lagunes qu'à Triſt, mais il y a pluſieurs grandes rivieres, & quantité de petites anſes. D'ailleurs le terrein eſt ſi bas en quelques endroits, que les Marées l'inondent. De-là vient que l'eau qui ſe jette ſi rapidement entre les Caps y eſt inſenſiblement engloutie.

Il

Il s'agit maintenant de citer des exemples, où la mer fluë & refluë beaucoup plus, quoi que la Marée ne ſoit pas plus rapide dans les embouchures. En voici deux dont j'ai fait mention dans mon Voyage autour du Monde, ſavoir le Golphe de S. Michel, & la riviere Guiaquil.

Dans le Golphe S. Michel il y a pluſieurs grandes rivieres, qui ſe déchargent toutes dans une Lagune large de 2. ou 3. lieuës. Cette Lagune eſt ſeparée de la mer par certaines petites Iſles baſſes, entre leſquelles il y a des Anſes & Canaux par où la Marée paſſe tous les jours dans la Lagune, & de-là dans les rivieres, d'où la mer refluë de même. De ſorte que bien ſouvent les Iſles en ſont inondez, la Marée ne laiſſant que le haut des petits arbres à découvert.

Les rivieres qui ſe jettent dans cette Lagune ſont aſſez étroites, avec des bords eſcarpez auſſi hauts, & guere plus, que le vif de l'eau. Car quand la Marée eſt haute, & que c'eſt une grande Marée, l'eau eſt à peu près, ou tout à fait égale à la terre.

La Lagune à l'embouchure des rivieres eſt fort petite. Et, comme il n'y a que cette Lagune & les rivieres pour recevoir la Marée, de-là vient qu'elle y monte & deſcend juſqu'à 18. ou 20. pieds.

Il en eſt à peu près de même du Guiaquil, hormis que les Lagunes près de cette riviere ſont plus larges. La Marée y monte & deſcend 16. pieds perpendiculairement.

Ce ſont là les endroits les plus remarquables dans les mers du Sud, du moins de ma connoiſſance. Je ſai bien qu'il y a d'autres grandes rivieres dans la côte, mais il n'y en a point de ſi remarquable par la hauteur des Marées.

Ces

Ces grandes marées dans le Golphe de saint Michel ont donné lieu sans doute à l'opinion de certaines gens, qui s'imaginent qu'il y a communication sous terre entre les mers du Nord & du Sud, & que l'Isthme de Darien est comme un pont sous lequel la mer fluë & refluë, & comme elle fait sous le pont de Londres. Pour confirmer cette opinion quelques-uns ont dit, qu'on y entend toûjours d'étranges bruits causez par ce flux & reflux, que les navires faisant voiles dans la Baye de Panama s'y trouvent agitez d'une maniere prodigieuse, & quelquefois brisez contre les Isles par la violence de cette agitation. Que dans un moment la mer les y laisse à sec, ou brisez en pieces; & qu'en d'autres tems ils sont attirez comme par la force d'un Golphe, prêts à être emportez sous terre à pleines voiles dans la mer du Nord. On ajoûte à cela, que quand la marée monte, sur tout une grande marée, les Isles dans la Baye sont toutes inondées; que le pays même est inondé dans une grande étenduë, & qu'alors on ne void que la cime des arbres. Mais si cela étoit vrai, c'est assez surprenant que ni moi, ni aucun de ma compagnie, ne s'en soit apperçû. J'ai passé deux fois cet Isthme, & la derniere fois que je le traversai j'y fus 23. jours de suite, sans y entendre aucun bruit soûterrain. Je fis voiles aussi dans la mer du Sud près de trois années, y comprenant le tems que je fus dans cet Isthme, & de ces trois années j'en passai quelques mois dans la Baye de Panama. Aprés que j'en fus parti, ceux de nôtre équipage qui y resterent y passerent beaucoup plus de tems. Cependant, bien loin d'y trouver des Goufres si prodi-

prodigieux, ils avoüerent qu'on y faiſoit voiles avec autant de plaiſir qu'en aucune partie du Monde. Dans tous mes entretiens ſoit avec les Eſpagnols, ſoit avec les Indiens, je n'ai jamais oüi dire rien de tel. Et, s'ils en avoient ſû la moindre choſe, ils n'auroient pas manqué de nous en faire part, quand ce n'auroit été que pour nous donner l'épouvante, & nous faire quitter cette côte.

Je ſai bien que Monſieur Gage, Anglois, en parle dans ſon Livre intitulé A Neio Surwey of Je Weſt Indies. Mais il y a lieu de croire, que c'eſt un foible de ſa crédulité, ou qu'il ſe portoit mal dans ce voyage, la relation qu'il en fait étant ſi imparfaite & ſi mal ſoûtenuë, qu'il paroit bien qu'il ne ſavoit ce qu'il écrivoit. Je renoncerois à ſon Livre entierement, à cauſe de cette fable, ſi je n'étois bien perſuadé qu'il a écrit ſincerement ſur d'autres matieres.

A l'égard des grandes Marées qu'on dit être dans ces mers, j'en ai apporté des exemples. Mais elles ne ſont pas au fond ſi grandes qu'on les fait, & il n'y a que le Golphe de ſaint Michel où la mer fluë & refluë exceſſivement, juſqu'à couvrir les petites Iſles à l'embouchure de la Lagune, & à ne laiſſer que le haut des arbres à découvert. Car ces Iſles ſont fort baſſes, & ne produiſent que de petits arbres, au prix des autres Iſles dans la Baye de Panama, où la ville de ce nom ſeroit bien-tôt ſubmergée, ſi les Iſles dans la Baye l'étoient. Mais, bien loin de l'être, les Iſles des Perles qui ſont fort baſſes & plates, ne le ſont pas. Car la mer n'y fluë ou reflué qu'environ 10. ou 11. pieds dans les plus grandes Marées, & cela dans les parties les plus

plus Meridionales, qui ſont preſque oppoſées au Golphe de S. Michel, & qui n'en ſont éloignées que de 12. ou 14. lieuës. Cependant la Marée y monte plus haut de 2. ou 3. pieds, qu'à Panama ou auprès, ou dans tout autre endroit de la Baye. Si bien que ce rapport eſt ſans aucun fondement.

J'ai remarqué d'ailleurs, que les Iſles qui ſont fort avant dans la mer ont rarement de ſi hautes Marées que celles qui ſont prés du Continent, ou que les places qui ſont dans le Continent. Par exemple aux Gallapagos, des Iſles qui ſont éloignées prés de 100. lieuës du Continent, la mer ne flue & reflue qu'un pied & demi, ou deux pieds. Au lieu que dans le Continent elle flue & reflue deux ou 3. pieds, plus ou moins, ſuivant que la côte eſt plus ou moins expoſée aux Bayes, ou aux rivieres.

Guam, une des Iſles des Larrons, en eſt une autre preuve, où la Marée ne monte que 2. ou 3. pieds tout au plus. Dans la Baye de Panama elle eſt plus reguliere, qu'en toute autre place dans les côtes du Perou & de Mexique. C'eſt pour cela que je lui donne dans mon Voyage autour du Monde, le nom de Courant en certains endroits, particuliérement prés de Guatulca, dans le Continent de Mexique; mais en éfet c'eſt une Marée, qui monte à l'Eſt, & deſcend à l'Oüeſt. Là le flux & reflux eſt d'environ cinq pieds, comme dans la plûpart de cette côte.

A Ria Leja il flue & reflue environ 8. ou 9. pieds. A Amapala de même, où la Marée monte à l'Eſt, & deſcend à l'Oüeſt.

Dans le Golphe & Dulce & la riviere Neicoya elle monte juſqu'à 10. ou 11. pieds. Elle ne

ne monte pas si haut dans la côte du Pérou, sur toute cette côte qui est entre le Cap Saint François & la riviere Guiaquil, où la marée monte au Sud & descend au Nord.

A l'Isle de Plata la mer fluë & refluë 3. ou 4. pieds; mais depuis le Cap Blanc au 3. degré jusqu'au 30. degré de latitude Meridionale, elle ne fluë & refluë qu'un pied & demi ou 2. pieds. Dans cette côte la marée monte au Sud, & descend au Nord.

Dans toutes mes courses avec les Armateurs, j'ai toûjours pris connoissance de la hauteur des marées, pour connoître les meilleurs endroits de la côte, & les plus propres pour donner le suif aux vaisseaux. Ce qui est d'un grand usage à tous les Armateurs.

Dans la plûpart des Indes Occidentales, la marée n'est gueres plus haute que dans la Manche. Dans les Indes Orientales elles montent fort peu, & ne sont pas si regulieres qu'ici.

Les plus irrégulieres que j'aye vûës sont à Tonquin, environ le 20. degré de latitude Septentrionale; & dans la côte de la Nouvelle Hollande, environ le 17. degré de latitude Meridionale. Dans ces deux endroits à peine peut-on discerner les basses marées. Celles de Tonquin sont amplement décrites par Mr. Davenport, & publiées dans les Transactions Philosophiques de la Societé Royale, où je renvoye le Lecteur.

Dans la nouvelle Hollande j'eus deux mois de tems, pour faire mes observations sur les marées, où la mer fluë & refluë environ 5. brasses, le flux étant à l'Est quart au Nord, & le reflux à l'Ouest quart au Sud.

La

La plus grande marée, tout le tems que je fus sur cette côte, n'arriva que 3. jours après la pleine ou nouvelle Lune. Ce qui nous surprit d'autant plus, que nous ne vimes aucun changement dans le tems. Il est vrai que quelques-uns de nôtre équipage avoient fait cette observation dans les grandes marées qu'il y eut pendant que nous donnions le suif à nôtre vaisseau sur le sable. Dans la marée où nous fimes état de partir, ceux qui n'avoient pas fait cette remarque se flaterent de mettre le navire à flot la troisiéme marée aprés la nouvelle Lune. Mais ils furent bien surpris de voir, qu'il ne flota point ni cette marée, ni la marée ensuite, plusieurs s'imaginerent, que le seul moyen de le mettre à flot étoit de creuser le sable, pour le faire passer dans la mer. On revint enfin de cette consternation, lors que la sixiéme marée monta assez haut pour mettre le navire à flot, ce que nous fimes promptement. La marée suivante se trouvant encore plus haute que celle-là, nous fumes tous convaincus parfaitement, que les marées ne sont pas regulieres dans ces lieux-là comme en Angleterre.

J'ajoûte à cette remarque, qu'il n'y avoit ici ni riviere ni lagune qui pût causer ces grandes marées; mais il y a apparence qu'elles sont causées, par ce grand detour de terre qu'il y a entre la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée. Autrement il se peut faire que la mer a quelque passage entre ces deux terres, comme qulques-uns le veulent; ou qu'il y a quelque grande & profonde Baye.

Cette derniere supposition paroît la plus vrai-

vraiſemblable, à cauſe du flux extraordinaire qu'il y a du côté de l'Eſt dans toute cette mer, entre la nouvelle Hollande & les Iſles au Nord de ce païs-là. C'eſt ce que nous découvrimes ſenſiblement, en approchant de la nouvelle Hollande; & il faut de neceſſité qu'il y ait un plus grand receptacle, qu'une riviere ou une lagune. Il y a même encore plus d'apparence, que la Marée a quelque paſſage entre la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée, ou qu'il y a du moins une Baye profonde; parce qu'elle paſſe le long du Continent, & qu'elle ne monte point parmi les Iſles au Nord de ce Continent. Outre que le Promontoire le plus Septentrional de la nouvelle Hollande avance preſque juſques à la ligne, qui ſemble lui ſervir de barriere de ce côté-là. Ainſi il eſt raiſonnable de croire que la mer a quelque autre paſſage.

Au Détroit de Malacca la Marée monte à l'Eſt, & deſcend à l'Oüeſt. Dans la Ville de ce nom j'ai trouvé par experience, que le flux & reflux étoient d'environ 6. pieds dans les plus grandes Marées.

A l'Orient de la côte d'Afrique, entre le Cap de Bonne-Eſperance & le Mer rouge, la Marée a ſon cours regulier. Elle monte au Sud, & deſcend au Nord, & dans les grandes rivieres de cette côte, particulierement celle de Natal au 30. degré de latitude Meridionale, la mer fluë & refluë ſix pieds dans les plus grandes Marées. Je tiens cette relation du Capitaine Rogers, un homme d'eſprit, & qui connoit parfaitement bien cette côte.

Paſſons maintenant à la deſcription des Cou-

Courans, qui different des Marées à plusieurs égards. Dans celles ci les eaux avancent & refoulent deux fois en 24. heures. Les Courans au contraire courent un jour, ou une semaine, & quelquefois davantage d'un côté, puis ils s'en retournent de l'autre. Il y a même des endroits où ils courent six mois d'un côté, & six mois de l'autre. En d'autres endroits ils ne courent d'un côté qu'un jour ou deux, environ la pleine Lune; puis ils retournent d'une grande force, & reprennent ensuite leur premier cours.

La force des Marées se fait sentir generalement près des côtes, au lieu que les Courans en sont éloignez. On ne s'apperçoit pas des effets de ceux ci, comme de ceux des Marées, par l'accroissement & le décroissement de l'eau, parce que les Marées poussent du côté de terre.

C'est une observation generale parmi les gens de mer, que par tout où les vents reglez prédominent, le Courant se regle par le vent, & court du même côté. Mais cela ne se fait pas toûjours de la même force, & l'on ne s'en apperçoit pas si bien en haute mer, qu'auprès de quelque côte, principalement près des Caps qui avancent fort loin dans la mer. Autour des Isles les Courans se font aussi sentir plus ou moins, suivant qu'elles sont exposées aux vents reglez. Pour preuve de cela je n'ai qu'à citer la Barbade, & les autres Isles Antilles.

Les Isles qui sont plus grandes, comme Hispaniola, Cuba, & la Jamaïque, n'ont que quelques Caps, ou pointes exposées aux Courans. Comme sont le Cap Tiberon dans Hispaniola, la point de Pedro & la pointe

au

au Nord-Eſt de la Jamaïque, le Cap de Cruz, & les Caps Corrientes & Antonio dans Cuba. Mais de toutes les Iſles dans les Indes Occidentales, il n'y en a point de plus expoſées aux Courans que Corriſao & Aruba; & dans le Continent il n'y a aucun Cap ſi remarquable à cet égard que les Caps Roman, Coquibaco, & la Vela.

Les Courans au Cap la Vela retournent rarement. C'eſt pourquoi les vaiſſeaux qui font voiles au vent pour le doubler n'aprochent pas de terre, mais courent au large, juſqu'à ce qu'ils ſoient en veuë d'Hiſpaniola, & reviennent de-là juſqu'à 6. ou 8. lieuës du Cap, ſans en aprocher davantage. Mais dans la ſaiſon du vent d'Oüeſt, depuis Octobre juſqu'au mois de Mars, il vient ſouvent des vents d'Oüeſt qui durent 2. ou 3. jours, à la faveur deſquels on peut facilement faire route à l'Eſt.

Entre le Cap la Vela & le Cap Gratia de Dios les Courans diferent beaucoup de ce qu'ils ſont vis à vis du Cap, ce qui ſemble provenir de la figure de la terre. Car la côte entre les deux Caps court Sud, & fait une grande Baye, qui a une plus grande varieté de vents & de Courans, que toute autre partie des Indes Occidentales.

Ici le Courant, dans la ſaiſon du vent d'Oüeſt, cour inceſſamment à l'Oüeſt; mais plus rapidement en certains tems, qu'en d'autres. A quatre lieuës de terre, ou environ, il ſe fait ſentir, juſqu'à 20. 25. ou 30. lieuës. Enſuite on trouve un vent d'Eſt, & s'il y a quelque Courant, il court auſſi à l'Oüeſt. De là vient que les navires qui font route à l'Oüeſt ſont obligez de faire 30. ou 40. lieuës

lieuës ſur mer, pour gagner le vent ; & s'ils ont peu de chemin à faire, il faut qu'ils rangent la côte, pour être à portée d'ancrer quand bon leur ſemble. Autrement ils ſeroient emportez à l'Eſt 14. ou 16. lieuës dans une nuit. Cela mêmes leur arriveroit avec un petit vent d'Eſt, qui eſt aſſez commun dans la ſaiſon des vents d'Oüeſt.

A l'Eſt du Cap Roman, auſſi loin que l'Iſle Trinidado, on ne trouve qu'un petit Courant, qui ſe porte à l'Oüeſt, hormis prés de ces lieux qui avancent le plus dans la mer, comme autour des petites Iſles qu'on apelle Teſtegos, entre leſquelles & le Continent on trouve un Courant aſſez fort. De là vient qu'il eſt mal aiſé d'y faire route à l'Eſt. Mais dans toute la côte, entre le Cap Roman & la pointe qui avance du côté de Teſtegos, on peut faire voiles avec les vents de mer & de Terre.

De là on trouve un Courant fort rapide juſqu'au bout Oriental de l'Iſle Trinidado. Et d'ici juſqu'à Surinam on trouve un Courant qui va Eſt, mais qui n'eſt pas invincible aux vents de Terre & de mer.

De Surinam juſqu'au Cap Blanc on peut auſſi en venir à bout, quoi qu'on ne manque point d'y trouver des Courans qui courent Oüeſt, hormis environ la pleine Lune. Alors dans toutes les côtes ſuſdites on trouve communément un Courant qui va Eſt ; &, s'il ne court pas à l'Eſt, du moins ſes forces diminuent. Mais, quand on a fait ſon cours Eſt juſqu'au Cap Blanc au Nord du Breſil, on trouve toûjours un Courant tout contraire, & de là du côté du Sud juſqu'au Cap Saint Auguſtin, un Cap qui avance ſi fort dans

dans la mer, & qui eſt par conſequent expoſé aux vents de mer & aux Courans qui regnent entre l'Afrique & le Breſil, qu'il n'y a pas de Promontoire ſi difficile à gagner. Car il ne ſe peut qu'il n'y ait toûjours un rapide Courant, qui court Nord-Oueſt.

J'ai remarqué ci-devant, que dans tous les lieux où les vents reglez prédominent, on trouve un Courant qui ſuit le vent, mais qui n'eſt pas ſi perceptible en haute mer, qu'au prés des côtes. Il eſt vraiſemblable, que les vents du Sud dans la côte d'Afrique, & le vent reglé general entre elle & le Breſil, meuvent tout doucement la ſurface de l'eau & que le vent reglé étant la plûpart Sud-Eſt chaſſe la mer du côté du Nord, en biaiſant vers la côte de Breſil. La mer ſe trouvant là bornée par la terre ſe tourne vers le Cap S. Auguſtin, & aprés avoir doublé ce Promontoire elle deſcend avec moins de rapidité juſqu'à la côte de Surinam, &c. La raiſon eſt, qu'alors ayant plus d'étenduë ſon Courant ſe ralentit, étant agitée par le vent reglé, qui eſt communément Eſt Nord Eſt au Nord de la ligne, & qui porte la mer de biais le long de la côte à l'Oüeſt. De la vient aparemment, qu'on trouve les Courans toûjours plus forts auprés de ces Caps. Au lieu qu'à la Barbade, & generalement dans toutes les Iſles Antilles, on ne trouve qu'un petit Courant, qui ſemble n'être que l'éfet de la durée des vents reglez qui y regnent. Et de fait il n'eſt pas croyable que ce ſoit un Courant d'origine, venant du Midi de la mer Atlantique; qui, comme je viens de dire, double le Cap S. Auguſtin, & ſuit la côte d'aſſez prés.

Les

Les Courans autour de l'Iſle de la Trinité, à Curaſao & Aruba, & ceux qu'il y a entre elles & le Cap Roman, nous ſemblent indiquer la même choſe. Il en eſt de même des Courans entre le Cap Roman & le Cap la Vela.

Depuis ce dernier Cap les Courans ſe portent toûjours à l'Oüeſt, vers le Cap Gratia de Dios; mais en droite ligne, & ſans biaiſer vers la côte. Car, comme j'ai dit ci-devant, la Baye eſt grande, & les Courans ſe portent d'ordinaire d'une pointe à l'autre. De ſorte que les Bayes n'ont preſque point de Courant; ou, ſi elles en ont, ce ne ſont que des Contre-courans, qui vont d'une pointe à l'autre, ſans ſe mêler des petites Bayes qui ſe trouvent entre deux. Et il n'eſt pas moins probable, que ces Contre-courans qu'on trouve en cette Baye dans leur propre ſaiſon, ayant fait le la Baye, & avancé juſqu'au Cap la Vela à l'Eſt, retournent de-là à l'Oüeſt.

Depuis le Cap Gratia de Dios le Courant court au Nord-Oüeſt vers le Cap Catoche, & paſſe de-là au Nord entre le Cap Catoche en Jucatan, & le Cap Antonio dans l'Iſle de Cuba.

Dans le Canal entre ces deux Caps on trouve d'ordinaire un rapide Courant qui ſe porte au Nord. Je le ſai par experience.

Au Nord de Jucatan, paſſant dans la Baye de Campêche, on trouve un petit Courant qui ſe porte à l'Oüeſt, juſques au fond du Golphe de Mexique; mais du côté Septentrional du Golphe, il ſe porte à l'Eſt. Et c'eſt peut-être la raiſon pourquoi les Eſpagnols, venant de la Vera Cruz, rangent cette côte. Il eſt auſſi vraiſemblable, que le Cou-

rant qui ſuit la côte depuis le Cap S. Auguſtin juſqu'au Cap Catoche n'entre jamais dans le Golphe de Mexique, mais panche du côté du Nord, juſqu'à ce qu'il ſe trouve borné par la côte de Floride. D'où tournant à l'Eſt juſqu'à ce qu'il ſoit venu plus près de l'embouchure du Golphe, & s'étant joint avec le petit Courant qui court aux parties Septentrionales d'Hiſpaniola & de Cuba, paſſe avec ce Courant d'une grande force par le Golphe de Floride, fameux par ſon Courant, qui court toûjours au Nord d'un mouvement fort rapide. Cependant il y a des Marées de chaque côté du Golphe, ſur tout du côté de Floride; de ſorte qu'un Navire bien inſtruit de ces choſes peut paſſer & repaſſer, comme bon lui ſemble.

On croyoit autrefois qu'il y avoit grand riſque à être ſurpris dans ce Golphe par la Tempête qu'on appelle Nord. Pour l'éviter, nos Bâtimens de la Jamaïque faiſoient leur Route Eſt dans la ſaiſon de ces Tempêtes, & paſſoient par les Cacuſes, des Bancs de ſable au Nord-Oüeſt d'Hiſpaniola. Ceux qui partoient du Port Royal dans la Jamaïque avoient raiſon de le faire. Car, ſi le Nord les prenoit à leur Départ, il les avançoit dans leur Route; au lieu qu'en paſſant par le Golphe, il les auroit repouſſez. Outre que, quand le Nord ſurprend un Navire au Golphe, le Vent qui ſouffle contre le Courant enfle la Mer d'une maniere extraordinaire, & les Vagues ſe ſuivent de ſi près, qu'à peine un Vaiſſeau peut y reſiſter. Cependant on paſſe aujourd'hui ce Golphe en tout temps de l'Année. Et quand il arrive un Nord, on s'abandonne au Vent & à la Mer avec une Voile; quoi que le Courant ſoit

auſſi

auſſi fort pour le moins qu'en tout autre tems, juſqu'à repouſſer le Navire la Poupe avant contre Vent & Marée. La force du Vent qui groſſit la Mer en Vague & qui les emporte au Sud, n'empêche pas le Courant ſous la ſurface de l'eau de courir Nord, & ce n'eſt pas une choſe extraordinaire de voir deux Courans oppoſez en même tems & en même lieu, la ſurface de l'Eau courant d'un côté, & le reſte du côté contraire. J'ay vû moy-même étant à l'ancre le cable emporté par deux courans contraires, le bas du Cable tors d'un côté, & le haut d'un autre.

Au reſte, il eſt certain, que par tout les Courans changent leur Cours à certains tems de l'Année. Dans les Indes Orientales ils courent de l'Eſt à l'Oüeſt une partie de l'Année, & de l'Oüeſt à l'Eſt l'autre partie. Dans les Indes Occidentales & dans la Guinée, ils ne changent qu'environ la pleine Lune. Mais il faut entendre ceci des Parties de la Mer qui ne ſont pas éloignées des Côtes. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi des Courans d'une force extraordinaire dans le grand Ocean, qui ne ſuivent pas ces Regles; mais cela n'eſt pas commun.

Dans la Côte de Guinée le Courant ſe porte Eſt hormis en pleine Lune, ou environ. Mais au Midi de la Ligne, depuis Loango juſqu'au 25. ou 30. Degré, il court avec le Vent du Sud au Nord, hormis vers la pleine Lune.

A l'Eſt du Cap de bonne Eſperance, depuis le 30. Degré juſqu'au 24. dans la Bande du Sud le Courant ſe porte à l'Eſt-Nord-Eſt depuis May juſqu'au mois d'Octobre, & le Vent eſt pour lors Oüeſt-Sud-Oüeſt, ou

Sud-Oüeſt ; Mais depuis Octobre juſqu'à May, lors que le Vent eſt entre Eſt Nord-Eſt & Eſt-Sud Eſt, le Courant ſe porte à l'Oüeſt. Et cela s'entend de 5. ou 6. lieuës de Terre juſqu'à 50. ou environ. Car à 5. lieuës de Terre on n'a point de Courants, mais on a la Marée, & au delà de 50. lieuës de Terre, le Courant ceſſe tout à fait, ou il eſt imperceptible.

Dans la Côte des Indes, au Nord de la Ligne, le Courant court avec le Monſon ; mais il ne change pas tout à fait ſitôt, quelquefois de 3. Semaines ou davantage. Après cela il ne change point juſqu'à ce que le Monſon ſoit fixé du côté contraire. Par exemple, le Monſon d'Oüeſt commence au milieu d'Avril, mais le Courant ne change qu'au commencement de May, & le Monſon d'Eſt commence au milieu de Septembre, ou environ, mais le Courant ne change qu'au mois d'Octobre.

Aux Iſles Gallapagos nous trouvames un Courant, qui nous fit de la peine, quoi qu'il ne fut pas des plus forts. Et il y a apparence que plus avant dans la Mer, où les Vents de Sud regnent les Courans ſont plus rapides.

Les plus fameux Courans dans la Mer du Sud ſont aux Caps. S. François, Paſſao, S. Laurents & le Cap blanc. Ce dernier a d'ordinaire des Courans fort violens, qui ſe portent au Nord-Oueſt, & qui ſont un grand Obſtacle à la Navigation, d'autant plus que c'eſt un endroit fort venteux. De ſorte que bien ſouvent un vaiſſeau ne ſauroit porter ſans danger la Voile de Perroquet, & c'eſt alors qu'il fait mauvais faire Voile contre le Courant Je ne connoiſſois pas ſi bien la Côte de Mexique, parce que nous prenions ſoin d'ê-

d'être ordinairement à la portée des Marées. Mais dans la Côte de Guatimala, dans la Latitude de 12. Degrez, 50. min. & 13 degrez nous rencontrames un Courant qui se portoit au Sud-Oüest, & il y a apparence qu'ici le Courant suit le Vent. Car, comme je l'ai déja dit, les Courans dans toutes les Côtes se reglent par le vent reglé de Côte.

Ainsi j'ai fini cet utile Traité des Vents, des Marées, & des Courans, fondé sur ma propre Experience, & les Instructions de mes Amis versez dans cette Matiere. Je ne pretens pas le donner au Public pour un Ouvrage parfait; mais plûtôt pour une ébauche, que je laisse à finir à des Personnes plus capables. Tel qu'il est, il a son usage, & les Observatins que j'y publie pourront servir de fondement à ceux qui voudront encherir.

Le Païs de Natal en Afrique étant peu connu en Europe, j'ai crû qu'une Description curieuse de ce Païs-là pourroit être bien reçûë, & dans cette vûë j'ai jugé à propos de l'annexer ici. Je la tiens du Capitaine Rogers, mon intimé Ami, qui est parti depuis peu pour ce Pays-là, après trois differens Voyages qu'il y a faits.

CHAPITRE IX.

Deſcription de Natal, dans l'Afrique.

LE Païs de Natal contient environ 3. Degrez & demi de latitude du Nord au Sud, étant ſitué entre le 31. Degré & 30. min. & 28. Deg. de Latitude Méridionale. Il eſt borné du côté du Sud par un Pays habité par un petit peuple ſauvage, que les Angiois appellent Wild-buſh Men, c'eſt-à-dire, le peuple aux Buiſſons ſauvages. Ils demeurent dans des Cavernes ou Trous de Rochers, & n'ont d'autres Maiſons que celles que la Nature leur fournit. Ils ſont baſanez, & de petite taille, & ils ont les Cheveux friſez. On dit, qu'ils ſont fort cruels à leurs Ennemis. Leurs Armes ſont des Fléches empoiſonnées. Leurs Voiſins du côté du Sud ſont ceux que l'on appelle Hottentots.

Du côté du Nord le pays de Natal eſt borné par la Riviere Dellagoa, qui eſt navigable. Ceux qui habitent auprès de cette Riviere trafiquent avec les Portugais de Mozambique, qui les viſitent ſouvent dans de petites Barques, & font Négoce avec eux de Dents d'Elephant, dont ils ont grande abondance. Quelques Anglois ont auſſi été depuis peu dans ce Pays-là pour faire le même Négoce; entre autres le Capitaine Freak, dont j'ai fait mention ci-devant, qui après avoir négocié ici pour 8. ou 10. Tonneaux de Dents d'Elephant eut le malheur de faire Naufrage contre un Rocher proche de Madagaſcar.

Vers

Vers l'Eſt ce Pays eſt borné par la mer des Indes ; du côté de l'Oüeſt on ne ſait pas encore ſon étenduë.

Le Pays eſt plat & uni, & bien garni de Bois, dans ſes Parties maritimes ; mais dans les Mediterranées il y a beaucoup de Montagnes, qui s'élevent inégalement l'une ſur l'autre. Entre ces Montagnes on void d'agréables Vallées, & de grandes Plaines, diverſifiées par de belles Prairies & des Bôcages naturels. On n'y manque point d'eau, chaque Montagne produiſant de petits Ruiſſeaux, qui ſe diſperſent en differens endroits ; dont quelques-uns, après pluſieurs tours & détours, ſe rencontrent, & font enſemble la Riviere de Natal, qui tombe dans la mer des Indes, au 30. Degré de Latitude Meridionale. Son Embouchure eſt aſſez large, & profonde pour de petits Bâtimens. Mais il y a une Barre ; où l'Eau ne paſſe pas dix ou douze piez dans les hautes Marées ; quoi que l'eau ſoit aſſez profonde au dedans de la Barre. Cette Riviere eſt la principale de tout le Païs de Natal, & a été depuis peu fréquentée par quelques-uns de nos Vaiſſeaux Marchands, particulierement par un petit Bâtiment commandé par le Capitaine Rogers.

Il y a d'autres Rivieres qui vont du côté du Nord, & une entre autres à 100. milles de la mer ou environ, qui va directement au Nord, & qui eſt conſidérable par ſa largeur & par la longueur de ſon Cours.

Les Bois ſont compoſez de diverſes ſortes d'Arbres, dont les uns ſont de haute fûtaye, & propres par conſéquent pour des Ouvrages de Charpente, & les Savanas, ou Prairies, ſont auſſi revê-

tues de très-bonne Herbe, & fort épaiſſe.

Entre les Animaux Terreſtres on trouve ici des Lions; des Tigres, des Elephans, des Bufles, des Beufs, des Bêtes fauves, des Cochons, & des Lapins. Il y a auſſi quantité de Chevaux de mer.

On y apprivoiſe les Bufles & les Beufs, les autres ſont tous ſauvages. Les Elephans y ſont en ſi grande abondance, qu'ils paiſſent tous par Troupeaux, 1000. ou 1500. tout enſemble. Tous les matins & les ſoirs on les void manger l'herbe dans les Savanna, mais dans la chaleur du jour ils ſe retirent dans les Bois. Ils ſont fort doux, pourvû qu'on ne les fâche pas.

Il y a auſſi grand nombre de Bêtes fauves, que les Naturels du Pays laiſſent vivre paiſiblement dans les Savannas, avec le Betail domeſtique.

Ce pays produit auſſi diverſes ſortes d'Oiſeaux, ſauvages & domeſtiques. On y void grand Nombre de Canards, de Coqs, & de Poules, & quantité d'Oiſeaux ſauvages qui nous ſont inconnus. Entre leſquels ſe trouve un Oiſeau de la grandeur d'un Paon, avec de très-belles Plumes. Il paroit aſſez rarement. Il y en a d'autres qui reſſemblent à peu près à nos Corlis; dont la Chair eſt noire, mais fort bonne à manger.

La mer & les Rivieres d'ailleurs abondent en Poiſſon de diverſes ſortes. Mais les Habitans du Pays ne pêchent que des Tortues, & cela principalement quand elles viennent à terre pondre leurs Oeufs. Quelquefois ils les pêchent dans l'eau de cette maniere, qui eſt celle de Madagaſcar. Ils prennent pour cet effet un Poiſſon en vie, qu'on appelle Remore,

&

& ils lui mettent deux attaches, l'une à la Tête, & l'autre à la Queuë. Ils font couler le Poiſſon dans l'eau à l'endroit où ſont de jeunes Tortuës. Le Poiſſon s'attache bientôt au dos de la Tortuë, & dès qu'ils s'en apperçoivent, ils le tirent en haut avec la Tortuë.

Les Naturels du Pays ne ſont que d'une Taille mediocre, mais aſſez bien proportionnez. Ils ſont d'une Complexion noire, & leurs Cheveux naturellement friſez, avec un Viſage en ovale, le Nez bien proportionné, les Dents blanches, & une Mine agreable.

Ils ſont agiles, mais fort pareſſeux, peut-être faute de Commerce. Leur principale occupation eſt l'Agriculture. Ils ont quantité de Taureaux & de Vaches, dont ils prennent grand ſoin. Et, quoi qu'ils s'entremêlent dans les Savannas, chacun connoit le Betail qui eſt à lui. Ils ſement auſſi du Bled, & enferment leurs Champs, pour empêcher les Bêtes d'y entrer. Ils font leur Pain du Blé de Guinée, & leur Boiſſon d'un Grain qui n'eſt pas plus gros qu'un Grain de Moûtarde.

Il n'y a point parmi eux de Profeſſion mecanique. Chacun fait pour ſoi les choſes qui ſont neceſſaires; ou qui ſervent d'ornement, les Hommes d'un côté, & les Femmes de l'autre.

Les Hommes bâtiſſent les Maiſons, ils chaſſent, ils plantent, & font tout ce qu'il y a à faire hors de la Maiſon. Les Femmes vont traire les Vaches, elles apprêtent à manger, & font tout ce qu'il y a à faire dans la Maiſon. Leur Maiſons ne ſont pas grandes, ni richement garnies; mais elles ſont ſi ſerrées, & ſi bien couvertes, qu'ils y ſont à couvertes des injures de l'air.

Quant à leur vétement, les Hommes vont preſque nuds, ne portant d'ordinaire qu'une piece quarrée d'Etoffe, faite de Soye, d'Herbe, ou d'Ecorce de Moha, & travaillée en forme de Tablier court. Aux deux coins d'en haut il y a deux Attaches, pour l'attacher autour de la Ceinture, le fonds, avec des franges de la même étoffe, pendant juſqu'aux Genoux.

Ils portent des Bonnets faits de ſuif de Beuf, & hauts de 9. à 10. pouces. Ces Bonnets leur coûtent beaucoup de tems à faire, car il faut que le ſuif ſoit bien épuré pour l'employer à cet uſage. Ils n'en mettent que peu à la fois, & ils le mettent ſi bien parmi les Cheveux, qu'il ne ſe défait jamais. Quand ils vont à la chaſſe, ce qu'ils font aſſez rarement, ils en coupent la largeur de 3. ou 4. pouces en haut, afin qu'il ſe tienne mieux. Mais ils commencent le lendemain à le rehauſſer, & ils y travaillent tous les jours juſqu'à ce que le Bonnet ſoit d'une hauteur à la mode de ce Pays-là.

Un homme y paſſeroit pour ridicule, qui voudroit paroître ſans un Bonnet de ſuif ſur la Tête. Mais on ne permet point aux jeunes gens d'en porter. Il faut être d'un âge meur, pour s'en orner la Tête. Les Femmes n'ont que des Jupons fort courts, & qui ne paſſent pas le Genoû. Quand il pleut, elles ſe couvrent ſimplement d'un Cuir de Vache, qu'elles jettent ſur leurs Epaules.

On ne vit ici ordinairement que de Pain fait de Blé de Guinée, de Beuf, de Poiſſon, de Lait, de Canards, de Poules, & d'Oeufs, &c. Pour étancher la ſoif, on boit auſſi le plus ſouvent du Lait, ſur tout quand il eſt un peu aigre.

Pour

Pour se réjouïr, on y fait une Boisson forte du petit Grain dont j'ai déja parlé. Et, quand on s'assemble pour se réjouïr, les Hommes ornent leurs Bonnets tout autour de longues Plumes de Queuës de Coqs. Ils portent aussi une Bande de Cuir de Vache qu'ils attachent sur le derriere en forme de Queuë, & qui pend de la Ceinture jusqu'à terre. Cette Bande a environ 6. pouces de large, & chaque côté de la Bande est orné de petites bagues de fer de leur façon.

Dans cet équipage, dés qu'ils ont la Tête un peu échaufée par la Boisson, on fait joüer la Musique : chacun danse gayement, & fait branler sa Queüe d'un bel air. Au reste, ils sont fort innocens dans la joye.

Chaque Homme est libre d'avoir autant de Femmes qu'il en peut entretenir, mais il faut les acheter. Car les Femmes sont la seule Marchandise qu'on achete en ce Pays.

Les jeunes Vierges sont à la disposition de leurs Peres, Freres, ou autre proche Parent mâle. Leur Prix est suivant leur Beauté.

Comme il n'y a point d'argent dans ce Pays, on troque des Vaches pour des Femmes. Ainsi celui-là est le plus riche, qui a le plus de Filles ou de sœurs. Il est asseuré d'avoir assez de Bêtail.

Ils se réjoüissent, quand ils se marient; mais l'Epouse pleure tout le jour des Nôces. Ils demeurent ensemble dans de petits Villages, & le plus vieux de tous gouverne le reste. Car tous ceux qui demeurent dans un même Village sont parens, ainsi il leur est aisé de se soûmettre à son Gouvernement.

Ils ont un grand fond de Justice & d'Equité, & sont tout à fait civils aux Etrangers. Pour

preuve de ceci, je n'ai qu'à rapporter la maniere dont ils ont traité deux Matelots Anglois, qui ont vécu cinq ans parmi eux. Leur Navire étant peri dans la Côte, les autres Matelots prirent leur Route vers la Riviere Dellagoa. Ceux-ci demeurerent ici juſqu'à ce que le Capitaine Rogers vint ici par accident, & qu'il les prit avec lui. Ils avoient appris la langue du Pays, & les Habitans leur avoient fait preſent de Femmes & de Vaches. Ils étoient aimez de tous, & on avoit pour eux des égards tout particuliers. Quand ils quitterent le Pays; pluſieurs Jeunes gens ſe mirent à pleurer, parce qu'ils refuſerent de les prendre avec eux.

FIN.

TABLE

Des matieres, & des choſes les plus remarquables, contenuës dans ce ſecond Volume.

A

ANes, curieuſement bigarrez, 250
Antropophages ou mangeurs d'hommes, 193, 194, Sentiment de l'Auteur là-deſſus, *ibid.*
Arbre d'une groſſeur extraordinaire, 151
Atlantique (Mer) erreur des cartes ſur la largeur de cette mer, 308
Avanturiers. Hiſtoire de ce qui leur arriva aprés que Dampier les eut quittez, 218, 219, *& ſuiv.*
Aube du jour haute ou baſſe, quel ſigne pour les Mariniers, 208
Auſtrale (Terre,) pourquoi ſi difficile à découvrir, 350, Côtes de la terre Auſtrale, *ibid.*
Autruches. Pondent dans le ſable, 251, Deux de leurs œufs ſuffiſent pour donner à manger à deux hommes, *ibid.*

B

BAchi (Iſles de,) pourquoi ainſi nommées, 129, Mœurs de leurs habitans, *ibid. & ſuiv.* Enterrent un homme vif convaincu de larcin, 130, Les habitans de Bachi eſtiment fort le fer, 134, Traittent fort bien ſix Avanturiers qui avoient reſté

ſté parmi eux, 138
Bachi, eſpece de boiſſon, 129
Bayes. A quoi l'on connoît ſi on peut les aborder ſans peril, 119, 120, 121, *& ſuiv.*
Betel, Arbre, ſa deſcription & ſon fruit, 403, 404

C

CAlla-ſuſung. Ville où arrivent les Avanturiers, 197, Sa ſituation & portrait de ſes habitans, *ibid.* Leur Sultan, & accueil qu'il fait aux Anglois, 159, Leur entrevûë & ſuite du Sultan, *ibid.* Il ſe plaint des Hollandois, *ibid.*
Cannibales, 194, Fauſſetez qu'on en dit, *ibid.* Iſles des Cannibales, *ibid.* Leur commerce avec pluſieurs nations; *ibid.*
Cataractes, peu communes aux Indes Orientales, 152, Comment elle ſe forme, *ibid.* & 153, Fort à craindre pour les Vaiſſeaux, *ibid.* Exemple de cela, *ibid.* Terribles à voir, *ibid.*
Celebes. Iſle, 147, Sa deſcription, *ibid.*
Chauves-ſouris, d'une groſſeur extraordinaire, 70. 71
Chine. Iſle de la Chine nommée Saint Jean, 98; Sa ſituation, ſes habitans, 99, Le thé y eſt meilleur qu'ailleurs, 102
Chinois Leur portrait, 99, Habits des hommes & des femmes, 100, 101, Ils ſont fort ingénieux, *ibid.* Grands joueurs, 102, Se pendent aprés avoir perdu, *ibid.* Leur Dieu, 195, Leurs vaiſſeaux, *ibid.*
Circonciſion obſervée par les habitans de Mindanao, 19, Extravagances dont ils l'accompagnent, 20, *& ſuiv.*
Cloche. Dieu des Chinois, 105, 106
Corpus ſant. Ce que c'eſt, 108, De bon préſage aux Matelots, *ibid.*
Crocadore, oiſeau blanc, 335

D

DAmpier veut quiter les Avanturiers, 527, Ils arrivent à Mindanao, 330, *& suiv.* Se familiarisent avec les femmes, 54, Ils quittent le Capitaine Swan, 63
Dampier desire de s'arrêter à Nicobar, 189, Raisons qu'il en a, *ibid.* Il en obtient la permission & entre dans la Maison d'un Indien, 191, Son débarquement excite du mouvement parmi les autres, 192, Il s'arrête à Nicobar avec quelques autres qui débarquent avec lui, 195, Ils se mettent dans un Canot qui renverse, 196, Ils se broüillent avec les habitans de l'Isle, 197, Leur reconciliation. *ibid.*
Dampier & ses compagnons quittent Nicobar & prennent la route d'Achin, 201, Il craint un signe qu'il voit autour du Soleil, 205, Péril & consternation où ils se trouvent, 206, Reflexions de Dampier sur sa vie passée, 207, Ils arrivent à un village de Pêcheurs de l'Isle de Sumatra, 210, Leur maladie & séjour dans cette Isle, 212
Dampier arrive à Achin, & est mené devant le Magistrat de la ville, 213. Il est bien reçu d'un Capitaine Anglois, 215, Il part pour Tonquin avec le Capitaine Walden, 217, Il a en sa disposition le Prince Jeoli & sa mere, 227, Est fait Canonier, 225, Mal content de sa charge, & du Gouverneur sous qui il servoit, 231, Il demande & obtient son congé, 235, On veut le retenir, mais il échape, *ibid.* Il va au Cap de Bonne Esperance, 237, Maladies de plusieurs d'entr'eux, 240, Extrémité où ils se trouvent, 242, Dampier prend la route de Ste. Heléne, 263, Il arrive en Angleterre. 271
Denis, garçon qui avoit double rang de dents à chaque gencive, 161

TABLE

E

EAux, quelles sont mal saines, 240
Eau de la Mer, chaud dans les climats les plus froids, 208, 209
Esperance (Cap de Bonne) sa situation, 246, Pourquoi le climat paroît plus froid qu'il ne l'est, *ibid.* Sa belle perspective, 248, Pourquoi appellé de bonne esperance, *ibid.* A quoi l'on connoît qu'on aproche de ce Cap, *ibid.* Description particuliere de ce païs, 249, *& suiv.* Il y a beaucoup de François réfugiez, 250, Animaux sauvages & domestiques du Cap, *ibid.* Son Fort bâti par les Hollandois, 252, Jardin de plaisance, *ibid.* Profit des Hollandois du Cap sur les étrangers, 253, Originaires du Cap de Bonne Esperance, 255, Leurs mœurs & maniere de s'habiller, 257, Maisons, 258, Leur négoce, 259, Leur Religion, 260

F

FEmmes données à d'autres par leurs maris, 65
Feu. Maniere de tirer le feu du bois, comme des cailloux, 172
Flux & reflux du Sud au Nord, 135, 162, 171
François. Leur combat sur mer contre les Hollandois, 238

G

GIrofle, Isle qui le produit en grande abondance, 102
Gouverneurs. Leur ignorance & leur tyrannie, 139, Qu'il est de l'interêt des Compagnies, & des Etats, de choisir de bons Gouverneurs, 234

H

HEat, Capitaine, 235, Extrémité où se trouve son équipage, 242, Expedient dont il se sert pour animer ses gens, 244, S'arrête au Cap de Bonne Esperance, 262
Helene (Isle de Ste.) & sa description, 264; Par qui découverte, 265, Laissée & reprise par les Hollandois, *ibid.* Possedée à présent par les Anglois, *ibid.* Ses fruits & ses animaux, 267, Habitans de Sainte Helene pauvres, 269, Leurs femmes bien faites, 270
Hog su, 114, Liqueur forte & nourrissante, *ibid.* Moyen de la conserver, *ibid.*
Hollande (Nouvelle) mal placée par les Géographes, 166, Les Avanturiers y arrivent, 167, Sa description, *ibid.* On ne sait si c'est Isle ou Continent, 168, Indiens de la Nouvelle Hollande, 169, Ses Insulaires, 172, Stupidité de ces peuples, 174
Hollandois, leur combat sur mer contre les François, 237, 238
Huitres, 6

I

JEan (Isle de S.) 98, Sa situation, ses habitans, *ibid.* & 99,
Jeoli, Prince esclave à Mindanao, 32, Prie les Anglois de le mener à ses Etats, 44, Tombe entre les mains de l'Auteur, 227, Il étoit peint en divers endroits de son corps, 228, Histoire de ce Prince, & comment il fut fait esclave, 230, 231, Acheté & prix de son achat, *ibid.* A quoi il s'occupoit lors qu'il étoit chez l'Auteur, *ibid.* Deuil qu'il témoigne de la mort de sa mere, 232, Arrive en Angleterre, & meurt à Oxford, 270, Cinq Isles à qui les Avanturiers donnent des noms, &

& leur deſcription, 117, *& ſuiv.*
Jours, diferentes manieres de les conter, 64

L

LUçon (Iſle de) ſa deſcription, 75, Son commerce, 76

M

MAladies, fatales aux Anglois, 240, Cauſées par la qualité de l'eau, *ibid.* 241
Malayans, gens déterminez, 93, Maſſacrent quelques Anglois, *ibid.*
Mangos, arbres fruitiers, 80
Meangis, La plûpart des habitans de Meangis ſont peints en divers endroits de leur corps, 228
Meangis, Iſles qui abondent en or & en girofle, 32, Le Prince d'une de ces Iſles fait eſclave à Mindanao, *ibid.* Racheté par un Anglois, 225, Demande d'être tranſporté à ſes états, 144, Tombe entre les mains de l'Auteur, 227, 228, Deſcription de la maniere dont il étoit peint en divers endroits de ſon corps, *ibid.* Hiſtoire de ce Prince & comment il fut fait eſclave, 230, 231, Vendu avec ſa mere 60 Riſdales, *ibid.* Leurs occupations durant leur eſclavage, *ibid.* Mort de la mere, 232, Mort du Prince de Meangis, 270
Melory, Arbre, Sa groſſeur, 185, Son fruit, 186, Maniere de le préparer pour être mangé, 187
Mer, quels endroits de la côte de la mer plus ou moins profonds, 118, Où les rades ſont plus commodes, 119, 120
Mindanao, une des Philippines, 388, Raiſons qui déterminent les Avanturiers d'aller à Mindanao, *ibid.* Sa deſcription, 393, Ville de même nom, *ibid.* Pain des habitans de Mindanao, 394, Leur langage & leur religion, 9, 25, Leur Sultan, 3,

Leurs

Leurs mœurs, *ibid.* Maniere de bâtir, 6, Leur nourriture, 7, Leurs artiſans, 10, Leur Commerce, 11, Sont ſujets à la lépre, 13, Leurs mariages, 14, Leur Sultan & ſes femmes, *ibid.* Leurs vaiſſeaux, 15, Leurs armes, 17, Dévotion de leur Sultan, 18, Leur circonciſion, 19, & manieres extravagantes qu'on y obſerve, 20, Leurs cloches, 22, Leur Ramdam ou Carnaval, 24, Leur averſion pour le cochon, 25, Exemple ſingulier de cette averſion, 26, Reception que firent aux Avanturiers les habitans de Mindanao, 37

Mindanao. Avantages qu'en retireroient les Anglois de s'y établir, 33, Route plus aiſée pour y naviguer, 34, Facilité que les Avanturiers avoient de s'y établir, 36, Lettres ſur ce ſujet, 39, Maniere dont on punit un coupable à Mindanao, 40, Maiſons de Mindanao à trés bon marché, 51

Mindanayans. Careſſes qu'ils font aux Anglois, 44, Leurs femmes & leur maniere de danſer, 46, Ruſe de leur General pour avoir le canon des Anglois, 48, Leurs femmes débauchent les Anglois, 51, Leur General ne tient pas ſa parole aux Anglois, 56, Empoiſonnent pluſieurs Anglois, 63, Tuënt le Capitaine Swan, 146

Mogol. Les Avanturiers ſont d'avis d'aller prendre parti au ſervice du Mogol, 220, Ils arrivent au camp du Mogol, 222, Gens qu'on trouve en ce païs là pour la commodité des étrangers, 223

N

NAger, Homme qui n'avoit jamais ſû nager, ſe ſauve à la nage, 93

Nicobar, (Iſles de) leur ſituation, 183, Commerce & mœurs des habitans, 184, Ils ont du penchant à embraſſer le Chriſtianiſme, *ibid.*

Nicobar proprement ainſi nommée, 185, Sa ſituation & ſon étenduë, *ibid.* Originaires de l'Iſle Nicobar,

cobar, 186, Leur maniere de se vêtir, leur langage, *ibid.* Sans religion, 187, Sans gouvernement, *ibid.* Leur nourriture, *ibid.* Leurs Canots, 188, l'Auteur desire de s'arrêter à Nicobar, 189, Raisons qu'il en donne, *ibid.*
Noix, Muscade sauvage, 81

P

PAgally, amis ou amies que les étrangers font à Mindanao, 6, Manieres dont les Pagally offrent leurs services, *ibid.*
Penus, espece de courtiers, d'un grand usage aux étrangers, 220
Piscadores (Isles) leur description, 111, De quelle maniere y furent reçûs les Avanturiers, 112, Mœurs des habitans, 124, *& suiv.* Leurs maisons, 125, Leurs chaloupes, 126, Leurs alimens, 127
Porcelaine, de quelle terre on la fait, 101
Prata (l'Isle de) sa description, 97
Procession d'Idolâtres, 87
Pros d'Achin pris par les Avanturiers, 182
Pulo Condore, Isle, 78, Sa situation, 79, Mœurs de ses habitans, 85, Ils offrent leurs femmes aux étrangers, *ibid.* Sont Idolâtres, 86.

R

REed Capitaine veut empêcher Dampier de quitter les Avanturiers, 183, Il lui permet d'aller à terre à Nicobar, 190, Il le fait revenir à bord, 191, Il lui permet de retourner à terre avec deux autres, 192

S

SAuterelles, 128, Bonne à manger, *ibid.*
Siam Baye de Siam, 91
Signaux, comme des hutes, 152
Soleil se couvrant à midi empêche de prendre la hauteur, 204, Cercle autour du Soleil de mauvais présage, *ibid.* La brêche de ce cercle donne à connoître de quel côté vient la tempête, 205
Sumatra. Sa côte appellée simplement la côte Occidentale, 183, Dampier arrive à l'Isle de Sumatra, 211, Se trouve en danger d'être tué & mangé par ses gens, 361, Civilitez qu'il reçoit du Gouverneur de Guam, 384, 385
Swan craint de son équipage, 50, Ses chagrins, 56, 57, La division se met entre ses gens, *ibid.* Ils se mutinent contre lui, 58, *& suiv.* Le laissent à Mindanao, 62, Sa mort, 146

T

TAbac de Manila, 12, Estimé des Espagnols, *ibid.*
Tempête furieuse, 107, 108
Tortuës vertes, 67, Plus sauvages que les autres, *ibid.* Raisons qui prouvent que les tortuës abandonnent les lieux où elles sont, pour aller pondre ailleurs, 82, Ont la vûë plus fine que l'oüie, 156
Triste, Isle, sa description, ses fruits, 180

V

VEnt de la mer different de celui de la terre, 202, Plus chaud, 247
Vers rongent les vaisseaux, 48, Meurent dans l'eau douce, *ibid.*

Vigne dont les feüilles ſont propres à faire un onguent excellent, 150
Voleur enterré tout vif. 131

Fin de la Table des Matieres.